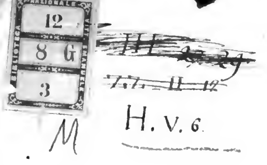


Digitized by Google


BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
8 G
3
H. V. 6.
14-G. F. 2

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

LA MANIÉRE DE BIEN PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

DIALOGUES.



A PARIS,
Chez la Veuve de SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY,
Imprimeur du Roy, ruë Saint Jacques, aux Cicognes.

M. DC. LXXXVII.
AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTE'.

6lt

AVERTISSEMENT.

L'OUVRAGE qu'on donne au public n'a rien de commun ni dans la matiére ni dans la forme avec celuy qui a pour titre, *L'Art de penser*, & qui est une Logique françoise, dont tout le dessein se réduit à régler les trois opérations de l'entendement selon la méthode d'Aristote, ou plûtost selon les principes de Descartes.

Le but que l'on se propose icy n'est point d'apprendre à concevoir de simples idées, ou à former des raisonnemens avec toute l'éxactitude que demande la raison, aidée de réflexions & de préceptes. On ne s'attache pas mesme à réctifier les jugemens ordinaires qui se font dans le commerce de la vie & dans le discours familier sans nul rapport à l'éloquence & aux belles Lettres.

Il ne s'agit proprement que des jugemens ingénieux qui se rapportent à la seconde opération, & qui s'appellent Pensées en matiére d'ouvrages d'esprit; & ce

Digitized by Google

que prétend l'Auteur eſt de démeſler un peu les bonnes & les mauvaiſes qualitez de ces jugemens ou de ces penſées ; ſans prétendre néanmoins preſcrire des regles, ni donner des loix qui geſnent perſonne. Il dit ce qu'il penſe, & il laiſſe à chacun la liberté de juger autrement que luy.

Les ouvrages d'eſprit dont il eſt queſtion, & dans leſquels entrent les penſées que l'on éxamine, ſont les hiſtoires ; les poëmes ; les piéces d'éloquence, comme les harangues, les panégyriques, les oraiſons funébres ; enfin tout ce qui s'écrit avec ſoin, & où il faut une certaine juſteſſe qui va encore plus aux choſes qu'aux paroles.

Comme le Dialogue eſt propre à éclaircir les queſtions les plus obſcures, & que les gens qui y parlent peuvent aiſément dire le pour & le contre ſur toutes ſortes de ſujets, on a jugé à propos de traiter la matiére des penſées en Dialogues, & de la réduire à quatre, ſelon l'étenduë qu'on a cru qu'elle devoit avoir. Le ſecond eſt plus long que les autres, parce que le ſujet le veut ainſi : mais les Lecteurs pourront l'abréger quand il leur plaira, en le quitant dés

qu'ils sentiront de l'ennuy. Ces quatre Dialogues contiennent peut-estre ce qu'il y a de plus exquis dans les Auteurs anciens & modernes ; ce qu'il y a mesme de vicieux en beau dans les meilleurs Ecrivains ; de sorte qu'ils peuvent servir, si je l'ose dire, non seulement à polir l'esprit, mais à le former.

Au reste, quoy-qu'on ne traite pas les choses dans la méthode de l'école, ni qu'on ne fasse pas profession de rien enseigner de l'Art oratoire : cét ouvrage pourroit estre appellé au regard des pensées, une Logique & une Rhétorique tout ensemble ; mais une Logique sans épines, qui n'est ni séche ni abstraite ; mais une Rhétorique courte & facile, qui instruit plus par les éxemples que par les préceptes, & qui n'a guéres d'autre régle que ce bon sens vif & brillant dont il est parlé dans les *Entretiens d'Ariste & d'Eugene.*

Je ne sçay mesme s'il n'y auroit point lieu de le nommer l'Histoire des Pensées ; car il en représente souvent l'origine, le progrés, les changemens, la décadence, & la vieillesse, s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte.

Les paſſages eſpagnols & italiens qui ſe rencontrent de temps en temps, & qui fourniſſent des éxemples de plus d'une maniére tantoſt bons & tantoſt mauvais, ne doivent point effrayer les Lecteurs qui n'entendent pas ces langues-là. On les traduit tous en françois avant que de les citer, ou aprés les avoir citez : on explique auſſi les latins qui ſont à la marge, & qui auroient embaraſſé le diſcours, ſi on les y avoit meſlez; ou du moins qui n'auroient pas plû aux perſonnes qui ne ſçavent point de latin. On n'a pas fait néanmoins de difficulté d'y laiſſer quelquefois un paſſage fort court, un bout de vers, ou un vers entier ; quand on a cru que cela feroit un bon effet.

Pour ce qui regarde la critique des Auteurs dont on rapporte les penſées ; ſi elle n'eſt pas juſte, elle eſt pour le moins ſincére & ſans paſſion. Les deux Perſonnages que l'on fait parler loüent ce qu'ils eſtiment, & cenſurent ce qu'ils mépriſent : ils ſont équitables & de bonne foy ; mais ils ne ſont pas infaillibles, & ils peuvent ſe tromper.

LA



LA MANIERE DE BIEN PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

PREMIER DIALOGUE.

EUDOXE & Philanthe qui parlent dans ces Dialogues ſont deux hommes de lettres que la ſcience n'a point gaſtez, & qui n'ont gueres moins de politeſſe que d'érudition. Quoy-qu'ils ayent fait les meſmes études, & qu'ils ſçachent à peu prés les meſmes choſes, le caractere de leur eſprit eſt bien different. Eudoxe a le gouſt tres-bon, & rien ne luy plaiſt dans les ouvrages ingénieux qui ne ſoit raiſonnable & naturel. Il aime fort les Anciens, ſur

Digitized by Google

tout les Auteurs du siécle d'Auguste, qui selon luy est le siécle du bon sens. Ciceron, Virgile, Tite-Live, Horace, sont ses Heros.

Pour Philanthe, tout ce qui est fleuri, tout ce qui brille, le charme. Les Grecs & les Romains ne valent pas à son gré les Espagnols & les Italiens. Il admire entre autres le Lope de Vegue & le Tasse; & il est si entesté de la *Gierusalemme liberata*, qu'il la préfere sans façon à l'Iliade & à l'Enéide. A cela prés il a de l'esprit, il est honneste homme, & il est mesme ami d'Eudoxe. Leur amitié ne les empesche pas de se faire souvent la guerre. Ils se reprochent leur goust à toute heure, & ils se querellent sur tous les ouvrages qui paroissent: mais quelques differends qu'ils ayent, ils ne s'en aiment pas moins, & ils se trouvent si bien ensemble, qu'ils ne se peuvent passer l'un de l'autre.

Eudoxe a une maison de campagne fort jolie aux environs de Paris, où il va joüir des beaux jours, & gouster les plaisirs de la solitude dés que ses affaires luy permettent de quitter la ville.

Philanthe l'alla voir l'automne derniére selon sa coustume. Il le trouva se promenant seul dans un petit bois, & lisant les *Doutes sur la langue Françoise proposez à Messieurs de l'Académie par un Gentilhomme de Province.*

Philanthe qui ſçait plus la langue par l'uſage que par les regles, fit d'abord la guerre à Eudoxe ſur ſa lecture.

Que voulez-vous faire de ce Provincial, luy dît-il? Un homme comme vous n'a qu'à ſuivre ſon génie pour bien parler & pour bien écrire. Je vous aſſeûre, répondit Eudoxe, que le génie tout ſeul ne va pas loin, & qu'on eſt en danger de faire cent fautes contre l'uſage, ſi on ne fait des réflexions ſur l'uſage meſme. Les doutes du Provincial ſont raiſonnables, & plus je les lis, plus ils me ſemblent néceſſaires.

Pour moy, dît Philanthe, j'aimerois mieux ſes réflexions ſur les penſées des Auteurs; car il eſt, ce me ſemble, encore plus néceſſaire de bien penſer que de bien parler; ou plûtoſt on ne peut parler ni écrire correctement, à moins qu'on ne penſe juſte. Il nous les avoit promiſes ces réflexions, en diſant à la fin de ſon livre qu'il avoit bien d'autres doutes ſur les penſées que ſur le langage. Mais il n'a pas tenu ſa promeſſe; & je vois bien que ce Breton-là n'eſt pas trop homme de parole.

Scribendi rectè, ſapere eſt & principium & fons. Hor. de Art. Poët.

Comme Meſſieurs de l'Académie ne luy ont donné aucun éclairciſſement de ſes premiers doutes, reprit Eudoxe, il a cru peut-eſtre qu'il ſeroit inutile de leur en propoſer de nouveaux. Mais ſçavez-vous que l'endroit où le Bas-Breton ſem-

ble promettre les réflexions dont vous parlez, m'en a fait faire à moy-mesme que je n'avois point encore faites; & qu'en éxaminant les choses de prés, il m'a paru que les pensées qui ont quelquefois le plus d'éclat dans des compositions spirituelles, ne sont pas toûjours fort solides.

Je meurs de peur, interrompit brusquement Philanthe, qu'à force de lire le livre des *Doutes*, vous n'ayiez appris à douter de tout; & que ce Provincial délicat jusqu'au scrupule ne vous ait communiqué quelque chose de son esprit. Ce n'est pas sur le Provincial que je me suis reglé, repartit Eudoxe; c'est sur le bon sens qu'il prend luy-mesme pour sa regle dans ce qui ne dépend pas précisément de l'usage: car il ne faut que consulter la raison pour n'approuver pas certaines pensées que tout le monde presque admire; par éxemple, celle de Lucain qui est si fameuse:

Victrix causa Deis placuit; sed victa Catoni.

Et que le Traducteur de la Pharsale a renduë en nostre langue par ce vers:

Les Dieux servent Cesar; mais Caton suit Pompée.

Je voudrois bien pour la rareté du fait, dit Philanthe en souriant, que cela ne vous plust

pas. En vérité ce ſeroit tant pis pour vous, ajouſta-t-il d'un air ſérieux.

Je vous proteſte, repliqua Eudoxe, que cela ne m'a jamais plû; & quand les adorateurs de Lucain m'en devroient ſçavoir mauvais gré, je ne changeray pas de ſentiment. Mais qu'y a-t-il de plus grand & de plus beau, reprit Philanthe, que de mettre les Dieux d'un coſté, & Caton de l'autre?

La penſée n'a par malheur qu'une belle apparence, dît Eudoxe; & quand on vient à l'approfondir, on n'y trouve pas de bon ſens. Car enfin elle repréſente d'abord les Dieux attachez au parti injuſte, tel qu'eſtoit celuy de Céſar, qui ſacrifioit ſa patrie à ſon ambition, & qui prétendoit opprimer la liberté publique que Pompée tâchoit de défendre: or le bon ſens ne veut pas que les Dieux approuvent l'injuſtice d'un uſurpateur qui viole les loix divines & humaines pour ſe rendre le maiſtre du monde; & un eſprit droit auroit oublié les Dieux dans cette occaſion, bien loin de les mettre en jeu.

D'ailleurs Caton eſtant un homme de bien ſelon la peinture que le Poëte en fait luy-meſme, il n'y a pas de raiſon à l'oppoſer aux Dieux, & à le mettre dans d'autres intéreſts que les leurs. C'eſt détruire ſon caractere, c'eſt luy oſter ſa vertu: car, ſi nous en croyons Sallufte, c'eſtoit

Avaritia fidem, probitatem, cæterasque artes bonas subvertit: pro his superbiam, crudelitatem, Deos negligere edocuit. *Bell. Catil.*

une partie de la probité Romaine, que d'estre affectionné aux Dieux immortels; & on ne commença à les négliger que quand les mœurs commencerent à se corrompre. Il est encore moins raisonnable d'élever Caton audessus des Dieux, pour faire valoir le parti de Pompée, & c'est pourtant ce que signifie:

Sed victa Catoni.

Mais Caton suit Pompée.

Le *Mais* est là une marque de distinction & de préference.

Homo virtuti simillimus; per omnia ingenio Diis quàm hominibus propior. *Vellei. Pater. lib. 2.*

A la vérité ce Romain estoit, au jugement des Romains mesmes, l'image vivante de la vertu, & en tout plus semblable aux Dieux qu'aux hommes: c'estoit, si vous voulez, un homme divin, mais c'estoit un homme; & le Poëte tout Payen, tout Poëte qu'il est, ne peut pas donner à un homme l'avantage sur les Dieux sans blesser la Religion dans laquelle il vit; de sorte que la pensée de Lucain est tout ensemble & fausse & impie.

Je ne raisonne pas tant, dît Philanthe, & tous vos raisonnemens ne m'empescheront pas de trouver la pensée de Lucain admirable. Vous en jugerez ce qu'il vous plaira, reprit Eudoxe; mais je ne puis admirer ce qui n'est point vray.

Ne pourroit-on point, repartit Philanthe, expliquer la chose de cette maniére? Il a plû aux Dieux que le méchant parti prévalust au bon, quoy-que Caton souhaitast le contraire. Cela choque-t-il la raison, & n'est-ce pas le sens du vers? Tous les jours les gens de bien font des vœux pour la prospérité de leurs semblables, pour le succés d'une bonne cause: leurs vœux ne sont pas toûjours éxaucez, & la Providence fait quelquefois tourner les choses autrement.

Les Dieux se sont déclarez pour César par l'évenement, quoy-que le parti de Pompée fust le plus juste, & que Caton le soûtinst: le *Mais* du vers ne signifie peut-estre que ce *quoy-que*, & n'offense pas les Dieux dont les desseins sont impénétrables.

Si la pensée du Poëte n'estoit que cela, repartit Eudoxe, ce ne seroit pas grand'chose, & il n'y auroit pas lieu de se récrier: je suis seûr du moins que ses partisans ne l'entendent pas de la sorte, & que le sens qui ne me plaist pas est justement celuy qu'ils admirent. Pour en estre convaincu vous n'avez qu'à vous souvenir de ce que dit un de ces admirateurs de Lucain dans ses Réfléxions sur nos Traducteurs. Selon luy, Brébeuf se relasche quelquefois; & quand Lucain rencontre heureusement la véritable beauté d'u-

Digitized by Google

ne pensée, le Traducteur demeure beaucoup audessous. L'éxemple qu'apporte le faiseur de Réfléxions est le nostre :

Victrix causa Deis placuit ; sed victa Catoni.

Les Dieux servent César ; mais Caton suit Pompée.

Il soûtient que l'expression françoise ne répond pas à la noblesse du latin, & que c'est mal prendre le sens de l'Auteur ; par la raison que Lucain qui a l'esprit tout rempli de la vertu de Caton, le veut élever audessus des Dieux dans l'opposition des sentimens sur le mérite de la cause ; & que Brébeuf tourne une image noble de Caton élevé audessus des Dieux, en celle de Caton assujeti à Pompée.

Je ne prétends pas justifier la Traduction, poursuivit Eudoxe, & je demeure d'accord qu'elle n'est pas éxacte. Je dis seulement que la réfléxion du censeur prouve ce que je disois, que ceux qui sont entestez de la Pharsale latine conçoivent quelque chose d'extraordinaire par ce vers :

Victrix causa Deis placuit ; sed victa Catoni.

N'en faites pas le fin : vous en avez jugé ainsi vous-mesme jusqu'à cette heure, & le nouveau sens que vous venez d'imaginer n'est qu'une défaite pour mettre à couvert l'honneur de Lucain.

Quoy

Quoy qu'il en ſoit, continua Eudoxe, je voudrois que les penſées ingénieuſes qui entrent dans les ouvrages de proſe ou de vers fuſſent comme celles d'un grand Orateur dont Ciceron parle, leſquelles eſtoient ſi ſaines & ſi vrayes; ſi ſurprenantes & ſi peu communes; enfin ſi naturelles & ſi éloignées de tous ces brillans qui n'ont rien que de frivole & de puéril. Car enfin pour vous dire un peu par ordre ce que je penſe la-deſſus; la vérité eſt la premiére qualité, & comme le fondement des penſées: les plus belles ſont vitieuſes; ou plûtoſt celles qui paſſent pour belles, & qui ſemblent l'eſtre, ne le ſont pas en effet; ſi ce fonds leur manque.

Sententiæ Craſſi tam integræ, tam veræ; tam novæ; tam ſine pigmentis fucoque puerili. *De Orat. lib. 2.*

Mais dites-moy donc, repartit Philanthe, ce que c'eſt préciſément qu'une penſée vraye; & en quoy conſiſte cette vérité, ſans laquelle tout ce que l'on penſe eſt ſelon vous ſi imparfait & ſi monſtrueux.

Les penſées, reprit Eudoxe, ſont les images des choſes, comme les paroles ſont les images des penſées; & penſer, à parler en général, c'eſt former en ſoy la peinture d'un objet ou ſpirituel ou ſenſible. Or les images & les peintures ne ſont véritables qu'autant qu'elles ſont reſſemblantes: ainſi une penſée eſt vraye, lors qu'elle repréſente les choſes fidellement; & elle eſt fauſſe

Digitized by Google

quand elle les fait voir autrement qu'elles ne sont en elles-mesmes.

Je ne comprens point vostre doctrine, repliqua Philanthe, & j'ay peine à me persuader qu'une pensée ingénieuse soit toûjours fondée sur le vray : je crois au contraire avec un fameux Critique, que le faux en fait souvent toute la grace, & en est mesme comme l'ame. En effet, ne voyons-nous pas que ce qui pique davantage dans les épigrammes, & dans d'autres piéces où brille l'esprit, roule d'ordinaire sur la fiction, sur l'équivoque, & sur l'hyperbole, qui sont autant de mensonges?

Bella falsitas, plausibile mendacium; & ob eam causam gratissimum, quod excogitatum solerter & ingeniose. *Vavass. lib. de Epigramm.*

Ne confondons rien, s'il vous plaist, reprit Eudoxe; & souffrez que je m'explique pour me faire entendre. Tout ce qui paroist faux ne l'est pas, & il y a bien de la différence entre la fiction & la fausseté : l'une imite & perfectionne en quelque façon la nature; l'autre la gaste, & la détruit entiérement.

A la vérité le monde fabuleux, qui est le monde des Poétes, n'a rien en soy de réel : c'est l'ouvrage tout pur de l'imagination; & le Parnasse, Apollon, les Muses avec le cheval Pégase ne sont que d'agréables chimeres. Mais ce systême estant une fois supposé, tout ce qu'on feint dans l'étenduë du mesme systême ne passe point pour faux parmi les Sçavans, sur tout quand

la fiction est vrayſemblable, & qu'elle cache quelque vérité.

Selon la fable, par éxemple, les fleurs naiſſent ſous les pas des Dieux & des Heros, pour marquer peut-eſtre que les Grands doivent répandre l'abondance & la joye par tout. Cela eſt plauſible, & a de la vrayſemblance; ſi bien qu'en liſant les vers de Racan ſur Marie de Médicis:

Paiſſez, cheres brebis, joüiſſez de la joye
Que le Ciel vous envoye:
A la fin ſa clemence a pitié de nos pleurs;
Allez dans la campagne, allez dans la prairie;
N'épargnez point les fleurs;
Il en revient aſſez ſous les pas de Marie.

En liſant, dis-je, ces vers nous ne trouvons rien de choquant dans la penſée du Poéte; & ſi nous y reconnoiſſons du faux, c'eſt un faux établi qui a l'air de la vérité. Ainſi quand nous liſons dans Homere que les Déeſſes de la priére ſont boiteuſes & toutes contrefaites; nous n'en ſommes point bleſſez: cela nous fait concevoir que la priére a d'elle-meſme quelque choſe de bas, & que quand on prie on ne va pas ſi viſte que quand on commande: ce qui a fait dire que les commandemens ſont courts, & que les priéres ſont longues. On au- *Iliad. 1.*

toit pu ajouster que les uns sont fiers & hautains; que les autres sont humbles & rampantes.

Nous ne sommes pas non plus choquez de ce qu'on a feint, que les Graces estoient petites & d'une taille fort menuë: on a voulu montrer par là que les agrémens consistent dans de petites choses; quelquefois dans un geste ou dans un souris, quelquefois dans un air négligé & dans quelque chose de moins. Je dis le mesme de toutes les autres fictions où il y a de l'esprit; telle qu'est la Fable latine du Soleil & des Grenoüilles qui parut au commencement de la guerre de Hollande, & qui eût un si grand succés dans le monde.

C'est à dire, interrompit Philanthe, que vous ne condamneriez pas une autre vision du mesme Poéte; que les Astres jaloux de la gloire du Soleil se liguerent tous contre luy: mais qu'en se montrant il dissipa la conjuration, & fit disparoistre tous ses ennemis. Non sans doute, repartit Eudoxe, la pensée est trop heureuse, & estant conceûë sur le Parnasse selon les regles de la fiction, elle a toute la vérité qu'elle peut avoir. Le systême fabuleux sauve ce que ces sortes de pensées ont de faux en elles-mesmes; & il est permis, il est mesme glorieux à un Poéte de mentir d'une maniére si ingénieuse. Mais aussi

Digitized by Google

à la fiction prés, le vray doit se rencontrer dans les vers comme dans la prose. Par là je ne prétends pas oster à la poésie le merveilleux qui la distingue de la prose la plus noble & la plus sublime : j'entends seulement que les Poétes ne doivent jamais détruire l'essence des choses en voulant les élever & les embellir.

De l'humeur dont vous estes, repliqua Philanthe, vous n'approuveriez pas ce que dit l'Arioste d'un de ses Heros : que dans la chaleur du combat, ne s'estant pas apperceû qu'on l'avoit tué, il combatit toûjours vaillamment tout mort qu'il estoit :

Il pover' huomo che non s'en era accorto
Andava combattendo, & era morto.

Je n'approuve pas mesme, repartit Eudoxe, ce que le Tasse dit d'Argant :

Minacciava morendo, e non languia.

Je vous abandonne l'Arioste, reprit Philanthe; mais je vous demande quartier pour le Tasse, & je vous prie de considerer qu'un Sarasin robuste & féroce qui a esté blessé dans le combat & qui meurt de ses blessures, peut bien menacer en mourant celuy qui luy donne le coup de la mort. Je consens qu'il le menace, répondit Eudoxe, & mesme que ses derniers gestes, quel

ſes derniéres paroles ayent quelque choſe de fier, de ſuperbe, & de terrible.

Superbi, formidabili, feroci
Gli ultimi moti fur, l'ultime voci.

Cela peut eſtre, & cela convient au caractere d'Argant : à la mort on conſerve les ſentimens qu'on a eûs pendant la vie ; on ramaſſe ce qui reſte d'eſprits & de forces pour exprimer ce qu'on ſent. On jette quelquefois des cris effroyables avant que de rendre le dernier ſoupir ; mais de n'eſtre point foible lors qu'on ſe meurt, *e non languia*, c'eſt ce qui n'a point de vrayſemblance. Le Cannibale de Montaigne eſt bien plus dans la nature que le Saraſin du Taſſe. Car enfin ſi le Cannibale priſonnier de ſes ennemis les brave juſques dans les fers, leur dit des injures, leur crache au viſage ; ſi au milieu des tourmens & ſur le point de mourir n'ayant pas la force de parler, il leur fait la moûë pour ſe moquer d'eux, & pour leur témoigner qu'il n'eſt pas vaincu : il n'y a rien là qui ne ſoit conforme au génie d'un barbare fier & tout plein de cœur.

Mais qu'y a-t-il de plus convenable à la vertu héroique, dît Philanthe, que de mourir ſans nulle foibleſſe ? Les Héros, reprit Eudoxe, ont de la conſtance en mourant ; mais la fermeté de leur ame n'empeſche pas que leur corps ne s'af-

Digitized by Google

foiblisse. ils n'ont de ce costé-là nul privilege. Cependant le *non languia* qui va au corps, exempte Argant de la loy commune, & détruit l'homme en élevant le Heros.

Je crains, repartit Philanthe, que vostre délicatesse n'aille trop loin, & que vous n'outriez un peu la critique. Le Tasse veut dire, ce me semble, qu'à voir Argant irrité contre Tancrede, & le menaçant sur le point de mourir, on n'eust pas dit qu'il se mouroit; que sa fierté & sa colére effaçoient en quelque sorte sa langueur, & le faisoient paroistre vigoureux.

C'est dommage, repliqua Eudoxe, que le Tasse ne se soit mieux expliqué. Pour moy, je m'attache à ce que dit un auteur; & je ne sçay pas luy faire dire ce qu'il ne dit point.

Aprés tout, repartit Philanthe, au regard du vray que vous voulez établir, & que vous cherchez dans toutes les pensées ingénieuses, des Auteurs tres graves ne sont pas de vostre avis. Sans parler de Macrobe ni de Seneque, qui nomment sophismes plaisans, ce que nous appellons pointes d'esprit, ce que les Italiens appellent *vivezze d'ingegno*; & les Espagnols *agudezas*; Aristote réduit presque tout l'art de penser spirituellement à la métaphore, qui est une espece de tromperie; & le Comte Tesauro dit, selon les principes de ce Philosophe, que les pen-

Cavillationes. *Macrob.*

Vafræ & ludicræ conclusiones. *Senec.*

Cannochiale Aristotelico.

ſées les plus ſubtiles & les plus exquiſes ne ſont que des enthymêmes figurez, qui plaiſent & impoſent également à l'eſprit.

Tout cela ſe doit entendre dans un bon ſens, repartit Eudoxe. Le figuré n'eſt pas faux, & la métaphore a ſa vérité auſſi-bien que la fiction. Lib. 3. cap. 4. Rappellons icy ce qu'Ariſtote enſeigne dans ſa Rhétorique, & concevons un peu ſa doctrine. Quand Homere dit qu'Achille va comme un Lion, c'eſt une comparaiſon : mais quand il dit du meſme Héros, *Ce Lion s'élançoit*, c'eſt une métaphore. Dans la comparaiſon le Héros reſſemble au Lion ; dans la métaphore le Héros eſt un Lion. La métaphore, comme vous voyez, eſt plus vive & plus courte que la comparaiſon ; celle-là ne nous repréſente qu'un objet, au lieu que celle-cy nous en montre deux : la métaphore confond pour ainſi dire le Lion avec Achille, ou Achille avec le Lion ; mais il n'y a pas plus de fauſſeté dans l'une que dans l'autre. Ces idées métaphoriques ne trompent perſonne : on ſçait ce qu'elles ſignifient pour peu que l'on ait d'intelligence ; & il faudroit eſtre bien groſſier pour prendre les choſes à la lettre. En effet, pouvons-nous douter au regard d'Achille que ce ne ſoit pour marquer ſa force, ſa fierté, & ſon courage qu'Homere le nomme un Lion ? Et quand Voiture dit du grand Guſtave, *Voicy le Lion du Nort*,

qui

Digitized by Google

qui ne découvre au travers de cette image étrangére un Roy redoutable par sa valeur & par sa puissance dans tout le Septentrion?

Disons donc que les métaphores sont comme ces voiles transparens, qui laissent voir ce qu'ils couvrent; ou comme des habits de masque sous lesquels on reconnoist la personne qui est déguisée.

Je suis ravi, dît Philanthe, pour l'amour des Poétes & des Orateurs, que la fiction & la métaphore ne blessent point la vérité que vous demandez dans les ouvrages d'esprit. Mais j'ay bien peur, ajousta-t-il, que l'équivoque & le vray n'y puissent compatir ensemble selon vos principes. Cependant ce seroit dommage que tant de pensées dont tout l'agrément vient d'une équivoque ne fussent point bonnes; par éxemple celle de Voiture sur le Cardinal Mazarin, que son cocher versa un jour dans l'eau:

Prélat passant tous les Prélats passez,
Car les présens seroit un peu trop dire,
Pour Dieu rendez les pechez effacez
De ce cocher qui vous sceût mal conduire:
S'il fut peut caut à son chemin élire,
Vostre renom le rendit téméraire.
Il ne crut pas versant pouvoir mal faire,
Car chacun dit, que quoy que vous fassiez,

En guerre, en paix, en voyage, en affaire,
Vous vous trouvez toûjours dessus vos pieds.

Toutes les équivoques ne ressemblent pas à celle-la, répondit Eudoxe; & ce placet en faveur du cocher qui versa le Cardinal me semble meilleur que l'autre dont je me souviens :

Plaise, Seigneur, plaise à vostre Eminence
Faire la paix de l'afligé cocher;
Qui par malheur, ou bien par imprudence,
Dessous les flots vous a fait trebucher.
On ne luy doit ce crime reprocher:
Le trop hardi meneur ne sçavoit pas
De Phaéton l'histoire & piteux cas:
Il ne lisoit métamorphose aucune,
Et ne croyoit qu'on deust craindre aucun pas
En conduisant César & sa fortune.

Car, si vous y prenez garde, ce cocher qui n'a point leû les Métamorphoses, sçait un endroit considérable de l'Histoire Romaine. Cependant je ne vois pas qu'un homme qui n'a point entendu parler de Phaéton, deust estre si bien informé des aventures de César. Mais ce n'est pas de quoy il s'agit, & je reviens à la pensée du placet que vous avez rapporté. Quoy-qu'elle soit fausse en un sens, elle ne laisse pas d'estre vraye en un autre selon le caractere des pensées qui sont conceûës en paroles ambiguës, & qui ont

toûjours un double ſens, l'un propre qui eſt faux, l'autre figuré qui eſt vray. Icy le ſens propre & faux, eſt que le Cardinal ſe trouve toûjours ſur ſes pieds, en ſorte qu'il ne puiſſe jamais tomber à terre; le ſens figuré & vray eſt qu'il ſe trouve toûjours ſur ſes pieds, en ſorte que rien ne renverſe ſes deſſeins ni ſa fortune.

Au reſte le vray eſt toûjours vray, bien qu'il ſoit meſlé avec le faux. Une bonne piſtole ne ſe gaſte pas auprés d'une fauſſe: on ne vous en doit qu'une; on vous en préſente d'eux, l'une bonne, l'autre méchante; choiſiſſez, on verra ſi vous eſtes connoiſſeur, & vous aurez vous-meſme le plaiſir d'éprouver la juſteſſe de voſtre diſcernement. C'eſt à peu prés ce qui ſe paſſe dans l'équivoque, qui proprement n'eſt qu'un jeu d'eſprit. La vérité y eſt jointe à la fauſſeté, & ce qu'il y a de remarquable, le faux y conduit au vray; car du ſens propre qui eſt le faux ſens de l'équivoque, on paſſe au figuré qui eſt le vray, & cela paroiſt viſiblement dans l'éxemple que vous avez apporté. En liſant ce que dit Voiture du Cardinal Mazarin, je conçois deux choſes, comme je vous ay déja dit: l'une fauſſe, que le pied ne luy manque jamais, & qu'il ſe tient toûjours debout; l'autre vraye, que ſon eſprit & ſa fortune ſont toûjours dans la meſme ſituation. La premiére mene tout d'un coup à la ſe-

conde, en nous faisant prendre le change agréablement. Ces équivoques se souffrent, & plaisent mesme dans les épigrammes, dans les madrigaux, dans les recits de ballet, & dans d'autres ouvrages où l'esprit se joüe.

Mais à ne vous rien dissimuler, il y a une sorte d'équivoque qui est extrémement fade, & que les gens de bon goust ne peuvent souffrir, parce que le faux y domine, & que le vray n'y a nulle part. L'épigramme de Saint Amand sur l'incendie du Palais est dans ce genre:

Certes l'on vit un triste jeu;
Quand à Paris Dame Justice
Se mit le Palais tout en feu,
Pour avoir mangé trop d'épice.

Ce quatrain a éblouï autrefois; & certaines gens le trouvent encore fort spirituel. Eh, qu'y a-t-il de plus heureux & de plus joli, interrompit Philanthe? Il ne se peut rien voir de plus creux ni de plus frivole, reprit Eudoxe; ce ne sont que des mots en l'air qui n'ont point de sens; c'est du faux tout pur. Car enfin, ce qu'on appelle épice au Palais n'a nul rapport à l'embrasement; & le palais de la bouche qu'on a tout en feu, pour avoir mangé trop de poivre, ne conduit point à l'incendie d'un bastiment où la justice s'exerce & se vend si vous voulez.

Que pensez-vous, dît Philanthe, de l'équivoque qui fait la pointe d'une autre épigramme de Saint Amand?

Cy gist un fou nommé Pasquet,
Qui mourut d'un coup de mousquet,
Lors qu'il voulut lever la creste.
Quant à moy je croy que le sort
Luy mit du plomb dedans la teste,
Pour le rendre sage en sa mort.

Cela peut trouver sa place dans le genre burlesque ou comique, avec les turlupinades & les quolibets, repartit Eudoxe; ce sont de faux diamans qu'on porte dans les mascarades & dans les balets; c'est une fausse monoye qui ne gaste rien dans le commerce quand on la donne pour ce qu'elle vaut; mais qui voudroit la faire passer pour bonne, se rendroit fort ridicule dans la société des gens raisonnables.

A parler en général, il n'y a point d'esprit dans l'équivoque, ou il y en a fort peu. Rien ne couste moins, & ne se trouve plus facilement. L'ambiguité en quoy consiste son caractere, est moins un ornement du discours qu'un defaut; & c'est ce qui la rend insipide, sur tout quand celuy qui s'en sert y entend finesse, & s'en fait honneur. D'un autre costé elle n'est pas toûjours aisée à entendre: l'apparence mystérieuse que


BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

luy donne son double sens, fait souvent qu'on ne và pas au véritable sans quelque peine ; & quand on y est parvenu, on a regret à sa peine, on se croit joûé, & je ne sçay si ce qu'on sent alors n'est pas une maniére de dépit, d'avoir cherché pour ne rien trouver.

Toutes ces raisons décreditent fort les pures équivoques parmi les personnes de bon sens. Je dis les pures équivoques, car toutes les figures qui renferment un double sens, ont chacune en leur espece des beautez & des graces qui les font valoir, quoy-qu'elles tiennent quelque chose de l'équivoque. Un seul éxemple vous fera concevoir ce que je veux dire. Martial dit à Domitien: *Les peuples de vostre Empire parlent divers langages; ils n'ont pourtant qu'un langage lors qu'ils disent que vous estes le véritable pere de la patrie.* Voilà deux sens, comme vous voyez, & deux sens qui font antithese; *parlent divers langages, n'ont qu'un langage.* Ils sont tous deux vrais selon leurs divers rapports, & l'un ne détruit point l'autre. Ils s'accordent au contraire ensemble, & de l'union de ces deux sens opposez il résulte je ne sçay quoy d'ingénieux qui est fondé sur le mot équivoque de *vox* en latin, & de *langage* en françois. Plusieurs pointes d'Epigrammes & quantité de bons mots ou de reparties spirituelles ne piquent que par le

Vox diversa sonat, populorum est vox tamen una; cum verus patriæ diceris esse pater. *In Amphit. Cæsar.*

ſens double qui s'y rencontre ; & ce ſont là proprement les penſées que Macrobe & Séneque nomment des ſophiſmes agréables.

A ce que je vois, dît Philanthe, le vray a plus d'étenduë que je ne croyois, puis qu'il n'eſt pas incompatible avec l'équivoque dans les ouvrages d'eſprit: il ne reſte plus que de l'accorder avec l'hyperbole, & j'ay bien envie de ſçavoir ce que vous penſez là-deſſus.

L'origine ſeule du mot, repartit Eudoxe, décide la choſe en général. Tout ce qui eſt exceſſif eſt vicieux, juſqu'à la vertu, qui ceſſe d'eſtre vertu dés qu'elle va aux extrémitez, & qu'elle ne garde point de meſures. Ainſi les penſées qui roulent ſur l'hyperbole ſont toutes fauſſes d'elles-meſmes, & ne méritent point d'avoir place dans un ouvrage raiſonnable, à moins que l'hyperbole ne ſoit d'une eſpece particuliére, ou qu'on y mette des adouciſſemens qui en tempérent l'excés ; car il y a des hyperboles moins hardies, & qui ne vont pas au-delà des bornes, bien qu'elles ſoient au deſſus de la créance commune. Il y en a que l'uſage a naturaliſées, pour ainſi dire, & qui ſont ſi établies qu'elles n'ont rien qui choque. Homere dit que Nirée eſt la beauté meſme, & Martial que Zoile n'eſt pas vicieux, mais le vice meſme. Nous diſons tous les jours en parlant d'une perſonne

Ultra fidem non ultra modum. *Quintil. lib. 8. cap. 6.*

Iliad. 2.

Mentitur qui te vitioſum, Zoile, dixit. Non vitioſus homo es,

Zoile, sed vitium.
Lib. 11.

tres-sage & tres-vertueuse : *C'est la sagesse, c'est la vertu mesme.* Nous disons encore avec les Grecs & avec les Latins : *Elle est plus blanche que la nege ; il va plus viste que le vent.* Ces hyperboles, selon Quintilien, mentent sans tromper ; & selon Séneque, elles ramenent l'esprit à la vérité par le mensonge, en faisant concevoir ce qu'elles signifient, à force de l'exprimer d'une maniére qui semble le rendre incroyable.

Monere satis est mentiri hyperbolen, nec ita ut mendacio fallere possit.
Lib. 8. cap. 6.
In hoc hyperbole extenditur, ut ad verum mendacio veniat.
De Ben. lib. 7. c. 23.

Pour celles qu'on prépare & qu'on amene peu à peu, elles ne révoltent point l'esprit des lecteurs ou des auditeurs. Elles en gagnent mesme la créance, je ne sçay comment, au sentiment d'Hermogene ; & ce qu'elles proposent de plus faux devient au moins vraysemblable. Nous en avons un éxemple illustre dans Homere. Il ne dit pas tout d'un coup que Polyphême arracha le sommet d'une montagne : cela auroit paru peu digne de foy. Il dispose le lecteur par la description du Cyclope qu'il dépeint d'une taille énorme, & auquel il donne des forces égales à sa taille, en luy faisant porter le tronc d'un grand arbre pour massuë, & fermer l'entrée de sa caverne avec une grosse roche. De plus il luy fait manger plus de viandes en un repas qu'il n'en faudroit à plusieurs hommes ; & enfin il ajouste que Neptune estoit son

Digitized by Google

ſon pere. Aprés toutes ces préparations, quand le Poéte vient à dire que Polyphême arracha le ſommet d'une montagne, on ne trouve point ſon action trop étrange. Rien n'eſt ce ſemble impoſſible à un homme qui eſt fils du Dieu de la mer, & qui n'eſt pas fait comme les hommes ordinaires.

Il y a d'autres maniéres qui adouciſſent ce que l'hyperbole a de dur, & qui meſme y donne un air de vrayſemblance. Virgile dit qu'à voir les flotes d'Antoine & d'Auguſte dans la bataille d'Actium, on croiroit que ce ſoient les Cyclades qui flotent ſur l'eau. Et Florus en parlant de la promptitude avec laquelle les Romains firent baſtir un grand nombre de vaiſſeaux à la premiére guerre Punique, dit qu'il ſembloit non pas que des navires fuſſent conſtruits par des ouvriers; mais que des arbres fuſſent changez en navires par les Dieux. Ils ne diſent pas que les navires ſont des iſles flotantes, ni que les arbres ſont changez en navires: ils diſent ſeulement qu'on croiroit que cela eſt, & qu'il ſemble que cela ſoit. Cette précaution ſert comme de paſſeport à l'hyperbole; ſi j'oſe parler ainſi, & la fait recevoir juſques dans la proſe: car ce qui s'excuſe avant que d'eſtre dit, eſt toûjours écouté favorablement, quelque incroyable qu'il ſoit.

Pelago credas innare revulſas Cycladas. *Æneid. lib. 8.*

Ut non naves arte factæ, ſed quodam munere deorum in naves mutatæ arbores viderentur. *Hiſt. Rom. lib. 2. c. 2.*

Propitiis auribus auditur quamvis incredibile eſt, quod excuſatur antequam dicitur. *Senec. Rhet. Suaſor. 2.*

Voiture ne manque jamais de mettre ces sortes d'adoucissemens où il faut; & nul Ecrivain ne sçait mieux que luy rendre vray en quelque façon ce qui ne l'est pas.

Comme Eudoxe aime la lecture, & qu'allant se promener seul il porte ordinairement avec luy un livre ou deux; outre les *Doutes* du Gentilhomme Bas-Breton, il avoit les *Lettres* de Voiture qu'il ne se lasse point de lire, & où il trouve toûjours de nouvelles graces. Il ouvrit le livre, & leût dans la Lettre au Cardinal de la Valette sur la promenade de la Barre:

» Au sortir de table le bruit des violons fit mon-
» ter tout le monde en haut; où l'on trouva une
» chambre si bien éclairée, qu'il sembloit que le
» jour qui n'estoit plus sur la terre, s'y fust retiré
» tout entier.

Cét *il sembloit*, continua Eudoxe, réctifie la pensée, & la réduit à un sens raisonnable, toute hyperbolique qu'elle est. Il leût aprés dans la Lettre écrite à Madame de Saintot, en luy envoyant le Roland Furieux de l'Arioste traduit en François; il leût, dis-je, les paroles suivantes qui se rapportent en partie à Angelique.

» Toutes les couleurs & le fard de la Poésie ne
» l'ont sceû peindre si belle que nous vous voyons;
» & l'imagination mesme des Poétes n'a pu mon-
» ter jusques-là.

Digitized by Google

Voilà qui est bien excessif & bien faux, interrompit Philanthe. J'en tombe d'accord, repartit Eudoxe, & j'avoûë que la pensée seroit fort mauvaise si l'Auteur en demeuroit là : mais écoutez ce qui suit.

« Aussi à dire le vray, les chambres de crystal « & les palais de diamans sont bien plus aisez à « imaginer, & tous les enchantemens des Amadis qui vous semblent si incroyables ne le sont « pas tant à beaucoup prés que les vostres : dés la « premiere veûë arrester les ames les plus résoluës « & les moins nées à la servitude ; faire naistre « en elles une sorte d'amour qui connoisse la raison, & qui ne sçache ce que c'est que du désir « & de l'esperance ; combler de plaisir & de gloire « les esprits à qui vous ostez le repos & la liberté : « ce sont des effets plus étranges & plus éloignez « de la vraysemblance que les hypogriphes & les « chariots volans, ni que tout ce que les Romans « nous content de plus merveilleux. «

Ces réflexions justifient tout ; & c'est par des voyes comme celles-là que l'hyperbole la plus hardie parvient à estre cruë lors mesme que ce qu'elle assure est audessus de la créance.

Numquam tantum sperat hyperbole quantùm audet : sed incredibilia affirmat, ut ad credibilia perveniat. *Senec. de Benef. lib. 7. c. 23.*

L'ironie me semble encore toute propre à faire passer l'hyperbole, poursuivit Eudoxe. Dés qu'on raille ou qu'on badine, on est en droit de tout dire. Si Balzac disoit en riant qu'il sort de ses «

» muscats de quoy enyvrer la moitié de l'Angle-
» terre; que tout ce qui se doit boire en tout un
» païs s'est débordé chez luy; qu'il y a plus de
» parfums dans sa chambre que dans toute l'A-
» rabie Heureuse, & qu'on y verse quelquefois si
» grande abondance d'eau de nafle & de jasmin,
» que luy & ses gens ne se peuvent sauver qu'à la
» nage: si, dis-je, Balzac disoit cela en riant, Phy-
larque n'auroit rien peut-estre à luy reprocher là-dessus: mais par malheur il parle tres-sérieusement; & c'est le premier homme du monde pour dire d'un ton grave des choses extrémes où il n'y a pas la moindre apparence de vérité.

Voiture est bien éloigné de ce caractére. Il le prend sur un ton railleur dés qu'il avance quelque chose d'hyperbolique. Ecoutez un autre endroit de la Lettre au Cardinal de la Valette sur les divertissemens de la Barre.

» Le bal continuoit avec beaucoup de plaisir;
» quand tout-à-coup un grand bruit que l'on en-
» tendit dehors, obligea toutes les Dames à met-
» tre la teste à la fenestre; & l'on vit sortir d'un
» grand bois qui estoit à trois cens pas de la mai-
» son un tel nombre de feux d'artifice, qu'il sem-
» bloit que toutes les branches & tous les troncs
» d'arbres se convertissent en fusées, que toutes
» les étoiles du ciel tombassent, & que la sphe-
» re du feu voulust prendre la place de la moyen-

ne région de l'air. Ce sont, Monseigneur, trois « hyperboles, lesquelles appréciées & réduites à la « juste valeur des choses, valent trois douzaines « de fusées. «

Cette conclusion est toute badine & toute ironique. Voiture a cru que le correctif d'*il sembloit* ne suffisoit pas en cette rencontre, & qu'il falloit tourner les choses en raillerie. Le Tesauro n'y fait pas tant de façon : il se contente de dire, en parlant des fusées volantes, qu'il semble qu'elles vont embraser la Sphere du feu, foudroyer les foudres mesmes, & donner l'alarme aux étoiles, *par che sagliano ad infiammar la sfera del fuoco ; à fulminare i fulmini, & a gridar allarme contra le stelle.* Il se contente, dis-je, du tempérament d'*il semble, par che sagliano ;* & ne ménage plus rien en suite. S'il badinoit comme Voiture, on luy passeroit ses pensées toutes hardies, toutes fausses qu'elles sont ; car je le répete, on peut tout dire en riant, & mesme si vous y prenez garde, le faux devient vray à la faveur de l'ironie : c'est elle qui a introduit ce que nous appellons *contreveritez*, & qui fait que quand on dit d'une femme libertine & scandaleuse, que c'est une tres-honneste personne ; tout le monde entend ce qu'on dit, ou plûtost ce qu'on ne dit pas.

Omnis falsè dicendi ratio in eo est, ut aliter quàm est, rectum verumque dicatur. *Quintil. lib. 6. cap. 3.*

Intelligitur quod non dicitur. *Ibid.*

Mais je suis las de parler tout seul, & vous

voulez bien que je respire un moment. Je vous ay écouté sans vous interrompre, repliqua Philanthe; parce que je prenois plaisir à vous entendre, & que je ne voulois rien perdre d'une doctrine dont je n'avois que des idées fort confuses. Je me réjoüis au reste, continua-t-il, que vous fassiez un peu grace à l'hyperbole, qui est si chere aux Italiens & aux Espagnols mes bons amis. J'entens raison comme vous voyez, repartit Eudoxe, & je ne suis pas si févere que vous pensiez: mais ne vous y trompez pas, ajousta-t-il, & souvenez-vous à quelles conditions ces figures sont permises; sur tout n'oubliez jamais ce qu'a dit un des meilleurs esprits de nostre siécle.

Rien n'est beau que le vray; le vray seul est aimable;
Il doit regner par tout, & mesme dans la fable.

Je doute, repliqua Philanthe, qu'il regne dans une Epitaphe de François I. composée en dialogue par Saint Gelais: je l'ay leûë depuis peu, & ne l'ay pas oubliée.

Qui tient enclos ce marbre que je voy?
Réponse. *Le grand François incomparable Roy.*
Comme eût tel Prince un si court monument?
Réponse. *De luy n'y a que le cœur seulement.*

Donc icy n'est pas tout ce grand vainqueur.

Réponse. *Il y est tout; car tout il estoit cœur.*

Vostre doute est tres-bien fondé, repartit Eudoxe. Une piéce toute sérieuse demande quelque chose de plus solide & de plus réel.

A ce compte-là, dît Philanthe, l'Epitaphe du Maréchal de Ranzau ne vaudroit gueres mieux que celle de François I. Je me souviens du dernier vers qui renferme toute la pensée. Vous sçavez que ce Maréchal avoit perdu un œil & une jambe à la guerre, & qu'on ne vit peut-estre jamais un Général d'armée plus estropié que luy. Le Poéte fonde là-dessus sa pensée. Aprés avoir dit qu'il n'y a sous le marbre qu'une moitié du grand Ranzau, & que l'autre est demeurée au champ de bataille, il conclut ainsi:

Et Mars ne luy laissa rien d'entier que le cœur.

Outre le cœur, interrompit Eudoxe en riant, ne luy laissa-t-on pas le poumon & le foye entiers sans parler du reste? La pensée vous semble donc fausse, reprit Philanthe? Oüi, repartit Eudoxe; & j'aime bien mieux ce que dit Voiture à Mademoiselle Paulet. Ecoûtez-le.

Si j'osois écrire des lettres pitoyables, je dirois des choses qui vous feroient fendre le cœur:

» mais pour vous dire le vray, je ſeray bien-aiſe
» qu'il demeure entier; & je craindrois que s'il
» eſtoit une fois en deux, il ne fuſt partagé en
» mon abſence. Vous voyez comme je me ſçay
» bien ſervir des jolies choſes que j'entens dire.

Car enfin, pourſuivit Eudoxe, Voiture s'égaye & ſe joûë : il ſe moque meſme de quelqu'un qui avoit dit quelque choſe de ſemblable ; & je m'étonne que l'Auteur de *la Juſteſſe* ait fait ſur cela le procés à Voiture meſme. Le Cenſeur n'a pas ſans doute pris garde à ces paroles, *Vous voyez comme je me ſçay bien ſervir des jolies choſes que j'entens dire.*

Mais quand Voiture auroit parlé de ſon chef, je ne le chicanerois pas : c'eſt un Ecrivain enjoûé, qui dans une petite débauche d'eſprit dit des folies de gayeté de cœur pour ſe réjoûïr & pour réjoûïr les autres ; de meſme à peu prés qu'en diroit un homme de belle humeur, qui eſtant à table avec ſes amis feroit ſemblant d'extravaguer aprés avoir un peu bû. On ne doit pas prendre au pied de la lettre ce qui échape en ces rencontres ; & pour moy j'aurois bien plus de peine à ſouffrir qu'un Ecrivain dît de ſens froid, aprés avoir eû un vomiſſement de ſang.

» Je n'oſerois pas dire comme auparavant que
» je vous aime de toute mon ame, puis que j'en
» ay perdu plus de la moitié. Pour parler réguliérement,

rement, je dis que je vous aime de toute ma «
force. «

Ce sont les paroles de Balzac que je lisois ce matin, & qui m'ont frapé. Qu'y trouvez-vous à reprendre, dit Philanthe? Outre qu'il n'est permis qu'aux Poétes, reprit Eudoxe, de confondre le sang avec l'ame, & de prendre l'un pour l'autre: s'il a perdu la moitié de son ame, il ne luy reste plus gueres de forces; & c'est exprimer sa tendresse foiblement, que de dire à son ami qu'il l'aime de toute sa force.

Mais ce qu'il dit ailleurs n'est pas plus vray, ni plus juste. Je suis aussi dechiré que si je m'estois «
trouvé dans toutes les batailles que j'ay leûës. Je «
ne suis plus qu'une piéce de moy-mesme, plus «
que le quart ou le demi-quart de ce que j'ay esté. «

Il n'appartient qu'à Voiture, poursuivit Eudoxe, de penser plaisamment & corréctement tout ensemble: voicy un endroit qui le prouve bien.

Je ne puis pas dire absolument que je sois ar- «
rivé à Turin; car il n'y est arrivé que la moitié «
de moy-mesme: vous croyez que je veux dire, «
que l'autre est demeurée auprés de vous. Ce n'est «
pas cela: c'est que de cent & quatre livres que «
je pesois, je n'en pese plus que cinquante-deux; «
il ne se peut rien voir de si maigre, ni de si dé- «
charné que moy. «

Vous voyez que Voiture n'eſt point faux dans ſon enjoûment, & que Balzac l'eſt dans ſon ſérieux. Mais ſçavez-vous bien, ajoûta-t-il, qu'une ſeule penſée fauſſe eſt capable de gaſter une belle piéce de proſe ou de vers?

Malherbe n'a peut-eſtre rien fait de plus beau que les Stances ſpirituelles qui commencent par ce vers:

N'eſpérons plus, mon ame, aux promeſſes du monde.

Et c'eſt dommage qu'il y ait du faux dans la Stance la plus remarquable:

Ont-ils rendu l'eſprit; ce n'eſt plus que pouſſiére
Que cette Majeſté ſi pompeuſe & ſi fiére
Dont l'éclat orgueïlleux étonnoit l'Univers;
Et dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils ſont mangez des vers.

Coſtar a bien remarqué que les ames de ces Rois dont le Poéte parle, n'ont garde de faire les vaines dans leurs tombeaux, où elles ne ſont pas ni ſelon noſtre théologie, ni ſelon celle des payens. Mais le ſçavant homme qui a fait des Obſervations ſi curieuſes ſur les Poéſies de Malherbe, dît Philanthe, a bien remarqué auſſi que les Poétes ont une théologie à part, ſelon la-

quelle Malherbe a pu dire que les ames sont dans les sepulcres comme Ronsard l'avoit dit avant luy :

Ha, que diront là-bas sous les tombes poudreuses
De tant vaillans Rois les ames généreuses?

La remarque de l'Auteur des Observations, reprit Eudoxe, est tres-vraye au regard de cette théologie particuliére des Poétes. Il s'agit seulement de sçavoir si Malherbe parle icy en théologien du Parnasse. Je tombe d'accord qu'on peut feindre que les morts sont en corps & en ame dans leurs tombeaux, & qu'on peut mesme les y faire parler en faisant leur épitaphe. J'avoüë ensuite que dans une piéce profane & toute poétique, il est permis avec Virgile, d'ensevelir les manes, & qu'on a droit de faire errer les ames des morts autour des lieux où ils ont esté enterrez : mais je doute que dans un ouvrage tout chrestien & tout uni, qui n'a rien de poétique que la versification, tel qu'est celuy de Malherbe, on puisse parler le langage de la plus haute poésie. Le Poëme de Ronsard sur les miséres du temps souffre des idées & des expressions qu'une Stance spirituelle sur la vanité des grandeurs du monde ne comporte pas.

Id cinerem, & manes credis curare sepultos. *Æneid. lib. 4.*

Quoy que vous en disiez, repliqua Philan-

the, il eſt certain que l'orgueïl des Grands paroiſt juſques aprés leur mort en la pompe de leurs funérailles, & ſur tout en la magnificence de leurs tombeaux. Cela ne ſuffit-il pas pour dire que leurs ames ſont encore les vaines dans ces ſuperbes mauſolées, ſans qu'elles y ſoient elles-meſmes; puis qu'elles y étalent encore leur vanité, ou plûtoſt puis que leur vanité y eſt encore étalée?

Je ne crois pas, répondit Eudoxe, que ce ſoit-là le ſens du Poéte; & c'eſt ce me ſemble affoiblir ſa penſée en voulant la juſtifier. On pourroit du moins la réctifier, dît Philanthe, en mettant *ombres*, au lieu *d'ames:*

Et dans ces grands tombeaux où leurs ombres hautaines
Font encore les vaines.

Si par *ombres*, repartit Eudoxe, on n'entend que les figures & les repréſentations qui ſont élevées en bronze ou en marbre ſur la ſépulture des Rois, je n'y voy nul inconvénient: mais ſi on entend ce que les Anciens entendoient par *ombres* des morts, & ce qu'ils appelloient *manes*, la penſée eſt un peu payenne. Aprés tout je ſerois moins choqué de leurs *ombres* que de leurs *ames*, & peut-eſtre que le chriſtianiſme pourroit s'accorder en cela avec la poéſie.

Digitized by Google

L'Auteur du Poëme de Saint Loüis, repliqua Philanthe, porte les choses plus loin que Malherbe, en parlant de son Héros qui va à Saint Denis avant que de partir pour la Terre Sainte:

Il visite le Temple où régnent ses Ayeux
Dans leurs tombeaux encor du temps victorieux.

Je ne vois pas, répondit Eudoxe, comment les Rois de France régnent là, ni qu'ils y soient victorieux du temps: ils n'y sont eux-mesmes que cendres; & le temps qui consume tout, n'épargne ni leurs statuës, ni leurs mausolées.

Le défaut de ces vers françois, dît Philanthe, me fait craindre pour une Epitaphe latine du Cardinal de Richelieu que nous avons leûë ensemble plus d'une fois, & que j'ay toûjours admirée. Il faut avoûër, repliqua Eudoxe, que l'Epitaphe est pleine d'esprit, & qu'elle marque parfaitement le caractére de ce grand Ministre: mais on ne peut pas nier aussi qu'il n'y ait du faux en plus d'un endroit. Elle commence par ces mots, si ma mémoire ne me trompe: *Asta, Viator; quod usquam videbis, & audies, hîc tegitur.* Cela se peut-il soûtenir? *Arreste, Passant; tout ce que tu verras, tout ce que tu entendras en quelque lieu du monde que ce soit, est icy renfermé.*

L'endroit du chariot sur lequel le corps fut

mené la nuit au lieu de sa sépulture n'est pas plus vray ; les paroles me reviennent : *Secuti pedites, equitesque magno numero, faces prætulerunt ; crucem nemo, quia publicam currus deferebat.* Aprés avoir dit, comme vous voyez, que plusieurs gens de pied & plusieurs cavaliers portoient des flambeaux, il ajoûte : *Personne ne portoit la Croix, parce que le chariot portoit la croix publique.* N'en déplaise à l'Auteur de l'Epitaphe, sa pensée est fausse : elle pourroit estre vraye, & plaire mesme avec toute sa malignité, si dans ces sortes de pompes funébres quelqu'un portoit la Croix, & que dans celle-là on eust manqué à la porter. Mais comme ce sont des cérémonies du monde, & en quelque façon profanes, l'Eglise ne s'y mesle point : ainsi ce n'est pas parce que le chariot portoit la croix publique que personne ne portoit la Croix ; & la raison de l'Auteur n'a nul fondement. La pensée qui est à la fin ne me semble gueres plus solide : *Inter Theologos situs : ingens disputandi argumentum.* L'heureuse conclusion, *Il a esté enterré parmi des Docteurs, & il est un grand sujet de dispute !*

Voilà proprement, dît Philanthe, ce qui s'appelle des pointes. Oûï, reprit Eudoxe ; & ce sont aussi ces faiseurs de pointes qui pensent le plus souvent faux. Quelque sujet qu'ils ayent entre

Digitized by Google

les mains, ils veulent briller; & pour l'ordinaire le bon ſens n'eſt pas ce qu'ils cherchent. Leur deſſein eſt d'éblouïr; mais ils n'impoſent qu'au peuple, c'eſt à dire aux gens qui ſe contentent des apparences: ceux qui ont l'eſprit droit & ſolide ne ſont pas leurs dupes.

Un de ces hommes à pointes qui s'eſt fait admirer en ſon temps à la Cour de Savoye, & qui a compoſé en latin l'Eloge de Loüis XIII. dit que ce Prince devoit infailliblement guérir la France de tous ſes maux, ayant eû pour mere une Princeſſe de la maiſon de Médicis, & eſtant né le jour de Saint Coſme & de Saint Damien, tous deux médecins. Il ajoûte que Louïs le Juſte tenoit de ſon horoſcope la balance, & qu'Henry le Grand luy mit l'épée à la main; afin que le monde reconnuſt en ſa perſonne une parfaite image de la Juſtice. Et je m'étonne, pourſuivit Eudoxe, que le Panégyriſte n'ait mis un bandeau ſur les yeux du Prince, en luy en faiſant un de ſon diadême: il ne reſtoit que cela pour rendre la penſée complete.

Galliæ medicus è matre Medicæa, Coſmæ & Damiano medicis feſto die, infecto regno peperit genitus ſpem ſalutis.

Juſtitiæ ſimulacrum ut Ludovico mundus adoraret in puero; jam habenti libram ab horoſcopo, gladius additur ab Henrico.

Aprés tout, repliqua Philanthe, il y a de l'eſprit dans cette rencontre de l'épée & de la balance. Quel eſprit, bon Dieu, reprit Eudoxe! & où en ſommes nous, ſi la penſée de Juglaris eſt ingénieuſe? Je vous conſeille d'admirer encore celle d'un Poëte Italien ſus le ſigne de l'écre-

vice, dont le ſigne de la balance me fait ſouvenir. C'eſt au ſujet du grand Apoſtre des Indes Saint François Xavier, à qui un cancre matin rapporta le Crucifix qu'il avoit laiſſé tomber dans la mer.

Je ſçay ce que vous voulez dire, interrompit Philanthe ; la piéce eſt de l'Achillini, & je l'ay appriſe par cœur :

Perde Xaverio in mare
Il Crocifiſſo, e piange;
Quaſi che poſſa il porto
De la ſteſſa ſalute eſſer abſorto.
Mentre ſul' lido ei s'ange,
Ecco un granchio marino
Recargli fra le branche il ſuo conforto:
E giuſto fù che de l'amor divino
Fra le beate arſure onde ſi duole,
Non altrove che in granchio s'haveſſe il ſole.

La belle imagination, dît Eudoxe, que parmi les ardeurs de l'amour divin dont le Saint eſtoit embraſé, le ſoleil ne puſt eſtre que dans l'écrevice ! ſans parler de ce port du ſalut qui ne peut eſtre englouti. Sont-ce là, à voſtre avis, des équivoques & des métaphores dans les regles ? La penſée n'eſt peut-eſtre pas ſi bonne en François, repliqua Philanthe ; mais quoy que vous en diſiez, elle eſt excellente en Italien.

Chaque

Chaque nation a ſon gouſt en eſprit de meſme qu'en beauté, en habits, & en tout le reſte. Comme ſi la juſteſſe du ſens, repartit Eudoxe, n'eſtoit pas de toutes les langues, & que ce qui eſt mauvais de ſoy-meſme, deuſt paſſer pour bon en aucun païs parmi les perſonnes raiſonnables.

Je ne veux pas vous contredire toûjours, dît Philanthe, & j'aime mieux vous demander à propos de juſteſſe, l'idée que vous avez d'une penſée juſte.

La vérité, répondit Eudoxe, qui eſt indiviſible ailleurs, ne l'eſt pas icy: les penſées ſont plus ou moins vrayes, ſelon qu'elles ſont plus ou moins conformes à leur objet. La conformité entiére fait ce que nous appellons la juſteſſe de la penſée: c'eſt à dire, que comme les habits ſont juſtes quand ils viennent bien au corps, & qu'ils ſont tout-à-fait proportionnez à la perſonne qui les porte; les penſées ſont juſtes auſſi, quand elles conviennent parfaitement aux choſes qu'elles repréſentent: de ſorte qu'une penſée juſte eſt à parler proprement une penſée vraye de tous les coſtez & dans tous les jours qu'on la regarde. Nous en avons un bel éxemple dans l'Epigramme latine ſur Didon, qui a eſté traduite ſi heureuſement en noſtre Langue:

Pejus adhuc quò magis falſum eſt, & longiùs petitum. *Quintil. lib. 8. c. 5.*

F

Infelix Dido nulli bene nupta marito : Hoc pereunte fugis ; Hoc fugiente peris. *Auson.*

Pauvre Didon, où t'a réduite
De tes maris le triste sort?
L'un en mourant cause ta fuite,
L'autre, en fuyant, cause ta mort.

Cela suppose, comme vous voyez, ce que raconte l'histoire, que Didon se sauva en Afrique avec toutes ses richesses aprés que Sichée eût esté tué; & ce qu'a feint la poésie, qu'elle se tua elle-mesme aprés qu'Enée l'éust quitée.

Il est vray, dît Philanthe, que les proportions ne peuvent pas estre mieux gardées qu'elles le sont dans l'Epigramme d'Ausone, & que tout y quadre admirablement. Cependant n'allez pas vous imaginer, dît Eudoxe, que ces retours si justes soient essentiels à la justesse: elle ne demande pas toûjours tant de symmétrie, ni tant de jeu; il suffit que la pensée soit vraye dans toute son étenduë, ainsi que je viens de dire, & que rien ne s'y démente de quelque costé qu'on la prenne. Mais il n'appartient pas à tout le monde de penser juste: il faut avoir pour cela l'esprit droit, le jugement sain, & quelque chose du génie d'Homere, qui, selon le sentiment d'Aristote, a toûjours des pensées & des paroles proportionnées au sujet qu'il traite.

Balzac qui n'est pas si correct que Voiture dans les pensées, quoy-qu'il le soit plus dans

l'élocution & dans le ſtile, ne laiſſe pas d'avoir quelquefois beaucoup de juſteſſe : témoin ce qu'il dit de Montaigne, que c'eſt un guide qui » égare ; mais qui mene en des païs plus agréa- » bles qu'il n'avoit promis. »

Au reſte, quoy-qu'en quelque genre qu'on écrive, on doive toûjours penſer juſte, on le doit plus faire en de certains genres qu'en d'autres. L'élegie, par éxemple, & la tragédie demandent une vérité plus éxacte que l'épigramme & le madrigal. Il y a dans la proſe des matiéres comiques & plaiſantes où cette éxactitude a moins de lieu : il y en a d'autres graves & ſérieuſes où elle eſt abſolument néceſſaire ; & tels ſont les ſujets qui regardent la morale. Cependant pluſieurs livres de ce genre-là ne laiſſent pas d'avoir beaucoup de fauſſes penſées : j'en ay remarqué quelques-unes en liſant, que j'ay meſme écrites, & que je vous montreray quand nous ſerons dans mon cabinet.

Comme le Soleil eſtoit couché, & que le temps n'eſtoit plus beau pour la promenade, Eudoxe & Philanthe ſe rendirent au logis. Le cabinet d'Eudoxe eſt au haut de ſa maiſon, & a une veûë admirable. Il eſt tapiſſé de cartes, & tout couronné de livres : c'eſt une petite biblioteque compoſée de ce qui a eſté écrit de meilleur en Grec, en Latin, en Italien, en Eſpa-

Digitized by Google

gnol, & en François. Eudoxe ne s'eſt pas contenté de lire ſes livres, il en a fait des extraits qu'il relit de temps en temps; ſi bien que les choſes luy ſont fort préſentes, & qu'il ſçait preſque par cœur tous les beaux endroits de ſon recueïl.

Dés qu'ils furent dans le cabinet, Eudoxe prit un cahier, & y leût ce qui ſuit.

» Toutes les maniéres d'écrire ne nous plaiſent
» qu'à cauſe de la corruption ſecréte de noſtre
» cœur : ſi nous aimons dans une piéce bien écri-
» te le genre ſublime, l'air noble & libre de cer-
» tains Auteurs; c'eſt que nous avons de la vani-
» té, que nous aimons la grandeur & l'indépen-
» dance.

Vous avez donc remarqué cela, dît Philanthe, comme une fauſſe penſée? Oûï, repartit Eudoxe: car qu'y a-t-il de plus faux que d'attribuer à la corruption du cœur ce qui eſt l'effet d'un diſcernement exquis, & la marque de noſtre bon gouſt? Les ouvrages bien écrits plaiſent aux perſonnes raiſonnables, parce que dans les regles les belles choſes doivent plaire, & que tout ce qui eſt parfait en ſon genre contente l'eſprit ordinairement. La vanité n'a pas plus de part au plaiſir que donne la lecture de Virgile & de Ciceron, qu'elle en a au plaiſir qu'on prend à voir d'excellens tableaux, ou à enten-

Digitized by Google

dre une excellente musique. L'homme du monde le plus humble est touché de ces beautez comme un autre, pourveû qu'il ait de l'intelligence & du goust. Quand je lis l'Ecriture Sainte, qui avec sa simplicité a tant de sublime, pensez-vous que ce soit l'amour de mon élevation, ou la corruption de mon cœur qui me fasse goûter ce que je lis ? N'est-ce pas plûtost le caractere simple & majestueux de la parole divine qui fait impression sur moy ? Et n'en peut-on pas dire à peu-prés autant du langage des grands maistres en poésie & en éloquence ? Quelle vision, de s'imaginer que nous n'aimons en eux la noblesse & la facilité de leur stile que par un esprit de hauteur & d'indépendance !

Je suis là-dessus de vostre avis, dit Philanthe ; & je ne sçay pourquoy on va chercher de fausses raisons, lors que les vrayes se présentent d'elles-mesmes. Mais voyons ce qui suit dans vostre cayer.

Eudoxe continua de lire.

« Chacun tasche d'occuper le plus de place qu'il peut dans son imagination, & l'on ne se pousse & ne s'agrandit dans le monde que pour augmenter cette idée que chacun se forme de soy dans son propre esprit : voilà le but de tous les desseins ambitieux des hommes. Aléxandre & César n'ont point eû d'autre veûë dans tou-

» tes leurs batailles que celle-là ; & si on deman-
» de pourquoy le Grand Seigneur a depuis peu
» fait périr cent mille hommes dans Candie, on
» peut répondre seûrement que ce n'est que pour
» attacher encore à cette image intérieure qu'il a
» de luy-mesme, le nom de Conquérant.

Cette pensée ne me paroist pas plus vraye que l'autre, dît Philanthe, du moins à l'égard du Grand Seigneur. Il peut n'avoir pas seulement songé à son image intérieure en assiégeant Candie. Il vouloit peut-estre prendre une place qui l'accommodoit, ou se venger des Vénitiens qui osoient luy faire la guerre. Il pouvoit vouloir augmenter sa réputation, c'est à dire, l'opinion qu'on avoit de sa puissance & de sa grandeur. Or l'opinion qu'on a de nous ne réside pas dans nous, mais dans les personnes qui nous estiment.

Ce que vous dites est de tres-bon sens, repartit Eudoxe, & ne regarde pas moins Aléxandre & César que le Grand Seigneur. Mais vous voulez bien que j'ajoûte que quand la pensée seroit vraye en quelque rencontre, elle ne peut l'estre dans l'étenduë qu'on luy donne. En effet, combien de scelerats, pour aquerir de l'estime, & pour s'élever par là, veulent paroistre fidelles, desintéressez, vertueux ? Ils sçavent en leur cœur ce qu'ils sont ; ils se font justice ; & le moin-

Digitized by Google

dre de leurs ſoins eſt d'occuper beaucoup de place dans leur imagination, pour me ſervir d'une phraſe ſi nouvelle & ſi élegante. Bien loin de penſer à augmenter dans leur propre eſprit l'opinion qu'ils s'y ſont formé d'eux-meſmes, ils ne ſongent qu'à donner aux autres une impreſſion avantageuſe de la probité qu'ils n'ont pas, & qu'ils ne veulent point avoir.

Que dis-je, ſelon le ſentiment de Paſcal, qui eſt le Héros & le modele de l'Auteur dont nous examinons la penſée! Nous voulons tous vivre « dans l'idée d'autruy d'une vie imaginaire. Si « nous avons de la généroſité, de la fidélité, de « la modération, nous nous empreſſons de le faire « ſçavoir pour attacher ces vertus à l'eſtre d'ima- « gination par lequel nous ſubſiſtons hors de « nous-meſmes; nous les détacherions plûtoſt de « nous que de ne les pas joindre à ce fantoſme « de vie étrangere, & nous ſerions volontiers pol- « trons pour avoir la réputation d'eſtre vaillans. « Il s'enſuit delà que chacun ne taſche pas d'occuper le plus de place qu'il peut dans ſon imagination, & que le but de tous les deſſeins ambitieux des hommes n'eſt pas d'augmenter l'idée que chacun forme de ſoy dans ſon propre eſprit.

Cela me ſemble convainquant, dit Philanthe; paſſons outre, je vous prie. Ecoutez cecy, pourſuivit Eudoxe.

Digitized by Google

» Quand les ignorans voyent ces grandes bi-
» bliotheques que l'on peut appeller à quelque
» chose prés le magazin des fantaisies des hom-
» mes; ils s'imaginent qu'on seroit bienheureux,
» ou du moins bien habile, si on sçavoit tout ce
» qui est contenu dans ces amas de volumes qu'ils
» considerent comme des tresors de lumiére : mais
» ils en jugent mal. Quand tout cela seroit réuni
» dans une teste, cette teste n'en seroit ni mieux
» réglée, ni plus sage; tout cela ne feroit qu'aug-
» menter sa confusion, & obscurcir sa lumiére.

L'on peut conclure delà, dît Philanthe, que l'ignorance vaudroit mieux qu'une érudition profonde, & que moins on seroit habile, plus les idées qu'on auroit des choses seroient nettes & distinctes. C'est raisonner juste sur un faux principe, répondit Eudoxe: je dis sur un faux principe; car il n'est pas vray que les diverses connoissances qui se tirent de la lecture, produisent d'elles-mesmes la confusion & l'obscurité. Ces mauvais effets ne viennent que de la mauvaise disposition des esprits. Tel Sçavant que nous connoissons est un abisme de doctrine; mais un abisme qu'on peut appeller un cahos où toutes les langues & toutes les sciences sont brouïllées ensemble, parce que c'est l'esprit le moins méthodique & le moins clair qui fut jamais. D'autres Sçavans d'un caractére opposé à celuy-

à celuy-là, ont dans la teste une infinité d'especes bien rangées, & parlent nettement de tout.

Ainsi l'homme qui sçauroit tout ce que les livres contiennent; jusqu'à devenir une bibliotheque vivante (ce qu'on a dit d'Origene) n'en seroit pas plus confus, ni plus obscur dans ses discours, si c'estoit une teste bien faite & de bonne trempe: il pourroit mesme en estre plus sage & plus réglé dans sa conduite, s'il faisoit un bon usage de ses lumiéres.

Mais ces éxemples sufisent, continua Eudoxe, pour vous faire voir le foible des pensées morales qui ne sont pas vrayes. Car je ne dis rien des maximes qui ont quelque chose de faux; & qui dés-là ne sont pas dignes du nom de maximes, dont l'unique but est de régler les mœurs, & de conduire la raison. Les réflexions historiques ne valent gueres mieux quand elles sont fausses. La vérité estant, comme vous sçavez, l'ame de l'histoire, elle doit estre répanduë dans tout ce que dit l'Historien: mais c'est dans ses réflexions qu'elle doit briller davantage; & rien n'est plus irrégulier que de penser faux sur des événemens véritables.

Plutarque qui estoit un esprit solide a senti cela, en condamnant la pensée fameuse d'un Historien sur l'incendie du Temple d'Ephese: *Plutarch. in Alexandri vita.*

qu'il ne falloit pas s'étonner que ce temple magnifique consacré à Diane eust esté bruslé la nuit mesme qu'Aléxandre vint au monde ; parce que la Déesse ayant voulu assister aux couches d'Olympias fut si occupée qu'elle ne put éteindre le feu.

Mais, interrompit Philanthe, Ciceron trouve la pensée jolie, luy qui, selon vous, pense & juge toûjours sainement. Je vous avoûë de bonne foy, reprit Eudoxe, que je ne comprens pas bien Ciceron là-dessus. Il a regardé sans doute la pensée de Timée comme l'imagination d'un Poéte, & non pas comme la réflexion d'un Historien. Cela ne se peut dire, repartit Philanthe ; car Ciceron loûë Timée d'avoir pensé si joliment dans son histoire. Pour moy je me persuade que l'Orateur Romain qui avoit l'esprit tourné naturellement à la raillerie, & qui aimoit les bons mots jusqu'à en dire quelquefois d'assez froids, ainsi que remarque Quintilien, a esté touché de ce qu'il y a de plaisant dans la pensée de Timée sans éxaminer le reste ; au lieu que Plutarque qui estoit sérieux & critique, a consideré uniquement ce qu'elle a de faux.

Concinnè ut multa Timæus, qui cùm in historia dixisset, qua nocte natus Alexander esset, eadem Dianæ Ephesiæ templum deflagravisse : adjunxit minimè id esse mirandum, quod Diana cum in partu Olympiadis adesse voluisset, abfuisset domo. *De Natura. Deor. lib. 2.*

Ce n'est pas en juger trop mal, répondit Eudoxe. Mais ne vous semble-t-il pas que ce censeur si austére a oublié sa sévérité, en ajoûtant que la réflexion de l'Historien est si froide qu'el-

le suffisoit pour éteindre l'incendie? Pour moy, je trouve la pensée de Plutarque mille fois plus fausse & plus froide que celle de Timée; & je ne voy qu'un biais pour sauver Plutarque, c'est de dire qu'il a voulu s'égayer dans l'endroit mesme où il parle gravement.

Quoy qu'il en soit, dît Philanthe, je conclus des divers jugemens de ces deux grands hommes, que ce qui plaist à un bon esprit ne plaist pas infailliblement à un autre. Vous avez raison, repliqua Eudoxe, & nous pouvons joindre l'éxemple de deux célébres Académiciens François à celuy de Plutarque & de Ciceron.

Balzac ne peut soufrir ce que dît Pompée lors qu'il s'embarqua contre l'avis des gens de mer par un temps fort orageux: *Il est nécessaire que j'aille; mais il n'est pas nécessaire que je vive.* Plutarch. in Pomp. vita.
« Voilà, s'écrie Balzac, l'apparence d'un bon mot,
« qui pourtant regardé de prés se détruit soy-
« mesme, & implique une parfaite contradiction:
« car pour aller, il faut vivre; & ainsi l'un est aussi
« nécessaire que l'autre.

La Motte-le-Vayer au contraire trouve le mot excellent, plein de raison & de sens autant que de résolution & de courage. Qui croire des deux, interrompit Philanthe? Je ne voy nulle contradiction dans les paroles de Pompée, repartit Eudoxe, & j'y voy tous les sentimens d'un

véritable Romain. Pour éxécuter l'ordre du Sénat, il déclare qu'il fait moins de cas de sa vie que de son honneur: car c'est comme s'il disoit, je suis indispensablement obligé de faire mon devoir, quand ce seroit aux dépens de ma vie; je ne dois pas ménager ma vie aux dépens de mon honneur; il est nécessaire que j'obéïsse, & que je m'embarque, quelques périls qu'il y ait à craindre sur mer dans une saison si mauvaise & par un temps si orageux; il n'est pas nécessaire que je me conserve, ni que je vive. Où est la contradiction, poursuivit Eudoxe? Apparemment Balzac s'est mépris aux deux sens du mot de nécessité: il n'a regardé que le sens propre & physique, en disant que pour aller il faloit vivre, & que l'un estoit aussi nécessaire que l'autre: cependant les sens de Pompée est le figuré & le moral qui emporte obligation & devoir.

Je me souviens, repliqua Philanthe, qu'Aléxandre dit dans le *Quinte-Curce* de Vaugelas: *J'aime mieux combattre que de vivre;* & Titus dans la *Berénice* de Racine,

Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut regner.

Ces deux traits ressemblent assez au mot de Pompée; & nul critique ne s'est encore avisé d'y trouver à redire. Aussi n'ont-ils rien que

de juste, dît Eudoxe; rien qui ne soit digne d'un grand cœur, & d'un bon esprit.

Mais pour reprendre ce que nous disions des réflexions historiques, si l'on éxaminoit la pluspart de celles que certains Historiens affectent, on y trouveroit bien du faux. Il m'en revient une entre autres que j'ay leûë dans l'histoire de la guerre de Flandre, au sujet de Barlemont, qui fut tué devant Mastric en une occasion périlleuse où Alexandre Farnese s'exposa comme un simple soldat sans recevoir la moindre blessure. L'Historien dit sur cela: *Tant il est vray qu'on n'a pas observé en vain que Dieu a soin de la vie des Princes, & qu'il n'est pas moins donné à un Général de mourir le dernier dans son armée, qu'au cœur de mourir le dernier dans l'homme.* Rien n'est plus faux que ce *tant il est vray*, au regard de la seconde proposition: car enfin le cœur meurt toûjours le dernier dans l'homme; & il n'arrive pas toûjours que les Généraux meurent les derniers dans leurs armées: témoin le Grand Gustave & le Grand Turenne, pour ne rien dire des autres qui ont esté tuez des premiers.

Adeò non ex vano observatum curæ esse Deo principum vitam; quasi non magis cordi in homine quàm Imperatori in exercitu novissimum mori datum sit. *Strad. de Bell. Belg. Dec. 2. l. 3.*

La réflexion d'un de nos Historiens, au sujet de l'Amiral de Chastillon, qui fut une des principales victimes de la Saint Barthelemy, me devient suspecte, repliqua Philanthe; & je suis

bien trompé si elle n'est fausse. L'Historien dit qu'aprés que l'Amiral eût receû un coup d'épée dans le ventre & au travers du visage, on se » mit en devoir de le jetter par la fenestre, & qu'on » reconnut que les personnes les plus inttépides » ont un attachement à la vie aussi naturel, & » mesme aussi violent que les plus timides; & que » les Héros le cachent, ou pour mieux dire le dé- » guisent plûtost qu'ils ne l'étouffent dans leur » cœur.

Cette belle réflexion que l'Auteur fait faire » aux meurtriers est fondée sur ce que les jambes » de l'Amiral, qui avoit atendu constamment » la mort pendant qu'il avoit encore l'usage de » l'esprit, se prirent, aprés qu'il l'eût perdu, à la » croisée de la fenestre, & s'y tinrent si fortement » que l'on eût peine à les en détacher pour le pré- » cipiter en bas.

Le fondement de la pensée n'est gueres solide, repartit Eudoxe, & on peut dire que la pensée ne porte sur rien : car comment des jambes qui s'atachent à la fenestre par un mouvement naturel que produit un reste d'esprits, prouvent-elles que les intrépides ressemblent aux plus timides en ce qui regarde l'amour de la vie, & que les Héros ne le sont pas véritablement, sur tout aprés qu'il ont perdu l'esprit ou l'usage de l'esprit? Car dans l'endroit que vous

venez de citer, on ne ſçait ſi *aprés qu'il l'eût perdu* tombe ſur *l'eſprit* ou ſur *l'uſage de l'eſprit*, & cependant il y a beaucoup de différence entre l'un & l'autre : le premier ſignifie devenir fou ; le ſecond ne ſignifie qu'eſtre malade, & dans un eſtat où les fonctions de l'eſprit ne ſont pas libres. Quoy qu'il en ſoit, ce n'eſt pas merveille que quand l'homme n'agit plus en homme, il ne ſoit point brave ; & c'eſt ſe moquer que de reprocher aux Héros l'amour de la vie dans le temps où ils n'ont pas aſſez de raiſon pour braver la mort ; ou plûtoſt que l'inclination naturelle qu'a tout animal pour ſa conſervation, éteint en eux tous les ſentimens de la vertu héroïque. J'aimerois preſque autant les accuſer de laſcheté, de ce que tout couverts de bleſſures, & perdant leur ſang de tous coſtez, ils ne pourſuivent pas l'ennemi ; ou de ce qu'ayant rendu l'ame, ils ſouffrent qu'on les dépoüille, & qu'on leur inſulte.

Si les réflexions des Hiſtoriens, dît Philanthe, doivent eſtre véritables, il me ſemble que celles des Prédicateurs ne doivent pas eſtre fauſſes. Ce ſeroit corrompre la parole de Dieu, repliqua Eudoxe, que d'y meſler l'ombre du menſonge. Nous avons veû néanmoins des Prédicateurs, reprit Philanthe, charmer le monde par des diſcours tout ſemez de *concetti*, & de pen-

ſées fauſſes. Le gouſt du ſiécle a bien changé là-deſſus, dît Eudoxe; & on ſe moqueroit aujourd'huy d'un Prédicateur, qui pour prouver que les jeunes gens meurent quelquefois avant les perſonnes âgées, diroit que Jean courut plus viſte au ſépulcre que Pierre, & qu'il y vint le premier. On n'aimeroit pas non plus à entendre dire dans la chaire, que les femmes avec leurs patins ajoûtent quelque choſe à leur taille contre la parole de Jeſus-Chriſt, & qu'elles font mentir la Vérité meſme.

Præcucurrit citiùs Petro, & venit primus ad monumentum. *Joann. 20. v. 4.*

Je ne croy pas auſſi qu'on puſt ſouffrir maintenant des penſées que j'ay veû admirer autrefois: l'une, que le cœur de l'homme eſtant de figure triangulaire, & le monde de figure ronde, il eſtoit viſible que toutes les grandeurs mondaines ne pouvoient remplir le cœur humain; l'autre, que chez les Hébreux un meſme mot exprimoit la vie & la mort, & qu'un point ſeul en faiſoit la différence: d'où le Prédicateur concluoit, qu'entre la vie & la mort il n'y avoit qu'un point à dire. Mais le Prédicateur parloit en l'air, & ſon principe n'eſtoit pas plus ſolide que ſa concluſion: car il n'eſt pas vray que la langue Hébraïque ait un meſme mot qui ſignifie la vie & la mort.

J'ay entendu preſcher dans ma jeuneſſe, repliqua Philanthe, que l'incivilité de Judas avoit

Digitized by Google

esté cause de sa damnation, & que ce malheureux disciple s'estoit perdu pour avoir mis la main au plat avec son Maistre. Il n'y a pas mesme trop long-temps qu'un jeune Abbé preschant la Passion à une grille, dît que Nostre Seigneur qui sua du sang de tout son corps dans le jardin des Olives, ne devoit point pleurer autrement, parce que Dieu est tout œil; qu'il garda le silence devant Hérode, parce que l'Agneau perd la voix en voyant le loup; qu'il estoit tout nu sur la croix, parce qu'il estoit tombé entre les mains des voleurs; que pour condamner la vanité des pompes funébres, il ne voulut point de flambeaux à ses funérailles, pas mesme les flambeaux du ciel; & enfin qu'il voulut estre mis dans un sépulcre de pierre, pour nous apprendre que tout mort qu'il estoit il avoit horreur de la mollesse.

Voilà une belle Passion, dît Eudoxe en souriant, & je ne doute pas que l'auditoire ne fust fort touché de ces pointes. On ne pleura pas, reprit Philanthe; mais en récompense on se récria aux beaux endroits, & sur tout les Religieuses furent extrémement satisfaites. A la vérité elles le furent un peu moins le jour de Pasques: car le Prédicateur cherchant pourquoy Jesus-Christ ressuscité apparut d'abord aux Maries, dît froidement que c'est que Dieu vouloit

rendre public le Mystére de sa Résurrection, & que des femmes sçachant les premiéres une chose si importante, la nouvelle en seroit bientost répanduë par tout.

Croyez-moy, repartit Eudoxe d'un air chagrin, il faudroit défendre la chaire à ces discoureurs qui deshonorent le ministére de la Prédication, & qui le rendent inutile. Quoy, je vas au sermon pour estre instruit, pour estre touché; & je n'y entendray que des bagatelles qui ne sont propres qu'à me faire rire, & qui à peine pourroient avoir place dans les discours Académiques du Loredan, ou du Mancini!

Pour moy, continua-t-il, je ne puis souffrir qu'on plaisante hors de propos, ni qu'on raisonne de travers; & j'aimerois mieux un simple proverbe, que cent traits d'esprit badins & frivoles; car au moins les proverbes n'ont point de faux, & la vérité contente toûjours.

Comme je ne hais pas les proverbes quand ils sont bien choisis & bien appliquez, repartit Philanthe, je trouve assez bon la préférence que vous leur donnez. Il y en a d'Hebreux, de Grecs, de Latins, d'Italiens, d'Espagnols, & de François, ou plûtost ce sont presque les mesmes en toutes langues: mais quelque langage qu'ils parlent, ils ne disent rien que de

véritable, & pour l'ordinaire ils cachent un grand ſens ſous des termes bas.

Les ſentences communes & autoriſées de l'approbation publique, repliqua Eudoxe, ont la vérité des proverbes ſans en avoir la baſſeſſe. Par éxemple celles-cy : *Un homme de bien n'eſt étranger nulle part. C'eſt eſtre heureux que d'eſtre content de ſa fortune. La bonne fortune eſt plus difficile à porter que la mauvaiſe ;* ou pour mieux dire, les ſentences ſont les proverbes des honneſtes gens, comme les proverbes ſont les ſentences du peuple.

A propos de fortune, dît Philanthe, je voudrois ſçavoir le jugement que vous faites des penſées où la fortune entre comme perſonnage, telles que ſont celles-cy : *La Fortune ne conſidére pas toûjours le mérite. La Fortune favoriſe ſouvent l'injuſtice.*

A regarder ces penſées dans leur origine, repartit Eudoxe, elles ſont purement payennes ; car les Payens adoroient une Déeſſe Fortune qui gouvernoit tout ſelon ſon caprice, & qui eſtoit rarement d'accord avec la vertu. C'eſt à cette Divinité bizarre & maligne qu'on faiſoit des vœux en toutes rencontres ; & c'eſt d'elle dont parlent les Auteurs profanes quand ils diſent que les faveurs de la Fortune ne ſont jamais pures ; que la Fortune ſe joûë de nos maux ſans

Fortuna nunquam ſimpliciter indulget. *Quint. Cur. lib. 4.*

Fortuna impotens quales ex humanis malis tibi ipſa ludos facis ?

Senec. Conſol. ad Polybium. Quales ex humili magna ad faſtigia rerum

Extollit, quoties voluit Fortuna jocari. *Juvenal sat. 3.*

nulle pitié ; & que toutes les fois quelle veut se réjoüir, elle éleve au faiste des grandeurs humaines les hommes de la plus basse condition.

Tout cela est vray dans le systême du paganisme ; mais rien n'est plus faux dans la Religion chrétienne qui ne connoist point d'autre Fortune que la Providence, & qui rejette la Déesse Fortune comme une vaine chimere. Cette chimere pourtant s'est établie parmi nous ; & l'usage veut non seulement contre la raison, mais contre la Religion, qu'en prose & en vers nous fassions un personnage de la fortune. La lecture des Anciens a introduit un usage si peu religieux, & nos plus sages écrivains » le pratiquent sans scrupule. Ils disent que la For- » tune se sert quelquefois de nos defauts pour nous » élever ; que la Fortune a beau élever de certai- » nes gens, qu'elle ne leur apprend point à vivre ; » que la Fortune se lassa de favoriser Charles V. » & qu'elle voulut réparer en la personne d'Hen- » ry II. les injustices qu'elle avoit faites à Fran- » çois I.

Je défere trop à l'usage, & je respecte trop nos Maistres pour n'approuver pas ces pensées : mais si j'osois dire mon sentiment là-dessus, je dirois qu'on y pourroit garder des mesures. Je m'explique. Toute la question se réduit presque à la prose ; car la systême de la poésie estant

de soy fabuleux & tout payen, la Déesse Fortune y est receûë sans difficulté avec la Déesse Diane & la Déesse Minerve; & nos Poétes ont droit de la faire agir dans le caractére que les Idolâtres luy ont donné. Je croy donc qu'en prose nous pouvons estre un peu payens de ce costé-là; quand la matiére de nos ouvrages ressemble à celle des livres d'où nous avons pris ce personnage de fortune: je veux dire quand nostre Religion n'y a nulle part, tels que seroient des Panegyriques & des histoires profanes, des discours de pure morale & de pure politique, des dialogues semblables à celuy qu'un homme d'esprit fit il y a quelques années, & qui a pour titre, *Dialogue de la fortune & du mérite.* Mais je doute qu'on doive si fort faire agir la fortune dans des ouvrages purement chrétiens; & il me semble qu'un sermon ne souffre pas des pensées qui ne peuvent avoir qu'un sens payen, telles que seroient celles-cy: *La Fortune se plaist à abbatre ceux qu'elle a élevéz au haut de sa roûë. La Fortune traverse souvent les Grands de la terre; comme si elle estoit jalouse des faveurs qu'elle leur a faites.* Je dis que ces pensées ne peuvent avoir qu'un sens payen; parce qu'elles ne peuvent s'entendre que de la Déesse Fortune, & qu'on ne peut dire véritablement de la Providence divine qu'elle éleve

au haut de sa roûë, ni qu'elle soit jalouse des faveurs qu'elle fait.

Je voy bien, répondit Philanthe, que vous voulez banir de la chaire le mot de fortune quand il signifie autre chose que bonheur ou malheur, & qu'on en fait une personne. Non, reprît Eudoxe, je consens, puis que l'usage l'a emporté, que la Fortune éleve les bergers sur le trosne; que la Fortune renverse les desseins les mieux concertez; que la Fortune favorise les armes des bons Princes; car cela peut s'entendre de la Providence: mais je ne voudrois pas qu'un Prédicateur attribuast jamais au personnage de fortune ce qui ne peut convenir qu'à la Déesse du paganisme; & je le trouverois ridicule de dire: *Cette aveugle divinité qui préside aux évenemens de la vie, & qui dispense les biens & les maux selon son caprice*, à moins que ce ne fust pour se môquer de l'aveuglement des Payens.

Il ne seroit pas peut-estre trop mal aussi de corriger quelquefois le mot de Fortune par celuy de Providence, en disant, à l'exemple de l'Auteur des *Pensées diverses*, qui sont imprimées aprés celles de la Marquise de Sablé: *La Fortune, ou, pour parler plus chrétiennement, la Providence distribuë les rôlles que chacun joûë sur le grand théatre du monde;* ou comme a fait un illustre

Académicien dans le Panegyrique du Roy: *Parmi tant de prosperitez & de triomphes, s'il faut que la Fortune, ou plûtost cette Sagesse supérieure qui ne semble aveugle qu'à l'aveuglement humain, le traite une fois ou deux comme tout le reste des plus grands hommes; on croiroit qu'elle ne veut humilier la Nation que pour relever davantage le mérite du Prince.*

Les mesme régles devroient s'observer à mon avis dans une histoire Ecclesiastique; & si je faisois celle de l'hérefie en parlant de Zisca ce fameux chef des Hussites, qui aprés avoir perdu la veûë ne laissoit pas de conduire des armées, & de remporter des victoires, je ne dirois point; *Comme si la Fortune qui est aveugle eust pris plaisir à favoriser un autre aveugle;* & quand nostre Religion me le permettroit, je doute que le bon sens me le permist. Je dirois bien avec Ciceron dans une piéce toute profane: *Non seulement la Fortune est aveugle; mais le plus souvent elle rend aveugles ceux qu'elle embrasse.*

Non solùm ipsa Fortuna cæca est; sed eos etiam plerumque efficit cæcos quos complexa est. *De Amicit.*

Je suis là-dessus tout-à-fait de vostre goust, interrompit Philanthe, & je vous asseûre que ce fantosme de fortune m'a toûjours choqué dans les discours de piété, sur tout quand on luy fait faire une personnage indigne de la Sagesse divine. Mais je ne trouverois pas mauvais qu'un homme dumonde écrivist dans les mé-

moires de sa vie : *Les malheureux ne le sont pas toûjours, & mesme la Fortune nous apprend par son inconstance que c'est au malheureux à esperer, & aux heureux à craindre.* Ni que dans une histoire plaisante quelqu'un dist : *Si je ne me trouve qu'un malheureux Comédien, c'est sans doute que la Fortune s'est voulu venger de la Nature, qui avoit voulu faire quelque chose de moy sans son consentement ; ou, si vous voulez, que la Nature prend quelquefois plaisir à favoriser ceux que la Fortune a pris en aversion.*

Mais que dites-vous de ces personnages qu'on introduit dans les Epitres dédicatoires ? Entendez-moy, s'il vous plaist. L'Auteur d'un ouvrage qui traite des conquestes de César, ou des aventures d'Hippolite, ne fait point de difficulté de dire à un Prince, en luy dédiant son livre : *Voicy le vainqueur des Gaules qui vient vous rendre ses hommages. Hippolite sort du fonds des bois dans le dessein de vous faire sa cour.*

Il n'y a rien de plus faux que cela, repartit Eudoxe ; & c'est se moquer que de confondre le livre qu'on dédie avec le Héros qui fait le sujet du livre, à moins que l'Auteur, par une espece de fiction, ne fasse parler son Héros ou son Héroïne au lieu de parler luy-mesme, comme l'a fait spirituellement un de nos Poétes, en faisant imprimer une piéce de Théatre.

Cependant

Cependant Voiture qui eſt un de vos oracles, repliqua Philanthe, confond le Héros avec le Roman, & prend l'un pour l'autre dans deux de ſes Lettres. Il ouvrit le livre, & leût le commencement de la Lettre qui a pour titre, *A Monſeigneur le Duc de Bellegarde, en luy envoyant l'Amadis*. Monſeigneur, en une ſaiſon où « l'hiſtoire eſt ſi brouïllée, j'ay cru que je vous « pouvois envoyer des fables, & qu'en un lieu où « vous ne ſongez qu'à vous délaſſer l'eſprit, vous « pourriez accorder à l'entretien d'Amadis quel- « ques-unes de ces heures que vous donnez aux « gentilshommes de voſtre Province. J'eſpere que « dans la ſolitude où vous eſtes, il vous divertira « quelquefois agréablement, en vous racontant « ſes aventures qui ſeront ſans doute les plus bel- « les du monde, tant que vous ne voudrez pas « qu'on ſçache les voſtres. «

Vous voyez que dans le titre il s'agit du livre qu'on appelle *l'Amadis*, & que dans la Lettre l'Auteur parle du Héros ſurnommé *Amadis de Gaule*. Il fait le meſme dans la lettre qui a pour titre, *A Madame de Saintot, en luy envoyant le Roland furieux d'Arioſte traduit en François*. Ecoutez les premiéres lignes. Voicy ſans doute la plus « belle aventure que Roland ait jamais eûë ; & « lors qu'il défendoit ſeul la couronne de Char- « lemagne, & qu'il arrachoit les ſceptres des mains «

» des Rois, il ne faisoit rien de si glorieux pour
» luy qu'à cette heure qu'il a l'honneur de baiser
» les vostres.

Si j'osois condamner Voiture, repartit Eudoxe; je dirois qu'en ces deux rencontres il s'oublie un peu, & sort du caractére de véritable bel esprit: mais j'aime mieux dire qu'il se joûë agréablement de son sujet, & que des Lettres galantes ne demandent pas une vérité si austére que des Epitres dédicatoires, qui sont d'elles-mesmes graves & sérieuses. Je vous entens, dît Philanthe, & je m'apperçois que je commence à démesler le vray du faux. Je ne sçay pourtant, ajoûta-t-il, si une pensée que j'ay veûë depuis peu dans des Mémoires tres-curieux & tres-bien écrits est vraye ou fausse; la voicy en propres termes: *Le cœur est plus ingénieux que l'esprit.*

Il faut avoûër, repartit Eudoxe, que le cœur & l'esprit sont bien à la mode: on ne parle d'autre chose dans les belles conversations; on y met à toute heure l'esprit & le cœur en jeu. Nous avons un livre qui a pour titre, *Le Démeslé du cœur & de l'esprit;* & il n'y a pas jusqu'aux Prédicateurs qui ne fassent rouler souvent la division de leurs discours sur le cœur & sur l'esprit. Voiture est peut-estre le premier qui a opposé l'un à l'autre, en écrivant à la Marquise de Sa-
» blé. Mes Lettres, dit-il, se font avec une si véri-

Digitized by Google

table affection, que ſi vous en jugez bien, vous les eſtimerez davantage que celles que vous me redemandez. Celles-là ne partoient que de mon eſprit; celles-cy partent de mon cœur.

L'Auteur des *Réflexions morales* rencherit bien ſur Voiture, en diſant que l'eſprit eſt toûjours la dupe du cœur; que chacun dit du bien de ſon cœur, & que perſonne n'en oſe dire de ſon eſprit; que l'eſprit ne ſçauroit joûër long-temps le perſonnage du cœur.

Mais pour ne nous pas écarter, ce que vous m'avez propoſé tient un peu de la nature des paradoxes, qui ſont faux & vrais tout enſemble ſelon les différens jours ſous leſquels on les conſidere. Car ſi vous ne regardez pour ainſi dire que l'écorce de la penſée; ſi vous vous attachez aux termes dans leſquels elle eſt conceûë, il eſt faux que le cœur ait plus d'eſprit que l'eſprit meſme: mais ſi vous aprofondiſſez la choſe, & que ſans vous amuſer aux paroles, vous alliez au ſens; vous trouverez qu'il eſt vray qu'une perſonne qui aime a plus de veûës, plus d'expédiens, & plus d'adreſſes pour venir à bout de ſes deſſeins en ce qui regarde ſa paſſion, que n'en a une perſonne fort ſpirituelle & fort habile qui n'aime point.

On ne peut mieux éclaircir la queſtion, dît Philanthe. Mais il faut, pourſuivit Eudoxe, que

je vous consulte à mon tour, & que vous me disiez vostre sentiment sur la pensée d'un Historien Grec, sur laquelle deux Sçavans de nostre siécle ne s'acordent pas : ces deux Sçavans sont Girac & Costar. Pour entendre la pensée, il est nécessaire de sçavoir le fait.

Un Cavalier Persan prit dans le combat, & renversa de cheval une femme Scithe. L'ayant trouvée jeune & belle, il luy donna la vie & la liberté : mais dés qu'il l'eût perduë de veûë, il vint à l'aimer passionnément. Comme elle méprisa sa passion, il fut saisi d'une violente douleur, & le desespoir luy fit prendre la résolution de mourir. Il mourut en effet ; mais il écrivit auparavant à celle qui estoit la cause de sa mort : *Je vous ay sauvé la vie, & je viens de mourir pour vous.*

On demande s'il y a de la vérité dans *je viens de mourir pour vous :* car pour le dire, il ne faut pas estre mort ; & pour le dire véritablement, il ne faut pas estre en vie.

Ne pourroit-on pas vérifier ces paroles, repliqua Philanthe, en disant que le Cavalier envoya peut-estre sa Lettre avant que de mourir, & qu'il prit si bien ses mesures que la Femme ne receût la nouvelle de sa mort que quand il fut mort effectivement ? L'expédient est tres-commode, reprît Eudoxe, & je pense que Girac

l'a imaginé avant vous : car il soûtient contre Costar que les paroles du billet sont vrayes. Mais son expédient ou le vostre n'empesche pas qu'elles ne fussent fausses dans le temps qu'elles furent écrites ; puis que le Persan n'estoit pas encore mort lors qu'il écrivoit, *Je viens de mourir pour vous.*

Il n'appartient, si nous en croyons Costar, qu'à l'Amant transi pour qui Madame Desloges composa un air, de dire dans une chanson ; *Je vais mourir, je me meurs, je suis mort.*

A la vérité Démétrius Phaleréus favorise le sentiment de Girac, en disant que Ctesias, c'est le nom de l'Historien grec, fit dire au Cavalier, qu'il venoit de mourir ; parce que cela avoit beaucoup plus d'emphase & de force que s'il eust dit simplement, *Je meurs, ou je vais mourir :* Car les choses sont bien plus évidentes, & font bien plus d'impression sur les esprits, ajoûte Démétrius, aprés qu'elles ont eû leur accomplissement ; que lors qu'elles se font, ou qu'elles se doivent faire dans la suite.

Je conclus delà, dit Philanthe, que la pensée seroit fausse si on la prenoit à la lettre, & suivant la rigueur des termes ; mais qu'elle ne l'est pas, pourveû que par *je viens de mourir* on entende *je meurs*, ou *je vais mourir* : c'est à dire que la fausseté, s'il y en a, n'est que dans l'ex-

pression, ou dans le tour qu'on donne à la pensée, pour la rendre plus claire & plus vive.

Pour moy je conclus, repartit Eudoxe, que le Cavalier ne se seroit jamais avisé de luy-mesme d'user en mourant d'une expression si éloquente, & qu'il auroit dit naturellement, *Je meurs pour vous;* si Ctesias ne l'eust fait parler à sa mode. Car cét Historien n'aimoit pas la simplicité: & Démétrius luy-mesme le nomme Poéte, non seulement à cause des fables dont il remplit son histoire; mais encore à cause de son stile empoullé, fleuri & poétique.

Concluons enfin de tout ce que nous avons dit, que la raison est d'elle-mesme ennemie du faux, & que ceux qui veulent penser juste, doivent imiter les grands Peintres, qui donnent de la vérité à tous leurs ouvrages; ou plûtost suivre la nature sur laquelle les Peintres se réglent. Delà vient aussi que les comparaisons bien choisies & tirées de la nature fondent toûjours des pensées tres-raisonnables, témoin celles-cy:

Les personnes reconnoissantes sont comme ces terres fertiles, qui rendent beaucoup plus qu'elles n'ont receû.

Les actions des Princes ressemblent aux grandes riviéres dont peu de gens ont veû l'origine, & dont tout le monde voit le cours.

Séneque qui ne pense pas toûjours juste, en

ſuivant ſon propre génie, eſt vray & correct dans ſes penſées lors qu'il copie la nature ; & toutes ſes comparaiſons ſont les plus belles du monde.

J'ay dit que les comparaiſons devoient eſtre bien choiſies : car il eſt aiſé de s'y méprendre, & les plus habiles s'y méprennent quelquefois. Le Cardinal Pallavicin eſtant encore Jéſuite, & dédiant à *Monſignor Rinuccini* Archeveſque de Fermo un de ſes ouvrages que j'ay icy, intitulé, *Conſiderationi ſopra l'arte dello Stile e del Dialogo*, dît à ce Prélat pour le loüer de divers Traitez qu'il avoit écrits touchant les fonctions Epiſcopales : *Il ſentir materie coſi aride, coſi auſtere, coſi digiune, trattate con tanta copia di pellegrini concetti, con tanta ſoavita di ſtile, con tanta lautezza d'ornamenti e di figure, ſummi ogetto di più alto ſtupore che non ſarrebono i delizioſi giardini fabricati ſù gli ermi ſcogli dall' arte de negromanti.*

La comparaiſon n'eſt pas heureuſe : car outre qu'il n'y a gueres de rapport entre un Eveſque & un Magicien ; dire que ces matiéres ſi ſéches & ſi dures, mais traitées avec tant d'eſprit, tant de politeſſe & tant d'éloquence, ont quelque choſe de plus ſurprenant que ces jardins délicieux qui paroiſſent tout-à-coup ſur des rochers affreux & ſteriles avec le ſecours de la magie : n'eſt-ce pas dire, ſans y penſer, que

les ouvrages du Prélat ne ſont pas ſolides, & qu'il y a plus d'apparence que de fonds dans ce qu'il écrit? A la vérité les palais & les jardins enchantez ébloüiſſent & charment les yeux; mais tout cela n'eſt qu'illuſion, & il n'y a rien de moins réel que ce qui y plaiſt davantage.

Le feu Duc de la Rochefoucault qui penſoit ſi juſte, & qui jugeoit ſi ſainement, interrompit Philanthe, dît un jour, aprés avoir leû je ne ſçay quel ouvrage plein de ſubtilité & de brillant, qu'il luy ſembloit voir ces palais baſtis en l'air à force de charmes, & qui s'en vont en fumée dans le temps qu'on en eſt le plus ébloüï.

La penſée du Duc de la Rochefoucault, reprit Eudoxe, eſt vraye autant que celle du Cardinal Pallavicin eſt fauſſe. Mais en matiére de comparaiſons, ajoûta-t-il, il faut éviter ſur tout de falſifier la nature, pour ainſi dire; en luy atribuant ce qui ne luy convient pas, à l'éxemple de ces Orateurs, ou plûtoſt de ces corrupteurs de l'éloquence dont ſe moque Quintilien, qui diſoient comme quelque choſe de beau; que les grands fleuves eſtoient navigables à leur ſource, & que les bons arbres portoient du fruit en naiſſant.

...od quidem ...nus à quiſdam declamatoria maximè licentia ...rruptum eſt. ...am & falſis ...tuntur: magnorum fluminum navigabiles fontes ...nt, & generoſioris arboris ſtatim planta cum fructu ... *Lib. 8. c. 4.*

Ce qui m'étonne, repartit Philanthe, c'eſt que le Cardinal Pallavicin n'ait pas penſé juſte

dans un livre qui traite de la justesse du stile, & où l'Auteur accuse de faux de bons Ecrivans; entre autres le Tasse, qui avant que de décrire la derniére bataille des Infidelles avec les Chrétiens, dit que les nuées disparurent sur le point que se donna le combat, & que le ciel voulut voir sans voile les grandes actions de valeur qui s'alloient faire de part & d'autre:

e senza velo
Volse mirar l'opre grandi il cielo.

Car nous sçavons bien, dit le Pallavicin, que le « ciel matériel n'a point d'yeux pour voir, ni d'a- « me pour vouloir, & que les habitans du ciel, « si c'est d'eux qu'on entend parler, voyent au « travers des plus épaisses nuées ce que les mor- « tels font sur la terre. «

Il critique encore je ne sçay quel Poéte de son temps, qui voulant loûër un ancien Sculpteur sur la statuë d'une Déesse, avoit dit de luy qu'il estoit luy-mesme un Dieu, parce qu'il n'appartenoit qu'à un Dieu de donner la vie à des marbres.

Tu pur Dio sei;
Che Dio sol è, chi puo dar vita à i marmi.

Ce sophisme consiste, selon le Censeur, à prendre dans le sens propre ce qui ne se prend d'ordi-

naire que dans le ſens métaphorique ; je veux dire, l'avantage qu'on attribuë aux excellens Sculpteurs de donner la vie aux marbres. Cét avantage dans le ſens propre eſt un effet & une marque de la puiſſance divine ; tel qu'il fut dans Jupiter, qui, ſuivant la fable, anima les pierres que jetterent Deucalion & Pirrha : ce qui n'eſt pas vray, & ne ſe peut dire des Sculpteurs que dans une ſignification métaphorique, par la reſſemblance qu'ont leurs ſtatuës avec les choſes vivantes.

Je ſuis ſurpris, dis-je, qu'un Critique ſi éxact & ſi judicieux ſoit tombé luy-meſme dans le defaut qu'il reprend. Pour moy, repartit Eudoxe, je ne m'en étonne pas : les ſages ont de mauvais intervales, comme les fous en ont de bons ; & de meſme qu'en matiére de mœurs & de langue, ceux qui ſçavent bien les regles ne les gardent pas toûjours ; il arrive quelquefois que les Philoſophes font des ſophiſmes. Vous & moy, avec toutes nos réflexions ſur la fauſſeté des penſées, ſommes capables de nous égarer, & nous nous égarons peut-eſtre lors meſme que nous voulons redreſſer les autres. Du moins aimons-nous la vérité juſques dans nos égaremens : que dis-je, tous les hommes l'aiment ; & quand Aug. Ep. 19. nous liſons quelque choſe de vray, ce n'eſt ni le livre, ni l'Auteur qui nous le fait trouver

vray ; c'est quelque chose que nous portons en nous-mesmes de bien élevé audessus des corps & de la lumiére sensible, & qui est une impression, un rejaillissement de la lumiére éternelle de la vérité. Aussi un des bons esprits de nostre siécle nous asseûre, que quand un dis- « cours naturel peint une passion, on trouve dans « soy la vérité de ce qu'on entend, qui y estoit « sans qu'on le sceust; & on se sent porté à aimer « celuy qui nous le fait sentir : car il ne nous fait « pas montre de son bien, mais du nostre. «

Tout cela est beau & curieux, dît Philanthe. Mais pour penser bien, suffit-il que les pensées n'ayent rien de faux ? Non, repliqua Eudoxe : les pensées à force d'estre vrayes, sont quelquefois triviales ; & pour ce sujet Ciceron loûant celles de Crassus, aprés avoir dit qu'elles sont si saines & si vrayes, ajoûte qu'elles sont si nouvelles, & si peu communes ; c'est à dire, qu'outre la vérité qui contente toûjours l'esprit, il faut quelque chose qui le frappe, & qui le surprenne. Je ne dis pas que toutes les pensées ingénieuses doivent estre aussi nouvelles que l'estoient celles de Crassus ; il seroit difficile de ne rien dire qui ne fust nouveau : c'est assez que les pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, ne soient point usées : que si l'invention n'en est pas tout-à-fait nouvelle, la maniére

Sententiæ Crassi tam integræ, tam veræ, tam novæ.
De Orat. l. 2.

dont on les tourne le ſoit au moins : ou que ſi elles n'ont pas la grace de la nouveauté, meſme dans le tour ; elles ayent je ne ſçay quoy en elles-meſmes qui donne de l'admiration & du plaiſir. Ah voilà ce que j'aime, dît Philanthe, & je meurs d'envie de ſçavoir tout ce que vous penſez là-deſſus.

Ce ſera pour une autre fois, repartit Eudoxe ; auſſi-bien eſt-il déja tard, & je voy que l'on a ſervi. Ils finirent là leur converſation : ils ſouperent, & ne parlerent que de choſes indifférentes avant que de ſe retirer.



Digitized by Google



LA MANIERE DE BIEN PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

SECOND DIALOGUE.

PHILANTHE eût toute la nuit l'imagination remplie du vray & du faux qui avoient esté le sujet de leur entretien. Les principes & les éxemples sur quoy Eudoxe avoit le plus appuyé, luy revinrent en l'esprit à son réveil: mais les derniéres paroles de son ami luy donnerent une extréme impatience de renoüër le discours.

Il se leva de bonne heure contre sa coustume, & alla aussitost chercher Eudoxe que l'a-

Digitized by Google

mour de l'étude rend fort matineux, à l'éxemple de ces Philosophes, qui croyoient que les heures du jour les plus précieuses pour les gens de lettres estoient celles du matin: sans doute parce que la teste est plus libre alors, & que les images des choses y sont plus nettes aprés le sommeil; ou parce que l'esprit est plus recueïlli avant que les affaires le dissipent. Philanthe trouva Eudoxe dans son cabinet, & luy témoigna d'abord combien il souhaitoit qu'ils reprissent leur entretien des pensées. Je travaille pour cela, dît Eudoxe; & il y a plus d'une heure que je revois tout ce que j'ay tiré de bon des Anciens & des Modernes.

Pour revenir donc où nous en estions hier, je vous disois qu'en matiére de pensées ingénieuses, le vray ne suffisoit pas, & qu'il y falloit ajoûter quelque chose d'extraordinaire qui frappast l'esprit. Nous l'avons dit, & on ne sçauroit trop le dire: la vérité est à la pensée ce que les fondemens sont aux édifices; elle la soûtient, & la rend solide. Mais un bastiment qui ne seroit que solide n'auroit pas de quoy plaire à ceux qui se connoissent en architecture. Outre la solidité, on veut de la grandeur, de l'agrément, & mesme de la délicatesse dans les maisons bien basties; & c'est aussi ce que je voudrois dans les pensées dont nous parlons. La

vérité qui plaist tant ailleurs sans nul ornement, en demande icy ; & cét ornement n'est quelquefois qu'un tour nouveau que l'on donne aux choses. Les éxemples vous feront comprendre ce que je veux dire. La mort n'épargne personne. Voilà une pensée fort vraye, & qui ne l'est que trop par malheur, ajoûta Eudoxe ; mais c'est une pensée bien simple & bien commune. Pour la relever, & la rendre nouvelle en quelque façon, il n'y a qu'à la tourner de la maniére qu'Horace & Malherbe ont fait.

Le premier la tourne ainsi, comme vous sçavez : *La mort renverse également les palais des Rois & les cabanes des pauvres.*

Pallida mors æquo pede pulsat Pauperum tabernas, regumque turres. *Carmin. lib. 1. Od. 4.*

Le second prend un autre tour.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
est sujet à ses loix,
Et la Garde qui veille aux barriéres du Louvre
n'en défend pas nos Rois.

Je vous entends, dît Philanthe : mais laquelle de ces deux pensées, ou plûtost lequel de ces deux tours vous plaist davantage ? Chacun en son genre a de quoy plaire, repartit Eudoxe. Le tour du Poéte latin est plus figuré, & plus vif ; celuy du Poéte françois est plus naturel & plus fin : il y a de la noblesse dans l'un & dans l'autre.

Pour moy, repliqua Philanthe, j'aime sur tout les pensées qui ont de l'élevation, & qui ne représentent à l'esprit que de grandes choses.

Vous n'estes pas en cela de trop méchant goust, dît Eudoxe. La sublimité, la grandeur dans une pensée est justement ce qui emporte, & ce qui ravit, pourveû que la pensée convienne au sujet : car c'est une regle générale, qu'il faut penser selon la matiére qu'on traite ; & rien n'est moins raisonnable que d'avoir des pensées sublimes dans un petit sujet qui n'en demande que de médiocres : il vaudroit presque mieux n'en avoir que de médiocres dans un grand sujet qui en demanderoit de sublimes ; & le Timée dont parle Longin, qui loûë Aléxandre d'avoir conquis toute l'Asie en moins d'années qu'Isocrate n'avoit composé le Panegyrique des Athéniens, me fait moins de peine que Balzac qui dit à la Motte-Aigron : Je meure si la moindre partie de l'ouvrage que vous m'avez montré ne vaut mieux que tout ce qu'ont fait les Hollandois, pourveû que vous en exceptiez les victoires du Prince d'Orange.

Non ad persuasionem, sed ad stuporem rapiunt grandia. *Longin de sublimi, sect. 1.*

A sermone tenui sublime discordat, fitque corruptum, quia in plano tumet. *Quintil. lib. 8. c. 3.*

A la vérité Longin traite de puérilité & de bassesse la comparaison du Roy de Macédoine avec un Sophiste, & celle de la conqueste de l'Asie avec un simple discours : mais il y a encore plus de proportion entre un illustre Conquerant

querant & un fameux Orateur, entre un effet de la vertu héroïque & un chef-d'œuvre de l'éloquence; qu'il n'y en a entre la moindre partie d'un petit ouvrage & tout ce qu'a fait une nation habile & heureuſe. Car ſans parler des victoires du Prince d'Orange, puis que l'Auteur veut qu'on les excepte; juſqu'où la République de Hollande n'a-t-elle point porté ſa puiſſance ſur mer & ſur terre, malgré toutes les forces & toute la politique de l'Eſpagne?

Je ne ſuis pas en cette rencontre pour Balzac, dît Philanthe, mais je ne ſuis pas auſſi pour Longin; & je le trouve trop critique de reprocher à Timée une puérilité ſur la loûange d'Aléxandre. Qui diroit de Loûïs le Grand, qu'il a conquis la premiére fois la Franche-Comté en moins de jours qu'on ne pourroit faire ſon Panégyrique, diroit-il à voſtre avis une ſottiſe? Et ſi au retour d'une campagne ſi courte & ſi glorieuſe on euſt dit que ceux qui devoient faire des complimens à Sa Majeſté avoient beſoin de plus de temps pour préparer leurs harangues, qu'elle n'en avoit mis à cette conqueſte: croyez-vous que la penſée euſt eſté mauvaiſe?

Je ne le croy pas, répondit Eudoxe; & je croy pourtant que la penſée de Timée eſt vicieuſe, par la raiſon que les harangues dont vous

parlez ont rapport au Roy & à ſa conqueſte, & que le Panégyrique d'Iſocrate n'en avoit point à Aléxandre ni à ſes victoires. Mais ne nous écartons pas, ajoûta-t-il, & revenons à cette nobleſſe que vous aimez tant.

De Formis Orat. c. 6.

Hermogene a établi divers rangs de penſées nobles & majeſtueuſes, comme il les appelle. Le premier ordre eſt de celles qui ont relation aux Dieux, & qui expriment quelque choſe de divin. Si bien qu'on peut dire, ſelon la doctrine de ce Rheteur, qu'il y a beaucoup de dignité dans ce qu'a dit un Pere Grec, que le Chriſtianiſme eſt une imitation de la vie divine ; & un Pere Latin, que c'eſt ſe venger en Dieu que d'aimer ſes ennemis.

Homines ad Deos nulla re propiùs accedunt quàm ſalute hominibus danda. *Orat. pro Ligar.*

Il n'y en a donc gueres moins, repartit Philanthe, dans ce que dit Ciceron, que les hommes n'approchent par nul endroit de plus prés des Dieux qu'en donnant la vie aux hommes. Non ſans doute, repliqua Eudoxe. La penſée de Velleïus Paterculus ſur Caton eſt à peu-prés dans le meſme rang : *C'eſtoit un homme tres-ſemblable à la vertu, dont l'eſprit en toutes choſes tenoit plus des Dieux que des hommes, & qui ne fit jamais le bien pour paroiſtre le faire.* Celle de Séneque ſur les Héros & les Vertueux maltraitez de la fortune, eſt apparemment de cette eſpece, dît Philanthe. *Si un grand perſonnage tombe, ſa*

Homo virtuti ſimillimus, per omnia ingenio Diis quàm hominibus propior : qui nunquam rectè fecit ut facere videretur. *Lib. 2.*

Si magnus vir

chute ne diminuë rien de sa grandeur. On a pour luy les mesmes égards qu'on a pour les temples démolis, dont les personnes qui ont de la religion révérent & adorent jusqu'aux ruines.

cecidit, magnus jacuit: non magis illum putes contemni quàm cùm ædium sacrarum ruinæ calcantur; quas religiosi æquè ac stantes adorant.

Enfin on doit mettre dans ce premier ordre, reprît Eudoxe, la pensée fameuse de Sannazar sur la ville de Venise. Le Poéte feint que Neptune voyant Venise s'élever au milieu des eaux du Golphe Adriatique, & donner la loy à toute la mer, dît à Jupiter par une espece d'insulte: *Vantez maintenant tant qu'il vous plaira vostre Capitole & ces murs renommez de vostre Mars: si vous préferez le Tybre à la mer, regardez l'une & l'autre ville. Vous direz que celle-là a esté bastie par les hommes, & que celle-cy ne l'a pu estre que par les Dieux.*

Consolat. ad Helbiam, c. 13.

Si pelago Tybrim præfers, urbem aspice utramque: Illam homines dices, hanc posuisse Deos.

La noblesse des pensées, continua Eudoxe, vient encore, selon Hermogene, de la nature des choses qui sont humaines à la vérité; mais qui passent pour grandes & illustres parmi les hommes, comme la puissance, la générosité, l'esprit, le courage, les victoires, & les triomphes. En voicy des exemples que j'ay remarquez, & que j'ay écrits.

Vous n'avez receû rien de plus grand de la fortune que le pouvoir de conserver la vie à une infinité de personnes, ni rien de meilleur de la nature que la volonté de le faire : c'est à César que parle

Nihil habet nec fortuna tua majus quàm ut possis: nec natura tua melius

ainſi l'Orateur Romain ; & voicy comme parle de l'Orateur Romain un Hiſtorien que vous aimez, & qui ſelon vous a quelque choſe de plus piquant que Tite-Live : *Il n'a deû ſon élevation qu'à luy-meſme ; & ſon grand génie a empeſché que les nations vaincuës n'euſſent par l'eſprit autant d'avantage ſur les Romains que les Romains en avoient ſur elles par la valeur*.. Mais le vieux Séneque dit quelque choſe de plus magnifique, en diſant que Ciceron eſt le ſeul eſprit qu'ait eû le peuple Romain égal à ſon empire.

Caton eſt peut-eſtre celuy des Romains qui a donné lieu à de plus hautes penſées. *Les gens de bien ſont à part*, dit Virgile, *& Caton leur donne des loix. Tout eſt ſoumis dans le monde*, dit Horace, *hors l'ame fiére & indomptable de Caton.*

Je voudrois bien ſçavoir, repliqua Philanthe, qui a penſé le plus noblement ſur Caton, de Virgile ou d'Horace. Leurs penſées dans le fonds, répondit Eudoxe, ſont preſque également nobles : car il n'eſt guéres moins beau d'eſtre à la teſte des gens de bien & de leur commander ; que d'eſtre le ſeul qui refuſe de ſe ſoumettre au Vainqueur du monde. Mais à juger par les apparences, la penſée d'Horace a plus d'élévation & de majeſté que celle de Virgile. Je ne prétens pas au reſte décider que ce ſoit le meſme Caton dont tous deux parlent :

quàm ut velis conſervare quam plurimos. *Orat. pro Ligar.*

Omnia incrementa ſua ſibi debuit : vir ingenio maximus, qui effecit ne quorum arma viceramus, eorum ingenio vinceremur. *Velleï. Patercul. lib. 2.*

Illud ingenium quod ſolum Populus Romanus par imperio ſuo habuit. *Controverſ. lib. 1.*

Secretoſque pios, his dantem jura Catonem. *Æneid. lib. 8.*

Et cuncta terrarum ſubacta Præter atrocem animum Catonis. *Carmin. lib. 2. Od. 1.*

il est certain qu'Horace parle de Caton d'Utique; & il est du moins probable que Virgile en parle aussi, par la raison que dans le vers précedent il fait mention de Catilina, auquel le vieux Caton n'avoit nul rapport.

Mais je reviens à mon cahier. Un ancien Poéte, grand imitateur de Virgile, pense d'une maniére fort noble au sujet d'Annibal qu'on avoit résolu d'attaquer dans un festin. *Tu te trompes*, dît quelqu'un au jeune homme de Capoüe qui avoit formé ce dessein hardi, *tu te trompes, si tu crois trouver Annibal desarmé à table. La majesté dont il est revestu, & qui ne le quitte jamais; cette majesté qu'il s'est aquise par tant de guerres, par tant de batailles sanglantes, luy tient lieu de bouclier & d'épée. Si tu t'approches de luy, tu seras surpris de voir autour de sa personne les journées de Cannes, de Trébie & de Trasymene avec l'ombre du grand Paulus.*

Fallit te mensas inter quod credis inermem. Tot bellis quæsita viro, tot cædibus armat Majestas æterna ducem: si admoveris ora, Cannas & Trebiam ante oculos, Trasymenaque busta Et Pauli stare ingentem miraberis umbram. *Sili. Italic. lib. 11.*

Un des plus célébres Orateurs de nostre temps, repliqua Philanthe, s'est servi bien à propos de la pensée du Poéte latin dans une harangue latine, pour nous faire entendre que le grand Prince de Condé n'estoit jamais seul dans ses promenades les plus solitaires de Chantilly; que ses victoires l'accompagnoient en tous lieux: qu'en le voyant, les images de Rocroy, de Lens, de Fribourg, de Norlingue, de Senef se présen-

toient à l'esprit, & qu'on s'imaginoit mesme voir à sa suite les ombres des fameux Généraux d'armée qu'il avoit défaits.

Je me souviens encore, continua Philanthe, qu'un excellent Poéte latin de nostre temps dit, en décrivant le combat de Tolus aprés le passage du Rhin, que les ennemis ne purent soûtenir la présence du Prince de Condé : que sans estre blessez, ils fuyoient à demi-morts ; tant Norlingue & Lens s'offroient à leurs yeux. Je ne puis non plus oublier icy ce que j'ay leû dans le Poëme de Saint Loüis au sujet de deux corps d'armée envoyez de Gréce, qu'on croyoit descendus de ces anciens Grecs qui se rendirent maistres de l'Asie, & qui remporterent deux victoires si célebres sur les Perses : l'une aux Termopiles, & l'autre à Arbelle. Le Poéte françois parle ainsi des braves qui composoient les deux corps.

Quà ruis, exanimes fugiunt sine vulnere turmæ : Multa oculis Norlingua & Lentia multa recursat.

De ces Peres fameux les noms & la mémoire
Qui combattent encore & regnent dans l'Histoire,
Leur inspirent un air de gloire & de valeur ;
Leur remettent Athenes & Sparte dans le cœur ;
Et pour mot au marcher par leurs rangs & leurs files,
On n'entend résonner qu'Arbelle & Thermopiles.

Mais je vous interromps, & vous empesche

de ſuivre voſtre cayer. Quintilien, pourſuivit Eudoxe, dit que Céſar a dans ſes diſcours tant de véhemence, tant de vivacité, & tant de feu, qu'il ſemble avoir parlé du meſme air & avec la meſme force qu'il a combatu. On a dit de luy, repliqua Philanthe, qu'il avoit un talent admirable pour l'éloquence; mais qu'il avoit mieux aimé vaincre les hommes que de les perſuader: on a dit encore qu'il ſembloit ne vouloir vaincre que pour avoir la gloire de pardonner.

Tanta in eo vis eſt, id acumen, ea concitatio, ut illum eodem animo dixiſſe quo bellavit, appareat. *Lib. 10. c. 1.*

Ciceron en a parlé bien noblement, reprit Eudoxe, en diſant qu'il n'eſtoit pas néceſſaire d'oppoſer les Alpes aux Gaulois, ni le Rhin aux Allemands; que quand les montagnes les plus hautes ſeroient aplanies, quand les fleuves les plus profonds ſeroient à ſec, l'Italie n'auroit rien à craindre; & que les belles actions, les victoires de Céſar la défendroient beaucoup mieux que les ramparts dont la nature l'a fortifiée elle-meſme. Mais joignons Pompée à Céſar, continua-t-il, & écoutez une ſeconde fois voſtre Hiſtorien favori.

Perfecit ille ut ſi montes reſediſſent, amnes exaruiſſent, non naturæ præſidio, ſed victoria ſua, rebuſque geſtis Italiam munitam haberemus. *Contra Piſon.*

Pompée a vaincu toutes les nations auſquelles il a fait la guerre; & la Fortune l'a tellement élevé qu'il triompha d'abord de l'Afrique, aprés de l'Europe, & puis de l'Aſie: comme s'il euſt deû y avoir autant de monumens de ſes victoires qu'il y avoit de parties du monde.

Ut primùm ex Africa, iterùm ex Europa, tertiò ex Aſia triumpharet; & quot partes terrarum orbis ſunt, toti-

dem faceret monumenta victoriæ suæ. *Vellei. Paterc. lib. 2.*

Ecoutez encore un autre Historien sur ce que Pompée ayant défait Tigranes Roy d'Arménie, ne le souffrit pas long-temps à ses pieds, & luy remit la couronne sur la teste. *Il le rétablit en sa premiére fortune, jugeant qu'il estoit aussi beau de faire des Rois que d'en vaincre.* Mucien dans Tacite trouve plus son compte à donner l'Empire qu'à l'obtenir; à faire Vespasien Empereur qu'à l'estre luy-mesme; & à mon avis c'est plus la pensée de l'Historien que le sentiment du Héros.

In pristinum fortunæ habitum restituit: æquè pulcrum esse judicans, & vincere reges, & facere. *Valer. Max. lib. 5. c. 1.*

Cui expeditius fuerit tradere imperium quàm obtinere. *Tacit. Histor. lib. 1.*

Tout cela est grand, dît Philanthe, & rien à mon gré n'éleve plus l'esprit que ces sortes de pensées. Mais il me semble, ajoûta-t-il, qu'on a pensé pour le moins aussi noblement sur les Romains en général que sur les particuliers qui se sont distinguez par un mérite extraordinaire.

Vous avez raison, repartit Eudoxe, & si on en croit les Auteurs non seulement de la Langue latine, mais des autres Langues; le mestier du Peuple Romain estoit de commander aux autres peuples: les Rois n'estoient rien au prix des Bourgeois de Rome: le seul nom des Romains faisoit tout trembler, & pouvoir tout vaincre: leur puissance n'eût point de bornes, & il n'y eût que l'excessive grandeur de Rome qui fut cause de sa ruine.

Mais

Mais ne penſez pas que Rome, en perdant l'empire du monde, ait perdu tout ce qu'elle avoit de grand & d'auguſte. On voit juſques dans ſes ruines la majeſté de ce peuple conquérant qui eſtoit le maiſtre des autres : & un bel eſprit d'Italie nous l'a bien marqué dans l'Epigramme adreſſée à un voyageur qui cherche Rome au milieu de Rome. *Regardez*, dit-il, *ces maſſes énormes de pierres, ces vaſtes amphithéatres démolis & ruinez : voilà ce que c'eſt que Rome. Voyez comme le cadavre d'une ville ſi ſuperbe a encore quelque choſe d'impérieux & de menaçant.*

Aſpice murorum moles, præruptaque ſaxa,
Obrutaque horrenti vaſta theatra ſitu ;
Hæc ſunt Roma : viden, velut ipſa cadavera tantæ
Urbis adhuc ſpirent imperioſa minas.
Janus Vitalis.

De tous les beaux eſprits que l'Italie a portez, repliqua Philanthe, le Taſſe eſt peut-eſtre celuy qui penſe le plus noblement. Sa *Gieruſalemme* eſt pleine de penſées ſublimes, & il ne faut que l'ouvrir pour en trouver tant qu'on veut. Il prit le livre, & à l'ouverture il tomba ſur l'endroit où Lucifer haranguant les démons en faveur de l'armée Saraſine, les fait ſouvenir du combat qu'ils ſoûtinrent autrefois contre les troupes céleſtes.

Fummo (io n'ol nego) in quel conflitto vinti,
Pur non mancò virtute al gran penſiero :
Hebbero i più felici allor vittoria
Rimaſe a noi d'invitto ardir la gloria.

Peut-on rien concevoir de plus élevé ? *Nous*

M

fusmes vaincus dans ce combat, je l'avoüé: mais le courage ne nous manqua pas dans une si haute entreprise; & si les autres eûrent le bonheur de vaincre, nous avons la gloire d'avoir osé la chose du monde la plus hardie.

La mort d'Argant n'eſt pas exprimée avec moins de nobleſſe que la défaite des démons. Ce Saraſin ſi vaillant & ſi fier; ou plûtoſt ſi barbare & ſi féroce, infatigable & invincible à la guerre, qui brave le Ciel, & qui met en ſon épée toute ſa raiſon & toute ſa loy:

Impatiente, ineſſorabil, fero;
Ne l'arme infaticabile & invitto;
D'ogni Dio ſprezzator, e che ripone
Ne la ſpada, ſua legge e ſua ragione.

Ce Saraſin, dis-je, meurt de la main de Tancrede: mais il menace celuy qui le tuë, & veut meſme en mourant paroiſtre n'eſtre pas vaincu.

E vuol morendo, anco parer non vinto.

Teleſinus ſemianimis repertus eſt, victoris magis quàm morientis vultum præferens. *Vellei. Paterc. lib. 2.*

Ce n'eſt pas aſſez, dit Eudoxe, de vouloir ne point paroiſtre vaincu: on devoit dire qu'Argant vouloit paroiſtre victorieux, comme le Chef des Samnites; qui, au rapport de l'Hiſtorien que vous aimez, avoit plus l'air d'un vainqueur que d'un mourant.

Le Tasse, reprit Philanthe, dit quelque chose de plus fort d'un autre Sarasin.

E morto anco minaccia.

Ce Barbare menace les Chrestiens tout mort qu'il est : c'est-à-dire, interrompit Eudoxe, qu'il reste sur le visage du mort un air menaçant ; comme dit Florus de ces généreux soldats qui mouroient attachez à leurs ennemis, & ausquels la mort ne faisoit pas quitter l'épée. C'est aussi ce que dit Salluste de Catilina : que son corps fut trouvé parmi ceux des ennemis, & que la fierté qui paroissoit sur son visage pendant sa vie, y estoit encore.

Quidam hostibus suis immortui ; omnium in manibus enses & relictæ in vultibus minæ. *Lib. 1. c. 18.*

Catilina longè à suis inter hostium cadavera repertus est ; paululum etiam spirans, ferociamque animi quam habuerat vivus, in vultu retinens. *Bell. Catilin.*

Ces pensées, repartit Philanthe, me font souvenir de celle d'un Auteur Espagnol sur la mort du Duc de Bourbon qui fut tué devant Rome : *Aunque le quito el ser, pero un solo punto non le pudo quitar la magnanimidad y vigor en tanto que el cuerpo tenio sentimiento.* Cela veut dire, comme vous voyez, que son courage ne l'abandonna pas un moment ; & que son cœur fut toûjours ferme, toûjours intrépide, tant que son corps eût du sentiment & de la chaleur.

Ce qu'un Poéte des derniers siécles, illustre par son caractére, & de Gouverneur & d'Evesque dit des François en général, vous doit pa-

Sidonius Apollinaris.

roiſtre plus beau, repliqua Eudoxe : ***Leur courage** leur ſurvit preſque.*

Animoque ſuperſunt
Jam prope poſt animam.

Il veut faire entendre qu'ils combattent vaillamment juſques au dernier ſoupir ; & l'oppoſition de deux mots qui ſe reſſemblent ſans avoir la meſme ſignification, eſt un jeu heureux.

Sicut primus impetus eis major quàm virorum eſt : ita ſequens minor quàm fœminarum. *Flor. lib. 2. c. 4.*

Un Hiſtorien latin n'a pas ſi bonne opinion de nous, repartit Phylanthe : car il dit que les François ſont plus que des hommes dans le premier effort, & qu'ils ſont moins que des femmes dans le ſecond.

Mais je veux vous lire encore deux ou trois endroits du Taſſe qui ont je ne ſçay quoy de bien héroïque :

I gradi primi
Più meritar che conſequir deſio :
Ne, pur che me la mia virtù ſublimi,
Di ſcettri altezza invidiar degg'io.

N'eſt-ce pas un ſentiment digne de Renaud & du magnanime d'Ariſtote, de vouloir plûtoſt mériter les premiéres places que d'y parvenir, & de n'envier point aux Rois leurs ſceptres ni leurs couronnes, pourveû qu'on s'éleve, &

qu'on se distingue par sa vertu?

Souffrez, dit Eudoxe, que je vous interrompe, & que je vous dise à mon tour deux pensées qui sont peut-estre des copies de l'endroit du Tasse que vous venez de citer. L'une finit un Madrigal qui est le Portrait du grand Prince de Condé, & que vous ne serez pas fasché de sçavoir tout entier.

J'ay le cœur comme la naissance;
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant;
J'ay de la foy, de la constance;
Je suis promt, je suis fier, généreux & vaillant;
Rien n'est comparable à ma gloire;
Le plus fameux Héros qu'on vante dans l'histoire
Ne me le sçauroit disputer.
Si je n'ay pas une couronne,
C'est la Fortune qui la donne:
Il suffit de la mériter.

L'autre pensée, ou plûtost l'autre sentiment est de la Reine de Suéde Christine, qui dans la Lettre qu'elle écrivit en Italien au Roy de Pologne, aprés qu'il eût fait lever le siége de Vienne, luy dit quelle ne luy envie point son Royaume, ni les tresors & les dépouilles qu'il a remporté; qu'elle luy envie seulement ses fatigues & les périls qu'il a essuyez; qu'elle luy envie le beau titre de Libérateur de la Chrestienté; le plaisir

qu'il y a de donner la vie & la liberté à tant de malheureux, amis & ennemis, qui luy doivent l'une & l'autre: *Io non le invidio il ſuo regno, ne quanti teſori e ſpoglie ella s'aquiſtò: io invidio ſolo à V. M. le ſue fatiche, e li ſuoi pericoli: io invidio il bel titolo di Liberatore della Criſtianità, il guſto di dare ogni hora la vita e la libertà a tanti sfortunati de gl'amici e nemici, i quali devono a lei ò la libertà ò la vita loro.*

Il eſt vray, reprît Philanthe, que la penſée du Madrigal & celle de la Lettre reſſemblent bien à ce que je vous ay dit ſur Renaud: mais ſouffrez à voſtre tour que j'acheve ce que j'ay commencé.

Le meſme Héros s'eſtant battu avec le Prince Gernand, & l'ayant tué, bien loin de ſe ſoumettre aux loix de la diſcipline militaire, & aux ordres du Général de l'armée Chreſtienne, dit fiérement & avec un ſourire meſlé de colere quand on luy parle de priſon, que c'eſt à ceux qui ſont eſclaves, ou qui méritent de l'eſtre à ſe juſtifier dans les fers; que pour luy, il eſt né libre, qu'il a véeu, & qu'il mourra libre. Il ajoûte, qu'une main comme la ſienne accouſtumée à manier l'épée & à cueïllir des palmes, ne ſçait ce que c'eſt que de chaiſnes. Les paroles Italiennes vous plairont peut-eſtre davantage:

Sorrise albor Rinaldo e con un volto
In cui tra'l riso lampeggiò lo sdegno,
Difenda sua ragion ne' ceppi involto,
Chi servo è, disse, ò d'esser servo è degno.
Libero i nacqui, e vissi, e morro sciolto;
Pria che man porga ò piede à laccio indegno.
Usa à la spada è questa destra & usa
A le palme, e vil nodo ella recusa.

Je tombe d'accord, dît Eudoxe, que quand le Tasse pense bien, il pense mieux qu'un autre, & que ses Héros ont des sentimens fort relevez. Mais c'est particuliérement au regard de son principal Héros, reprît Philanthe, que ce divin Poéte a d'excellentes pensées.

Armide dit à Godéfroy en implorant son secours, que son destin est de vouloir ce qui est juste, & de pouvoir tout ce qu'il veut.

Tu cui concesse il cielo e dielti in fato
Voler il giusto, e poter cio che vuoi.

La pensée est noble, interrompit Eudoxe, & revient à celle d'un Panégyriste de Saint Loüis: que la vraye grandeur ne consiste pas à faire tout ce que l'on veut; mais bien à vouloir tout ce que l'on doit. Je ne sçay mesme si l'Orateur François ne surpasse point le Poéte Italien.

Un des Ambaſſadeurs du Soudan d'Egypte, continua Philanthe, dit au meſme Godefroy, pour le détourner du ſiége de Jéruſalem, qu'on ne peut rien ajoûter à la réputation de ſes armes; qu'il peut faire de nouvelles conqueſtes, mais qu'il eſpere en vain d'aquerir une nouvelle gloire.

E ſe ben aquiſtar puoi novi imperi:
Aquiſtar nova gloria indarno ſperi.

Godefroy dît luy-meſme au Prince Altamor, qui ſe rendant à luy dans le combat, luy offroit pour ſa rançon tout l'or de ſon Royaumes avec les pierreries de la Reine ſon épouſe: » Gardez pour vous ce qui vous vient de plus » précieux des Indes, & ce que la Perſe a de ra- » re: je ne cherche point à m'enrichir de la vie » d'autruy; je fais la guerre dans l'Aſie, & je n'y » fais point de trafic.

Cio che ti vien da l'Indiche maremme
Habbiti pure, e cio che Perſia occoglie:
Che de la vita altrui prezzo non cerco;
Guereggio in Aſia, e non vi cambio ò merco.

Cela ne vous ſemble-t-il pas fort magnanime & fort digne d'un Héros Chreſtien, qui n'a en veûë aucun intéreſt que celuy de la Religion? Il n'y a rien de plus généreux, repartit Eudoxe.

Mais

Mais il n'y a rien aussi de mieux imité, pour ne pas dire de mieux dérobé, ajoûta-t-il. Car enfin Aléxandre dit presque le mesme dans Quinte-Curce, en répondant à Parménion qui luy avoit fait des propositions intéressées, & peu honnestes : que s'il estoit Parménion, il préféreroit l'argent à la gloire; mais qu'estant Aléxandre, il ne craignoit point de devenir pauvre. *Si je ne me trompe*, ajoûte-t-il, *je suis Roy, & non pas marchand.*

Me non mercatorem memini esse, sed Regem. *Lib. 4.*

Quinte-Curce luy fait dire au mesme endroit, si je m'en souviens, que ce n'est pas sa coustume de s'attaquer aux prisonniers & aux femmes; qu'il n'en veut qu'à ceux qui ont les armes à la main, & qui sont en éstat de se défendre. A vostre avis, le Tasse n'a-t-il pas volé Quinte-Curce, en disant de son Renaud, qu'un homme sans armes n'a rien à craindre de luy, qu'il ne se bat que contre ceux qui ont l'épée à la main, & qu'il ne daigne pas éxercer sa fureur guerriére quand on n'est pas en estat de la soûtenir?

Bellum cum captivis & fœminis gerere non soleo; armatus sit oportet quem oderim. *Ibid.*

Difesa é qui l'esser de l'arme ignudo :
Sol contra il ferro, il nobil ferro adopra;
E sdegnò negli inermi esser feroce.

Je juge de là, poursuivit Eudoxe, que ce grand Poéte dont l'imagination est si abondante, &

le génie si heureux, ressemble un peu à ces gens riches de leur fonds, qui ne laissent pas de s'accommoder du bien d'autruy.

Si vous faites là-dessus le procés au Tasse, dît Philanthe, vous pouvez le faire à bien d'autres. Le malheur des Modernes, ajoûta-t-il, est de n'estre pas venus les premiers; & tout leur crime souvent, c'est de penser comme les Anciens, sans les avoir leûs.

J'en demeure d'accord avec vous, repartit Eudoxe: mais convenez aussi avec moy qu'il y a des pensées qu'on peut croire sans scrupule avoir esté dérobées aux Anciens. Pour ne rien dire de celles que Phyllarque a remarquées dans les ouvrages de Narcisse comme autant de larcins visibles; ce *Cadavre* de l'ancienne Rome que je vous ay rapporté d'un Moderne, est pris manifestement de la Lettre qu'écrivit Sulpice à Ciceron, pour le consoler sur la mort de sa fille. Car aprés avoir dit qu'en revenant d'Asie, & faisant voile vers Mégare, il jetta les yeux de tous costez, & qu'il vit Egine, Mégare, Pirée, & Corinthe, villes autrefois tres-florissantes, & alors toutes ruinées, il ajoûte que cette pensée luy vint en l'esprit: *Eh quoy, nous autres petits hommes, qui voyons dans un mesme endroit les cadavres de tant de villes, nous ne pouvons sans indignation voir mourir quelqu'un de nous dont la vie*

Hem nos homunculi indignamur, si quis nostrum interiit, quorum vita brevior esse debet, cum uno loco tot oppidorum cadavera projecta jaceant? *Sulpitius Ciceroni.*

doit estre plus courte! Mais vostre Tasse, poursuivit Eudoxe, a bien profité de la réflexion de Sulpice en parlant des ruines de Carthage; & si je ne craignois de vous fascher, je dirois que c'est un voleur qu'on peut convaincre de larcin: jugez en vous-mesme:

Giace l'alta Cartago: à pena i segni
De l'alte sue ruine il lido serba;
Muoiono le città, muoiono i regni;
Copre i fasti e le pompe arena & herba;
E l'huom d'esser mortal par che si sdegni.

Quoy de plus conforme & dans le sens & dans les paroles que, *Hem nos homunculi indignamur, si quis nostrum interiit,* & *e l'huom d'esser mortal par che si sdegni?* Les autres vers ne paroissent pas tout-à-fait si copiez: mais pour peu qu'on y regarde de prés, on trouvera que la Lettre latine est l'original de la Stance italienne; & que ces ruines de Carthage desquelles il ne reste presque pas de vestiges, que ces villes & ces royaumes qui meurent, ne sont que la copie des cadavres d'Egine, de Mégare, de Pirée, & de Corinthe.

Que si le Tasse n'a pas tout pris de Sulpice, il pourroit bien avoir emprunté quelque chose de Lucain, en appliquant à Carthage ce que Lucain dit de Troye. *Toute la ville est couverte* Jam tota teguntur

de brossailles; les ruines mesme n'en paroissent pas. Car cela ne ressemble pas mal à deux endroits de la Stance italienne.

Pergama dumetis; etiam periere ruinæ. *lib. 9.*

Copre i fasti e le pompe arena & herba.
. . . . à pena i segni
De l'alte sue ruine il lido serba.

Comme si ces sortes de pensées, repartit Philanthe, ne pouvoient pas venir à tout le monde, & que le sujet ne les fournist pas de luy-mesme. Vous direz sans doute par la mesme raison, que l'Auteur de l'Epigramme latine adressée au voyageur qui cherche Rome dans Rome, a pris cela de Florus; que Florus l'a pris de Séneque, & Séneque de Ciceron. Car Florus dit que le Peuple Romain détruisit les ruines mesme des villes, en sorte qu'on cherche aujourd'huy Samnium dans Samnium, & qu'une ville si ruinée ne paroist pas avoir pu estre la matiére de vingt-quatre triomphes. Séneque dit sur l'embrasement de la ville de Lyon, qu'on cherche Lyon dans la Gaule. Et Ciceron reproche à Verres d'avoir tellement desolé la Sicile, qu'on la cherche dans ses plus fertiles campagnes. Voilà par tout la mesme pensée, & apparemment chacun de ces Auteurs ne doit la sienne qu'à luy-mesme.

Qui Romam in media quæris novus advena Roma
Et Romæ in Roma nil reperis media.
Janus Vitalis.

Ita ruinas ipsas urbium diruit, ut hodie Samnium in ipsa Samnio requiratur, nec facile appareat materia quatuor & viginti triumphorum. *Flor. c. 16.*

Lugdunum, quod ostendebatur in Gallia, quæritur. *Senec. Ep. xci.*

Ætnensis ager sic erat deformis atque horridus, ut in uberrima Siciliæ parte Siciliam quæreremus. *Cic. lib. 3. in Ver.*

Quoy qu'il en soit, reprit Eudoxe, Virgile

a mieux pensé que les autres, en disant qu'il ne restoit de Troye que la place où elle avoit esté: *Et campos ubi Troja fuit.* C'est aller plus loin que Lucain, qui fait mention de ses ruines, & que je ne sçay quel autre Poéte qui parle de ses cendres. Par *les champs où a esté Troye,* on n'a l'idée ni de ruines, ni de cendres, qui sont au moins les restes d'une ville détruite & brûlée : le lieu seul où fut cette ville, revient en l'esprit. Vous me faites penser, dît Philanthe, au Sonnet de *Girolamo Preti* sur l'ancienne Rome ; il est admirable, & digne de toute la grandeur Romaine.

Qui fù quella di Imperio antica sede
Temuta in pace e trionfante in guerra.
Fù : perch'altro che il loco hor non si vede.
Quella che Roma fù ; giace sotterra.

Queste cui l'herba copre e calca il piede
Fur moli al ciel vicine, ed hor son terra.
Roma che' l mondo vinse, al tempo cede,
Che i piani in alza, e che l'altezze atterra

Roma in Roma nonè. Vulcano e Marte
La grandezza di Roma a Roma han tolta.
Struggendo l'opre e di Natura e di Arte.

Voltò Sossopra il mondo, e'n polve è volta :
E frà queste ruine a terra sparte
In se stessa cadeo morta e sepolta.

» Voicy comme je voudrois traduire ce Sonnet.
» Icy fut autrefois la Capitale de l'Empire, re-
» doutée dans la paix & triomphante dans la
» guerre. Elle fut : parce qu'on ne voit plus que
» le lieu où elle a esté. Cette Rome si fameuse
» est sous terre : ces masses de pierre que l'her-
» be couvre, & qu'on foule aux pieds, ont esté
» élevées jusqu'au ciel, & ne sont plus que terre.
» Rome qui a vaincu le monde, cede au temps
» qui releve les choses les plus basses, & qui ab-
» baisse les plus hautes. Rome n'est plus dans
» Rome. Vulcain & Mars ont osté à Rome tou-
» te sa grandeur, en détruisant les ouvrages &
» de la nature & de l'art. Enfin le monde estant
» bouleversé elle est tombée, elle a esté ré-
» duite en poussiere ; & parmi ces ruines épar-
» ses à terre, elle est morte & ensevelie en elle-
» mesme.

Il y a de l'esprit, de la noblesse, & si vous voulez de la magnificence dans le Sonnet italien, repartit Eudoxe : mais à ne vous rien déguiser, ce seul mot de Virgile, *& les champs où a esté Troye*, me semble plus beau, & plus grand, tout simple qu'il est.

On peut néanmoins encherir sur la pensée de Virgile, interrompit Philanthe ; & le Tasse l'a fait, en disant du Palais enchanté d'Armide, qu'il ne paroist plus ; qu'il n'en paroist pas mes-

me de vestiges, & qu'on ne peut dire qu'il ait jamais esté en ce lieu-là.

Ne più il palagio appar, ne pur le sue
Vestigia; nè dir puossi; egli qui fue.

Faites valoir le Tasse tant qu'il vous plaira, dît Eudoxe, je m'en tiens pour moy à Virgile, & je vous déclare que je ne veux pas avoir plus d'esprit que luy. Ce n'est pas que je méprise le Poëme du Tasse; il a de grandes beautez, & du sublime en plusieurs endroits: mais c'est que j'estime plus l'Enéide qui n'a rien dans les pensées que de noble & de régulier. Je ne suis pas mesme entesté des Anciens jusqu'à n'admirer que leurs pensées: les Modernes en ont d'excellentes; & sans parler des Italiens ni des Espagnols, en lisant nos Auteurs François, j'en ay marqué quelques-unes dans le genre noble, que l'on pourroit opposer à celles du siécle d'Auguste.

Je suis ravi, dît Philanthe, que vous ne soyiez pas de ces gens que l'amour de l'Antiquité aveugle, & qui s'imaginent qu'on n'a point d'esprit dans les derniers siécles. Pour moy, je suis un peu de l'avis du Chancelier Bacon, qui croit que l'antiquite des siécles est la jeunesse du monde, & qu'à bien compter nous sommes proprement les Anciens. Je ne sçay, reprît Eudoxe, si la pen-

ſée de Bacon n'eſt point trop ſubtile : mais je ſçay bien que ſans décider ſi nous ſommes les Anciens ou non, nous avons du bon ſens, de l'élevation, & de la juſteſſe pour le moins autant que les Grecs & que les Romains.

Eudoxe prit alors ſon recueïl, & le feuïlletant continua ainſi. Un de nos meilleurs Ecrivains
» dit du Cardinal de Richelieu, que c'eſtoit un
» homme plus grand par ſon eſprit & par ſes ver-
» tus, que par ſes dignitez & par ſa fortune ; toû-
» jours employé, & toûjours audeſſus de ſes em-
» plois ; capable de régler le préſent, & de pré-
» voir l'avenir ; d'aſſeûrer les bons évenemens,
» & de réparer les mauvais ; vaſte dans ſes deſ-
» ſeins, pénétrant dans ſes conſeils ; juſte dans ſes
» choix, heureux dans ſes entrepriſes, & pour tout
» dire en peu de mots, rempli de ces dons ex-
» cellens que Dieu fait à certaines ames qu'il a
» créées pour eſtre maiſtreſſes des autres, pour
» faire mouvoir ces reſſorts dont ſa Providence ſe
» ſert pour élever ou pour abattre ſelon ſes de-
» crets éternels la fortune des Rois & des Royaumes.

Ces penſées ont de la grandeur, & conviennent parfaitement bien à un grand Miniſtre d'Etat. La penſée d'un de nos Poëtes qui a fait dans un ſonnet l'Epitaphe de ce Cardinal, eſt auſſi fort élevée & fort juſte :

Il

Il fut trop absolu sur l'esprit de son maistre;
Mais son maistre par luy fut le maistre des Rois.

Voicy quatre vers d'une Epitaphe d'Anne d'Autriche qui sont à mon gré incomparables:

Elle sceût mépriser les caprices du sort,
Regarder sans horreur les horreurs de la mort,
Affermir un grand trosne, & le quitter sans peine,
Et pout tout dire enfin, vivre & mourir en Reine.

L'Oraison funébre de la Reine d'Angleterre Henriette de France, & celle de la Duchesse d'Orleans Henriette Anne d'Angleterre, sont pleines de ces pensées qu'Hermogene nomme majestueuses; & j'en ay icy quelques-unes qui peuvent fort bien subsister hors du corps de l'ouvrage d'où elles ont esté tirées.

Son grand cœur a surpassé sa naissance: toute autre place qu'un trosne eust esté indigne d'elle. «

Douce, familiére, agréable autant que ferme & vigoureuse, elle sçavoit persuader & convaincre aussi-bien que commmander, & faire valoir la raison non moins que l'autorité. «

Malgré les mauvais succés de ses armes infortunées, *c'est de Charles I. Roy d'Angleterre dont parle l'Auteur*, si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer; & comme il n'a jamais refusé ce «

» qui estoit raisonnable estant vainqueur, il a toû-
» jours rejetté ce qui estoit foible & injuste es-
» tant captif.

» . Ce Prince magnanime (Charles II.) eust pu
» gaster ses affaires en se servant de la main de
» ceux qui s'offroient à détruire la tyrannie par
» un seul coup. Sa grande ame à dédaigné ces
» moyens trop bas. Il a cru qu'en quelque état
» que fussent les Rois, il estoit de leur Majesté
» de n'agir que par les loix, ou par les armes.
» Ces loix qu'il a protegées l'ont rétabli presque
» toutes seules: il regne paisible & glorieux sur
» le trosne de ses ancestres, & fait regner avec luy
» la justice, la sagesse, & la clémence.

» Les malheurs de sa maison, *il s'agit de la*
» *Duchesse d'Orleans*, n'ont pu l'accabler dans
» sa premiére jeunesse, & deslors on voyoit en
» elle une grandeur qui ne devoit rien à la for-
» tune.

» Quoy-que le Roy d'Angleterre, dont le
» cœur égale la sagesse, sceust que la Princesse
» sa sœur recherchée de tant de Rois, pouvoit ho-
» norer un trosne, il luy vit remplir avec joye
» la seconde place de France, que la dignité d'un
» si grand Royaume peut mettre en comparai-
» son avec les premiéres du reste du monde.

Ce qu'a dit d'un de nos Héros un de nos fameux Orateurs est bien héroique.

Digitized by Google

L'employ le porta dans des païs différens; « la victoire le suivit presque par tout, & la gloire ne l'abandonna jamais. S'il n'a pas toûjours « vaincu, il a du moins toûjours mérité de vaincre. «

Tant que ce grand homme sera à nostre teste, *disoient les soldats*, nous ne craignons ni les « hommes, ni les élemens; & déchargez du soin « de nostre seûreté par l'expérience & par la capacité du chef qui nous commande, nous ne « songeons qu'à l'ennemi & à la gloire. «

Un autre Orateur dit du mesme Héros: Il « parle, chacun écoute ses oracles: il commande, chacun avec joye suit ses ordres: il marche, « chacun croit courir à la gloire; on diroit qu'il « va combattre des Rois confédérez avec sa seule « Maison, comme un autre Abraham; que ceux « qui le suivent sont ses soldats & ses domestiques, & qu'il est Général & Pére de famille tout « ensemble. «

Un Auteur célébre, & qui se distingue par le talent qu'il a d'écrire aussi polîment dans la langue des anciens Romains que dans la nostre, a dit d'un grand Magistrat ami du Héros dont nous venons de parler: Tout estoit élo- « quent en sa personne, jusqu'à à son air & à son « silence. La noblesse de son ame paroissoit pein- « te en quelque façon dans la noblesse de son dis- «

» cours. Il persuadoit encore davantage par l'o-
» pinion qu'on avoit de sa probité que par l'esti-
» me qu'on avoit de son sçavoir. Ce n'estoit pas
» tant à son éloquence & à sa dignité qu'on se
» soumettoit, qu'à l'autorité de sa vertu ; & on
» avoit honte de ne se pas rendre à ses raisons, dés
» qu'on estoit raisonnable.

On ne peut donner en peu de paroles, dît Philanthe, une idée plus juste ni plus haute de feu M. le Premier Présidant de Lamoignon. Ajoûtons, pour achever son portrait, ce que le Panegyriste du Parlement de Paris luy a appliqué, & ce qu'on a dit d'un des premiers hommes de l'Antiquité : *Il n'y a eû rien que de loüable & dans ses actions, & dans ses discours, & dans ses sentimens.*

Nihil in vita nisi laudandum aut fecit, aut dixit, ac sensit. *Velleï. Paterc. lib. 1. de Publ. Scipione Æmil.*

Mais c'est sur le Prince qui nous gouverne, ajoûta Eudoxe, que nos meilleurs Ecrivains ont pensé peut-estre le plus noblement ; comme si la hauteur du sujet avoit élevé leur génie, & que Loüis le Grand leur eust inspiré luy-mesme des pensées dignes de luy.

Un homme de qualité qui a de l'esprit infiniment, & qui écrit d'une maniére dont les autres n'écrivent point, dit dans le Portrait du
» Roy : Il a l'air d'un Héros ; & quand on ne trai-
» teroit pas sa dignité Royale de Majesté, on en
» devroit traiter sa personne. On l'admireroit s'il

estoit un particulier, & la pourpre qui rehausse «
d'ordinaire l'éclat des bonnes qualitez, reçoit «
du lustre de toutes les siennes. «

Un autre bel esprit & fort honneste homme a sur le mesme sujet une pensée également juste & sublime :

Ton esprit que rien ne limite,
Fait honneur à la Royauté :
Et l'on ne voit que ton mérite
Au dessus de ta dignité.

Quand je parle de Loüis le Grand, dit l'Auteur «
d'un Discours poli & ingénieux, je nomme un «
Prince qui fait plus d'honneur au trosne que le «
trosne n'en fait aux autres Rois ; un Prince qui «
effaçant & relevant tout à la fois la gloire des «
Rois ses ayeux, leur rend de la sienne plus qu'il «
ne prend de la leur. «

Celuy que j'ay déja cité en parlant du Cardinal de Richelieu & de M. de Turenne, & qui n'écrit pas moins bien en vers qu'en prose, dit dans un Eloge du Roy qui n'a pas esté imprimé :

Son ame est audessus de sa grandeur suprême ;
La vertu brille en luy plus que le diadême ;
Et quoy-qu'un vaste Etat soit soumis à sa loy,
Le Héros en LOUÏS *est plus grand que le Roy.*

L'Auteur de la *Lettre écrite de la campagne à une*

personne de la Cour se contente de dire que dans luy l'homme est aussi grand que le Roy. Car
» aprés avoir dit que la grandeur luy est si natu-
» relle, qu'il n'est pas en son pouvoir de s'en dé-
» faire ; qu'il a beau descendre du trosne par la
» familiarité de la conversation, que dans le temps
» qu'il ne fait aucun usage de l'autorité que don-
» ne le souverain pouvoir, il se distingue par l'au-
» torité que donne la souveraine raison ; qu'il y
» a toûjours quelque chose en luy qui l'éleve mal-
» gré luy ; que la gloire qui le suit est indépen-
» dante de sa couronne ; qu'elle sort de sa person-
» ne comme de sa source, & qu'elle rejaillit dans
» ses moindres actions, dans ses discours, dans ses
» gestes, dans ses regards ; que quand il pourroit
» ne se pas souvenir de ce qu'il est, il luy écha-
» peroit mille choses qui ne permettroient pas aux
» autres de l'oublier, & que c'est ainsi qu'en parle
» tout le monde. Aprés tout cela, dis-je, l'Auteur
» ajoûte :

Mais parle-t-on de bonne foy ?
Est-ce une fable, est-ce une histoire ?
Si ce qu'on dit est vray, rien ne manque à sa gloire :
Et dans luy, qui le pourroit croire,
L'homme est aussi grand que le Roy ?

Il s'ensuit delà, repliqua Philanthe, que nostre Monarque est bien différent de ces Prin-

ces qui n'ont pour tout mérite que l'éclat de leur fortune, & dont l'on pourroit dire justement avec l'Auteur de l'éloge qui n'a point paru, & que vous m'avez fait voir:

Ils ne seroient plus rien, s'ils cessoient d'estre Rois.

Car sa moindre qualité c'est de l'estre; & le Comte de Fuensaldagne dît un jour fort à propos, que la Royauté estoit de trop en luy; qu'il n'en avoit que faire; & que son propre mérite luy tenoit lieu de tout: *Le sobra ser Rey.* Ce mot est beau, & a donné lieu à une belle devise qui a pour corps le soleil entouré du météore appellé la Couronne, & pour ame ces paroles: *Le sobra la Corona.*

Une de nos amies, reprît Eudoxe, qui est la gloire de son sexe, & un peu la honte du nostre, a sur le Roy des pensées sublimes. En parlant d'un lieu où estoient tous les Portraits des Rois de France, aprés avoir dit que Loüis XIV. les surpasse en tous les avantages extérieurs comme en toutes sortes de vertus militaires & pacifiques, elle ajoûte: *Il paroist enfin estre le Roy de tous ces Rois.*

Elle dit, en faisant parler la Seine, au sujet des feux d'artifice qui se firent sur l'eau devant le Louvre à la naissance du Duc de Bourgogne:

Nouveau Prince, dont l'origine
Toute grande, toute divine
Vous montre tant & tant de Rois
Dignes du ſceptre des François :
Pluſieurs Loüis, un Charlemagne,
Un Henri terreur de l'Eſpagne,
Vainqueur de ſes propres ſujets,
Qui m'enrichit de ſes bienfaits.
Vous ſçaurez bientoſt leur hiſtoire :
Mais pour aller droit à la gloire,
Croyez-moy, tous ces Rois ſi grands,
Juſtes, pieux, ou conquerans,
Leur bonté comme leur puiſſance,
Leur valeur comme leur prudence,
Enfin tous leurs faits inoüis,
Vous les trouverez en LOUÏS.

Tout cela regarde proprement la perſonne de noſtre auguſte Monarque en général: mais que n'a-t-on point dit de grand ſur ſes actions, ſur ſes conqueſtes, ſur ſes vertus particuliéres? Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois vous lire tout ce que j'ay remarqué là-deſſus: je me borne à trois ou quatre traits qui me touchent davantage.

» Vous marchez vous-meſme à la défenſe de
» vos peuples; & préferant l'honneur au repos,
» vous comptez pour rien vos victoires, ſi vous
n'avez

n'avez eû part aux périls & aux fatigues des « combats. Voſtre camp & voſtre cour, ce n'eſt « pour vous qu'une meſme choſe : vos meilleurs « courtiſans ſont vos plus braves guerriers. Vos « travaux ſont vos ſeuls divertiſſemens ; & quand « la gloire vous appelle, vous ne commandez pas « qu'on vous ſerve, mais qu'on vous ſuive. C'eſt « ce que dit un célebre Académicien dans ſon Compliment au Roy au nom de l'Académie.

Il dit dans la meſme piéce ſur les entrepriſes de Sa Majeſté : La ſageſſe les forme, & les con- « duit elle-meſme ; la fortune les accompagne, la « valeur les éxécute, la gloire les couronne. Il ajoûte « en parlant de l'Académie Françoiſe: Elle ſeroit « heureuſe, SIRE, ſi elle ſçavoit écrire & pen- « ſer auſſi noblement que vous ſçavez agir. Cette « penſée ne vaut-elle pas celle de Quintilien, qui dit de Céſar, comme nous l'avons remarqué, qu'il a parlé avec autant de force qu'il a combattu ?

Que ne dit point un autre fameux Académicien dans un Diſcours Académique qui me paroiſt un chef-d'œuvre, & que je vous lirois tout entier ſi je ne m'eſtois preſcrit des bornes ? Ecoutez ce ſeul endroit, où aprés avoir dit à un Homme de mérite qu'on recevoit ce jour-là au nombre des Académiciens : Et qui pourra mieux que « vous nous aider à parler de tant de grands évé- «

» nemens dont les motifs & les principaux ressorts
» ont esté si souvent confiez à vostre fidélité, à
» vostre sagesse; qui sçait mieux à fonds tout ce
» qui s'est passé de mémorable dans les Cours é-
» trangeres, les traitez, les aliances, & enfin tou-
» tes les importantes négotiations, qui sous son
» Regne ont donné le branle à toute l'Europe; *il*
» *continuë de la sorte:* Toutefois disons la vérité;
» la voye de la négotiation est bien courte sous
» un Prince qui ayant toûjours de son costé la
» puissance & la raison, n'a besoin pour faire exé-
» cuter ses volontez que de les déclarer.

Mais je ne puis m'empescher de vous lire encore ce qu'un Prélat d'un mérite extraordinaire, renommé par ses Ambassades si utiles à l'Eglise & à la France, dit du Roy dans l'Oraison Funébre de la Reine Marie Thérese d'Austriche; & ce qu'un grand Magistrat en dît il y un an ou deux dans une belle Harangue qui m'est tombée entre les mains:

« Qui ne sçait qu'il auroit poussé l'Empire Fran-
« çois bien au-delà de toutes nos frontiéres, s'il
» avoit pu, en étendant les limites de la France,
» donner en mesme temps de l'étenduë à sa gloi-
» re, qui ne peut estre ni plus solide, ni plus pure,
» ni plus éclatante? Je me trompe, il est parvenu
» à la monarchie universelle qui a esté autrefois
» le dessein chimérique de nos voisins: mais il y

est parvenu par une voye innocente & glorieu- «
se, où il n'y a ni violence ni injustice. C'est l'ou- «
vrage de ses qualitez héroïques, que la renom- «
mée a portées jusqu'aux extrémitez du monde : «
car s'il regne heureusement sur les François par «
une puissance naturelle, légitime & héréditaire ; «
il ne regne pas moins glorieusement dans les «
nations étrangeres, en Espagne, en Italie, en Al- «
lemagne, par la terreur de ses armes, par la ré- «
putation de sa sagesse, de sa valeur, & de sa jus- «
tice. Voilà l'endroit de l'Oraison funébre : voi- «
cy celuy de la Harangue.

Ceux qui sont les plus jaloux de sa gloire, «
sont contraints d'avoüer qu'il est l'arbitre ab- «
solu de leur destinée, le plus ferme appuy de ses «
Aliez, & que sa justice est le seul rampart qu'on «
puisse opposer à la rapidité de ses conquestes. «
C'est elle qui l'a desarmé dans les bras mesmes «
de la victoire. Lassé de vaincre, il a voulu don- «
ner la paix à ses ennemis ; & bien loin de pro- «
fiter de ses forces & de leur foiblesse, il aime «
encore mieux maintenir le repos de toute l'Eu- «
rope que d'en aquerir l'Empire. «

Ajoûtez à ces derniéres pensées, dît Philanthe, celles d'une Epitre en vers qui traite le mesme sujet, & que je sçay presque par cœur. Qu'y a-t-il de plus beau & de plus noble que ces six vers qui suivent la peinture des Hé-

ros de différent caractére?

Grand Roy, sans recourir aux histoires antiques;
Ne t'avons-nous pas veû dans les plaines Belgiques,
Quand l'ennemi vaincu desertant ses ramparts,
Au devant de ton joug couroit de toutes parts,
Toy-mesme te borner au fort de la victoire,
Et chercher dans la paix une plus juste gloire?

Six autres vers d'un autre Poéte, repartit Eudoxe, ont encore beaucoup de noblesse:

Regler tout dans la paix, vaincre tout dans la guerre;
D'un absolu pouvoir calmer toute la terre;
A tous ses ennemis avoir donné des loix;
C'est estre au plus haut point de la grandeur supresme.
Pour sauver ses sujets, juger contre soy-mesme;
C'est estre le meilleur des Rois.

Ces deux derniers vers regardent l'affaire qui fut rapportée au Conseil il y a quelques années par un Magistrat également capable & integre, & dont la prudence, l'équité, la droiture, l'amour pour les peuples, & le zele pour la Religion ont paru ensuite avec tant d'éclat en plus d'une Province du Royaume.

Ajoûtons, si vous voulez, dît Philanthe, sur l'hérésie éteinte dans la France, la conclusion

d'un Sonnet italien qu'a composé un Jésuite illustre par son nom, par son esprit, & par sa vertu. Le sens est que puis que le Roy a détruit le Calvinisme presque d'un seul mot, & par son autorité Royale, il n'a qu'à devenir le maistre du monde pour rendre le monde entier Catholique, & faire que l'Arabe, l'Indien, le Maure, le Persan, & le Turc se soumettent au joug de l'Eglise:

Le Pere Spinola, neveu du Cardinal Spinola, & missionnaire de la Chine, estant à Paris.

Perche adorino al fin la Fé di Piero
L'Arabo, l'Indo, il Mauro, il Perso, il Trace;
Ah sia del gran Luigi il mondo intero.

Mais n'oublions pas, reprît Eudoxe, ce que nous avons leû dans une Harangue composée par le Magistrat dont je viens de vous parler, & prononcée aux Etats de Languedoc, avec une grace & une force qui se rencontrent rarement ensemble. N'oublions pas, dis-je, l'endroit où l'heureuse contrainte qui a ramené en partie nos Freres errans est comparée à ces nuées sombres & menaçantes qui jettent la terreur dans les campagnes, alarment les laboureurs, & semblent devoir ravir l'espérance de leurs moissons; mais qui aprés se résolvent en des pluyes douces, salutaires & fécondes, dont l'unique effet est de porter partout la joye avec l'abondance, & de presser les troupeaux d'entrer dans la bergerie.

Disons encore, repartit Philanthe, ce que fait dire Sapho à sa fauvette, sur le pardon que Gennes a obtenu par ses soumissions:

> *Allez, Doge, allez sans peine*
> *Luy rendre grace à genoux:*
> *La République Romaine*
> *En eût fait autant que vous.*

Et ce qu'elle dit elle-mesme sur le génie de Loüis le Grand, supérieur à celuy de ses Capitaines & de ses Ministres: *Il est l'ame de ses armées & de son Etat, comme le soleil l'est de l'univers.* La comparaison est riche & heureuse, repartit Eudoxe, & rien ne nous peut donner une idée plus haute de la conduite du Prince qui gouverne aujourd'huy la France.

Il me semble, repartit Philanthe, que les comparaisons bien choisies, & tirées des grands sujets de la nature, font toûjours des pensées fort nobles. Oûï, repliqua Eudoxe: & Longin qui donne des régles du Sublime, non seulement dans les paroles, mais dans les pensées, pense noblement luy-mesme; quand il compare Démosthene à une tempeste & à un foudre qui ravage & emporte tout; Ciceron à un feu qui ne s'éteint point, & qui à mesure qu'il s'avance prend toûjours de nouvelles forces.

Longin. Sect. 10.

Les comparaisons qu'on tire des arts, pour-

ſuivit-il, valent quelquefois celles qu'on emprunte de la nature; & un de nos Panegyriſtes dit excellemment ſur les actions ſurprenantes que fit Saint Loûïs dans une journée mémorable, & qui parurent audeſſus des regles de la vaillance commune: qu'il en eſt à peu « prés de ces grands éxemples comme de ces « grands tableaux chargez d'ombres & d'obſcuritez : ce qui paroiſt d'abord dureté, ce qui ſemble « choquer la veûë & les préceptes par des traits trop « forts & trop marquez à ceux qui ne s'y con- « noiſſent pas, eſt une heureuſe hardieſſe, & un « chef-d'œuvre de l'art aux yeux des intelligens. «

L'hiſtoire fournit encore de tres-belles comparaiſons. Sur une des médailles que l'on jetta dans les fondemens de l'égliſe des Jéſuites de Saint Loûïs, que Loûïs le Juſte faiſoit baſtir, ces paroles eſtoient gravées; *Vicit ut David, ædificat ut Salomon.* Que peut-on imaginer de plus grand? *Il a vaincu comme David, il baſtit comme Salomon.*

A propos de Jéſuites & de comparaiſons, dît Philanthe, ſçavez-vous la penſée qu'a eû un grand Prince au ſujet des nouvelles Vies de Saint Ignace & de Saint Xavier pour marquer le caractére de ces deux hommes Apoſtoliques? *Saint Ignace*, dît-il un jour, *c'eſt Céſar qui ne fait jamais rien que pour de bonnes raiſons; Saint Xa-*

vier, c'est Alexandre que son courage emporte quelquefois. Le Prince dont vous parlez, repartit Eudoxe, estoit de ces hommes extraordinaires en qui l'esprit & la science ne cedent point à la valeur héroïque. Il jugeoit de tout admirablement, & pouvoit au reste mettre César & Aléxandre où il luy plaisoit; luy qui les connoissoit si bien, qui les exprimoit tous deux en luy-mesme, & de qui on a dit, *plus capitaine que César, & aussi soldat qu'Aléxandre.*

Je ne sçay aprés tout, repliqua Philanthe, si la comparaison est bien fondée, & si les régles d'Aristote y sont observées éxactement. Car quel rapport entre un Saint & un Conquérant? Sont-ils dans le mesme genre? Il y a beaucoup plus de convenance, dît Eudoxe, entre les deux Saints & les deux Héros dont il est icy question qu'il n'y en paroist peut-estre d'abord. Saint Ignace estoit avant sa conversion un homme de guerre, illustre par ses beaux faits d'armes. En quittant le monde, il ne perdit pas ses idées guerriéres: il conceût les choses de Dieu sous ces images martiales dont il avoit la teste remplie; & ce fut dans la méditation *des deux Etendarts*, ainsi que luy-mesme l'a nommée, qu'il forma le plan de son Ordre. Ce fut par le mesme esprit qu'il luy donna un nom de guerre, en l'appellant la Compagnie de Jesus, & qu'il entreprit

avec

avec ses disciples de combattre l'erreur & le vice, d'abolir de tous costez l'empire du démon, & d'étendre celuy de Jesus-Christ jusqu'aux extrémitez de la terre. Voilà le fondement éloigné de la comparaison d'Ignace avec un Héros & un Conquérant: le prochain, c'est qu'Ignace avoit comme César une prudence consommée, & que tous ses pas estoient mesurez, en sorte qu'il ne faisoit rien qu'aprés une meûre délibération; ménageant son zele, & allant plus au solide qu'à l'éclat; prenant dans les affaires difficiles toutes les précautions possibles, & ne manquant jamais de ressources dans les conjonctures les plus fâcheuses.

Pour ce qui regarde Saint Xavier, s'estant enrôllé dans la milice d'Ignace, & ayant fait tant de conquestes évangéliques dans les Indes, on a droit de le comparer au Conquérant de l'Asie: l'un & l'autre a suivi toûjours l'ardeur qui l'animoit, sans se rebuter jamais ni de la difficulté des entreprises, ni de la grandeur des périls, ni de toutes les fatigues qui sont inséparables de l'éxécution des grands desseins. Mais l'un & l'autre s'est quelquefois laissé emporter à son courage, & a presque passé les bornes de la vertu héroïque.

Ainsi la pensée du Prince de Condé est juste; & toutes ces sortes de pensées ont de la no-

blesse, parce que la comparaison qui les fonde n'a rien que de noble: au contraire, les comparaisons basses font que les pensées le sont aussi. Bacon que vous avez leû, & qui estoit un des plus beaux génies de son siécle, dit que l'argent ressemble au fumier, qui ne profite que quand il est répandu. Il y a du vray, & mesme de l'esprit dans cette pensée, mais il n'y a point de noblesse. L'idée du fumier a quelque chose de bas & de rebutant. Je vous trouve bien délicat, dît Philanthe, & je crains que vous n'ayiez du dégoust pour l'Epigramme que le bon homme Patris composa peu de jours avant sa mort: car on y parle de fumier, & le fumier en fait mesme toute la pointe.

Je songeois cette nuit que de mal consumé
Coste à coste d'un pauvre on m'avoit inhumé,
Et que n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En mort de qualité je luy tins ce langage:
Retire-toy, coquin, va pourrir loin d'icy:
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin, ce me dît-il, d'une arrogance extréme;
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toy-mesme:
Icy tous sont égaux, je ne te dois plus rien:
Je suis sur mon fumier, comme toy sur le tien.

Ce fumier-là, reprît Eudoxe, n'est pas tout-à-fait comme celuy de Bacon. Le figuré adoucit

ce que le propre a de rude. L'Epigramme toute sérieuse & toute triste qu'elle est dans le fonds, a un air plaisant & je ne sçay quoy de comique qui souffre le proverbe & le quolibet.

Je suis sur mon fumier comme toy sur le tien.

Car les pensées basses qui sont ingénieuses peuvent avoir lieu dans le comique & dans le burlesque, comme elles doivent estre tout-à-fait bannies du genre grave & austere; tel qu'est celuy des poëmes sérieux, des harangues, des panégyriques, & des oraisons funébres.

Et de grace, dît Philanthe, exceptez-en le Poëme de *la Magdelaine au desert de la Sainte Baume*, que nous avons leû ensemble avec tant de plaisir. Aussi-bien est-il audessus des regles, & d'une espece particuliére, qui ne laisse pas d'avoir son prix. C'est asseûrément une piéce originale, repartit Eudoxe, & je trouve bon pour l'amour de vous que les yeux de la Pécheresse Pénitente soyent des chandelles fonduës; que de « moulins à vent ils deviennent des moulins à « eau; que ses tresses blondes dont elle essuye les « pieds de Jesus-Christ soyent un torchon doré; « qu'elle soit elle-mesme une Sainte Courtisane, « qui n'est plus un chaudron sale & tout noir; que « les larmes d'un Dieu ne soyent que d'eau de vie; « que Jesus-Christ soit un grand Opérateur, qui «

» eût l'adresse d'oster les cataractes des yeux de
» Magdelaine, & l'Hercule qui purgea l'étable de
» son cœur. Tout cela est admirable, & convient
parfaitement à la dignité du sujet.

Mais laissons-là le Poéte Provençal, & parlons plus sérieusement. Je hais sur tout la bassesse dans les discours chrestiens, continua Eudoxe, & je ne puis me souvenir sans indignation d'un Prédicateur qui dît un jour à des Religieuses, qu'elles devoient avoir toûjours le curedent à la main; parce que les Communautez réguliéres ressembloient aux dents, qui pour estre belles, doivent estre bien rangées, bien blanches, & bien nettes. J'estois à ce sermon-là, repliqua Philanthe, & je vous asseûre que le bon Pere s'applaudit luy-mesme de sa pensée. Elle vaut presque, reprît Eudoxe, celle d'un Prédicateur Italien, qui preschant à Milan le jour de Pasques devant le Cardinal Charles Borromée Archevesque de la Ville, dît aux peuple, qu'ils avoient un Prélat tres-Saint, & tout semblable à un œuf de Pasques, qui est rouge, qui est beni, mais qui est un peu dur : *Havete un Prelato santissimo; è come l'uovo di Pasca, rosso e benedetto; ma è vero ch'è un poco duretto.*

Aprés tout, cela est ingénieux, dît Philanthe. Dites, repartit Eudoxe, que cela est bien petit, & bien badin. Les ministres de la parole de

Dieu doivent parler sur un autre ton, s'ils ne veulent avilir leur ministére. Mais à propos de la divine parole, souvenez-vous, je vous prie, que l'Ecriture Sainte est un fonds de pensées nobles, grandes & sublimes, telles que sont celles-cy : *Je suis celuy qui est. Le Seigneur régnera dans toute l'éternité & au-delà. Que la lumiere se fasse, & la lumiere fut faite.* Ce dernier trait si simple en apparence & à ne regarder que les termes, donne une idée magnifique de la puissance de Dieu ; & Longin, tout payen qu'il est, le propose pour un modele du sublime dans la pensée. Car une pensée élevée se peut tres-bien accorder avec des paroles simples : il arrive mesme que la simplicité de l'expression fait souvent sentir davantage la grandeur des choses. Et cela est si vray, selon le sentiment de Longin, que nous admirons quelquefois la pensée d'un homme généreux & magnanime, encore qu'il ne parle pas : nous l'admirons, dis-je, au travers de son silence, qui marque toute la noblesse de son ame, & nous en avons un éxemple dans l'Odyssée. Ulysse y fait des soumissions à Ajax, ausquelles Ajax ne daigne pas seulement répondre ; & ce silence a je ne sçay quoy de plus grand que tout ce qu'il auroit pu dire.

Hujus sublimitas est tanquam imago quæ animi magnitudinem referat : unde fit ut interdum etiam admiremur nudam absque voce & per se sententiam, ut Ajacis silentium magnum, & quavis oratione sublimius. *Sect. 2.*

La force de l'expression ne laisse pas de contribuer quelquefois à la hauteur de la pensée,

& l'Ecriture elle-mesme nous en fournit de riches éxemples. Pour dire qu'Aléxandre estoit le maistre du monde, que la mer s'ouvrit au peuple de Dieu, que le Ciel & la terre ne peuvent soûtenir les regards de la Majesté divine, le Saint Esprit parle ainsi: *La terre se teût en sa présence; la mer vit le Seigneur, & s'enfuit; la terre & le ciel s'enfuirent de devant la face de celuy qui estoit assis sur le trosne.* Ces termes de *silence* & de *fuite* ont je ne sçay quoy d'énergique qui peint la chose vivement & noblement tout ensemble.

Siluit terra in conspectu ejus. *Machab. c. 1.*

Mare vidit, & fugit. *Psal. 113.*

A cujus conspectu fugit cælum & terra. *Apocal. c. 20.*

Pour moy, dît Philanthe, je ne vois point de peinture qui approche de celle que fait David d'un renversement de fortune: *J'ay veû l'impie élevé aussi haut que les cedres du Liban: je n'ay fait que passer, & il avoit déja disparu. Je l'ay cherché, & je n'ay pas mesme trouvé la place où il estoit.* Remarquez jusqu'où va David: tout ce que les Poétes ont dit de plus fort sur la décadence de Troye, de Rome, & de Carthage, c'est qu'il ne restoit que le lieu où avoient esté ces villes fameuses: mais icy, le lieu mesme où estoit l'impie dans sa plus haute fortune, ne reste pas.

Transivi, & ecce non erat; & quæsivi eum, & non est inventus locus ejus. *Psal. 35.*

Les Prophetes, reprît Eudoxe, sont remplis de pensées fortes, d'idées magnifiques, & qui passent bien loin celles d'Hermogene. Mais qu'entendez-vous, interrompit Philanthe, par

une penſée forte ? J'entends, répondit Eudoxe, une penſée pleine d'un grand ſens, exprimée en peu de paroles, & d'une maniére vive qui faſſe un prompt & puiſſant effet. Telles ſont dans Tacite, pour revenir aux Auteurs profanes, les penſées d'Othon déterminé à mourir dans le mauvais état de ſes affaires, & aprés une bataille qui devoit décider du ſort entier de l'Empire entre luy & Vitellius.

Actius & vehementius eſt id quod paucis verbis ſummam continet ſignificationem. *Demet. Phaler. de Elocut.*

Ma vie ne vaut pas que vous haſardiez davantage une vertu comme la voſtre, dît-il à ceux qui le preſſoient de tenter la fortune tout de nouveau. *Plus vous me donnez lieu d'eſpérer ſi je voulois vivre, plus il me ſera beau de mourir. Nous nous ſommes aſſez éprouvé la Fortune & moy. Du reſte, je n'ay beſoin ni de vengeance ni de conſolation. Je veux que d'autres ayent tenu l'Empire plus long-temps, du moins perſonne ne l'aura quité plus généreuſement.* Il conclut ſa harangue auſſi fortement qu'il l'a commencée, & qu'il l'a ſuivie. *C'eſt une eſpece de laſcheté que de parler trop de ſa mort. Jugez ſur tout par un endroit de la réſolution que j'ay priſe : je ne me plains de perſonne ; car c'eſt vouloir vivre que d'accuſer les Dieux ou les hommes.*

Hunc animum, hanc virtutem veſtram ultra periculis objicere nimis grande vitæ meæ pretium puto. Quantò plus ſpei oſtenditis, ſi vivere placeret, tantò pulchrior mors erit. Experti invicem ſumus ego & Fortuna. Mihi non ultione, neque ſolatiis opus eſt. Alii diutiùs imperium tenuerint, nemo tam fortiter reliquerit. *Hiſtor. lib. 2.*

Ce que Germanicus dît à ſes amis en mourant a auſſi ſa force. *Les inconnus meſme pleureront Germanicus. Vous autres, vous le vengerez, ſi*

Plura de extremis loqui pars ignaviæ eſt. Præcipuum deſtina-

vous estiez plus attachez à ma personne qu'à ma fortune.

La derniére raison de Mucien pour engager Vespasien à se saisir de l'Empire sans balancer davantage, est encore bien forte, & vaut toutes celles qu'il luy avoit dites. *Ceux qui déliberent dans une affaire comme celle-cy, ont déja pris leur parti, & n'ont plus rien à ménager.*

Je mets dans le mesme genre la pensée de ce généreux barbare Galgacus, qui conclut ainsi la harangue qu'il fait aux gens de sa nation avant que de combattre les Romains déja maistres de l'Angleterre : *Allant au combat, songez & à vos ancestres & à vos descendans.* Que ces deux mots renferment de choses, & qu'ils sont capables de faire impression sur un peuple belliqueux, passionné pour la gloire, & jaloux de sa liberté !

Nostre Henri le Grand, poursuivit Philanthe, ne parla pas avec moins de force dans les plaines d'Ivry, lors que sur le point de donner bataille, il dît à ses troupes : *Je suis vostre Roy, vous estes François, voilà l'ennemi.* Il semble, repartit Eudoxe, que ce Monarque qui avoit toute la valeur des anciéns Romains, ait copié le Dictateur Camille, qui dans Tite-Live voyant ses soldats étonnez du nombre des ennemis, leur dît pour les animer : *Ignorez-vous donc qui est*

tionis meæ documentum habete, quod de nemine queror ; nam incusare deos vel homines ejus est qui vivere velit. *Ibid.*

Flebunt Germanicum etiam ignoti : vindicabitis vos, si me potiùs quàm fortunam meam fovebatis. *Tacit. Annal. lib. 2.*

Nam qui deliberant, desciverunt. *Histor. lib. 2.*

Ituri in aciem, & majores & posteros cogitate. *In Vit. Agric.*

est l'ennemi, qui je suis, & qui vous estes? C'est peut-estre aussi que les grandes ames pensent & sentent les mesmes choses dans les mesmes occasions. Hostem, an me, an vos, ignoratis? Lib. 6.

Ces sortes de pensées, ajoûta-t-il, portent la conviction avec elles, entraisnent comme par force nostre jugement, remuënt nos passions, & nous laissent l'éguillon dans l'ame. Les peroraisons de Ciceron & de Démosthene, les harangues de Tite-Live & de Salluste pourroient nous en fournir divers éxemples, sans parler de Tacite que je viens de vous citer, le plus riche des Auteurs en pensées masles & concises; ni de Tertulien qui en a plusieurs de ce caractére, lesquelles pourtant tirent une partie de leur force de son stile dur & barbare. Les Poétes en ont aussi quelques-unes, & il ne se peut rien voir de plus court, de plus fort, ni de plus précis que ce que dit Corneille en deux endroits.

Le vieil Horace apprenant que le troisiéme de ses fils qui restoit aprés la mort des autres tuez par les Curiaces, avoit pris la fuite, s'emporte contre luy, & dît à Julie Dame Romaine:

Pleurez le deshonneur de toute nostre race.

Que vouliez-vous qu'il fist contre trois, replique Julie? *Qu'il mourust*, répond le Pére d'Horace. Ce *qu'il mourust*, exprime la générosité Romaine d'une maniére vive & touchante, qui

frappe l'esprit, & émeût le cœur en mesme temps.

Voiçy l'autre endroit que je vous disois, & que Corneille a imité de Séneque. Jason répudie Médée pour épouser Creûse fille de Créon Roy de Corinthe. Sur quoy Médée entre en fureur, & menace de faire tout périr. On luy représente qu'elle est sans pouvoir; que son époux est un infidelle; que tout l'abandonne. *Médée reste*, dit-elle dans Séneque. Le Poéte François a imité & surpassé le Poéte Latin. Une confidente dît à Medée:

Medea superest.

Vostre païs vous hait, vostre époux est sans foy:
Dans un si grand revers que vous reste-t-il? Moy.

Répond-elle. *Moy, dis-je, & c'est assez.* N'y a-t-il pas bien de la force & de la grandeur dans ce seul mot-là? Il y a du moins bien de l'orgueil, repartit Philanthe. Ce *moy* répeté est extrémement fier, & me rappelle le *moy* de Pascal &
» celuy de son Copiste. Le *moy* est haïssable selon
» Pascal: le *moy* est injuste en soy, en ce qu'il se
» fait le centre de tout. Il est incommode aux au-
» tres en ce qu'il les veut asservir; car chaque *moy*
» est l'ennemi, & voudroit estre le tyran de tous les
» autres. Cela veut dire en bon François, dît Eudoxe, que l'amour propre n'est guéres aimable, qu'il rapporte tout à soy, & qu'il veut dominer

par tout. Le Copiste, reprit Philanthe, rencherit bien sur son original, en disant que l'idée con- « fuse du *moy* est le principal objet de l'amour « des hommes, & la source de leurs plaisirs & de « leurs ennuis. Mais n'oublions pas où nous en « sommes, & laissons là ce *moy* dont nous aurons peut-estre occasion de parler une autre fois.

C'est trop nous arrester, dit Eudoxe, sur la premiére espece des pensées qui ne gagnent pas seulement la créance comme vrayes, mais qui attirent l'admiration comme nouvelles & extraordinaires. Celles de la seconde espece sont les agréables qui surprennent & qui frappent quelquefois autant que les nobles & les sublimes; mais qui font par l'agrément ce que font les autres par la noblesse & par la sublimité. A la vérité le nom de belle pensée, si on prend le mot de beau dans sa propre signification, emporte grandeur selon Aristote qui a décidé que Ethic. lib. 4. c. 3. les petits hommes n'estoient point beaux, quelque bien faits qu'ils fussent, & qu'ils estoient seulement jolis. Nous appellons pourtant quelquefois belle pensée ce qui n'est que joli, & alors nous confondons le beau avec ce qui plaist, à l'exemple de Démetrius, qui donne le nom de beauté aux choses qui flatent les sens, ou touchent le cœur.

Eh quoy, interrompit Philanthe, les pensées

sublimes n'ont-elles pas de quoy plaire d'elles-mesmes? Ne plaisent-elles pas en effet, & par là ne sont-elles pas agréables? Oüi, repartit Eudoxe: mais ce n'est pas l'agrément qui en fait le caractére, ni qui y domine. Elles plaisent, parce qu'elles ont du grand qui charme toûjours l'esprit; au lieu que celles-cy ne plaisent que parce qu'elles sont agréables. Ce qu'il y a de charmant en elles, est comme en certaines peintures quelque chose de doux, de tendre & de gracieux: c'est en partie ce *molle atque facetum* qu'Horace donne à Virgile, & qui ne consiste pas dans ce que nous appellons plaisant; mais dans je ne sçay quelle grace qu'on ne sçauroit définir en général, & dont il y a de plus d'une sorte.

Les pensées donc que je nomme agréables ne sont pas précisément celles où regne la plaisanterie, & qui passent parmi nous pour de bons mots. A la vérité les bons mots ont un agrément particulier, & si vous voulez nous en parlerons un jour à fonds: mais ce n'est pas de quoy il s'agit icy. Nous parlons proprement des pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, & qui sont d'ordinaire sérieuses, ou dont l'enjoüement ne va pas à faire rire.

Dicendi genus sententiosum & argutum sententiis non tam gravibus & severis, quàm concinnis & venustis. *Cicer. de Clar. Orat.*

J'accepte volontiers, dît Philanthe, le parti que vous me proposez touchant les bons mots:

c'eſt une matiére qui n'a point encore eſté bien traitée, & qui mérite de l'eſtre ; mais je ne veux pas vous interrompre.

Comme la nobleſſe des penſées, pourſuivit Eudoxe, vient, ſelon Hermogene, de la majeſté des choſes dont elles ſont les images, ainſi que nous avons veû : leur agrément peut venir, ſelon Démetrius, de la nature des objets qui plaiſent d'eux-meſmes, tels que ſont les fleurs, la lumiére, les beaux jours, & toutes les choſes qui flatent les ſens.

Sunt etiam nonnullæ venuſtates in rebus, ut nymphæi, horti, amores : res enim ſuapte natura hilaritate & jucunditate quadam ornata eſt. *De Elocut.*

C'eſt ſans doute pour cela, repartit Philanthe, que Voiture a des penſées ſi jolies : car perſonne n'a mieux mis en œuvre ce que la nature a de plus délicieux & de plus riant. Vous avez deviné juſtement ce que je penſois, repartit Eudoxe, & je ſuis bien-aiſe que nous nous ſoyons rencontrez. Voicy des endroits de Voiture qui ſont dans ce genre d'agrément.

« Vous viendrez icy trouver le printemps que vous avez déja paſſé delà, & y revoir les violetes aprés avoir veû tomber les roſes. Pour moy, je ſouhaite cette ſaiſon avec impatience, non pas tant à cauſe qu'elle nous doit rendre les fleurs & les beaux jours, que parce qu'elle vous doit ramener ; & je vous jure que je ne la trouverois pas belle, ſi elle revenoit ſans vous. »

Il ne ſe peut rien imaginer de plus fleuri, ni

de plus doux, dît Philanthe. La pensée d'un Ancien, ajoûta-t-il, qui est rapportée par Aristote dans sa Rhétorique, me paroist encore fort belle, de cette beauté qui va plus à l'agréable qu'au

Rhet. lib. 3. c. 10.

» grand. Tant de brave jeunesse périe à la derniére bataille estoit une perte si considérable pour l'Etat, qu'on pouvoit asseûrer que l'année n'en seroit pas une plus grande, si on luy ostoit le printemps.

Croyez-moy, reprit Eudoxe, Voiture en ce genre vaut bien Péricles ; & les pensées suivantes ont des charmes particuliers.

» Aprés avoir passé un grand parterre & de grands jardins tout pleins d'orangers, elle arriva en un bois où il y avoit plus de cent ans que le jour n'estoit entré qu'à cette heure-là qu'il y entra avec elle. C'est de Madame la Princesse dont Voiture parle, & la pensée est jolie. Mais il ne faut pas la prendre à la rigueur, ni selon les regles de l'éxacte vérité ? Le genre galant a ses licences aussi-bien que le genre poétique ; & c'est en ces rencontres qu'on a droit de passer du propre au figuré : *Un bois où il y avoit plus de cent ans que le jour n'estoit entré*, voilà le propre ; *Qu'à cette heure-là qu'il y entra avec elle*, voilà le figuré. Au reste Voiture semble avoir imité Martial, qui dit à Domitien que quand il feroit la nuit son entrée dans Rome,

Jam Cæsar vel nocte veni ; stent astra licebit :

le peuple ne manqueroit pas de voir le jour en voyant venir l'Empereur.

Non deerit populo, te veniente, dies. *Lib. 8.*

Je suis ravi, dît Philanthe, que le mélange du propre & du figuré fasse un agrément, & qu'on puisse sauver par là des pensées qui ne plaisent pas à tous les critiques: par éxemple, la conclusion de l'Epigramme Latine qu'on fit sur ce que le Duc de Montmorency fut décapité devant la statuë de marbre d'Henri le Grand, sans avoir pu obtenir sa grace de Loüis le Juste: *Le visage du pere, & le cœur du fils estoient de marbre.*

Ante Patris statuam, nati implacabilis ira
Occubui indigna morte manuque cadens.
Illorum ingemuit neuter mea fata videndo:
Ora patris, nati pectora marmor erant.

Une Epigramme, repliqua Eudoxe, tire souvent toute sa grace du figuré & du propre joints ensemble; & celle qui fut faite quand le Maréchal de Bassompierre sortit de la Bastille aprés la mort du Cardinal de Richelieu, en est un éxemple;

Enfin dans l'arriére saison
La fortune d'Armand s'accorde avec la mienne:
France, je sors de ma prison,
Quand son ame sort de la sienne.

Le mot de *prison* est pris au troisiéme vers dans le sens propre, & au dernier dans le figuré; & ce qui rend l'Epigramme plus heureuse, c'est que *France, je sors de ma prison*, est l'anagramme de François de Bassiompere à une lettre prés: mais je reviens à Voiture.

Digitized by Google

Il mesle encore agréablement ces deux gen-
» res, en disant au Comte d'Avaux : Avec tout
» vostre bon temps, dites le vray, Monseigneur,
» ne fait-il pas plus sombre à Munster depuis que
» Madame de Longueville n'y est plus? Au moins
» fait-il plus clair & plus beau à Paris depuis qu'elle
» y est.

Une pensée que j'ay veûë dans les mémoires de Brantosme approche fort de celle de Voiture, dît Philanthe. La Reine de Navarre sœur de François I. estoit une Princesse tres-accomplie. Sur le bruit qui se répandit à la Cour qu'elle estoit morte en Auvergne, un Courtisan bel esprit asseûra que cela ne pouvoit estre, parce qu'il avoit fait trop beau depuis ce temps-là, & soûtint toûjours galamment que si la Reine estoit morte, le ciel n'auroit pas esté si sérçin. Il est vray, reprît Eudoxe, que ces deux pensées se ressemblent extrémement: mais ce qui autorise davantage celle de Voiture, c'est que sa Lettre est toute enjoûée: jugez-en par les premiéres lignes.

» A ce que je voy, vous autres Plenipoten-
» tiaires vous vous divertissez admirablement à
» Munster: il vous y prend envie de rire en six
» mois une fois. Vous faites bien de prendre le
» temps tandis que vous l'avez, & de joûïr de la
» douceur de la vie que la fortune vous donne.

Vous

Vous eſtes là comme rats en paille, dans les pa- «
piers juſques aux oreilles, toûjours liſant, écri- «
vant, corrigeant, propoſant, conferant, haran- «
guant, conſultant; dix ou douze heures chaque «
jour dans de bonnes chaiſes-à-bras bien à voſtre «
aiſe, pendant que nous autres pauvres diables «
ſommes icy marchant, joûant, cauſant, veillant, «
& tourmentant noſtre miſérable vie. «

C'eſt-là, dît Philanthe, ce qui s'appelle bien badiner. Et c'eſt auſſi en badinant de la ſorte, repartit Eudoxe, que l'on peut confondre le ſens propre avec le ſens figuré ſans choquer la raiſon ni la bienſéance. Il y a meſme des occaſions plus ſérieuſes où cela ſe peut, pourveû qu'on n'y entende point fineſſe, ainſi que nous avons dit en parlant de la vérité; & ce ſeul endroit d'une lettre à Mademoiſelle Paulet en fait foy.

Nous nous approchons tous les jours du «
païs des melons, des figues, & des muſcats, & «
nous allons combattre en des lieux où nous ne «
cueïllerons point de palmes qui ne ſoient meſ- «
lées de fleurs d'oranges & de grenades. «

Au reſte, les comparaiſons tirées des ſujets fleuris & délicieux font des penſées agréables, de meſme que celles qu'on tire des grands ſujets font des penſées nobles.

Il me paroiſt, dit Coſtar, que c'eſt un grand «
avantage d'eſtre porté au bien ſans nulle peine; «

» & il me semble que c'est un ruisseau tranquille,
» qui suivant sa pente naturelle coule sans obsta-
» cle entre deux rives fleuries. Je trouve au con-
» traire que ces gens vertueux par raison, qui font
» quelquefois de plus belles choses que les au-
» tres, sont de ces jets d'eau où l'art fait violence
» à la nature, & qui aprés avoir jailli jusques au
» ciel, s'arrestent bien souvent par le moindre
» obstacle.

C'est encore penser jolîment que de dire avec
» Balzac, d'une petite riviere: Cette belle eau ai-
» me tellement ce païs, qu'elle se divise en mille
» branches, & fait une infinité d'isles & de tours,
» afin de s'y amuser davantage.

Je ne m'étonne plus, dît Philanthe, que les Eglogues de Théocrite & de Virgile, les Jardins & les Pastorales d'un de nos amis qui égale l'un & l'autre, soient si agréables, & qu'on ne se lasse jamais de les lire: car on y trouve par tout des fleurs, des bois, des ruisseaux, & enfin ce que la vie champestre a de plus aimable, sans parler de la forme & des ornemens que ces grands maistres donnent à leur matiére pour l'égayer, & pour l'embellir.

C'est là proprement, répondit Eudoxe, que la Poésie, qui, selon Hermogene, tend presque toute au plaisir, nous amuse, & nous réjoüit. Mais si nous en croyons le mesme Hermogene,

Hermog. de Formis Orat. c. 6.

Digitized by Google

la fiction, ou quelque chose d'un peu poétique, rend les pensées tres-agréables dans la prose. Fabulæ in sententiis maximè afferunt suavitatem, & delectationem in oratione. *Idem. c. 4.*

Ce fut apparemment suivant les idées de ce Rheteur, dît Philanthe, que Voiture composa la Lettre du Roy de Suéde à Mademoiselle de Rambouïllet, & celle de la Carpe à son compere le Brochet. Je suis bien trompé, repliqua Eudoxe, si Voiture a suivi en cela d'autres idées que les siennes, à moins que nous ne disions de Voiture, au regard d'Hermogene, ce qu'on a dit d'un tres-sage Gentilhomme au regard de Tacite: qu'il le sçavoit tout entier sans l'avoir leû, parce qu'estant né avec un grand sens naturel, & ayant un grand usage du monde, il en avoit toutes les maximes politiques dans la teste, bien qu'il n'eust aucune teinture des Lettres.

Quoy qu'il en soit, il est certain que les fictions ingénieuses ne font pas un moins bel effet en prose qu'en vers. Ce sont pour l'esprit autant de spectacles divertissans, qui ne manquent point de plaire aux personnes éclairées. Il y en a au reste de deux sortes: les unes ont de l'étenduë, & forment une piéce entiére: telles sont les Lettres de la Carpe & du Roy de Suéde: à quoy l'on peut ajoûter *les nouveaux Dialogues des morts*, celuy *de l'Amour & de l'Amitié, le Miroir ou la Métamorphose d'Orante, le Parnasse Réformé, la Guerre des Auteurs, le Loûïs*

d'or. Ces petits ouvrages ont un caractére tres-ſpirituel & tres-agréable.

Les autres fictions dont je parle icy ſont plus courtes, & ſe renferment quelquefois en une ſeule penſée. Ainſi Pline le Jeune exhortant par ſon éxemple Corneille Tacite à étudier juſques dans la chaſſe, luy dit que l'éxercice du corps réveille l'eſprit; que les bois, la ſolitude, le ſilence meſme qu'on garde en certaines chaſſes aident fort à bien penſer; & enfin que s'il porte toûjours avec luy des tablettes, il éprouvera que Minerve n'habite pas moins les foreſts & les collines que Diane. Voilà une petite fiction en deux mots. Pline avoit dit d'abord qu'à une chaſſe où l'on prit trois ſangliers dans les toiles, il eſtoit aſſis prés des toiles meſmes, les tablettes à la main, révant, & marquant ce qui luy venoit de bon en l'eſprit, afin que s'il s'en retournoit les mains vuides, il rapportaſt au moins ſes tablettes pleines. Cela eſt penſé jolîment; mais il y a encore plus d'agrément, en ce qu'il imagine que Minerve eſt comme Diane hoſteſſe des bois, qu'on la trouve dans les vallons & ſur les montagnes.

Mirum eſt ut animus agitatione motuque corporis excitetur: jam undique ſilvæ & ſolitudo, ipſumque illud ſilentium quod venationi datur, magna cogitationis incitamenta ſunt... Experieris non Dianam magis montibus quàm Minervam inerrare. *Lib. 1. ep. 3.*

Ad retia ſedebam: erant in proximo non venabulum, aut lancea, ſed ſtylus & pugillares. Meditabar aliquid, enotabamque ut ſi manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem. *Ibid.*

C'eſt une fiction à peu prés de cette nature, que ce qu'a dit Varron de Plaute, au rapport de Quintilien: *Si les Muſes vouloient parler latin, elles parleroient comme Plaute*. La penſée eſt

Licet Varro dicat muſas Plautino ſer-

belle, dît Philanthe, mais c'est une de ces pensées qu'on trouve par tout, & que tout le monde s'approprie. Ciceron & Valere-Maxime disent ce me semble que si Jupiter vouloit parler grec, il se serviroit du langage de Platon. Quelques-uns ont dit que les Muses avoient parlé par la bouche de Xénophon. Au jugement de Pline le Jeune, un de ses amis écrivoit des Lettres dans un stile si élegant & si pur, qu'on croyoit, en les lisant, que les Muses elles-mesmes parlassent latin. Enfin on a dit d'une Dame de la Cour, que si les graces vouloient parler, elles parleroient par sa bouche. Toutes ces pensées sont les mesmes. On peut y ajoûter, reprît Eudoxe, ce que feint sur la mort du Lope de Vegue le Testi, qui est l'Horace des Italiens, comme le Tasse est leur Virgile. Le Poéte demande où ce Cigne de l'Espagne s'est envolé? il répond, qu'il a plû peut-estre à Apollon de l'appeller à soy, pour ne pas chanter seul sur le Parnasse.

mone locuturas fuisse, si latinè loqui vellent. *Lib. 10. c. 1.*

Epistolas quidem scribit ut musas, ipsas latinè loqui credas. *Lib. 2. Ep. 13.*

Forse piacque ad Apollo à se chiamarte
Per non esser in Pindo a cantar solo.

Il ajoûte que depuis la mort du Lope, Apollon ne chante plus sur sa lyre que des airs Espagnols, & que l'éloquence du Poéte Castillan a esté capable de changer le langage du Parnasse.

Ne più di Greci accenti
O di Latini, e Toſchi il biondo Arciero
Tempre le corde d'ell' aurata cetra:
Sol d'Iſpani concenti
Rimbonban Pindo e Cirra; e in ſuono
Ibero volano arguti carmi à ferir l'etra,
Tanto può, tanto impetra
La facondia di Lope: Ei ſol fù degno
Di mutar lingua all'Apollineo regno.

Je juge par là, dit Philanthe, que la poéſie imite quelquefois la proſe: mais il me paroiſt que les ſeules figures qu'on emprunte de la poéſie égayent fort une penſée dans la proſe. Le Vieux Pline, qui vaut bien plus que le Jeune, ſi nous nous en rapportons à Voiture, parlant de ces Dictateurs Romains, qui aprés avoir commandé des armées, & remporté des victoires, labouroient les champs, & menoient eux-meſmes la charruë, dit que la terre ſe réjoüiſſoit d'eſtre cultivée par des laboureurs victorieux, & fenduë avec un ſoc chargé de lauriers.

Gaudente terra vomere laureato, & triumphali aratore. *Hiſtor. Nat. lib. 18. c. 3.*

Il dit ailleurs, que les maiſons où eſtoient diſpoſées par ordre les ſtatuës des Héros d'une noble race, ſe ſentoient encore de leurs triomphes, aprés avoir changé de maiſtres; & que les murailles reprochoient à un laſche qui les

Triumphabant etiam, dominis mutatis, ipſæ domus; & erat hæc ſtimulatio ingens, exprobrantibus

habitoit, que tous les jours il entroit dans un lieu consacré par les monumens de la vertu & de la gloire d'autruy.

tectis, quotidie imbellem dominum intrare in alienum triumphum. *Lib. 35. c. 2.*

Il est vray, repartit Eudoxe, que cette joye de la terre, ce sentiment des maisons, ces reproches des murailles ont je ne sçay quoy de vif & de beau qui fait plaisir à l'esprit: mais une métaphore animée, & qui marque de l'action ne plaist guéres moins. Le Pline que vous venez de citer, dit pour faire entendre l'usage des fléches, qu'afin que la mort vinst plus viste à nous, nous l'avons fait voler, en donnant des aîles au fer. La pensée n'est-elle pas vive, & aussi agréable que celle d'Horace sur les chagrins qui volent autour des lambris dorez, & que les gardes ne chassent point? Remarquons, en passant, dît Philanthe, que la pensée de Malherbe sur la mort, est prise delà:

Ut ocyùs mors perveniret ad hominem, alitem illam fecimus, pennasque ferro dedimus. *Lib. 34. c. 14.*

Non enim gazæ, neque consularis
Summovet lictor miseros tumultus
Mentis & curas laqueata circum
Tecta volantes.
Lib. 2 Od. 16.

Et la Garde qui veille aux barriéres du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

Au reste, reprît Eudoxe, la métaphore est de sa nature une source d'agrémens; & rien ne flate peut-estre plus l'esprit que la représentation d'un objet sous une image étrangere. Nous aimons, suivant la remarque d'Aristote, à voir une chose dans une autre; & ce qui ne frappe pas de soy-mesme, ni à face découverte, sur-

prend dans un habit emprunté, & avec un masque. Ainsi d'une proposition simple & commune telle qu'est celle-cy : *les Filles en France ne succedent point à la Couronne*, on fait une pensée ingénieuse & agréable, en disant, selon l'Evangile, *les Lys ne filent point :* ou selon la Fable, *une quenouille n'accommode pas l'Hercule Gaulois.*

Quelquefois une imagination toute pure fait le mesme effet sans le secours de la métaphore. Catulle, pour faire entendre qu'une personne a trés-bonne grace, & est trés-bien faite, imagine qu'elle a dérobé tous les agrémens à toutes celles qui en ont :

Omnibus una omnes surripuit veneres.

Voiture, interrompit Philanthe, n'a-t-il point dérobé à Catulle la vision qu'il a sur Mademoiselle de Bourbon, ou plûtost, pour ne rien dire de trop, Catulle n'a-t-il pas donné lieu à Voiture d'imaginer des vols extraordinaires pour faire valoir le mérite de la Princesse? Philanthe prit le livre, & leût ce qui suit. Selon que je la
» viens de dépeindre, vous jugerez bien que c'est
» une beauté bien différente de celle de la Reine
» Epicharis : mais si elle n'est pas si Egyptienne
» qu'elle, elle ne laisse pas d'estre pour le moins
» aussi voleuse. Dés sa premiére enfance elle vola
» la blancheur à la nége ; & aux perles l'éclat &
la

la netteté. Elle prit la beauté & la lumiére des «
astres, & encore il ne se passe guéres de jours «
qu'elle ne dérobe quelque rayon au soleil, & «
qu'elle ne s'en pare à la veüë de tout le mon- «
de. Derniérement, dans une assemblée qui se «
fit au Louvre, elle osta la grace & le lustre à «
toutes les Dames & aux diamans qui les cou- «
vroient; elle n'épargna pas mesme les pierre- «
ries de la Couronne sur la teste de la Reine, & «
elle en sceût enlever ce qui y estoit de plus bril- «
lant & de plus beau. «

Voilà qui est imaginé plaisamment, repartit Eudoxe, & c'est l'air de gayeté dont cela se dit qui sauve ce que la pensée a en apparence de faux & d'outré: car enfin il estoit vray dans le fonds que Mademoiselle de Bourbon effaçoit tout ce qu'il y avoit de beau à la Cour; & ce vol qu'on luy attribuë n'est qu'un tour ingénieux, pour dire la chose agréablement.

Ce qu'on a dit de la jeune Duchesse de Bourbon dans la description du dernier Carousel, repliqua Philanthe, marque d'une maniére ingénieuse & agréable qu'elle est née sage & spirituelle:

Vous n'aviez pas encor dix ans
Que vostre esprit en avoit trente.

C'est la pensée de Marot, reprit Eudoxe,

ſur une Perſonne de la Cour de François I.
qu'on nommoit Mademoiſelle Helly :

Dix-huit ans je vous donne
Belle & bonne ;
Mais à voſtre ſens raſſis
Trente-cinq ou trente-ſix
J'en ordonne.

Ces differens nombres oppoſez les uns aux autres font un effet trés-joli. Auſſi l'agrément naiſt d'ordinaire de l'oppoſition, ſur tout dans les penſées doubles qui ont deux ſens, & comme deux faces : car cette figure qui ſemble nier ce qu'elle établit, & qui ſe contredit en apparence, eſt tres-élegante. J'en tombe d'accord, repartit Eudoxe, & les Anciens nous fourniſſent là-deſſus de beaux éxemples. Sophocle dit que les préſens des ennemis ne ſont pas des préſens, & qu'une mere inhumaine n'eſt pas mere ; Séneque, qu'une grande fortune eſt une grande ſervitude ; Tacite, qu'on fait quelquefois toutes ſortes de baſſeſſes & d'actions ſerviles pour regner. Horace parle d'une folle ſageſſe, d'une pareſſe empreſſée, & d'une concorde diſcordante.

Magna ſervitus eſt magna fortuna. *De Conſolat. ad Polyb.*

Omnia ſerviliter pro dominatione. *Hiſt. lib. 1.*

Les Modernes, repliqua Philanthe, n'excellent pas moins en ces ſortes de penſées que les Anciens. J'ay lçû quelque part que les Rois ſont

Digitized by Google

esclaves sur le trosne ; que le corps & l'ame sont « deux ennemis qui ne se peuvent quiter, & deux « amis qui ne se peuvent souffrir. Selon Voiture, « le secret pour avoir de la santé & de la gayeté « est que le corps soit agité, & que l'esprit se re- « pose. Le mesme dit, en parlant d'une Personne « de qualité qui avoit de l'esprit infiniment, & avec laquelle il estoit en commerce : Je ne me « trouve jamais si glorieux que quand je reçois « de ses Lettres, ni si humble que lors que j'y veux « répondre. «

Un Poéte Espagnol dit sur la mort d'une Reine d'Espagne :

Viva no pudo ser mas :
Muerta no pudo ser menos.

Toute la beauté de la pensée consiste dans l'opposition : *Elle n'a pu estre pendant sa vie plus qu'elle estoit ; elle ne peut-estre aprés sa mort moins qu'elle est.* Marot que je vous citois tout à l'heure, repartit Eudoxe, finit l'Epitaphe de Madame de Château-Briant par une pensée pareille :

Sous ce tombeau gist Françoise de Foix ;
De qui tout bien tout chacun souloit dire ;
Et le disant onc une seule fois
Ne s'avança d'y vouloir contredire :
De grand' beauté, de grace qui attire,

De bon sçavoir, d'intelligence prompte,
De biens, d'honneur, & mieux que ne raconte,
Dieu Eternel richement l'étoffa :.
O Viateur, pour t'abreger le conte,
Cy gist un rien, là où tout triompha.

L'Epitaphe fameuse de Jacques Trivulce enterré à Milan tire toute sa grace de l'opposition & de la briéveté :

Hic quiescit qui nunquam quievit.

Nous pourrions dire en nostre Langue :

Icy repose qui ne s'est jamais tenu en repos.

C'est ce Guerrier si célébre dans l'Histoire d'Italie, interrompit Philanthe, qui mourut à quatre-vingts ans, & qui au rapport de Brantosme, estant sur le point de mourir, voulut tenir son épée nuë, parce qu'il avoit oûï dire que les diables haïssoient fort les épées. La Croix, ou le Cierge beni eust esté mieux entre ses mains, répondit Eudoxe. Aprés tout, quelque belle que soit son Epitaphe, je l'estime beaucoup moins qu'un petit éloge du Roy renfermé en un seul vers, qui vaut à mon gré un panégyrique entier :

Pace beat, totum bello qui terruit orbem.

Je ne sçay si on peut rendre cela en François

dans toute sa beauté : *Celuy qui a fait trembler le monde par ses armes, le rend heureux par la paix.*

Ce qu'a dit un autre Poéte sur le mesme sujet est encore fort beau, repliqua Philanthe :

Plus pacasse orbem quàm domuisse fuit.

Il est vray, repartit Eudoxe ; & la traduction en est aisée : *Il y a plus de gloire à donner la paix au monde qu'à le vaincre.* Mais l'opposition de *paix* & de *guerre*, de *rendre heureux*, & de *faire trembler*, ajoûte au premier vers je ne sçay quel agrément que l'autre n'a pas. Le second est plus fort, si vous voulez ; mais le premier me paroist plus agréable.

Deux vers, répondit Philanthe, qui ont esté mis sur le Globe de Versailles, où les Arts sont peints, & par lesquels on fait parler la Poésie, ont toute la grace qu'on peut souhaiter. *A quoy bon feindre*, dit la Poésie ? *Quand je chante vos hauts faits, Grand Roy, on croit que c'est une fable, & c'est une histoire.* La fable & l'histoire opposées l'une à l'autre rendent la pensée belle, repliqua Eudoxe, & cela me rappelle un endroit de Pline le Jeune au sujet de la guerre des Daces, qu'un de ses amis avoit entrepris d'écrire. *Quelle matiére plus poétique*, dit-il, *& plus fabuleuse que celle-là, quoy-que pleine d'événemens tres-véritables ?*

Fingere cur libeat ? dum te cano, Maxime Regum : Fabula narrari creditur, historia est.

Quæ tam poëtica, & quanquam in verissimis rebus tam fabulosa materia ? *Lib. 8. Ep. 4.*

Il faut avoüër, dît Philanthe, que les antitheses bien ménagées plaisent infiniment dans les ouvrages d'esprit. Elles y font à peu prés le mesme effet, répondit Eudoxe, que dans la peinture les ombres & les jours qu'un bon Peintre a l'art de dispenser à propos; ou dans la musique, les voix hautes & les voix basses qu'un habile maistre sçait mesler ensemble.

Cependant ne croyez pas, continua-t-il, qu'une pensée ne puisse estre agréable que par des endroits brillans, & qui ayent du jeu : la seule naïveté en fait quelquefois tout l'agrément. Elle consiste cette naïveté dans je ne sçay quel air simple & ingénu, mais spirituel & raisonnable, tel qu'est celuy d'un villageois de bon sens, ou d'un enfant qui a de l'esprit; & la pluspart des Epigrammes de * l'*Anthologie* ont ce caractére: s'il ne s'y trouve rien qui pique le goust, il s'y trouve pourtant quelque chose qui le chatoüille, & on peut dire que sans avoir le sel de Martial, elles ne sont pas insipides. Il y en a de bien fades, interrompit Philanthe: & vous sçavez que quelques-unes de ces Epigrammes grecques qu'on traduisit à Racan luy parurent si mauvaises, & d'un goust si plat, que disnant à la table d'un Prince où l'on servit devant luy un potage qui ne sentoit que l'eau, Voilà, dît-il tout bas à un de ses amis

* Recueil des Epigrammes Grecques.

qui avoit veû les Epigrammes avec luy, un po- «
tage à la grecque s'il en fut jamais. «

Je ne parle pas de celles-là, repartit Eudoxe: je parle de celles qu'on a faites sur la Vache de Myron, & sur des sujets semblables, qui toutes simples qu'elles sont, ne laissent pas d'estre ingénieuses à leur maniére. L'une dit: *Petit veau, pourquoy meugles-tu? l'art ne m'a point donné de lait.* L'autre: *Pasteur, tu me frappes pour me faire marcher; l'art t'a bien trompé, Myron ne m'a pas animée.*

Les suivantes sont sur des statuës de Dieux & de Déesses. *Ou Jupiter est venu du ciel pour se faire voir à Phidias; ou Phidias est monté au ciel pour voir Jupiter.*

Pallas & Junon voyant une statuë de Venus, dirent: *C'est à tort que nous avons condamné le jugement de Pâris.*

Un Poéte dit au sujet d'une statuë de l'Amour enchaisné, & attaché à une colonne: *Petit enfant, qui vous a lié les mains? ne pleurez pas, vous qui prenez plaisir à faire pleurer les jeunes gens.*

Les Auteurs de ces Epigrammes, ajoûta Eudoxe, avoient un peu du génie des Peintres qui excellent en certaines naïvetez gracieuses, & entre autres du Corrége, dont les peintures d'enfans ont des graces particuliéres, & quel-

que choſe de ſi enfantin, que l'art ſemble la nature meſme. Parmi les Latins Ovide & Catulle ſont originaux en ce genre là: il ne faut qu'ouvrir les *Métamorphoſes*, les *Faſtes*, & les *Triſtes* pour trouver des éxemples de naïveté, & le nombre qu'il y en a m'a empeſché d'en écrire aucun. Ce que dit Catulle d'un parfum exquis eſt agréable par eſtre naïf: *Quand vous le ſentirez, vous prierez les Dieux qu'ils vous faſſent devenir tout nez.*

Tunc perfecta ars, cùm naturam ita exprimit, ut natura ipſa eſſe videatur. *Longin. Sect. 19.*

Quod tu cùm olfacies, Deos rogabis Totum ut te faciant, Fabulle, naſum.

Nous avons des Poétes, repliqua Philanthe, qui ne le cedent guéres en naïveté à Ovide ni à Catulle, & j'en ay connu un qui a fait en ce genre un trés-joli Madrigal ſur la fortune d'un Homme de mérite:

Elevé dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je diſois, A quoy ſers-tu,
Pauvre & ſterile vertu?
Ta droiture & tout ton zele,
Tout compté, tout rabatu,
Ne valent pas un feſtu.
Mais voyant que l'on couronne
Aujourd'huy le grand Pomponne,
Auſſitoſt je me ſuis teû:
A quelque choſe elle eſt bonne.

Une Epitaphe de la façon de Scarron finit par

Digitized by Google

par une naïveté merveilleuſe :

Cy giſt qui fut de belle taille,
Qui ſçavoit danſer & chanter,
Faiſoit des vers vaille que vaille,
Et les ſçavoit bien réciter.
Sa race avoit quelque antiquaille,
Et pouvoit des Héros compter;
Meſme il auroit donné bataille,
S'il en avoit voulu taſter.
Il parloit fort bien de la guerre,
Des cieux, du globe de la terre,
Du Droit Civil, du Droit Canon,
Et connoiſſoit aſſez les choſes
Par leurs effets & par leurs cauſes:
Eſtoit-il honneſte homme? oh, non!

Mais peut-eſtre que le plus naïf de tous nos Poétes eſt le Chevalier de Cailly, qui déguiſa ſon nom en donnant ſes vers au public ſous le titre de *Petites Poéſies du Chevalier d'Accilly.*

Ces *Petites Poéſies* ſont pleines de naïvetez, & on y reconnoiſt bien le Poéte, qui avec de l'eſprit eſtoit l'homme du monde le plus naturel, & qui avoit le plus de candeur.

Son Quatrain ſur l'étimologie du mot d'*Alfana*, qu'un Sçavant faiſoit venir d'*Equus*, ne m'eſt jamais ſorti de la mémoire:

Digitized by Google

*Alfana vient d'*Equus *ſans doute :*
Mais il faut avoüër auſſi,
Qu'en venant de là juſqu'icy,
Il a bien changé ſur la route.

Il m'en revient un autre qui marque ſon deſintéreſſement d'une maniére bien naïve :

Quand je vous donne ou vers ou proſe,
Grand Miniſtre, je le ſçay bien,
Je ne vous donne pas grand' choſe :
Mais je ne vous demande rien.

On diroit, interrompit Eudoxe, que ces Quatrains ſoient de Gombaud, tant ils ont de ſon air : témoin celuy-cy qui eſt un chef-d'œuvre en naïveté :

Colas eſt mort de maladie :
Tu veux que j'en pleure le ſort :
Que diable veux tu que j'en die ?
Colas vivoit, Colas eſt mort.

Aprés tout, reprît Philanthe, ces penſées, toutes naïves qu'elles ſont, ne laiſſent pas d'avoir un peu d'antitheſe.

Je ne vous donne pas grand' choſe,
Mais je ne vous demande rien.
Colas vivoit, Colas eſt mort.

Digitized by Google

Donner, demander, vivre, mourir, fait un petit jeu qui égaye la chose. La naïveté, dît Eudoxe, n'est pas ennemie d'une certaine espece d'antitheses, qui ont de la simplicité selon Hermogene, & qui plaisent mesme d'autant plus qu'elles sont plus simples : elle ne hait que les antitheses brillantes, & qui joüent trop.

Simplicia habent etiam suum acumen, suas argutias. *Gaspar Laurent. Comment. in Tract. Hermog. de Formis Orat.*

Mais n'avez-vous point remarqué, ajoûta-t-il, que les idées tristes, telle qu'est l'idée de la mort, n'empesche pas qu'une pensée ne plaise beaucoup ? Comme les tempestes, les batailles sanglantes, les bestes farouches charment dans un tableau, au lieu d'effrayer, si elles sont bien représentées & bien peintes : ainsi les objets les plus pitoyables ont de quoy plaire s'ils sont bien conceûs & bien exprimez. Car, selon la doctrine d'Aristote, tout ce qui sera imité parfaitement, sera agréable, quand mesme ce seroit quelque chose d'affreux. Le plaisir qu'on a de voir une belle imitation, ne vient pas précisément de l'objet, mais de la réflexion que fait l'esprit, qu'il n'y a rien en effet de plus ressemblant : de sorte qu'il arrive en ces rencontres qu'on apprend je ne sçay quoy de nouveau qui pique & qui plaist.

Ipsa ἀφέλεια simplex & inaffectata habent quemdam purum qualis etiam in fœminis amatur ornatum. *Quintil. lib. 8. c. 3.*

Rhet. lib. 1. c. 11.

C'est dans cette veûë qu'un excellent Philosophe, qui joint toute la politesse de nostre langue avec une profonde connoissance de la na-

ture, dit à un illustre Chancelier, en luy dé-
» diant *les Caractéres des Passions*, Que les desordres
» & les vices qu'il met sous sa protection, ne sont
» pas de la nature de ceux qui craignent la sévé-
» rité des loix; que ce n'en sont que les images
» & les figures, qui peuvent estre receûës comme
» celles des monstres & des tyrans, & qui ne luy
» doivent pas estre moins agréables à voir que les
» portraits des vaincus ont accoustumé de l'estre
» aux vainqueurs.

Je m'estois apperceû il y a long-temps, dit Philanthe, que les pensées qui représentent des choses fâcheuses peuvent plaire, mais je n'en sçavois pas la raison; & je vois bien à cette heure pourquoy les *Tristes* d'Ovide plaisent tant, sans parler des piéces dramatiques anciennes & modernes, qui nous divertissent en nous arrachant des pleurs.

C'est pour la mesme raison, repliqua Eudoxe, que les endroits de Virgile les plus douloureux & les plus funestes font tant de plaisir aux lecteurs. La mort de Didon a un charme particulier; & cette Reine malheureuse occupe agréablement l'esprit, quand toute éplorée, & le visage couvert d'une pasleur mortelle, elle monte sur son bûcher, qu'elle tire l'épée dont elle veut se percer le sein, & qui ne luy a pas esté donnée pour un tel usage: quand preste à se tuër elle-

Non hos quæsitum munus in usus.

mesme, elle fond en larmes à la veüe des présens qu'elle a receûs du Prince Troyen, si doux & si chers dans le temps que les destins luy estoient propices. Quand enfin aprés avoir déclaré, en soupirant, qu'elle seroit heureuse si les navires de Troye n'avoient jamais touché les bords de Carthage, elle dit dans un transport furieux : *Quoy, mourir sans se venger!* Puis un reste d'amour se meslant à la rage & à la douleur : *Mais mourons*, ajoûte-t-elle. *C'est ainsi qu'il me faut périr. Que le Cruel voye au moins de la mer les flammes de mon bûcher, & emporte avec soy des asseûrances de ma mort.*

Dulces exuviæ dum fata Deusque sinebant.

Moriemur inultæ? Sed moriamur, ait. Sic, sic juvat ire sub umbras. Hauriat hunc oculis ignem crudelis ab alto Dardanus, & nostræ secum ferat omina mortis. *Æneid. Lib. 4.*

Voilà effectivement une passion bien touchée, dît Philanthe, & je ne croy pas qu'on puisse rien voir de mieux peint. Voicy un autre portrait plus en petit, repliqua Eudoxe, mais presque aussi agréable, tout triste qu'il est. C'est la description que Virgile fait des Amans qui sont aux enfers où descend Enée. Le Poéte établit leur demeure dans des lieux arrosez de larmes, & qui se nomment les campagnes pleurantes. *Là*, dit-il, *ceux que l'amour a tourmentez & fait mourir cruellement, suivent des routes solitaires, & se cachent sous un bois de myrthe : les chagrins ne les abandonnent pas dans le séjour mesme de la mort.*

Hic quos durus amor crudeli tabe peredit, Secreti celant calles, & myrtea circum Sylva tegit : curæ non ipsa in morte relinquunt. *Æneid. lib. 6.*

Cette derniére pensée me plaist beaucoup, repartit Philanthe, & rien à mon gré ne mar-

Digitized by Google

que mieux jusques où vont les peines que cause une si folle passion.

Virgile, reprit Eudoxe, pense toûjours agréablement, aussi-bien qu'Homere, qui est, selon les Sçavans, le Pere des graces, & dont parle ainsi l'Auteur de *l'Art Poëtique* François.

Ille elegantiarum omnium pater Homerus. *Casaub.*

On diroit que pour plaire, instruit par la nature,
Homere ait à Venus dérobé sa ceinture:
Son livre est d'agrémens un fertile tresor,
Tout ce qu'il a touché se convertit en or;
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace,
Par tout il divertit, & jamais il ne lasse.

Mais nous n'aurions jamais fait si nous voulions remarquer ce qu'il y a d'agréable dans l'un & dans l'autre; & puis il faut que je vous parle d'une troisiéme espece de pensées, qui avec de l'agrément ont de la délicatesse, ou plûtost dont tout l'agrément, toute la beauté, tout le prix vient de ce qu'elles sont délicates.

Ah dites moy, je vous prie, repliqua Philanthe, ce que c'est précisément que délicatesse! on ne parle d'autre chose, & j'en parle à toute heure moy-mesme sans bien sçavoir ce que je dis, ni sans en avoir une notion nette. Je sçay seulement qu'il y a de bons esprits, comme de bons Peintres, qui ne sont point délicats. Les ouvrages de Rubens, au rapport des

maiſtres de l'art, ſentent plus le génie Flamand que la beauté de l'Antique; & quoy-qu'il y euſt de la vivacité & de la nobleſſe en tout ce qu'il faiſoit, ſes figures eſtoient plus groſſiéres que délicates: au lieu que les tableaux de Raphaël ont avec beaucoup de grandeur, des graces inimitables, & toute la délicateſſe poſſible.

La délicateſſe dans le propre, repartit Eudoxe, eſt plus aiſée à définir que dans le figuré. Si vous me demandiez ce que c'eſt que délicateſſe en matiére de parfum, de viande, de muſique: je pourrois peut-eſtre vous contenter, en diſant qu'un parfum délicat eſt un parfum dont les parties ſont ſubtiles, & qui n'enteſte jamais; qu'une viande délicate eſt celle qui ayant peu de maſſe & beaucoup de ſuc, flatte le gouſt, & ne charge point l'eſtomac; qu'une muſique délicate eſt un concert de voix & d'inſtrumens qui ne font que chatoüiller les oreilles, & qui n'excitent que des mouvemens doux dans le cœur. Mais quand vous me demandez ce que c'eſt qu'une penſée délicate, je ne ſçay où prendre des termes pour m'expliquer. Ce ſont de ces choſes qu'il eſt difficile de voir d'un coup d'œil, & qui à force d'eſtre ſubtiles nous échapent lors que nous penſons les tenir. Tout ce qu'on peut faire, c'eſt de les regarder de prés, & à diverſes repriſes, pour parvenir peu à peu

à les connoiſtre. Tâchons donc de nous former quelque idée de la délicateſſe ingénieuſe, & ſur tout ne nous contentons pas de dire qu'une penſée délicate eſt la plus fine production, & comme la fleur de l'eſprit: car ce n'eſt rien dire; & dans un ſujet ſi difficile on ne ſe tire pas d'affaire avec un ſynonyme, ou avec une métaphore.

Rerum natura nuſquam magis quàm in minimis tota. *Plin. lib. 11. c. 2.*

Il faut, à mon avis, raiſonner de la délicateſſe des penſées qui entrent dans les ouvrages d'eſprit, par rapport à celle des ouvrages naturels. Les plus délicats ſont ceux où la nature prend plaiſir à travailler en petit, & dont la matiére preſque imperceptible fait qu'on doute ſi elle a deſſein de montrer ou de cacher ſon adreſſe: telle eſt un inſecte parfaitement bien formé, & d'autant plus digne d'admiration, qu'il tombe moins ſous la veûë, ſelon l'Auteur de l'Hiſtoire naturelle.

In arctum coacta rerum naturæ majeſtas, multis nulla ſui parte mirabilior. *Idem, lib. 37. proœm.*

Diſons par analogie qu'une penſée où il y a de la délicateſſe a cela de propre, qu'elle eſt renfermée en peu de paroles, & que le ſens qu'elle contient n'eſt pas ſi viſible ni ſi marqué: il ſemble d'abord quelle le cache en partie, afin qu'on le cherche, & qu'on le devine; ou du moins elle le laiſſe ſeulement entrevoir, pour nous donner le plaiſir de le découvrir tout-à-fait quand nous ayons de l'eſprit. Car comme il

Auditoribus grata ſunt hæc, quæ cùm intellexerint, acumine ſuo delectantur; & gaudent non quaſi audiverint, ſed quaſi invenerint. *Quintil. lib. 8. c. 2.*

il faut avoir de bons yeux, & employer mesme ceux de l'art, je veux dire les lunettes & les microscopes, pour bien voir les chefs-d'œuvres de la nature; il n'appartient qu'aux personnes intelligentes & éclairées de pénétrer tout le sens d'une pensée délicate. Ce petit mystere est comme l'ame de la délicatesse des pensées, en sorte que celles qui n'ont rien de mysterieux ni dans le fonds, ni dans le tour, & qui se montrent toutes entiéres à la premiére veûë, ne sont pas délicates proprement, quelque spirituelles qu'elles soyent d'ailleurs. D'où l'on peut conclure que la délicatesse ajoûte je ne sçay quoy au sublime & à l'agréable, & que les pensées qui ne sont que nobles ou jolies ressemblent en quelque façon à ces Héroïnes ou à ces Bergeres de Roman qui n'ont sur le visage ni masque ni crespe; toute leur beauté saute aux yeux dés qu'elles se présentent. Je ne sçay si vous m'entendez: je ne m'entends presque pas moy-mesme, & je crains à tous momens de me perdre dans mes réflexions.

Je vous entends, ce me semble, repliqua Philanthe, & je ne vous admire guéres moins que Pline admiroit les ouvrages de la nature, tant je trouve que vous raisonnez juste sur une matiére si abstraite. Je vous quitte de vostre admiration, dît Eudoxe; il suffit que vous conce-

viez à peu prés ce que je veux dire: mais les éxemples vous le feront peut-estre mieux comprendre que mes paroles.

La premiére pensée qui me revient en ce genre-là, est du Panégyrique de Pline. Le Panégyriste dit à son Prince qui avoit refusé longtemps le titre de Pere de la patrie, & qui ne voulut le recevoir que quand il crut l'avoir mérité: *Vous estes le seul à qui il est arrivé d'estre Pere de la Patrie, avant que de le devenir.*

Soli omnium contigit tibi, ut Pater Patriæ esses, antequam fieres.

Le Cardinal Bentivogle, interrompit Philanthe, a eû presque la mesme idée sur la dignité de Grand d'Espagne, en parlant du Marquis de » Spinola. Sa naissance illustre & son grand mé- » rite l'avoient fait Grand d'Espagne avant qu'il » le fust. L'Italien a un tour qu'on ne peut rendre en François: *E per nobiltà di sangue, & per eminenza di merito, portò seco in Ispagna il Grandato, anche prima di consequirlo.*

Le Cardinal, reprit Eudoxe en riant, pourroit bien avoir un peu volé le Consul: mais ne le chinanons pas là-dessus, & faisons-luy honneur de sa pensée autant qu'à Pline de la sienne. Elles ont toutes deux de la finesse, & laissent plus de choses à penser qu'elles n'en disent: car pour ne parler que de celle du Panégyriste de Trajan, je conçois, si j'ay de l'intelligence & de la pénétration, que les autres Prin-

ces prenoient le nom de Pere de la Patrie dés qu'ils commençoient à regner; que Trajan, & plus modeste & plus équitable qu'eux, ne le prit qu'aprés s'en estre rendu digne par le soin qu'il eût de sauver l'Empire, & par l'amour qu'il porta à ses sujets; enfin qu'il estoit le Pere de la Patrie dans le cœur de tout le monde avant qu'on luy en donnast la qualité & le nom.

Ce Panégyrique si ingénieux & si éloquent, poursuivit Eudoxe, a d'autres pensées délicates: mais pour vous les dire, il faut que je consulte mon recueïl. En voicy une sur ce que le fleuve qui rendoit l'Egypte fertile par ses inondations réglées, ne s'estant point débordé une fois, Trajan envoya des bleds en abondance au secours des peuples qui n'avoient pas de quoy vivre: *Le Nil n'a jamais coulé plus abondamment pour la gloire des Romains.*

Nilus Ægypto quidem sæpè, sed gloriæ nostræ nunquam largior fluxit.

Voicy un autre trait pour le moins aussi délicat à l'occasion des jardins & des maisons de plaisance qui avoient toûjours esté aux Empereurs, & que les particuliers possedoient alors. *Les fontaines, les fleuves, les mers ne servent pas aux plaisirs d'un homme seul. Il y a dans le monde quelque chose qui ne vous appartient pas, & le patrimoine des Césars est moins étendu que leur empire.* Il ajoûte, pour faire entendre que ces beaux

Non unius oculis flumina, fontes, maria deserviunt: est quòd Cæsar non suum videat, tandemque imperium Principum quàm patrimonium majus est.

Tanta benignitas Principis, tanta securitas temporum est, ut ille nos principalibus rebus existimet dignos, nos non timeamus quod digni esse videmur.

jardins, ces magnifiques maisons s'achetoient librement, & que la possession en estoit paisible. *La bonté du Prince est si grande, & les temps sont si heureux sous son Regne, qu'il nous croit dignes des choses qui ne convenoient qu'aux Empereurs, & que de nostre costé nous ne craignons pas d'en paroistre dignes.*

Cùm jam pridem novitas adulatione consumpta sit, non alius erga te novus honor superest, quàm si aliquando de te tacere audeamus.

Rien au reste n'est pensé plus finement que ce que Pline dit à son Prince vers la fin du Panégyrique: *La flatterie ayant épuisé il y a long-temps toutes les nouvelles maniéres de loüër les Grands, la seule qui reste pour célébrer vos vertus est d'oser s'en taire.*

Un Homme de qualité que nous connoissons, & qui tourne ses pensées le plus délicatement du monde, interrompit Philanthe, n'a-t-il pas imité Pline en écrivant dans ses Mé-» moires, qu'il faut dire les mesmes choses, ou se » taire sur les belles actions du Roy; qu'il en fait » plus de nouvelles tous les jours qu'il n'y a de » tours differens en nostre langue pour les loüër » dignement? Celuy dont vous parlez, repliqua Eudoxe, n'a peut-estre pas leû le Panégyrique de Trajan, non plus qu'une Epitre adressée au Cardinal de Richelieu, dans laquelle un Ecrivain du regne passé le flatte en ces termes qui » me sont demeurez dans la mémoire. Nos for-» ces defaillent à mesure que vos merveilles crois-

ſent ; & comme l'on a dit autrefois d'un vail- «
lant homme, qu'il ne pouvoit plus recevoir de «
bleſſures que ſur les cicatrices de celles qu'il a- «
voit receûës, vous ne ſçauriez eſtre loûé que «
par des redites ; puis que la vérité qui a des bor- «
nes a dit pour vous tout ce que le menſonge «
qui n'en connoiſt point a inventé pour les au- «
tres. «

Mais je reviens au Panégyriſte ancien, & je ne ſçay ſi ce qu'il dit ſur l'entrée de Trajan dans Rome n'eſt point auſſi fin que ce que je vous diſois tout à l'heure. *Les uns publioient aprés vous avoir veû, qu'ils avoient aſſez vécu ; les autres qu'ils devoient encore vivre.*

Alii ſe ſatis vixiſſe, te viſo, te recepto ; alii nunc magis eſſe vivendum prædicabant.

Ciceron ne dit-il pas quelque choſe de ſemblable en loûant Céſar, repartit Philanthe ? Je devine ce que vous voulez dire, reprît Eudoxe, & j'ay marqué icy l'endroit. Ciceron parle à Céſar meſme en ces termes : *J'ay entendu avec peine la belle & ſage parole qui vous eſt échapée plus d'une fois, que vous avez aſſez vécu pour la nature & pour la gloire. Peut-eſtre que vous avez aſſez vécu pour la nature, & j'ajoûte pour la gloire, ſi vous voulez ; mais ce qui eſt plus important, vous avez certainement peu vécu pour la Patrie.*

Illam tuam præclariſſimam & ſapientiſſimam vocem invitus audivi : ſatis te diu vel naturæ vixiſſe, vel gloriæ : ſatis, ſi ita vis naturæ fortaſſe ; addo etiam, ſi placet, gloriæ : at quod maximum eſt, Patriæ certé parum.
Or. pro Ligar.

Il s'explique encore d'une autre maniére ſur le meſme ſujet : *J'ay ſouvent oüi dire que vous*

Sæpè venit ad aures meas te idem iſtud ni-

mis crebro : satis te tibi vixisse : credo, si tibi soli viveres, aut si tibi etiam soli natus esses. *Ibid.*

disiez à toute heure que vous aviez assez vécu pour vous. Je le croy, si vous viviez pour vous seul, ou que vous fussiez né pour vous seul.

L'Idylle qu'on fit il y a deux ans pour estre chantée dans l'orangerie de Seaux, repliqua Philanthe, a une pensée dont je suis plus touché que de celles de César & de Cicéron. La paix que le Roy venoit de donner à toute l'Europe estoit le sujet de l'Idylle, & voicy l'endroit qui me touche par rapport à ce que vous venez de dire.

Qu'il regne ce Héros, qu'il triomphe toûjours ;
Qu'avec luy soit toûjours la paix ou la victoire ;
Que le cours de ses ans dure autant que le cours
De la Seine & de la Loire :
Qu'il regne ce Héros, qu'il triomphe toûjours,
Qu'il vive autant que sa gloire !

Rien n'est plus beau, ni plus naturel, repartit Eudoxe ; & ce *qu'il vive autant que sa gloire*, a beaucoup de délicatesse.

Mais j'ay oublié de vous dire une pensée délicate qui est au commencement du Panégyrique de Pline, & par laquelle il semble que je devois commencer, si la conversation n'estoit plus libre qu'un discours réglé. C'est sur ce que Trajan fut adopté par

Nerva, & élevé au trosne des Césars lors qu'il estoit éloigné de Rome. *La posterité croira-t-elle qu'il n'ait point fait d'autre démarche pour estre Empereur que de mériter l'Empire, & d'obéir en le recevant?*

Credentne posteri, nihil ipsum, ut Imperator fieret, agitasse, nihil fecisse, nisi quod meruit, & paruit?

Un autre Panégyriste ancien prend le mesme tour en parlant à l'Empereur Théodose, & voicy sa pensée, si je ne me trompe: *La postérité pourra-t-elle croire que dans nostre siécle il se soit fait une chose qui n'a point eû d'imitateur dans les siécles suivans, ni d'éxemple dans les siécles précedens? Mais quiconque aura sceû quelle estoit vostre vie, & vostre conduite, ne doutera pas que celuy qui devoit regner de la sorte, n'ait refusé l'Empire.*

Credetne hoc olim ventura posteritas, & præstabit nobis tam gloriosam fidem, ut nostro demum seculo annuat factum quod tantis infra supraque temporibus nec invenerit æmulum, nec habuerit exemplum? Sed qui vitæ tuæ sectam, rationesque cognoverit, fidei incunctanter accedet, nec abnuisse dubitabit imperium sic imperaturum. *Panegyr. Pacat.*

Les Modernes au reste, continua Philanthe, ne pensent guéres moins finement que les Anciens sur la créance de la postérité, au regard de l'incroyable; & je sçay là-dessus deux ou trois pensées que je ne puis m'empescher de vous dire: aussi-bien est-il juste que vous respiriez un peu.

Marigny qui avoit l'esprit si délicat, & qui faisoit de si jolies choses, est peut-estre le premier qui dans nostre Langue a mis en œuvre la foy, ou l'incredulité de nos descendans sur les évenemens merveilleux du Regne de Loûïs XIV. Ecoutez son Madrigal.

Les Muses à l'envi travaillant pour la gloire
De Loüis le plus grand des Rois
Orneront de son nom le Temple de Mémoire:
Mais la grandeur de ses exploits,
Que l'esprit humain ne peut croire,
Fera que la postérité,
Lisant une si belle histoire,
Doutera de la vérité.

Voiture avoit dit presque le mesme en prose avant Marigny, interrompit Eudoxe; & je vous prie de m'écouter à mon tour, ou de lire vous-mesme l'endroit que voicy dans la Lettre au Duc d'Anguien sur la prise de Dunkerque. Philanthe leût ce qui suit:

» Pour moy, Monseigneur, je me réjoüis de
» vos prosperitez comme je dois: mais je prévois
» que ce qui augmente vostre réputation présente
» nuira à celle que vous devez attendre des autres
» siécles, & que dans un petit espace de temps
» tant de grandes & importantes actions les unes
» sur les autres rendront à l'avenir vostre vie incroyable, & feront que vostre histoire passera pour un Roman à la postérité.

Je tombe d'accord, dît Philanthe, que c'est-là la pensée du Madrigal de Marigny: mais j'en sçay un autre dont la pensée est fort differente, & par lequel la Sapho de nostre temps excite nos Poétes à loüer le Roy.

Vous

Digitized by Google

Vous à qui les neuf Sœurs au milieu du repos
Ont appris à chanter les hauts faits des Héros,
A nostre Conquerant venez tous rendre hommage :
Par des vers immortels célébrez son courage,
Et n'apprébendez pas que la posterité
Puisse vous accuser de l'avoir trop vanté:
Quoy que vous puissiez dire en publiant sa gloire,
Vous le ferez moins grand que ne sera l'histoire.

Cela est pensé avec beaucoup de délicatesse, dît Eudoxe, & cela me remet en l'esprit une belle Epitre au Roy. Vous me prévenez reprît Philanthe, & j'allois vous dire l'endroit que vous avez en veûë; car je le sçay par cœur.

Je n'ose de mes vers vanter icy le prix :
Toutefois si quelqu'un de mes foibles écrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-estre pour ta gloire aura-t-il son usage;
Et comme tes exploits étonnant les lecteurs
Seront à peine crus sur la foy des Auteurs :
Si quelque esprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour, pour les rendre croyables,
Boileau qui dans ses vers pleins de sincérité
Jadis à tout son siécle a dit la vérité,
Qui mit à tout blasmer son étude & sa gloire,
A pourtant de ce Roy parlé comme l'histoire.

Il ne se peut rien imaginer de plus délicat sur

Digitized by Google

ce ſujet, dît Eudoxe. Mais, reprît Philanthe, il me reſte encore à vous dire là-deſſus le Sonnet d'un autre Académicien qui tient la plume dans l'Académie, & qui ne réuſſit pas moins en vers qu'en proſe. C'eſt au Roy que le Poéte parle.

Lors que les ſeuls travaux ſont tes plus doux emplois ;
Que d'éxemples fameux tu remplis noſtre hiſtoire ;
Qu'avec tant de vigueur, de ſuccés & de gloire,
Seul de ton vaſte Etat tu ſoûtiens tout le poids.

Lors que pour coup d'eſſai de tes nobles exploits
On te voit ajoûter victoire ſur victoire,
Que par cent actions tu ternis la mémoire
Des plus grands Conquérans & des plus ſages Rois.

Quel eſt ton but, LOUIS, *& que penſes-tu faire,*
Tu te flattes en vain d'une belle chimére,
Si par là tu prétends à l'immortalité ?

Tant de faits audeſſus de la portée humaine
Comment ſeront-ils crus de la poſtérité ;
Si nous qui les voyons, ne les croyons qu'à peine ?

Cela eſt beau & délicat comme vous voyez. Un Critique auſſi ſévere que Phyllarque, repliqua Eudoxe, ne ſeroit pas de voſtre gouſt, ni du mien. Ce Phyllarque impitoyable ſe moque de

Balzac, & s'emporte contre luy, jusques à luy dire des injures, parce qu'il avoit dit à un grand Ministre : *Les actions de vostre vie sont telles que nous avons peine à les croire aprés les avoir veuës.* Nous pouvons dire des grandes actions, s'écrie « le Censeur, que nous aurions peine à les croire « si nous ne les avions veuës : mais de dire qu'el- « les nous sont incroyables aprés les avoir veuës, « cela est fat; car nul ne peut ne pas croire ce « qu'il est asseûré d'avoir veû : quand ce seroit les « faits d'armes d'Amadis de Gaules, nous les croi- « rions, & n'en douterions nullement, si nous y « avions esté présens. C'est donc sottement par- « ler, ajoûte Phyllarque, que de dire à un grand « Personnage que ses actions sont telles que nous « avons peine à les croire aprés les avoir veuës. « Ce qui se pourroit dire malaisément des char- « mes & des enchantemens d'Urgande la décon- « nuë. «

Le Censeur de Balzac, dit Philanthe, me paroist outré & malhonneste en cette rencontre. Du moins il chicane, repliqua Eudoxe, & chicane peut-estre mal à propos. A la vérité dans le discours familier nous dirions : *Je ne croirois pas cela, si je ne l'avois veû.* Mais l'éloquence ne parle pas comme le peuple ; & on peut dire sans difficulté, pour faire sentir que des choses sont surprenantes & extraordinaires, *J'ay peine à les*

croire aprés les avoir veuës. L'un est bien plus beau, plus figuré, & plus fin que l'autre. D'ailleurs une pensée peut estre fort bonne en vers qui ne l'est pas tout-à-fait en prose ; & celle du Sonnet préparée & amenée comme elle est, n'a rien à mon gré qui doive déplaire.

Cependant il faut avoûër que ces pensées sur la foy de la postérité, au regard des événemens qui paroissent incroyables, commencent à s'user ; & qui voudroit maintenant s'en servir, ne plairoit guéres. Les plus belles choses, à force d'estre dittes & redittes, ne piquent plus, & cessent presque d'estre belles : c'est la nouveauté, ou le tour nouveau que Ciceron loûë dans les pensées de Crassus, qui donne du lustre & du prix aux nostres.

Ne trouvez-vous pas, dît Philanthe, qu'une certaine pensée que je vois par tout sur la modération de nostre invincible Monarque, est de la nature de celles qui commencent à vieillir ? C'est qu'aprés avoir dompté tous ses ennemis, il s'est surmonté luy-mesme, & a triomphé de son propre cœur. La pensée est belle, repartit Eudoxe ; mais je ne voudrois plus m'en servir : elle sera bientost, si je ne me trompe, comme celle qu'on trouve en plusieurs endroits, & qui s'applique d'ordinaire aux grands hommes qui excellent en leur profession, & dont le der-

nier ouvrage eſt le plus parfait: *Aprés avoir ſur paſſé tous les autres, il s'eſt ſurpaſſé luy meſme.* Ciceron en eſt l'inventeur dans l'éloge de Craſſus; & Voiture eſt peut-eſtre un des premiers qui s'en eſt ſervi en noſtre langue au ſujet de Balzac, à qui il dit: Je n'ay rien veû de vous depuis voſtre départ qui ne m'ait ſemblé audeſſus de ce que vous avez jamais fait, & par ces derniers ouvrages vous avez gagné l'honneur d'avoir ſurmonté celuy qui a paſſé tous les autres.

Cæteros à Craſſo ſemper omnes, illo autem die etiam ipſum à ſe ſuperatum. *De Or. l. 3. c. 1.*

Mais une penſée encore bien uſée, quelque délicate qu'elle ſoit, c'eſt que le Roy a vaincu la victoire meſme, du moins eſt-elle bien ancienne: & de ce coſte-là, ajoûta-t-il en ſouriant, on ne peut pas douter de ſa nobleſſe, à en juger par les regles de la généalogie. Un ancien Panégyriſte loûë Théodoſe d'eſtre vainqueur de la victoire, & d'avoir quitté avec les armes tous les ſentimens de vengeance. Ce n'eſtoit pas meſme une penſée fort nouvelle du temps de Théodoſe: Ciceron l'a je croy inventée, & c'eſt dans une de ſes Oraiſons qu'elle me paroiſt toute neuve; encore ne ſçay-je ſi eſtant répetée deux fois au meſme endroit, elle n'eſt point uſée la ſeconde fois, ou du moins ſi à la fin elle ne perd pas en quelque façon cette fleur de nouveauté qu'elle avoit au com-

Tu ipſius victoriæ victor omnem eum armis iram deposuiſti. *Pacat.*

Digitized by Google

mencement. Aprés avoir dit à César, *Vous avez déja vaincu tous les autres vainqueurs par vostre équité & par vostre clémence, mais vous vous estes aujourd'huy vaincu vous-mesme,* il ajoûte : *Vous avez, ce semble, vaincu la victoire mesme, en remettant aux vaincus ce qu'elle vous avoit fait remporter sur eux : car vostre clémence nous a tous sauvez, nous que vous aviez droit comme victorieux de faire perir. Vous estes donc le seul invincible, par qui la victoire mesme, toute fiére & toute violente qu'elle est de sa nature, a esté vaincuë.*

Cæteros quidem omnes victores jam antè æquitate & misericordia viceras : hodierno verò die teipsum vicisti. Ipsam victoriam vicisse videris : rectè igitur unus invictus es, à quo etiam ipsius victoriæ conditio visque devicta est. *Orat. pro Ligar.*

Il y a des pensées sur la victoire & sur la modération du vainqueur qu'on a moins mises en œuvre que celle-là, interrompit Philanthe. Sans parler de ce que dit le Panégyriste mesme de Théodose : *Vous avez fait en sorte que personne ne se croit vaincu lors que vous estes victorieux ;* nous avons entendu dire à un grand Magistrat » dans des Harangues publiques, Que nostre in» vincible Monarque se seroit rendu maistre de » l'Europe, s'il n'eust mieux aimé joindre à la » gloire de pouvoir tout ce qu'il veut, celle de » ne pas vouloir tout ce qu'il peut ; qu'en don» nant la paix à l'Europe il n'a rien perdu de la » gloire de s'en voir le maistre, & que jamais il » n'a si bien fait sentir qu'il l'estoit, ou du moins » qu'il ne tenoit qu'à luy de l'estre.

Fecisti ut nemo sibi victus, te victore, videatur. *Pacat.*

Ce qu'a dit un illustre Académicien, reprit Eudoxe, sur ce que le Roy garantit du pillage une ville riche, exposée à l'insolence du soldat victorieux, n'est guéres moins beau, & n'est point usé : Il ne sçait pas moins se faire obéïr par les siens, que redouter par les ennemis : il ne fait la guerre que pour rendre heureux les peuples en se les assujétissant, & il a trouvé dans la victoire quelque chose de plus glorieux que la victoire mesme.

C'est dans la mesme occasion, repartit Philanthe, qu'un autre Académicien ayant dit au Roy, que les soldats combattirent en héros tant ils furent animez par sa présence ; mais qu'aprés avoir renversé tout ce qui s'estoit opposé à l'impétuosité de leur courage, ils s'arresterent par ses ordres dans la chaleur de la victoire, & qu'il ne luy en cousta qu'une parole pour empescher l'affreuse desolation d'une ville florissante ; il ajoûte : Vous eustes le plaisir de la prendre, & de la sauver au mesme temps ; & vous fustes bien moins satisfait de vous en rendre le maistre, que d'en estre le conservateur.

Ajoûtez à ces pensées, repliqua Eudoxe, celle d'un Panégyrique du Roy, prononcé dans l'Académie lors qu'un grand Archevesque y fut receû. L'Auteur, aprés avoir dit, Le voilà qui marche à la teste de ses armées, qui étonne les

» plus vieux & les plus ſages capitaines par ſa
» conduite, les plus braves, & les plus détermi-
» nez ſoldats par ſa valeur, qui force, qui ga-
» gne, qui inonde Places & Provinces entiéres
» comme un torrent que l'hyver rend meſme
» plus rapide, *dit enſuite :* Sans qu'il manque rien
» à ſa gloire, que ce qui manque toûjours à cel-
» le des Héros, c'eſt qu'on ſe réſout avec peine
» à leur réſiſter & à les attendre, & que leur ré-
» putation laiſſe beaucoup moins à faire à leurs
» armes. La penſée eſt délicate, & n'eſt point
uſée.

Quelquefois, pourſuivit Eudoxe, une petite allégorie fait entendre finement ce que l'on penſe, & un ſeul éxemple vous le fera concevoir. Dans le temps que ce funeſte parti qui prétendoit abolir la Religion de nos peres, & qui vient d'eſtre ruiné par la piété de Loûïs le Grand; dans le temps, dis-je, que ce parti eſtoit redoutable en France; la Cour ménageoit les Huguenots, & les traitoit ſouvent mieux que les Catholiques, juſqu'à venger les moindres injures qu'on faiſoit aux uns, & à laiſſer impunis les outrages les plus atroces qu'on faiſoit aux autres. Sur quoy un Poéte de ce temps-là fit allégoriquement la plainte du bon parti ſous celle d'un chien mort à force de coups:

Pour aboyer un Huguenot
On m'a mis en ce piteux estre :
L'autre jour je mordis un Prestre ,
Et personne ne m'en dît mot.

Quelquefois aussi sans allégorie ni sans fiction l'on s'explique avec délicatesse, & l'on se tire mesme d'un mauvais pas par un trait d'esprit. Aprés la disgrace de Séjan, & lors que tout le monde maudissoit son nom, un Chevalier Romain osa soûtenir ses intérests, & faire profession d'estre son ami : on luy en fit un crime, & voicy de quelle maniére il se disculpe dans Tacite, en parlant à Tibere mesme. *Ce n'est pas à nous, César, à éxaminer le mérite de l'homme que vous élevez audessus des autres ; ni les raisons que vous en avez. Les Dieux vous en ont donné le pouvoir de juger souverainement des choses : il ne nous reste que la gloire de l'obéïssance. Si Séjan a formé des desseins contre le salut de l'Empire, & contre la vie de l'Empereur, qu'on punisse ses mauvais desseins : au regard de l'amitié que nous avons pour luy, & des devoirs que nous luy avons rendus, la mesme raison qui vous justifie, Cesar, nous rend innocens.*

Non est nostrûm æstimare quem supra cæteros & quibus de causis extollas. Tibi summum rerum judicium Dii dedere, nobis obsequii gloria relicta est. Insidiæ in Rempublicam, consilia cædis adversus Imperatorem puniantur : de amicitia & officiis idem finis, & te, Cæsar, & nos absolverit. *Annal. lib. 6.*

Il n'y a pas moins de générosité & de hauteur, que d'habileté & de finesse dans les paroles du Chevalier Romain, repliqua Philanthe ;

Digitized by Google

& cela ressemble à ce que dit Amintas dans Quinte-Curce, lors qu'estant accusé d'avoir eû des liaisons avec Philotas chef de la conjuration découverte, il se défend en la présence d'Aléxandre. *Bien loin, dit-il, de desavoüer l'amitié de Philotas, je confesse que je l'ay recherchée; & trouvez-vous étrange que nous ayions fait la cour à celuy qui possedoit vos bonnes graces, & qui estoit fils de Parménion vostre favori? Certainement s'il en faut dire la vérité, c'est vous, Seigneur, qui nous avez jetté dans l'embaras & dans le péril où nous sommes. Car qui a fait que tous ceux qui vouloient vous plaire couroient à luy, si ce n'est vous-mesme? Vous l'aviez élevé si haut que nous ne pouvions ne pas desirer son amitié, ni ne pas craindre sa haine; & si c'est là un crime, peu sont innocens, que dis-je, personne ne l'est.*

Tu hercule si verum audire vis, Rex, hujus nobis periculi causa es. Quis enim alius effecit ut ad Philotam decurrerent, qui placere vellent tibi? Is apud te fuit, cujus gratiam expetere, & iram timere possemus. Si hoc crimen est, tu paucos innocentes habes, immò hercule neminem. *Lib. 7.*

Mais sçavez-vous, continua Eudoxe, qu'une réflexion subtile & judicieuse tout ensemble contribuë beaucoup à la délicatesse des pensées? Telle est la réflexion de Virgile sur l'imprudence ou la foiblesse d'Orphée, qui en ramenant sa femme des enfers, la regarda, & la perdit au mesme moment. *Folie pardonnable à la vérité; si les Dieux des enfers sçavoient pardonner!*

Cum subita incautum dementia cepit amantem; Ignoscenda quidem: scirent si ignoscere manes. *Georg. lib. 4.*

Quevedo a fait des réflexions fort subtiles sur l'aventure d'Orphée, dit Philanthe, & je sçay

là-dessus de jolis vers de sa façon, que les Espagnols nomment *Redondillas*.

Al infierno el Tracio Orfeo
Su muger baxò a buscar:
Que no pudo a peor lugar
Llevarle tan mal desseo.
Cantò y al mayor tormento
Pusò suspension y espanto,
Mas que lo dulce del canto
La novedad del intento.
El triste Dios ofendido
De tan estraño rigor,
La pena que hallo mayor
Fue boluerlo à ser marido.
Y aunque su muger le diò
Por pena de su pecado:
Por premio de lo cantado,
Perder la facilitò.

Ces réflexions, dît Eudoxe, sont beaucoup plus subtiles que judicieuses, & je suis asseûré que les Dames seront de mon avis. Elles n'approuveront pas du moins qu'Orphée aille chercher sa femme aux Enfers, par la raison qu'un si mauvais dessein que celuy de ravoir sa femme ne put le conduire ailleurs. Elles ne trouveront pas bon sans doute que le Dieu des enfers offensé de ce que les tourmens des malheureux

furent suspendus & charmez plus par l'entreprise nouvelle du Mari que par le chant mélodieux du Musicien, ne trouva point de plus grande peine pour le punir, que de luy rendre sa femme: mais que pour le récompenser de son chant, il luy donna le moyen de la perdre fort aisément. Raillerie à part, continua Eudoxe, il y a en tout cela bien plus de subtilité que de jugement, & ce n'est pas là ce que je demande pour la vraye délicatesse. C'est de ces réflexions qui sont vives & sensées, comme j'ay déja dit, telle qu'est la réflexion de Tacite sur le gouvernement de Galba, & celle de Pline le Jeune sur la liberalité de Trajan envers l'Egypte dans le temps de la disette.

Major privato visus dum privatus fuit, & omnium consensu capax imperii, nisi imperasset. *Histor. lib. 1.*

Il a paru plus grand qu'un homme privé tandis qu'il estoit homme privé; & tout le monde l'auroit cru digne de l'Empire, s'il n'avoit point esté Empereur.

Actum erat de fœcundissima gente, si libera fuisset. *Panegyr. Traj.*

La Province la plus fertile du monde estoit perduë sans ressource, si elle eust esté libre.

La réflexion d'un de nos Orateurs François sur les faits d'armes de Saint Loüis à la bataille de Taillebourg, & celle d'un de nos Poëtes Latins sur la valeur des troupes Françoises au passage du Rhin sont de cette espece.

» Il fit des actions, dit le premier, qui seroient
» accusées de témérité, si la vaillance héroïque
» n'estoit infiniment au dessus de toutes les regles.

L'ennemi, dit le second, foudroye du rivage les cavaliers qui passent. Le fleuve est rapide, & les eaux en sont étrangement agitées. Chose capable d'effrayer, si quelque chose pouvoit donner de la frayeur aux François !

Horrendum ! scirent, si quicquam horrescere Galli.

Ne peut-on pas compter parmi ces réflexions qui ont de la finesse & du sens également, dit Philanthe, celle qui a esté faite sur les disgraces d'Henriette de France Reine d'Angleterre ? O mere, ô femme, ô Reine admirable, & digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre estoient quelque chose ! Oüi sans doute, repartit Eudoxe, & nous pouvons y en ajoûter une de Virgile presque semblable. *J'ay vêcu long-temps, si quelque chose peut estre de longue durée à des mortels.*

Phœbe diu, res si qua diu mortalibus ulla est, Viximus. *Æneid. l. 10.*

La réflexion est belle & morale, interrompit Philanthe, & je ne sçay pourquoy celuy qui la fait dans l'Enéide s'avise de la faire en parlant à son cheval. C'est de la morale perduë, continua-t-il en riant ; à moins que ce cheval qui portoit le nom de Phebus, ne fust descendu de Pégase en droite ligne, & n'eust plus de raison que les autres. Virgile, repartit Eudoxe, a imité Homére, qui dans l'Iliade fait parler Achille à son cheval comme à une personne raison-

nable; & je vous avoüe que le Poéte Latin pouvoit se dispenser de copier en cela le Poéte Grec.

Je ne puis au reste me dispenser moy-mesme de vous dire encore une pensée qui a ce tour fin & judicieux dont nous parlons, c'est sur une Feste de Marly où les personnes de la Cour joüérent & achetérent tout ce qu'ils voulurent sans qu'il leur en coustast rien. La Sapho de nostre siecle dit là-dessus : Le Roy seul perdit tout ce que les autres gagnerent, si toutefois on peut appeller perdre d'avoir le plaisir de donner sans vouloir mesme estre remercié. Rien n'est pensé plus heureusement, & ce qu'elle ajoûte donne encore plus de prix à sa pensée :

Mesme dans les plaisirs il est toûjours Héros.

Mais les réflexions politiques, ou les sentences que l'on mesle dans l'histoire, poursuivit-il, doivent sur tout estre délicates, & je ne puis souffrir ces Historiens qui affectent d'en faire, & qui n'en font que de communes ; car les sentences ne sont que pour réveiller le Lecteur, & pour luy apprendre quelque chose de nouveau : or celles qui n'ont aucune délicatesse, & qui viennent d'elles-mesmes à tout le monde, ne piquent point, & ennuyent beaucoup ; elles irritent mesme en quelque sorte le Lecteur, qui se

fasche qu'on luy dise ce qu'il sçait déja.

Tacite est à mon avis, repliqua Philanthe, de tous les Historiens celuy qui fait le plus de réflexions. Il n'en fait que trop, dît Eudoxe: mais il faut avoüer qu'il y excelle, & que les traits politiques dont sa narration est semée, ont je ne sçay quoy de fin qui récompense la dureté de son stile.

Mariana qui a écrit si polîment & si purement l'Histoire d'Espagne en Latin & en Espagnol, repartit Philanthe, est plein aussi de sentences. Il y a de quoy s'étonner, répliqua Eudoxe, qu'ayant pris Tite-Live pour son modele au regard de la narration & du stile, il se soit formé sur Tacite en ce qui regarde les sentences & les réflexions. Que dis-je, il l'a si bien imité de ce costé-là, que tres-souvent ses pensées sont celles de Tacite toutes pures. J'en ay marqué quelques-unes, & vous en jugerez vous-mesme.

En parlant de Carille Archevesque de Tolede, qui reprit Dom Pedre le cruel de ses débauches, & qui en fut pour cela extrémement haï: il dit que les raisons qu'avoit le Roy de haïr l'Archevesque, estoient d'autant plus fortes qu'elles estoient injustes. Tacite a dit le mesme mot pour mot de la haine secrete que Tibere & Livie portoient à Germanicus.

Odii causæ acriores, quia iniquæ. *Marian. lib. 16. c. 18.*

Anxius occultis in se Patrui Aviæque odiis, quorum causæ acriores, quia iniquæ. *Annal. lib. 1.*

Digitized by Google

Bello civili facto magis quàm consulto opus, nihilque festinatione tutius. Marian. lib. 9. c. 18.

A l'occasion de Ferdinand V. Roy d'Arragon, qui quitta les Estats de Sarragosse pour aller en diligence à Ségovie aussitost qu'il eût appris la mort d'Henri IV. son beaufrere, parce qu'il y avoit un grand parti contre luy pour Jeanne fille d'Henri : Mariana juge qu'il n'y a rien de plus seûr que de se haster dans les dissensions domestiques, où l'éxécution est bien plus néceſſaire que la déliberation. Tacite avoit fait faire la mesme réflexion aux soldats de Vitellius.

Nihil in discordiis civilibus festinatione tutius, ubi facto potius quàm consulto opus esset. Tacit. histor. lib. 1.

Un des Historiens de la guerre de Flandre, qui s'est proposé Tacite pour modele plûtost que Tite-Live, repliqua Philanthe, ne l'a pas si fort volé, ou a esté du moins plus habile à déguiser ses larcins: on ne laisse pas pourtant de les entrevoir quand on s'y applique. Par éxemple, Strada dit que les plus lasches deviennent hardis s'ils s'apperçoivent qu'on les craigne: ne croyez-vous pas que cela soit pris de Tacite, où il dit que la populace se fait craindre, si elle ne craint?

Vilissimo cuique crescit audacia, si se timeri sentiat. Strad. Dec. 1. lib. 5.

Nihil in vulgo modicum, terrere ni paveant. Tacit. Ann. lib. 1.

Mais peut-on douter que l'endroit de la mort de Germanicus & de l'affliction que Tibere & Livie en témoignerent publiquement, ne soit l'original d'une des belles sentences de Strada? Ecoutez Tacite: *Nulles personnes ne s'affligent avec plus d'ostentation de la mort de Germanicus, que*

Periisse Germanicum nulli jactantius mœrent, quàm qui maximè lætantur. Ann. lib. 2.

que celles qui s'en réjoüissent davantage. Ecoutez Strada : *Nulles personnes n'engagent leur foy avec plus d'ostentation que celles qui l'a violent davantage.*

C'est-là imiter plûtost que voler, repartit Eudoxe ; & si Mariana en usoit ainsi, on n'auroit rien à luy reprocher sur ses réflexions. Aprés tout ils ont l'un & l'autre des maximes fines, qu'ils ne doivent peut-estre qu'à eux-mesmes. Selon l'Auteur de l'Histoire d'Espagne, *Presque dans tous les differends qu'ont les Princes entre eux, le plus puissant semble avoir tort, quelque droit qu'il ait.* Selon l'Auteur de l'Histoire de Flandre, *On ne pense jamais que l'aggresseur soit le plus foible.*

Nulli jactantius fidem suam obligant, quàm qui maximè violant. *Decad. 1. lib. 1.*

Ferè in omni certamine qui potentior est, quamvis optimo jure nitatur, injuriam tamen facere videtur. *Lib. 14. c. 4.*

Neque credi aggressurum, qui non sit superior. *Dec. 2. lib. 1.*

Il me semble, repliqua Philanthe, qu'une apparence de faux rend quelquefois la pensée fine. Quelqu'un a dit que les heures sont plus longues que les années : cela est vray dans un sens ; car la durée des heures, au regard de l'ennuy & du chagrin, se fait plus sentir que celle des années, qui ne se mesurent pas comme les heures : mais cela paroist faux d'abord, & c'est cette fausseté apparente qui y met de la finesse.

Une Princesse que nous avons connuë, & qui avoit l'esprit infiniment délicat, disoit que le soleil ne faisoit les beaux jours que pour le peuple. Elle vouloit dire que la présence des personnes cheres, & avec qui on est en commerce, faisoit les beaux jours des honnestes gens,

Digitized by Google

& elle avoit raiſon dans le fonds: car le ſoleil a beau luire, le ciel a beau eſtre ſérein; les jours ſont vilains dés qu'on ne voit pas ce qu'on aime, pour peu qu'on ait de délicateſſe dans le cœur. Cependant la propoſition ſemble fauſſe, & elle n'a de beauté que par là.

Je ſuis tout-à-fait de voſtre avis, repartit Eudoxe, & je pourrois à mon tour vous citer des penſées de ce caractére. Le Renaud du Taſſe, dans le dernier combat de l'armée Chreſtienne avec l'armée Sarraſine, tua plus de gens qu'il ne donna de coups. *Die più morti che còlpi.* Et noſtre ſage Monarque, ſelon un de nos Ecrivains, dit en ſes réponſes plus de choſes que de paroles. L'air **faux**, ou l'ombre du faux rend ces deux penſées délicates: du reſte, on entend ce que ſignifie ce plus là, & on n'y eſt point trompé. D'ailleurs, la vérité s'y rencontre: car abſolument d'un coup on peut tuer plus d'une perſonne, & d'une parole on peut faire entendre plus d'une choſe. Ciceron dit de Thucydide, que dans ſon diſcours le nombre des choſes ſuit preſque celuy des paroles: cela n'eſt pas penſé ſi finement que ce que je viens de dire du Roy, *Il dit plus de choſes que de paroles*, pour ſignifier que ſes réponſes ſont préciſes & pleines d'un tres-grand ſens.

Ita creber eſt rerum frequentia, ut verborum prope numerum ſententiarum numero conſequatur. *De Orat. lib.* 2.

La penſée de Sallufte que Coſtar à pris plaiſir

à traduire, & qu'il a tournée de plusieurs façons, est tout-à-fait dans ce genre : *In maxima fortuna, minima licentia est ;* c'est à dire, suivant les traductions de Costar, Plus les hommes sont « en fortune, & moins se doivent-ils donner de « licence ; plus leur fortune leur permet, & moins « se doivent-ils permettre à eux-mesmes ; & quand « leur puissance n'a point de limites, c'est alors « qu'ils sont obligez d'en donner de plus étroi- « tes à leurs desirs. Pour moy, je dirois plus sim- « plement, afin de garder le tour de la pensée, *dans la plus grande fortune il y a moins de liberté :* mais ne diroit-on pas qu'il est faux que plus on a de pouvoir, moins on ait de liberté ? Cependant si on y regarde de prés, il est vray que les personnes qui ont une puissance absoluë, & que la hauteur de leur condition expose aux yeux de toute la terre, doivent se permettre moins de choses que les autres ; & c'est dans ce sens qu'on a dit que plusieurs choses ne sont pas permises à César, parce que tout luy est permis.

Bell. Jugurth.

Cæsari multa non licent, quia omnia licent. *Senec. Consol. ad Polyb.*

Toutes ces pensées au reste sont de la nature de celles que Séneque nomme coupées & mysterieuses, où l'on entend plus que l'on ne voit ; comme dans ces tableaux dont Pline dit que quoy-qu'il n'y eust rien de mieux peint, & que l'art y fust en sa perfection, les connoisseurs y découvroient toûjours quelque chose

Sunt qui sensus præcidant, & hinc gratiam sperent, si sententia pependerit, & audienti suspicionem sui fecerit. *Senec. Ep. 114.*

In omnibus

ejus operibus intelligitur plus semper quàm pingitur, & cùm ars summa sit, ingenium tamen ultra artem est. *Histor. natur. lib. 35. c. 10.*

que la peinture ne marquoit pas, & trouvoient mesme que l'esprit du Peintre alloit bien plus loin que l'art.

C'est aussi par cette raison, qu'au rapport du mesme Pline, les derniéres piéces des excellens Peintres, & celles qui sont demeurées imparfaites ont mérité plus d'admiration que les tableaux qu'ils avoient finis : car outre qu'en voyant ces piéces qui n'estoient pas achevées, on ne pouvoit s'empescher de regreter les grands Maistres à qui la mort avoit fait tomber le pinceau des mains sur de si rares ouvrages, & que la douleur qu'on ressentoit d'une telle perte faisoit estimer davantage ce qui restoit d'eux, on entrevoyoit tous les traits qu'ils y eussent ajoûté s'ils eussent vécu plus long-temps, & on devinoit jusqu'à leurs pensées.

Quippe in iis lineamenta reliqua, ipsæque cogitationes artificum spectantur. *Ibid. c. 11.*

Quoy qu'il en soit, poursuivit Eudoxe, il y a des pensées délicates qui flattent l'esprit en le suspendant d'abord, & en le surprenant aprés : cette suspension, cette surprise fait toute leur délicatesse. Cela paroist clairement dans une Epigramme Françoise que vous sçavez, sans sçavoir peut-estre pour quoy elle plaist.

Quia nova placent, ideo sententiæ quæ definunt præter opinionem delectant. *Arist. 3. Rhet. c. 11.*

Superbes monumens que vostre vanité
Est inutile pour la gloire,
Des grands Héros dont la mémoire

Mérite l'immortalité !
Que sert-il que Paris aux bords de son canal
Expose de nos Rois ce grand original,
Qui sceût si bien regner, qui sceût si bien combattre?
On ne parle point d'Henri quatre,
On ne parle que du cheval.

Cette chûte à quoy on ne s'attend pas, & qui frappe tout-à-coup l'esprit que les premiéres pensées tiennent suspendu, font comme vous voyez toute la finesse de l'Epigramme.

Un Poéte du siécle d'Auguste, pour faire sa cour à l'Impératrice, & regagner par là les bonnes graces de l'Empereur, disoit que la Fortune, en mettant Livie sur le trosne des Césars, faisoit voir qu'elle n'estoit pas une Déesse aveugle, & qu'elle avoit de bons yeux. Comme on a toûjours oüi dire que la fortune est aveugle, on est surpris de ce qu'elle a des yeux pour connoistre, & pour distinguer le mérite d'une Princesse accomplie.

Fœmina, sed princeps, in qua Fortuna videre Se probat, & cæcæ crimina falsa tulit. *Ovid. lib. 3. de Ponto, Ep. 1.*

On a dit de l'ancienne Sapho, que Mnémosyne l'entendant chanter eût peur que les hommes ne fissent d'elle une dixiéme Muse: on a dit mesme qu'elle l'estoit devenuë. Comme le nombre des Muses estoit limité à neuf, la premiére fois que Sapho fut appellée la dixiéme Muse, au nom de la dixiéme l'esprit fut

saisi de je ne sçay quelle surprise, & demeura un peu en suspens. J'ay dit la premiére fois ; car l'esprit s'est accoustumé à la dixiéme des Muses, & cela est mesme usé maintenant.

Mais plus la suspension dure, plus la pensée semble estre fine. Un Poéte Grec voulant loüër Dercilis qui n'avoit pas moins d'esprit & de sçavoir que de beauté & d'agrément, commence par dire, *Il y a quatre Graces, deux Venus & dix Muses*, & il ajoûte aussitost. *Dercilis est Grace, Venus, Muse.* La premiére proposition tient du paradoxe, & suspend l'esprit ; car on ne compte ordinairement que trois Graces, une Venus, & neuf Muses. Il y a de la délicatesse à en augmenter le nombre pour faire de Dercilis une dixiéme Muse, une seconde Venus, & une quatriéme Grace. C'est une espece d'énigme que le Poéte propose, & qui pique d'autant plus estant expliquée, qu'on en a d'abord moins compris le sens.

Τέσσαρες αἱ Χάριτες, Παφίαι δύο καὶ δέκα Μοῦσαι· Δερκυλὶς ἐν πάσαις Μοῦσα, Χάρις, Παφίη. *Anthol. l. 7.*

Un des plus beaux esprits & des plus honnestes hommes de nostre siécle, repartit Philanthe, a pensé quelque chose de semblable sur la Comtesse de la Suze, & il a exprimé sa pensée en quatre vers Latins qu'il a mis sous le portrait de cette Dame si fameuse. Elle est representée en l'air dans un char, & voicy le sens des vers. *La Déesse qui est portée par les airs, est-ce Junon,*

Quæ Dea sublimi rapitur per inania curru

ou Pallas? N'est-ce point Venus elle-mesme? Si vous considerez sa naissance, c'est Junon; si vous avez égard à ses ouvrages, c'est Minerve. Si vous regardez ses yeux, c'est la mere de l'Amour. Il y a là bien de la délicatesse, poursuivit Philanthe; car enfin les deux premiers vers tiennent l'esprit suspendu comme vous le souhaitez, & les deux derniers ne révelent pas tellement le mystere qu'on n'ait plus rien à deviner. Cela n'est que trop délicat, repartit Eudoxe, ou au moins que trop galant: mais cela est aussi fort élevé, & voilà justement une de ces pensées où la délicatesse & la noblesse se rencontrent ensemble dans un égal degré.

An Juno, an Pallas, num Venus ipsa venit? Si genus inspicias, Juno; si scripta, Minerva: Si spectes oculos, mater Amoris erit.

Au reste, c'est presque la pensée d'Ovide sur Livie: car pour la flatter, & la rendre elle seule digne d'Auguste, il luy donne les mœurs de Junon, & la beauté de Venus. C'est aussi à peu prés celle du Lope de Vegue sur la Princesse Isménie qui estoit également belle & vaillante.

Quæ Veneris formam, mores Junonis habendo Sola est cælesti digna reperta toro. *Lib. 3. de Ponto, Ep. 1.*

Venus era en la paz, Marte en la guerra.

La pensée du Tasse sur Renaud, ce jeune Prince si brave & si beau, repliqua Philanthe, est à mon avis de ce caractére.

S'el vedi fulminar fra l'arme auuolto
Marte lo stimi, Amor se scopre il volto.

J'en tombe d'accord, dît Eudoxe : *Si vous le voyiez combattre dans la meslée, & foudroyer les ennemis, vous le prendriez pour Mars.* Cela ne donne que des idées de sang & de carnage : de sorte que quand le Poéte vient à dire, *S'il leve son casque, on le prendroit pour l'Amour*, on est surpris de cette douceur, de cette beauté qu'on n'attendoit pas. L'image du Dieu de la guerre ne promettoit tout au plus que de la noblesse & de la fierté. Du mélange des fureurs de Mars & des charmes de l'Amour, il se forme je ne sçay quoy qui étonne, & qui flatte en mesme temps.

La délicatesse toute pure, dît Philanthe, est dans une folie ingénieuse de Marot que je n'ay pas oubliée :

Amour trouva celle qui m'est amére,
Et j'y estois, j'en sçay bien mieux le conte.
Bon jour, dît-il, bon jour Venus ma mere :
Puis tout-à-coup il voit qu'il se méconte;
Dont la couleur au visage luy monte,
D'avoir failli honteux, Dieu sçait combien :
Non, non, Amour, ce dis-je, n'ayez honte ;
Plus clairs-voyans que vous s'y trompent bien.

Marot, dît Eudoxe, a une pensée qui approche encore plus de celle du Tasse : c'est au sujet d'une Demoiselle de la Cour de François I. vestuë apparemment comme nos chasseuses d'aujourd'huy,

d'huy, & avec un bonnet en teste.

Sous vos atours bien fournis
D'or garnis,
A Venus vous ressemblez :
Sous le bonnet me semblez
Adonis.

Mais sçavez-vous, continua-t-il, que les vers du Tasse sur Renaud me font souvenir d'un jeune Prince auquel on les a appliquez, & qui n'avoit rien que de grand & que d'aimable ? Je vous entends, repartit Philanthe, & je conviens avec vous de tout le mérite du dernier Duc de Longueville : il estoit tres-bien fait, & avoit sur le visage certains agrémens qui ne se voyent point ailleurs. Son humeur n'estoit pas moins charmante que sa figure, dît Eudoxe, & je ne crois pas qu'on puisse se former l'idée d'un Prince plus commode, ni plus aisé dans le commerce de la vie. On ne l'a presque jamais veû en colére ; on ne luy a jamais entendu dire avec dessein une parole desobligeante. Quelque aversion naturelle qu'il eust pour les sottes gens, il les souffroit patiemment, persuadé d'une des maximes de la Marquise de Sablé, qu'il faut s'accoustumer aux sottises & aux niaiseries d'autruy.

Cela venoit sans doute, dît Philanthe, d'un grand fonds de raison & d'honnesteté, qui se

rencontre rarement avec une grande fortune. Le Duc de Longueville avoit l'ame belle & généreuse, des sentimens héroïques, sur tout une passion ardente pour la gloire, je dis pour la vraye, que les seules actions vertueuses font mériter. Aussi paroissoit-il peu sensible à toute autre chose : toûjours prest de quitter ses plaisirs, dés que son devoir l'appelloit ; & en cela bien différent de Renaud, qu'il fallut retirer par force du palais enchanté d'Armide.

Cependant, repartit Eudoxe, il estoit si ennemi de l'ostentation, & aimoit si peu à se faire valoir, qu'il alloit souvent à une autre extrémité, & se cachoit trop. Je ne sçay, reprît Philanthe, si une modestie excessive est loûable dans un Prince; mais je sçay bien que celuy dont nous parlons estoit si modeste, qu'il rougissoit des loûanges comme les autres rougissent des injures & des reproches. Du reste, véritable en ses actions & en ses paroles, il ne pouvoit voir sans indignation les gens qui se parent d'un faux mérite, & qui s'étudient à tromper le monde par de belles apparences. Ceux qui l'approchoient, & qui luy faisoient la cour, se plaignoient de son air réservé, & mesme un peu froid. Ce n'est pas qu'il fust orgueilleux, ou indifférent : mais c'est que n'estant pas en état de faire du bien selon l'étenduë de son inclination

libérale; par une délicateſſe d'honneur & de probité, il craignoit de donner de vaines eſpérances ſur des démonſtrations d'amitié, qui parmi les Grands d'ordinaire ne ſignifient rien, & n'ont nul effet.

Vous en parlez juſte, dît Eudoxe, & je ſuis aſſeûré que ſi le Duc de Longueville fuſt parvenu au Troſne qu'une nation libre dans l'élection de ſes Rois luy deſtinoit, il auroit eſté plus ouvert, & plus careſſant, parce qu'il euſt pu joindre des graces ſolides à ces marques extérieures d'honneſteté & de bienveillance.

Auſſi perſonne ne connoiſſoit mieux, & ne pratiquoit plus purement le parfait uſage de la libéralité. Le mérite, les beſoins, la reconnoiſſance luy ſervoient & de motif & de regle pour donner; mais il avoit un ſoin particulier de cacher ſes dons: & l'on ſçait qu'ayant fait des gratifications conſidérables à quelques perſonnes, il leur fit promettre ſous la foy du ſecret de n'en dire jamais rien.

Il avoit de la diſcrétion & de la fidélité dans les moindres choſes; & en matiére de ſecret, il eſtoit religieux juſqu'au ſcrupule, juſqu'à la ſuperſtition, ſi j'oſe uſer de ce terme. Mais que dirons-nous de ſon eſprit & de ſon courage? L'un & l'autre ſont audeſſus de nos paroles, repliqua Philanthe. En effet, avons-nous veû de nos jours

un esprit plus délicat, plus poli, plus cultivé, & plus solide que le sien? Quelle en estoit la pénétration, la justesse, & l'étenduë? Il avoit aquis toutes les belles connoissances qu'un honneste homme doit avoir: il parloit de tout avec capacité, sans faire le capable; & dans les ouvrages qui tomboient entre ses mains, rien n'échapoit à sa critique fine & judicieuse.

Sa valeur, repartit Eudoxe, surpassoit toutes ses autres qualitez. Il aimoit la guerre avec d'autant plus de passion, qu'il ne cherchoit à se distinguer du reste des hommes que par des actions de courage: mais il estoit si intrépide, qu'il ne sentoit pas mesme d'émotion à la veûë des plus grands périls. Les Vénitiens l'ont admiré plus d'une fois en Candie combattant les Infidelles de prés, & toûjours maistre de luy-mesme dans la chaleur du combat. C'est par là qu'il ressembloit au jeune Héros de *la Jérusalem delivrée.*

Sed vedi fulminar fra l'arme auvolto
Marte lo stimi.

Achevez, repliqua Philanthe:

Amor se scopre il volto.

Ce nom luy convient aussi-bien que celuy de Mars. Du moins, dît Eudoxe, s'il n'estoit pas l'Amour mesme, on ne pouvoit le voir sans l'ai-

mer; & je ne pense point à sa mort que je ne me souvienne de celle du jeune Marcellus, qui estoit si cher aux Romains, & dont la vie fut si courte selon la destinée des amours du peuple Romain, pour me servir du mot de Tacite. Le Ciel n'a fait que les montrer tous deux à la terre; comme si en les faisant naistre, il n'avoit point eû d'autre dessein que de les faire regretter: nous avons pleuré le Duc de Longueville, & nous avons plaint en mesme temps & la France & la Pologne.

Breves & infaustos populi Romani amores. *Annal. lib. 1.*

Mais pour revenir où nous en estions, si cependant nous nous sommes écartez de nostre sujet en parlant d'un Prince qui avoit tant de délicatesse dans l'esprit & dans le cœur, c'est un grand art que de sçavoir bien loûër, & à mon avis nul genre d'éloquence ne demande des pensées plus fines, ni des tours plus délicats que celuy-là. Car enfin une loûange grossiére, quelque vraye qu'elle soit, vaut presque une injure, & les personnes raisonnables ne la peuvent supporter. J'entens par le mot de grossiére, une loûange directe & toute visible, qui n'a aucune enveloppe. C'est loûër pour ainsi dire les gens en face, & d'une maniére qui ne ménage point leur pudeur; au contraire, une loûange délicate est une loûange détournée, qui n'a pas mesme l'air de loûange, & que les personnes les plus mo-

destes peuvent entendre ſans rougir. Enfin il y a autant de différence entre l'une & l'autre qu'il y en a entre un parfum trés-exquis & un gros encens. Les loûanges fauſſes rendent ridicules ceux qu'on loûë : les groſſiéres leur font honte ; au lieu que les fines flattent leur amour propre, & contentent leur vanité ſans bleſſer leur modeſtie.

Il eſt difficile, dît Philanthe, d'aſſaiſonner ſi bien une loûange, qu'elle ſoit receuë comme ſi ce n'en eſtoit pas une. A la vérité peu de gens s'y entendent, repartit Eudoxe, & la pluſpart des faiſeurs de panégyriques & d'éloges dans les formes y réuſſiſſent moins que les autres. On ne peut guéres loûër plus finement un Monarque victorieux que l'a fait l'Auteur d'une belle Epitre en vers ſur la vie champeſtre. Il feint qu'à ſon retour de la campagne un de ſes amis luy parle des victoires du Roy, & voicy de quelle maniére il le fait parler.

Dieu ſçait comme les vers chez vous s'en vont couler,
Dît d'abord un ami qui veut me cajoler,
Et dans ce temps guerrier & fecond en Achilles
Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes !
Mais moy dont le génie eſt mort en ce moment,

Je ne sçay que répondre à ce vain compliment,
Et justement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.

La loûange que donne au Roy une de nos Muses, & la Premiére de toutes, dans un Madrigal sur Madame la Dauphine, me paroist bien délicate, dît Philanthe.

Quoy donc, Princesse, en un moment
Vous gagnez de LOUÏS *l'estime & la tendresse!*
Nostre Dauphin est vostre Amant,
Et pour vous adorer tout le monde s'empresse.
Cela tient de l'enchantement,
Ou du pouvoir d'une Déesse.
Rien ne peut résister à vos attraits vainqueurs;
Tous efforts seroient inutiles;
En un mot vous prenez les cœurs
Comme nostre Roy prend les villes.

Un de nos Poétes dit sur le voyage que le Roy fit en poste à Marsal pour s'en rendre maistre:

La victoire couste trop,
Quand il faut un peu l'attendre:
LOUÏS, *ainsi qu'Aléxandre,*
Prend les villes au galop.

Le voyage de Marsal, repartit Eudoxe, me rap-

pelle, en passant, celuy du Maréchal de Grammont, qui alla demander l'Infante pour le Roy, & qui entra dans Madrid en courant la poste : sur quoy on fit *un Romance* dont voicy quatre jolis vers :

Va por la posta corriendo :
Que de Amor las Embaxadas
Deven yr à toda priessa,
Y si se puede con alas.

Mais ce n'est pas de quoy il s'agit. J'avoûë que nos Orateurs & nos Poétes ont employé tout leur art pour faire valoir la rapidité de nos » conquestes. Les uns disent, que sa Majesté s'é- » leve audessus des regles & des éxemples ; qu'Elle » qui met l'ordre par tout, renverse pourtant tout » l'ordre de la guerre ; qu'Elle fait en peu de jours » ce qui devroit ce semble se faire en plusieurs » années ; qu'Elle a trouvé un certain art de vain- » cre, & d'abreger les conquestes, qui décrie tous » les Capitaines qui l'ont précedé, & qui fera le » desespoir de tous ceux qui la doivent suivre. » Les autres disent, que dans le temps que ses en- » nemis se croyoient en seûreté par la rigueur » d'une saison où tout autre que luy n'auroit pas » pensé qu'on pust continuer la guerre, il leur » enleve une Province en moins de temps qu'il » n'en faudroit pour la parcourir.

Vous

Vous sçavez le Madrigal de Sapho sur la campagne de la Franche-Comté?

Les Heros de l'Antiquité
N'estoient que des Heros d'esté.
Ils suivoient le printemps comme les hirondelles:
La victoire en hyver pour eux n'avoit point d'aisles;
Mais malgré les frimats, la nége, & les glaçons,
LOUÏS *est un Heros de toutes les saisons.*

Mais vous ne sçavez pas peut-estre un autre Madrigal qui me plaist infiniment?

LOUÏS *plus digne du trosne*
Qu'aucun Roy que l'on ait veû,
Enseigne l'art à Bellone
De faire des impromptu.
C'est une chose facile
Aux disciples d'Apollon:
Mais ce Conquerant habile
A plûtost pris une ville
Qu'ils n'ont fait une chanson.

Toutes ces pensées sont ingénieuses, continua Eudoxe: mais la loûange y est toute visible, & les Auteurs font profession de loûër, au lieu que celuy qui dit,

Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes,

Digitized by Google

n'y songe pas, ce semble: il a l'air chagrin; il ne paroist avoir autre intention que de se tirer d'affaire; & c'est par là que le trait de loüange qu'il donne en passant est plus délicat.

Un Poéte du Regne passé, repliqua Philanthe, prît un tour fin & flatteur pour obtenir quelque chose du Cardinal de Richelieu, & pour se plaindre honnestement de sa mauvaise fortune. La piéce n'est pas longue, & il y a long-temps que je la sçay.

Armand l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte:
Je verray bientost mes ayeux
Sur le rivage du Cocyte:
Je seray bientost des suivans
De ce bon Monarque de France,
Qui fut le Pere des Sçavans
En un siécle plein d'ignorance.
Lors que j'approcheray de luy,
Il voudra que je luy raconte
Tout ce que tu fais aujourd'huy,
Pour combler l'Espagne de honte.
Je contenteray son desir,
Et par le recit de ta vie
Je charmeray le déplaisir
Qu'il receût au Camp de Pavie:
Mais s'il demande à quel employ

Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ay receû de toy,
Que veux tu que je luy réponde?

Cette fin est délicate, répondit Eudoxe, & on ne peut pas demander de meilleure grace. Martial, repliqua Philanthe, demande encore avec beaucoup de délicatesse dans une de ses Epigrammes dont voicy le sens. *Lors que je demandois à Jupiter quelques centaines d'écus: celuy qui m'a donné des Temples, me répondit Jupiter, te les donnera. A la vérité il a donné des Temples à Jupiter, mais il ne m'a rien donné. J'ay honte d'avoir demandé si peu de chose à Jupiter. Domitien s'est contenté de lire ma requeste sans nul chagrin, & du mesme air dont il distribuë les Royaumes aux Daces vaincus & supplians, & dont il va au Capitole. Dites-moy, je vous prie, Pallas, vous qui estes la Divinité que l'Empereur honore le plus, s'il refuse avec un visage si serein, quel visage prend-il quand il donne? Pallas prenant elle-mesme un air doux, me répondit en deux mots: Fou que tu es, crois-tu qu'on t'ait refusé ce qu'on ne t'a pas encore donné?* Il est difficile, ajoûta Philanthe, de ne pas obtenir ce qu'on souhaite, quand on demande de la sorte, pour peu que le Prince ait le goust bon, & soit sensible aux loûanges.

Pauca Jovem nuper cum millia forte rogarem, &c. *Lib. 6.*

Quæ nondum data sunt, stulte, negata putas? *Ibid.*

Voiture à mon gré est de tous nos Ecrivains

celuy qui prépare le mieux une loûange, & qui loûë le plus finement en prose: car il sçait loûër en ne faisant semblant de rien, en faisant quelquefois des reproches, ou en donnant des avis, en disant mesme quelquefois des injures, ou en témoignant du dépit.

Voyez de quelle maniére il loûë le Duc d'Anguien sur le succés de la bataille de Rocroy.
» Monseigneur, vous en faites trop pour le pou-
» voir souffrir en silence; & vous seriez injuste si
» vous pensiez faire les actions que vous faites,
» sans qu'il en fust autre chose. Si vous sçaviez
» de quelle sorte tout le monde est déchaisné dans
» Paris à discourir de vous, je suis asseûré que
» vous en auriez honte, & que vous seriez éton-
» né de voir avec combien peu de respect & peu
» de crainte de vous déplaire, tout le monde s'en-
» tretient de ce que vous avez fait. A dire la vé-
» rité, Monseigneur, je ne sçay à quoy vous avez
» pensé; & ç'a esté sans mentir trop de hardiesse
» d'avoir à vostre âge choqué deux ou trois vieux
» Capitaines que vous deviez respecter, quand
» ce n'eust esté que pour leur ancienneté; fait
» tuer le pauvre Comte de Fontaines, qui estoit un
» des meilleurs hommes de Flandres, & à qui le
» Prince d'Orange n'avoit jamais osé toucher;
» pris seize piéces de canon qui appartenoient à
» un Prince qui est oncle du Roy & frere de la

Digitized by Google

Reine, avec qui vous n'aviez jamais eû de « différend ; & mis en desordre les meilleures « troupes des Espagnols qui vous avoient laissé « passer avec tant de bonté. J'avois bien oüi dire « que vous estiez opiniastre comme un diable, & « qu'il ne faisoit pas bon vous rien disputer : mais « j'avoûë que je n'eusse pas cru que vous vous « fussiez emporté à ce point-là. Si vous continuez, « vous vous rendrez insupportable à toute l'Europe, & l'Empereur, ni le Roy d'Espagne ne « pourront durer avec vous. «

Ce que l'Auteur du *Lutrin* fait dire à la Mollesse sur les travaux guerriers de nostre invincible Monarque, repliqua Philanthe, vaut bien ce que dit Voiture sur la premiére victoire d'un Prince qui en a remporté tant d'autres ; & pour moy je trouve que les dépits, les murmures, & les plaintes de la Mollesse sont les plus fines loûanges du monde. Ecoutez-la, je vous prie.

Helas, qu'est devenu ce temps, cét heureux temps,
Où les Rois s'honoroient du nom de fainéans ;
S'endormoient sur le trosne, & me servant sans honte,
Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un Maire ou d'un Comte !
Aucun soin n'approchoit de leur paisible Cour ;
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour :
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines

Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelez d'un pas tranquille & lent
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux siécle n'est plus, le Ciel impitoyable
A placé sur le trosne un Prince infatigable:
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix,
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits;
Rien ne peut arrester sa vigilante audace,
L'esté n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace,
J'entens à son seul nom tous mes sujets fremir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir:
Loin de moy son courage entraisné par la gloire
Ne se plaist qu'à courir de victoire en victoire:
Je me fatiguerois à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.

J'avoûë, dît Eudoxe, que rien n'est mieux imaginé, & que ce tour-là est nouveau: mais ne quittons pas encore Voiture. Voicy de jolis endroits de la Lettre qu'il écrit au mesme Prince sur la prise de Dunkerque, & qui commence
» par: Monseigneur, je croy que vous prendriez
» la Lune avec les dents si vous l'aviez entrepris.
Il marque d'abord son embarras, & luy fait une
» proposition plaisante. Sans doute dans l'état glo-
» rieux où vous estes, c'est une chose tres-avanta-
» geuse que d'avoir l'honneur d'estre aimé de vous:
» mais à nous autres beaux esprits qui sommes obli-

gez de vous écrire sur les bons succés qui vous « arrivent, c'en est une aussi bien embarrassante « que d'avoir à trouver des paroles qui répondent « à vos actions, & de temps en temps de nouvel- « les loûanges à vous donner. S'il vous plaisoit « vous laisser battre quelquefois, ou lever seule- « ment le siége de devant quelque place, nous « pourrions nous sauver par la diversité, & nous « trouverions quelque chose de beau à vous dire « sur l'inconstance de la fortune, & sur l'honneur « qu'il y a à souffrir courageusement ses disgraces. «

Il luy donne ensuite des conseils sérieux en apparence, & finit par là sa Lettre. Mettez, s'il « vous plaist, Monseigneur, quelques bornes à « vos victoires, quand ce ne seroit que pour vous « accommoder à la capacité de l'esprit des hom- « mes, & pour ne pas passer plus avant que leur « créance ne peut aller. Tenez-vous au moins « pour quelque temps en repos & en seûreté, & « permettez que la France qui dans ses triomphes « est toûjours en allarme pour vostre vie, puisse « joüir quelques mois tranquillement de la gloire « que vous luy avez aquise. «

Tout cela veut dire que ce Prince magnanime n'entreprenoit rien dans la fleur de son âge dont il ne vinst à bout par sa conduite & par sa valeur; qu'il faisoit des choses incroyables, & qui tenoient du merveilleux; enfin qu'il ne mé-

nageoit nullement sa personne, & qu'il se hasardoit trop dans les occasions périlleuses.

Mais voyez un peu comme nostre Auteur loûë le Comte d'Avaux sur les Lettres qu'il en
» recevoit de Munster. Nous autres favoris d'A-
» pollon sommes étonnez qu'un homme qui a
» passé sa vie à faire des Traitez fasse de si belles
» Lettres; & voudrions bien que vous autres gens
» d'affaires ne vous mélassiez pas de nostre mes-
» tier. Et certes, vous devriez, ce me semble, vous
» contenter de l'honneur d'avoir achevé tant de
» grandes négotiations, & de celuy qui vous va
» venir encore de desarmer tous les peuples de
» l'Europe, sans nous envier cette gloire telle
» qu'elle vient de l'agencement des paroles, & de
» l'invention de quelques pensées agréables. Il
» n'est pas honneste à un personnage aussi grave
» & aussi important que vous l'estes, d'estre plus
» éloquent que nous, ni que tandis qu'on vous
» employe à accorder les Suédois & les Impé-
» riaux, & à balancer les intérests de toute la terre,
» vous songiez à accommoder des consones qui
» se choquent, & à mesurer des périodes.

Il y a en cela bien de l'enjoûment, dît Philanthe, & un enjoûment spirituel qui a esté ce me semble inconnu aux Anciens en matiére de loûanges. Ciceron aime fort à rire, mais il ne rit pas quand il loûë. Martial qui badine, & qui

qui plaiſante d'ordinaire, eſt ſérieux & grave en loûant. L'un & l'autre, repartit Eudoxe, ne laiſſent pas de loûër délicatement, car il y a plus d'une eſpece de loûanges délicates ; & les ſérieuſes ont leur ſel auſſi-bien que les enjoûées. Par éxemple, celle-cy de Ciceron à Céſar : *Vous avez couſtume de n'oublier rien que les injures.* Un de nos Orateurs François, interrompit Philanthe, a dit finement ſur la modeſtie de M. de Turenne : *Il ne tenoit pas à luy qu'on n'oubliaſt ſes victoires & ſes triomphes* ; & un de nos Poétes Latins, ſur la bonté avec laquelle le Roy ſe communiqua à ſes Sujets, eſtant venu à Paris, & diſnant à l'Hoſtel de Ville : *Le Roy oublia qu'il eſtoit Roy, & devint preſque bourgeois.*

Oblivifci nihil ſoles, niſi injurias. *Orat. pro Ligario.*

Se Regem oblitus, Rex propè civis erat.

La pluſpart des loûanges que Martial donne aux Empereurs, reprît Eudoxe, ont de la fineſſe, & ſont tres-flatteuſes. Sur ce que Domitien faiſoit ſouvent de grandes largeſſes : *Le peuple ne vous aime pas pour les préſens, luy dit-il : mais le peuple aime les préſens pour l'amour de vous.*

Diligeris populo non propter præmia Cæſar : Propter te populus præmia Cæſar amat. *Lib. 8.*

Il le conjure de revenir à Rome, en luy diſant que Rome envie aux ennemis de l'Empire Romain le bonheur qu'ils ont de voir l'Empereur, quelques Victoires que ſon éloignement vaille à ſes Sujets : *Les Barbares, dit-il, voyent de prés le Maiſtre du monde. A la vérité voſtre préſence les effraye : mais ils en joüiſſent.*

Terrarum dominum propius videt ille, tuoque Terretur vultu Barbarus, & fruitur. *Lib. 7.*

Ce que dit le mesme Poéte à Trajan n'est guéres moins délicat : *Si les anciens Peres de la République revenoient des Champs Elysées, Camille le généreux défenseur de la liberté Romaine feroit gloire de vous servir ; Fabrice recevroit l'or que vous luy presenteriez ; Brutus seroit bien-aise de vous avoir pour chef & pour maistre ; le cruel Sylla vous remettroit le commandement entre les mains dés qu'il voudroit s'en défaire ; Pompée & César vous aimeroient, & seroient contens d'estre hommes privez ; Crassus vous donneroit tous ses tresors ; enfin Caton mesme embrasseroit le parti de César.*

Si redeant veteres, ingentia nomina, Patres, &c. *Lib. 11.*

Ipse quoque infernis revocatis ditis ab umbris

Si Cato reddatur, Cæsarianus erit.

Je trouve bien de la délicatesse, dit Philanthe, dans une pensée de Martial sur le fils de Domitien qui venoit de naistre, ou qui n'estoit pas encore né, car l'Epigramme commence ainsi : *Naissez, vraye race des Dieux.* Il souhaite que l'Empereur luy remette l'Empire aprés des siécles entiers, & que le fils déja vieux gouverne le monde avec son pere fort vieux :

Quique regas orbem cum seniore senex.

Martial a pris cela d'Ovide mot pour mot, repartit Eudoxe, & n'a fait qu'appliquer au fils de Domitien ce qu'Ovide dit de celuy d'Auguste. Le tour est asseûrément délicat, & ces deux vieillesses sont tres-bien imaginées pour faire regner le fils sans faire mourir le pere, ni

Sospite sic te sit natus quoque sospes, & olim

Imperium regat hoc cum seniore senex. *Trist. lib. 2.*

Digitized by Google

ſans donner meſme aucune idée de ſa mort.

Un de nos Poétes, repliqua Philanthe, a trouvé un autre expédient pour couronner l'héritier du plus puiſſant Royaume de la terre avant que la Couronne de ſes Anceſtres vienne à luy.

Prince, dont la valeur par le Ciel fut choiſie
Pour abbatre le troſne & l'orgueïl des Tyrans,
Regnez dés l'âge de quinze ans;
Mais allez regner en Aſie.

Les railleries les plus badines de Martial, reprît Eudoxe, n'ont guéres moins de fineſſe que ſes flatteries les plus ſérieuſes: en voicy deux ou trois.

Lycoris l'empoiſonneuſe a fait mourir toutes ſes amies: qu'elle devienne amie de ma femme.

Omnes quas habuit Fabiane Lycoris amicas Suſtulit, uxori fiat amica meæ. *Lib. 2.*

Voilà la ſeptiéme femme que tu as enterrée dans ton champ: nul champ n'eſt de meilleur rapport que le tien.

Septima jam Phileros tibi conditur uxor in agro: Plus nulli Phileros quàm tibi reddit ager. *Lib. 10.*

Paule veut m'épouſer, je ne le veux pas: elle eſt vieille. Je le voudrois, ſi elle eſtoit plus vieille.

Nubere Paula cupit nobis, ego ducere Paulam Nolo, anus eſt. Vellem, ſi magis eſſet anus. *Lib. 10.*

Ce qu'Ovide dit au ſujet des amours d'Hercule, repartit Philanthe, me paroiſt plus fin. Il fait parler Déjanire jalouſe d'Omphale qui ſe reveſtoit de la peau du Lion tandis qu'Hercule s'habilloit en femme, & il la fait parler de la ſorte au Dompteur des monſtres: *Quelle honte*

Falleris, & nescis, non sunt spolia ista leonis: Sunt tua, tuque feræ victor es, illa tui *Heroid. ep. 9.*

de voir une personne délicate couverte de la peau d'une beste féroce! Vous vous trompez, ce n'est pas là la dépouille du Lion, c'est la vostre. Vous avez vaincu le Lion, mais Omphale vous a vaincu vous-mesme.

La pensée du Lope de Vegue sur le mesme sujet, dît Eudoxe, est bien aussi fine que celle d'Ovide: elle est du moins plus morale.

Si aquien los leones vence,
Vence una muger hermosa:
O el de flaco se averguence
O ella de ser mas furiosa.

» Si le Vainqueur des lions est vaincu par une
» femme qui a de la beauté, que l'un ait honte
» d'estre plus foible qu'une femme, ou l'autre d'es-
» tre plus furieuse qu'un lion.

Le Tasse, repartit Philanthe, a bien exprimé sur la porte du Palais d'Armide le ridicule de ce Héros amoureux:

Mirasi qui frà le Méonie ancelle
Favoleggiar con la conocchia Alcide.
Se l'inferno espugnò, resse le stelle
Hor torce il fuso. Amor s'el guarda, e ride.

Le beau spectacle qu'Hercule avec la quenouille, parmi les suivantes d'Omphale, & filant de la mesme main dont il avoit soûtenu le ciel,

& dompté l'enfer! L'Amour le regarde, & s'en rit.

Amor s'el guarda, e ride.

Les Graveures de la porte du Palais d'Armide représentent encore, dit Eudoxe, la bataille navale que gagna Auguste, & sur tout la fuite d'Antoine avec celle de Cléopatre:

Ecco fuggir la barbara Reina,
E fugge Antonio e lasciar puo la speme
De l'imperio del mondo ou' e gli aspira.
Non fugge nò, non teme il fier, non teme,
Ma segue lei che fugge, e seco il tira.

Il ne se peut rien de mieux pensé: On voit fuir « la Reine d'Egypte. On voit aussi Antoine qui « fuit, & qui abandonne l'espérance de l'Empire « du monde où il prétend. Mais non: il ne fuit « pas, il ne fait que suivre celle qui fuit, & qui « l'entraisne aprés soy. Qu'il y a de finesse dans « ce *Non fugge nò, ma segue lei che fugge!* Ce n'est pas seulement par l'endroit de l'esprit que cela est délicat, c'est aussi par l'endroit du cœur: Car il faut bien qu'à mon tour, continua-t-il en souriant, je fasse joüer l'esprit & le cœur.

Pour vous dire donc tout ce que je pense sur la délicatesse, outre celle des pensées qui sont purement ingénieuses, il y en a une qui vient des sentimens, & où l'affection a plus de

part que l'intelligence.

Ovide excelle en ce genre-là, & ses *Héroïdes* sont pleines de pensées que la passion rend délicates. *Vous haïssez bien à vos dépens*, dit la Reine de Carthage à Enée; *& vostre haine vous couste cher, si la mort ne vous est rien, pourveû que vous m'abandonniez.*

Exerces pretiosa odia & constantia magno; Si dum me fugias, est tibi vile mori. *Heroid. ep. 7.*

Ce qu'écrit Pâris à Helene sur les trois Déesses de la beauté desquelles il devoit juger, a une délicatesse de sentiment trés-exquise. *Elle méritoient toutes trois de gagner leur cause; & j'estois fasché moy qui estois leur juge, de ce qu'elles ne pouvoient toutes la gagner.*

Vincere erant omnes dignæ, judexque verebar Non omnes causam vincere posse suam. *Heroid. ep. 15.*

Catulle, repliqua Philanthe, ne le cede guéres à Ovide en sentimens délicats. Il dit au sujet de la mort d'un frere qu'il aimoit passionnément: *Je ne vous verray plus jamais, mon cher frere, vous qui m'estiez plus cher que la vie: mais je vous aimeray toûjours.* Ce sentiment est fort tendre, repartit Eudoxe, mais il est un peu trop dévelopé, & trop uni pour avoir toute la délicatesse dont nous parlons. Celuy qu'un de nos Poétes donne à Titus au sujet de Bérénice est plus délicat:

Nunquam ego te vita Frater amabilior Aspiciam posthac: at certè semper amabo.

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et croy toûjours la voir pour la premiére fois.

Le sentiment de Catulle mesme, sur l'injure

que fait une perſonne qu'on aime quand elle donne lieu à la jalouſie par ſa conduite & par ſes maniéres, eſt encore plus fin. *Une telle injure force d'aimer d'avantage, & de vouloir moins de bien ;* c'eſt à dire, qu'elle augmente la paſſion, & qu'elle diminuë la bienveillance. Ce qu'il y a d'un peu myſtérieux là-dedans y met un air délicat qui n'eſt point dans le ſentiment paſſionné de ce Poéte ſur ſon frere mort.

Injuria talis Cogat amare magis, ſed benè velle minus.

Les ſentimens que donne Corneille à Sabine ſœur des Curiaces & femme d'un Horace, ſont trés-beaux, ſans eſtre ſi myſtérieux :

Albe où j'ay commencé de reſpirer le jour,
Albe, mon cher païs, & mon premier amour,
Lors qu'entre-nous & toy je voy la guerre ouverte,
Je crains noſtre victoire autant que noſtre perte :
Rome, ſi tu te plains que c'eſt-là te trahir,
Fais-toy des ennemis que je puiſſe haïr.

Ces deux derniers vers, dît Philanthe, ont eſté autrefois appliquez heureuſement à un Catholique qui changea de religion pour épouſer une huguenote. Mais tout le myſtere de la délicateſſe, reprît Eudoxe, ſe rencontre en ce que fait dire un autre de nos Poétes Dramatiques à la confidente de la Sultane qui avoit juré la mort de Bajazet, & qui vouloit luy faire des reproches avant qu'on le fiſt mourir.

Je connois peu l'amour, mais je puis vous répondre
Qu'il n'est pas condamné puis qu'on veut le confondre.

Armide, repliqua Philanthe, pour se venger de Renaud qui l'avoit abandonnée, & qu'elle ne pouvoit haïr dans le fonds du cœur, le poursuit au fort du combat, & lance une fléche contre luy; mais en mesme temps elle souhaite que le coup ne porte point.

Lo stral volò: ma con lo strale un voto
Subito uscì, che vada il colpo à voto.

Le souhait d'Armide, dît Eudoxe, marque bien le caractére d'une personne en qui le ressentiment, la colere, la fureur n'ont pas étouffé toute la tendresse, & me remet en l'esprit un trait de Pline le Jeune: *Vostre vie vous est odieuse*, dit-il à Trajan, *si elle n'est jointe avec le salut de la République: vous ne souffrez pas qu'on souhaite rien pour vous, si ce n'est quelque chose d'utile à ceux mesme qui font des souhaits.* Ce sentiment est tout ensemble bien généreux & bien délicat.

Tibi salus tua invisa est, si non sit cum Reipublicæ salute conjuncta; nihil pro te pateris optari, nisi expediat optantibus. *Panegy. Traj.*

Que pensez-vous, dît Philanthe, du sentiment de Tibulle au regard d'une Personne qui luy estoit extrémement chere? *Dans les lieux les plus solitaires & les plus deserts vous estes pour moy une grande compagnie.*

In solis tu mihi turba locis. *Lib. 12.*

Ce que dit Martial à une illustre Romaine avec

avec laquelle il estoit à la campagne, me paroist plus vif, répondit Eudoxe : *Vous me valez tout Rome vous seule.* Romam tu mihi sola facis. *Lib. 12.*

Corneille qui se connoissoit parfaitement en passions délicates, & qui faisoit si bien parler les Romains, continua-t-il, fait dire à la Veuve de Pompée, sur ce que César voyant la teste sanglante de Pompée mesme, en parut touché, & se plaignit qu'on eust osé attenter à la vie d'un si grand homme :

O soupirs, ô respect, ô qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre !

Les plaintes de César, repartit Philanthe, n'estoient pas de si bonne foy que celles d'une Tourterelle qu'on a fait parler dans un petit Dialogue en vers. Le Dialogue est entre un Passant & la Tourterelle : il est court, le voicy.

LE PASSANT :

Que fais-tu dans ce bois plaintive Tourterelle ?

LA TOURTERELLE :

Je gemis, j'ay perdu ma compagne fidelle.

LE PASSANT :

Ne crains-tu point que l'oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle ?

Ee

LA TOURTERELLE:

Si ce n'est luy, ce sera ma douleur.

Il ne se peut rien voir de plus touchant, dit Eudoxe, & c'est à peu prés le sentiment que Lucain donne à Cornélie dont nous venons de parler: *Il m'est honteux de ne pouvoir mourir aprés vous de ma douleur seule.* Sisigambis mere de Darius, repliqua Philanthe, mourut efféctivement de la mort que Cornélie souhaitoit: car dés qu'elle sceût celle d'Aléxandre qui l'avoit traitée toûjours trés-honnestement & comme sa mere, elle se jetta par terre fondant en larmes, & s'arrachant les cheveux; elle ne voulut plus ni voir la lumiére, ni prendre de nourriture: tellement que renonçant ainsi à la vie, elle mourut enfin. Sur quoy Quinte-Curce dit fort délicatement ce me semble: *Ayant eû la force de vivre aprés Darius, elle eût honte de survivre à Aléxandre.*

Turpe mori post te solo non posse dolore. *Lib. 9.*

Cùm sustinuisset post Darium vivere, Alexandro esse superstes erubuit. *Lib. 10.*

A ce que je voy, reprît Eudoxe, vous comprenez bien ce que c'est qu'une pensée délicate, & en quoy elle différe d'une pensée sublime, ou purement agréable. Mais croiriez-vous que les pensées qui surprennent, qui enlevent, qui piquent le plus, ou par la délicatesse, ou par la sublimité, ou par le simple agrément, sont en quelque sorte vicieuses si elles ne sont naturel-

les, comme eſtoient encore celles de Craſſus que nous avons priſes pour noſtre modelle, & qui n'avoient nulle ombre d'affectation ?

Sententiæ Craſſi tam integræ, tam veræ, tam novæ, tam ſine pigmentis fucoque puerili. *Cic. de Orat. lib.* 2.

Je crains toûjours, dît Philanthe, qu'en voulant eſtre naturel, on ne devienne plat & inſipide; ou du moins que la penſée ne perde quelque choſe de ce qui la rend vive & piquante. Ce n'eſt pas mon intention, répondit Eudoxe; & comme dans le langage une éxactitude qui deſſeche & affoiblit le diſcours me déplaiſt fort, ce que j'appelle naturel, ne m'accommoderoit pas dans la penſée, ſi elle en eſtoit platte & languiſſante. Mais cela ſe peut éviter : il y a de la différence entre le plat & le fade. Une ſauce peut eſtre bonne, ſans eſtre pleine de poivre & de ſel; & un excellent potage de ſanté vaut mieux qu'une biſque pour les perſonnes de bon gouſt.

Qu'entendez-vous donc, dît Philanthe, par ce que vous appellez naturel en matiére de penſée? J'entends, repartit Eudoxe, quelque choſe qui n'eſt point recherché, ni tiré de loin; que la nature du ſujet préſente, & qui naiſt pour ainſi dire du ſujet meſme. J'entends je ne ſçay quelle beauté ſimple ſans fard & ſans artifice, telle qu'un Ancien dépeint la vraye éloquence. On diroit qu'une penſée naturelle devroit venir à tout le monde; on l'avoit, ce ſemble, dans la teſte avant que de la lire; elle pa-

Grandis, & ut ita dicam pudica oratio, non eſt maculoſa, nec turgida; ſed naturali pulcritudine exurgit. *Pet. Satyr.*

Optima minimè accersita, & simplicibus atque ab ipsa veritate profectis similia. *Quintil. lib. 8. proœm.*

Nihil videatur fictum, nihil sollicitum: omnia potiùs à causa quàm ab oratore profectà credantur. *Idem, lib. 4.*

roist aisée à trouver, & ne couste rien dés qu'on la rencontre; elle vient moins en quelque façon de l'esprit de celuy qui pense, que de la chose dont on parle.

Au reste, par le mot de naturel je n'entends pas icy ce caractére naïf qui est une des sources de l'agrément des pensées. Toute pensée naïve est naturelle; mais toute pensée naturelle n'est pas naïve, à prendre la naïveté en sa propre signification. Le grand, le sublime n'est point naif, & ne le peut estre: car le naïf emporte de soy-mesme je ne sçay quoy de petit, ou de moins élevé. Ne m'avez-vous pas dit, interrompit Philanthe, que la simplicité & la grandeur n'estoient pas incompatibles? Oüi, reprît Eudoxe, & je vous le dis encore: mais il y de la différence entre une certaine simplicité noble & la naïveté toute pure: l'une n'exclut que le faste, l'autre exclut mesme la grandeur.

Mais pour m'expliquer d'une maniére plus sensible, une pensée naturelle ressemble en quelque façon à une eau vive qui se trouve dans un jardin au lieu d'y estre amenée par force, ou à une jeune personne qui a le teint beau sans mettre du blanc ni du rouge. Les Auteurs du siécle d'Auguste ont des pensées de ce caractére, sur tout Ciceron, Virgile, & Ovide.

La pensée de Ciceron sur les Colosses de Cérés & de Triptoleme que Verrés ne put emporter à cause de leur pesanteur, quelque tentation qu'il en eust, vient du sujet, & se présente d'elle-mesme. *Leur beauté les mit en danger d'estre pris; leur grandeur les sauva.* Mais celle qu'il a sur la mort de Crassus est une des plus naturelles qui se puisse voir. D'abord il remarque que Crassus mourut avant tous les troubles de la République, & que ce grand homme ne vit ni la guerre allumée dans l'Italie, ni le bannissement de son gendre, ni l'affliction de sa fille, ni enfin le funeste estat de Rome toute défigurée par une suite continuelle de malheurs. Il dit aprés: *Il me semble que les Dieux ne luy ont pas osté la vie, mais qu'ils luy ont fait comme un présent de la mort.* La pensée, comme vous voyez, est tirée du fonds de la chose: il n'y a rien là qui soit étranger & hors du sujet; il n'y a rien aussi de plat & de fade.

His pulcritudo periculo, amplitudo saluti fuit. *Lib. 3. in Verr.*

Hi tamen Rempublicam casus consecuti sunt; ut mihi, non erepta L. Crasso à Diis immortalibus vita, sed donata mors esse videatur. *De Orator. l. 3.*

Est enim vitiosum in sententia, si quid aut alienum, aut non acutum, aut subinsulsum est. *Cicer. de optimo genere Or.*

Je vous comprends, dit Philanthe, & je juge selon vos principes que la pensée de Maynard sur la mort d'un enfant est fort naturelle:

On doit regretter sa mort;
Mais sans accuser le sort
De cruauté ni d'envie:
Le Siécle est si vicieux,

Passant, qu'une courte vie
Est une faveur des cieux.

Je juge le mesme d'une autre pensée du mesme Auteur sur un pere affligé de la mort de sa fille. Le Poéte fait parler le pere au Ciel:

Haste ma fin que ta rigueur différe,
Je hay le monde, & n'y prétends plus rien.
Sur mon tombeau ma fille devroit faire
Ce que je fais maintenant sur le sien.

Vous en jugez sainement, repartit Eudoxe, & vous avez sans doute le mesme goust pour les sentimens du pere de Pallas, ce jeune guerrier que Turnus tua de sa main dans la chaleur du combat. Ils sont les plus naturels du monde, sur tout quand il dit que les commencemens d'une valeur naissante ont esté bien funestes; que les Dieux n'ont point écouté les vœux d'un malheureux pere qui survit à son fils, & qui reste seul aprés luy contre l'ordre de la nature; que sa femme estoit heureuse d'estre morte auparavant, & de n'avoir point esté réservée pour une si grande affliction; enfin qu'il auroit esté bien plus juste qu'Evandre fust demeuré sur la place que Pallas, & qu'on eust rapporté le corps du pere que celuy du fils.

Primitiæ juvenis miseræ, bellique propinqui
Dura rudimenta; & nulli exaudita Deorum
Vota precesque meæ: tuque, ô sanctissima conjux,
Felix morte tuâ, neque in hunc servata dolorem, &c.
Æneid. lib. 11.

Ce que pense Quintilien sur la mort de sa

femme & de ſes enfans n'eſt pas à mon gré tout-à-fait ſi naturel, ni ſi raiſonnable.

Quel pere véritablement pere me le pourra pardonner, dit-il, *ſi je puis m'appliquer encore à l'étude? Et comment un cœur paternel ſouffrira-t-il que j'aye l'eſprit aſſez libre & la teſte aſſez forte pour cela, ou que je me ſerve de ma voix à autre choſe qu'à accuſer les Dieux qui m'ont ravi tout ce qui m'eſtoit le plus cher, & à prouver par mon éxemple qu'il n'y a nulle Providence qui prenne ſoin des choſes du monde?*

Il jure enſuite par ſes malheurs, par ſa conſcience, par les manes de ſon fils aiſné, qu'il appelle les divinitez de ſa douleur: il jure, dis-je, que les talens prodigieux, & les vertus extraordinaires qu'il voyoit en cét enfant, luy avoient fait craindre de le perdre; par la raiſon qu'on a preſque toûjours remarqué que ce qui meûrit trop toſt ſe paſſe bien viſte, & qu'il y a je ne ſçay quel deſtin jaloux qui ruine de ſi grandes eſpérances: de peur apparemment que les proſpéritez de l'homme n'aillent plus loin qu'il n'appartient à la condition humaine. Il y a de l'eſprit à tout cela, dit Philanthe. Il y a ce me ſemble, reprît Eudoxe, plus de raiſon à ce que Virgile fait dire au pere de Pallas. Quintilien s'en prend aux Dieux, & l'excés de ſa douleur le porte à ne croire nulle Providence, au lieu

Quis enim mihi bonus parens ignoſcat, ſi ſtudere amplius poſſum, ac non oderit animi mei firmitatem, ſi quis in me eſt alius uſus vocis quàm ut incuſem Deos, ſuperſtes omnium meorum? nullam terras deſpicere providentiam teſter? *Lib. 6. Proœm.*

Juro per mala mea, per infelicem conſcientiam, per illos manes numina doloris mei, has me in illo vidiſſe virtutes ingenii; ut prorſus poſſit hinc eſſe tanti fulminis metus. Quod obſervatum fere eſt, celerius occidere feſtinatam maturitatem, & eſſe neſcio quam quæ ſpes tantas decerpat, invidiam; ne videlicet ultra quàm homini datum eſt, noſtra provehantur. *Ibid.*

qu'Evandre ne s'en prend qu'à la la valeur de son fils, & se contente de se plaindre que les Dieux n'ayent pas éxaucé ses priéres.

Agamemnon, dans *Iphigénie*, repliqua Philanthe, ne ménage gueres plus les Dieux; & le trouble où le met l'Oracle qui le condamne à immoler luy-mesme sa fille, luy permet ce semble de dire à Iphigénie:

Montrez, en expirant, de qui vous estes née:
Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée.

J'avoûë, repartit Eudoxe, qu'Agamemnon sur le théatre a droit d'estre plus emporté que Quintilien dans son cabinet. J'avoûë aussi que Clitemnestre dans la violence de sa douleur peut dire à Achille pour l'engager à sauver Iphigénie:

Ira-t-elle des Dieux implorant la Justice,
Embrasser leurs autels parez pour son supplice?
Elle n'a que vous seul: vous estes en ces lieux
Son pere, son époux, son asyle, ses Dieux.

Mais avoûëz aussi que ce que dit encore Agamemnon dans la nécessité fatale où le jette l'ordre du Ciel, est tiré du fonds de la nature:

Helas, en m'imposant une loy si sévere,
Grands Dieux, me deviez-vous laisser un cœur de pere?

Brutus

Brutus qui fit mourir ses enfans rebelles, dît Philanthe, se dépoüille dans Valere Maxime des sentimens de pere pour faire la fonction de Consul. Tite-Live qui pense toûjours naturellement, repartit Eudoxe, dit sur la mort des fils de Brutus, que la Fortune voulut que celuy qu'on devoit empescher d'assister à un si tragique spectacle, en fust luy-mesme l'auteur. Florus qui ne pense pas toûjours comme Tite-Live, repliqua Philanthe, l'imite sur ce sujet; & dit que Brutus, en faisant couper la teste à ses fils, sembla adopter le Peuple en leur place, & devenir le pere de la Patrie.

Exuit patrem ut consulem ageret. *Lib. 5. c. 8.*

Qui spectator erat amovendus, eum ipsum Fortuna exactorem supplicii dedit. *Lib. 2.*

Liberos securi percussit, ut plane publicus parens in locum liberorum adoptasse sibi populum videretur. *Lib. 1. c. 9.*

Ce que Voiture écrivit à Madame la Duchesse de Longueville sur la mort de Monsieur le Prince son pere, poursuivit Philanthe, me paroist fort naturel: « Qu'il estoit bien juste qu'une personne aussi celeste qu'elle, s'accommodast aux volontez du Ciel, & qu'ayant tout receû de luy, elle souffrist qu'il luy ostast quelque chose. »

Cela n'est pas seulement naturel, répondit Eudoxe; cela est bien tourné, & a beaucoup de justesse. Mais voicy encore deux pensées tres-naturelles; l'une est de Virgile, & l'autre d'Ovide. Virgile dit à l'occasion de deux freres qui se ressembloient parfaitement: *Le pere & la mere ne peuvent presque les distinguer, & leur méprise*

Simillima proles Indiscreta suis, gratusque parentibus error. *Æneid. l. 10.*

Facies non omnibus una, Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum. *Metamorph. lib. 2.*

leur est agréable. Ovide, en décrivant le superbe Palais du Soleil, dit que les Néréides qui sont gravées sur les portes avec les Dieux Marins, n'ont pas toutes le mesme air, ni les mesmes traits de visage; qu'elles ne les ont pas aussi tout-à-fait différens, mais qu'elles les ont tels que des sœurs les doivent avoir.

La pensée du Lope de Vegue sur la ressemblance est belle & heureuse, repartit Philanthe: il dit que la nature qui se plaist à peindre n'invente pas toûjours; qu'elle se lasse quelquefois, & ne fait que copier. C'est au sujet d'une Princesse Espagnole qui s'habilla en homme pour suivre Alphonse Roy de Castille dans l'expédition de Jérusalem, & qui se fit passer pour le frere de celle qu'elle estoit.

Yva mirando el Rey el rostro hermoso
Tan semejante à Ismenia; que à su cuenta
El pincel natural maravilloso
Cansado alguna vez copia, y no inventa.

Les pensées où la nature entre, dît Eudoxe, ne sçauroient manquer d'estre naturelles, quelque ingénieuses qu'elles soyent; & celle du Guarini l'est beaucoup: Qu'on ne peut se défaire de la honte que la nature à gravée en nous; & que si on veut la chasser du cœur, elle se sauve au visage.

Vergogna ch'en altrui ſtampò natura
Non ſi può rinegare ; che ſe tu tenti
Di cacciarla dal cor, fugge nel volto.

Mais j'ay remarqué, pourſuivit-il, que le caractére dont nous parlons ſe rencontre principalement dans les penſées où il y a quelque choſe de conforme aux inclinations de la nature : ainſi comme l'amour de la vie eſt tres-naturel, ce qu'Achille répond à Ulyſſe dans les enfers, l'eſt auſſi : *J'aimerois mieux eſtre villageois & valet de quelque pauvre homme qui auroit de la peine à vivre, que d'avoir icy un empire abſolu ſur tous les morts.* Cette réponſe ſuppoſe ce qu'avoit dit Ulyſſe, aprés s'eſtre plaint de ſa mauvaiſe fortune, qu'Achille eſtoit l'homme du monde le plus heureux ; que pendant ſa vie les Grecs l'avoient honoré comme un homme divin, ou égal aux Dieux ; & que maintenant les morts le reſpectoient comme leur Roy & leur maiſtre. *Odyſſ. 11.*

Noſtre Charles IX. repliqua Philanthe, n'eſtoit pas du gouſt d'Achille, luy qui diſoit qu'il aimoit mieux mourir Roy que de vivre priſonnier. Il n'eſtoit pas non plus, dît Eudoxe, du ſentiment de Salomon, qui préfere un chien vivant à un lion mort : mais c'eſt que l'ambition luy avoit un peu gaſté le jugement, & qu'elle le faiſoit parler. S'il euſt conſulté la nature, il au- *Melior eſt canis vivus leone mortuo. Eccle. c. 9.*

roit changé & d'avis & de langage : car pour me ſervir de la penſée, & meſme des termes » d'un de nos Ecrivains qui l'a bien étudiée : Il » n'y a point de Roy mourant qui ne vouluſt » eſtre le dernier de ſes ſujets ; & il n'y a point » de ſi miſérable eſclave qui vouluſt changer ſa » fortune avec celle de ce Roy qui n'auroit plus » qu'un quart d'heure à vivre.

Quoy qu'il en ſoit, ajoûta Eudoxe, la penſée d'Homere ſur Achille eſt fort naturelle. Celle de Martial contre les admirateurs & les idolâtres de l'Antiquité doit l'eſtre dans vos principes, repartit Philanthe : *Vous n'admirez que les Anciens, & ne loüez que les Poétes morts. Pardonnez-moy, je vous prie : il n'y a pas tant d'avantage à mourir pour vouloir vous plaire à ce prix-là.* Elle l'eſt ſans doute, reprît Eudoxe, & toutes les autres du meſme Poéte qui roulent ſur le deſir de la vie ne le ſont pas moins.

Miraris veteres Vacerra ſolos :
Nec laudas niſi mortuos Poetas.
Ignoſcas, petimus, Vacerra : tanti
Non eſt, ut placeam tibi, perire.
Lib. 8.

Si la gloire ne vient qu'aprés la mort, je ne me haſte pas d'en aquerir.

Si poſt fata venit gloria, non propero.
Lib. 5.

Les mauſolées que nous voyons auprés de la Ville nous font des leçons pour vivre, en nous aprenant que les Dieux meſmes ne ſont pas exempts de la mort. Il entend par ces Dieux, les Empereurs qui vouloient qu'on leur rendiſt des honneurs divins, & il fait alluſion au tombeau d'Auguſte.

Jam vicina jubent nos vivere mauſolea :
Cum doceant ipſos poſſe perire Deos.
Lib. 1.

Digitized by Google

Il dit ailleurs : *Croyez-moy, il n'est pas d'un homme sage de dire, Je vivray. C'est vivre trop tard que de vivre demain : vivez aujourd'huy.* Il encherit luy-mesme sur sa pensée, en disant : *C'est vivre trop tard que de vivre aujourd'huy : le plus sage est celuy qui a vécu dés hier.* Tout cela est naturel, & ne l'est mesme que trop à prendre la chose dans le sens & selon la morale de l'Auteur.

Non est, crede mihi, sapientis dicere, vivam : Sera nimis vita est crastina, vive hodie. *Lib. 1.*

Hodie jam vivere posthume serum est : Ille sapit, quisquis posthume vixit heri. *Lib. 5.*

Racan a esté parmi nous un de ces esprits faciles & heureux en qui le génie supplée au sçavoir, & dont les ouvrages ne sentent ni la contrainte, ni l'étude. Il n'a rien fait que de naturel, & deux strophes d'une Ode adressée à Léonor de Rabutin Comte de Bussy me paroissent excellentes dans ce genre-là.

Que te sert de chercher les tempestes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des hazars
Où la gloire te meine ?
Cette mort qui promet un si digne loyer
N'est toûjours que la mort, qu'avecque moins de peine
On trouve en son foyer.
A quoy sert d'élever ces murs audacieux,
Qui de nos vanitez font voir jusques aux cieux
Les folles entreprises ?
Maints Chasteaux accablez dessous leur propre faix
Enterrent avec eux les noms & les devises
De ceux qui les ont faits.

Digitized by Google

Il me ſemble, dît Philanthe, que l'expreſſion contribuë quelquefois à rendre la penſée plus naturelle & plus ſimple. Vous avez raiſon, repliqua Eudoxe, & la perfection du caractére naturel vient d'ordinaire d'une diction pure, & d'un tour aiſé. Ce ſeul Quatrain adreſſé à une jeune Perſonne enteſtée de ſon mérite, & qui ne penſe point à la mort, peut donner idée de ce que je dis:

Vous avez beau charmer: vous aurez le deſtin
De ces fleurs ſi fraiſches, ſi belles
Qui ne durent qu'un matin:
Comme elles, vous plaiſez: vous paſſerez comme elles.

On peut dire en général que quoy-qu'il ne s'agiſſe pas icy de l'élocution, elle ne laiſſe pas de ſe meſler ſouvent à la penſée, & d'en rehauſſer le prix. Un habit propre & magnifique donne de la grace & de la dignité à une perſonne bien faite; & s'il eſt juſte, il fait paroiſtre la taille, quand on l'a fine. Il y a meſme des termes ſi attachez aux choſes, & ſi faits pour elles, qu'ils ſemblent ſuivre la penſée comme l'ombre ſuit le corps.

Ut ſenſibus inhærere videantur, atque ut umbra corpus ſequi. *Quintil. lib. 8. proœm. de verbis.*

L'affectation, pourſuivit Eudoxe, eſt le defaut directement oppoſé à ce caractére naturel dont nous parlons. C'eſt, ſelon Quintilien, dît Philanthe, de tous les vices de l'éloquence le

Omnium in eloquentia viciorum peſſi-

pire, parce qu'on évite les autres, & qu'on recherche celuy-là ; mais il eſt tout entier dans l'élocution. N'en déplaiſe à Quintilien, repartit Eudoxe, ce défaut ſi ſpécieux & ſi beau en apparence n'a pas moins de part dans la penſée que dans le langage ; & c'eſt le ſentiment d'un habile homme d'Italie, qui oſe donner un démenti à Quintilien ſur le dernier article du paſſage que vous venez de citer. *Queſto ultimo,* dit-il, *è falſo, peroche l'affettatione conſiſte anche ne' concetti.* Il le dit aprés un ancien Rheteur, qui apporte pour éxemple d'affectation dans la penſée, le Centaure qui eſt à cheval ſur luy-meſme. Mais d'autres éxemples le feront encore mieux connoiſtre.

mum : nam cætera cùm vitentur, hoc petitur. Eſt autem totum in elocutione. *Lib. 8. c. 3.*

Proginnaſmi Poetici di Udeno Niſiely da Vernio.

Poſita autem eſt mala affectatio in ſententia quidem, ut qui dixit: Centaurus equitans ſeipſum.

Demetr. Phaler. de Elocut.

Virgile dit que le Géant Encélade bruſlé des foudres de Jupiter, vomit des flammes par les ouvertures de la montagne que les Dieux luy ont miſe ſur le corps ; & le Guarini dit que ce Géant lance des feux de colére & d'indignation contre le ciel, ſans qu'on ſçache s'il eſt foudroyé, ou s'il foudroye.

La dove ſotto à la gran mole Etnea
Non ſo sè fulminato ò fulminante,
Vibra il fiero Gigante
Contra'l nemico ciel fiamme di ſdegno.

L'un eſt naturel, & l'autre affecté.

A ferro sanguis humanus se ulciscitur. *Lib. 34. c. 14.*

Selon l'Ancien Pline, le sang humain, pour se venger du fer qui est son mortel ennemi, & qui aide à le répandre, y fait venir la rouïlle. Selon Pline le Jeune, un certain Licinianus, qui de Sénateur devint Professeur de Rhétorique pour avoir de quoy vivre, se vengeoit de la Fortune par les harangues qu'il faisoit contre elle.

Seque de Fortuna præfationibus vindicat. *Lib. 4. ep. 7.*

Il y a de l'affectation dans la pensée du premier: car cette vengeance qu'on attribuë au sang n'est point tirée de la nature; & la rouïlle qui gaste le fer vient autant du sang des bestes que du sang des hommes. La pensée de l'autre est naturelle, & la vengeance que prend le Sénateur dégradé a son fondement dans la nature, qui porte les hommes malheureux à se fascher contre tout ce qui peut estre cause de leur disgrace.

Je pensois, repartit Philanthe, que Pline le Jeune fust moins naturel que l'Ancien. Il l'est quelquefois davantage, repliqua Eudoxe; mais à parler en général, il veut toûjours avoir de l'esprit: & pour ne rien dire icy du Panégyrique de Trajan, ses Epitres sont pleines de traits qui ne me paroissent pas assez simples. Dans la Lettre où il décrit une de ses maisons de campagne, aprés avoir dit que l'air du païs est si bon qu'on n'y peut presque mourir, & qu'à voir la quantité de vieilles gens qui y sont, vous croiriez

riez en y venant que vous estes né dans un autre siécle; il dit que sa maison, quelque serein que soit le ciel, reçoit de l'Apennin des vents qui n'ont rien de rude ni de violent, qui sont fatiguez & rompus du chemin qu'ils ont fait: *Ces vents doux & foibles de lassitude* n'ont guéres de simplicité. Ce grand espace qui les fatigue, qui les affoiblit, repliqua Eudoxe, ressemble à celuy que décrit un de nos Poétes.

Cumque veneris illò, putes alio te sæculo natum. *Lib. 5. ep. 6.*

Accipit ab hoc auras quamlibet sereno & placido die, non tamen acres & immodicas, sed spatio ipso lassas & infractas. *Ibid.*

Il se voit prés du Caire une plaine deserte,
Que d'un sable mouvant la nature a couverte,
Et qui semble un espace applani sous les cieux
Pour le seul exercice ou des vents ou des yeux.

Je trouve plus naturel, dît Eudoxe, ce que j'ay leû dans la description d'une autre maison de campagne, qu'il y a une veûë d'une si vaste « étenduë du costé de la mer, que les yeux n'y « trouvent point d'autres limites que leur propre « foiblesse, qui ne leur permet pas de discerner ce « qu'ils voyent au-delà des bornes que la nature « leur a prescrites. Mais je veux vous faire sentir « davantage la différence qu'il y a entre une pensée naturelle & une qui ne l'est pas.

Térence, continua-t-il, introduit dans *l'Eunuque* un jeune homme qui cherche par tout une Personne dont la beauté extraordinaire l'avoit frappé; & il luy fait dire: *Elle ne paroist*

Ubi quæram? ubi investigem? quem perconter? quam insistam viam? Incertus sum: una hæc spes est; ubi, ubi est, diu celari non potest. *Act. 2. scen. 3.*

point, & je ne sçay où je pourray la trouver. Une seule chose me donne de l'esperance, c'est qu'en quelque lieu qu'elle soit, elle ne peut pas estre cachée long-temps. Il n'y a rien de plus naturel que cela: c'est le propre d'une grande beauté d'attirer les yeux du monde, & de faire de l'éclat.

Le Tasse est affecté en traitant le mesme sujet: car ayant dit que la modeste Sophronie se déroboit dans sa retraite aux regards des hommes, il ajoûte:

Pur guardia esser non può, ch'en tutto celi
Beltà degna qu'appaia e che s'ammiri.
Ne tu il consenti Amor; ma la riveli
D'un giovinetto a i cupidi desiri:
Amor, ch'or cieco, hor Argo; hora ce veli
Di benda gli occhi, hora ce gli apri e giri:

Passe de dire qu'il ne peut y avoir de retraite qui cache entiérement une beauté digne de paroistre, & d'estre admirée. L'affectation n'est pas là, & c'est à peu prés ce que dit Térence: mais elle est dans *l'Amour tantost aveugle, & tantost Argus; qui se couvre tantost les yeux d'un bandeau, & qui tantost les ouvre, les tourne, & les jette de tous costez.*

Si c'est là de l'affectation, dit Philanthe, je crains bien pour des pensées du Bonarelli dans sa *Filli di Sciro*, sur des sujets tout semblables.

Aminte estant en peine de Célie qui le fuyoit, & qui avoit disparu, déclare qu'il la suivra en quelque lieu de monde qu'elle aille. J'auray le « plaisir, dit-il, de suivre vos pas; & je recon- « noistray par où vous aurez passé, aux fleurs qui « seront en plus grand nombre sur vostre chemin. «

Conoscerollo a i fiori
Ove saran più folti

J'auray le plaisir de respirer l'air que vous au- « rez respiré vous-mesme; & je le reconnoistray « à je ne sçay quelle fraischeur plus douce «

Conoscerollo à l'aure
Ove saran più dolci.

Le mesme Poéte, au sujet d'une autre Bergere qui craignoit d'estre reconnuë, & qui prétendoit se cacher, fait dire à un Berger qui luy parle: Il « sort de vos yeux je ne sçay quelle lumiére trop « vive, qui ne se voit point ailleurs. A une clarté « si brillante on vous connoistra bientost, & vous « ne pourrez jamais demeurer cachée. «

Da quegli occhi tuoi, non sò qual luce
Ch'in altrui non si vede
Troppo viva risplende: à tanto lume
Non potrai star nascosa

Voilà bien des gentillesses à quoy Térence n'a

Digitized by Google

Minuti corruptique sensiculi, & extra rem petiti. *Quintil. lib. 8. c. 5.*

point pensé, repartit Eudoxe : mais par malheur ces jolies pensées sont pleines d'affectation, & je ne m'en étonne pas. Les Poétes Italiens ne sont guéres naturels, ils fardent tout ; & le Tasse par ce seul endroit est bien audessous de Virgile. Quelle différence entre l'adieu de Didon à Enée & celuy d'Armide à Renaud ? Ce que pense & ce que dit la Reine de Carthage est une expression de l'amour le plus tendre & le plus violent qui fut jamais ; c'est la nature elle-mesme qui la fait parler : au lieu qu'Armide ne pense & ne dit presque rien de naturel.

Eh quoy, repliqua Philanthe, ne commence-t-elle pas par quelque chose de bien touchant ?
» O vous qui emportez une partie de moy-mesme,
» & qui laissez l'autre ; ou prenez l'une, ou rendez
» l'autre, ou donnez la mort à toutes les deux.

» *Forsennata gridava. O tu che porte*
Teco parte di me, parte ne lassi ;
O prendi l'una, ò rendi l'altra, o morte
» *Da insieme ad ambe.*

C'est justement là, dît Eudoxe, qu'il y a trop d'art. Le cœur s'explique mal d'abord par un jeu d'esprit, & je dirois volontiers avec un homme de bon goust : *Je n'aime pas un commencement si recherché*, sur tout dans une passion violente, où le brillant ne doit avoir nulle part. Du reste, la

Non me delectavit tam curiosum principium. *Petr.*

ſuite reſſemble au commencement, à une ou deux penſées prés, qui ſont aſſez naturelles.

Vous n'aimez pas apparemment, repartit Philanthe, l'endroit de *Scudiero o Scudo?* Je ſeray ce qu'il vous plaira, dit Armide en ſe radouciſſant un peu, ou voſtre Eſcuyer, ou voſtre bouclier, pour vous défendre des coups, aux dépens meſme de ma vie.

Saro qual più vorrai ſcudiero o ſcudo.
Non ſia ch'in tua difeſa io mi riſparmi:
Per queſto ſen, per queſto collo ignudo
Pria che giugano a te, paſſeran l'armi.

Ce jeu de *ſcudiero o ſcudo* eſt une affectation toute pure, repliqua Eudoxe, & dont le Poéte pouvoit ſe paſſer. Si Armide ſe fuſt contentée de dire, Je vous ſuivray dans le combat, & vous y rendray tous les ſervices poſſibles, ſoit en tenant vos armes, & vous menant des chevaux; ſoit en parant, ou recevant les coups qu'on vous portera; elle auroit exprimé ſa paſſion, & l'auroit fait naturellement. Mais le Taſſe, qui eſt un ſi beau génie, tient un peu du caractére des femmes coquetes, qui mettent du fard, quelque belles qu'elles ſoyent; ſans prendre garde que l'artifice gaſte en elles la nature, & qu'elles plairoient davantage ſi elles avoient moins envie de plaire.

Unum quodque genus cùm ornatur caſtè pudiceque, fit illuſtrius: cùm fucatur, & prælinitur, fit præſtigioſum. *Aul. Gell. Noct. Attic. lib. 7. c. 14.*

Ce qui me faſche le plus, ajoûta-t-il, c'eſt

que le Tasse donne quelquefois dans l'affectation lors que son sujet l'en éloigne. Par éxemple, pour dire qu'on ne s'apperçoit pas d'une passion quand elle ne fait que de naistre, & que quand on s'en apperçoit elle est déja forte & tout-à-fait maistresse du cœur; il dit dans l'*Aminte* que l'amour naissant a les aisles courtes, & ne peut voler; qu'ainsi l'homme ne s'apperçoit pas de sa naissance, & que quand il s'en apperçoit l'amour est devenu grand, & a pris son vol.

Amor nascente ha corte l'ale, a pena
Può tenerle e non le spiega à volo.
Pur non s'accorge l'huom quand'egli nasce;
E quando huom se n'accorge, è grande e vola.

Pour moy, j'aime mieux sur une matiére aussi morale que celle-là un petit Dialogue tout simple dont je me souviens:

A quoy pensiez-vous, Climene,
A quoy pensiez-vous d'aimer?
Ne sçaviez-vous pas la peine
Que souffre un cœur qui se laisse enflammer?

RE'PONSE.

On n'y pense pas, Silvie,
Quand on commence d'aimer;
Et sans en avoir envie,
En un moment on se laisse enflammer.

Au reste l'affectation qui regarde les pensées vient d'ordinaire de l'excés où on les porte, c'est-à-dire, ou de trop de sublimité, ou de trop d'agrément, ou de trop de délicatesse, suivant les trois genres que nous avons établis; l'un de pensées nobles, grandes, & sublimes; l'autre de pensées jolies & agréables; & le troisiéme de pensées fines & délicates: car si on n'a soin de ménager son esprit selon les régles du bon sens, & de se renfermer dans les bornes de la nature, on outre tout. L'enflure prend la place du grand & du sublime; l'agrément n'est qu'afféterie; & la délicatesse qu'un rafinement tout pur.

Per affectationem decoris corrupta sententia, cùm eo ipso dedecoretur quo illam voluit Author ornare. Hoc fit aut nimio tumore, aut nimio cultu. *Diomed. Grammatic. lib. 2.*

Je crains, dît Philanthe, qu'avec toutes vos distinctions vous ne rafiniez un peu vous-mesme; & je voudrois bien que vous me donnassiez des éxemples de cette enflûre, de cette afféterie, & de ce rafinement, pour voir si vous ne poussez point les choses trop loin. Il me sera aisé de vous contenter là-dessus, repartit Eudoxe: car en lisant les Auteurs, j'ay remarqué diverses pensées qui sont vicieuses dans ces trois genres, & qui ne péchent quelquefois que par trop d'esprit.

Ils en estoient là, lors qu'on vint avertir Eudoxe qu'une compagnie entroit: c'estoit trois beaux Esprits de son voisinage, grands parleurs,

& grands rieurs, du nombre de ces honneſtes faſcheux qui troublent toutes les ſociétez agréables, & qui ſont d'autant plus incommodes, qu'ils ne croyent point l'eſtre. Comme on n'a pas à la campagne les facilitez qu'on a à la ville pour ſe précautionner contre ces ſortes de gens, ou pour s'en défaire bientoſt, Eudoxe fut obligé de les recevoir, & de les ſouffrir. On diſna, on joüa aprés le diſner, on ſe promena enſuite juſqu'au ſoir; car la viſite fut tres-longue, & la nuit ſeule chaſſa les trois importuns.

Auſſitoſt qu'ils furent partis, Philanthe qui ne croit pas qu'on puiſſe jamais avoir trop d'eſprit, & qui avoit impatience de ſçavoir comment une penſée peut eſtre vicieuſe par là, pria ſon Ami de s'expliquer un peu là-deſſus: mais Eudoxe eſtoit ſi fatigué de la compagnie qui venoit de les quitter, qu'il n'eût pas la force de dire un mot. Il demanda quartier à Philanthe, & remit la converſation au lendemain.



LA

LA MANIERE
DE
BIEN PENSER
DANS
LES OUVRAGES
D'ESPRIT.

TROISIE'ME DIALOGUE.

LE jour qui ſuivit la viſite des faſcheux fut un des plus beaux jours de l'automne. Jamais le ſoleil ne parut ſi brillant, ni le ciel ſi pur : l'air eſtoit doux, & la chaleur ſi tempérée, qu'on pouvoit ſe promener à toutes les heures ſans nulle incommodité.

Dés le matin Eudoxe craignit une perſécution ſemblable à celle de la journée précedente : tellement que pour ſe ſauver des importuns qui

pourroient venir, il proposa à Philanthe de faire une promenade hors de la maison. Ayant mangé de bonne heure, ils sortirent ensemble du costé de la prairie qui conduit à une riviére dont les bords sont tres-agréables.

A peine eûrent-ils gagné un certain endroit écarté où regne un profond silence, & qui a tous les charmes de la solitude, que Philanthe dît à son Ami: Nous voicy en seûreté, & apparemment nous ne serons pas aujourd'huy interrompus. Je n'en voudrois pas jurer, repliqua Eudoxe: il n'y a point de lieu inaccessible aux fascheux, & le malheur veut souvent qu'on les rencontre lors qu'on les fuit. Du moins, ajoûta-t-il, jusqu'à ce qu'ils nous ayent déterrez, nous pourrons nous entretenir quelque temps sur le sujet que nous quittasmes hier. Je vous disois, si je m'en souviens, qu'en voulant avoir trop d'esprit on pense mal quelquefois, & qu'une pensée est vicieuse dans le genre noble quand on la porte à un excés de grandeur; qu'elle l'est dans le genre agréable, quand on luy donne plus d'agrément qu'il ne faut; & dans le genre délicat, lors qu'on pousse la délicatesse jusqu'à une vaine subtilité.

Conatus supra vires & supra rem. *Jul. Scalig. Poet. l. 3. c. 27.*

Ces affectations différentes sont, selon un sçavant Critique, des efforts que l'esprit fait audessus de sa matiére, & audessus de ses forces.

Mais vous voulez des éxemples, & je veux bien vous en donner pour me faire entendre. Le cayer que j'ay apporté avec moy nous fournira des pensées outrées de toutes les especes & de toutes les façons.

Pour commencer par le sublime, Gracian que vous connoissez, & qui est un des beaux Esprits de l'Espagne, ne se contente pas de dire dans son *Héroe*, qu'un grand cœur est un cœur géant, *un coraçon gigante:* il traite celuy d'Aléxandre d'Archicœur, dans un coin duquel tout ce monde estoit si à l'aise, qu'il y restoit de la place pour six autres : *Grande fue el de Alexandro y el archicoraçon, pues cupo en un rincon del todo este mundo holgadamente, dexando lugar para otros seis.* Avez-vous rien veû de plus recherché & de plus enflé ?

A la vérité, dît Philanthe, la pensée est un peu hardie, & mesme un peu fanfaronne ; mais elle marque bien un grand cœur que le monde entier ne pouvoit remplir. Croyez-moy, reprît Eudoxe, cela est énorme, & ne sied point bien ; ou plûtost cela est petit à force d'estre grand, si j'ose parler de la sorte ; & l'Auteur du *Héros* fait comme ce Timée, qui, au rapport de Longin, tomboit dans de grandes puérilitez, en voulant toûjours produire des pensées nouvelles & surprenantes. Celle de Voiture, sur la bonté que Mademoiselle de Bourbon & Madame la Prin-

Tumor & omne quod studio fit, indecorum est. *Dionys. Halicarn. de Orator. Antiq.*

Longin. sect. 3.

cesse avoient pour luy, est plus réguliére & plus judicieuse avec l'adoucissement qu'il y met. La voicy dans Voiture mesme que je porte toûjours sur moy, comme vous sçavez : „ Il me semble „ que ce n'est pas assez d'un cœur pour Madame „ sa mere & pour elle, & que quand l'une y a pris „ sa part, il y en reste trop peu pour l'autre.

Gracian, repartit Philanthe, n'est pas le seul qui a passé un peu les bornes au sujet du Conquérant de l'Asie. Ces Déclamateurs Latins dont Séneque le pere rapporte les sentimens dans la délibération que fait Aléxandre pour sçavoir s'il doit pousser ses conquestes au-delà de l'Océan, ne sont gueres moins outrez que l'est l'Auteur Espagnol. Les uns disent, qu'Aléxandre se doit contenter d'avoir vaincu où l'astre du jour se contente de luire ; qu'il est temps qu'Aléxandre cesse de vaincre où le monde cesse d'estre, & le soleil d'éclairer : les autres que la fortune met à ses victoires les mesmes limites que la nature met au monde ; qu'Aléxandre est grand pour le monde, & que le monde est petit pour Aléxandre ; qu'il n'y a rien au-delà d'Aléxandre non plus qu'au-delà de l'Océan.

Satis sit hactenus vicisse Alexandro quà mundo lucere satis est.

Tempus est Alexandrum cum orbe & cum sole desinere.

Eumdem fortuna victoriæ tuæ quem natura finem fecit.

Alexander orbi magnus est ; Alexandro orbis angustus est.

Non magis quicquam ultra Alexandrum novimus quàm ultra Oceanum. *Suasor. 1.*

Ces pensées, repartit Eudoxe, ne justifient pas celle que je vous ay ditte d'abord : elles sont elles-mesmes non seulement fausses ; mais excessives, & hors des régles d'une grandeur juste,

à la réserve peut-estre d'une seule, que *le monde estoit petit pour Aléxandre.* Car enfin l'ambition est insatiable, & le magnanime a toûjours le cœur élevé audessus de sa fortune. Quand Aléxandre auroit conquis effectivement toute la terre, ce n'auroit pas esté assez pour une ame comme la sienne. C'est aussi ce qui a fait dire qu'un monde ne suffisoit pas à ce jeune Conquerant; qu'il ne respiroit pas à l'aise dans une enceinte si étroitte, & qu'il y estoit comme étouffé; que rien ne pouvoit ni l'arrester, ni l'assouvir.

Unus Pellæo juveni non sufficit orbis. Æstuat infelix angusto limite mundi. *Juvenal. satyr. 10.*

Victorieux du monde, il en demande un autre;
Il en veut un plus riche & plus grand que le nostre;
Et n'ayant plus à vaincre en ce vaste horison,
Il sent que l'univers n'est plus que sa prison.

Ou pour le dire en moins de paroles & plus vivement:

Maistre du monde entier, s'y trouvoit trop serré.

Les conquestes des Romains n'ont pas moins donné lieu au sublime outré que celles du Vainqueur des Perses. Un Poéte Grec dit hardiment: *Jupiter fermez les portes de l'Olimpe, & défendez bien la citadelle des Dieux. Les armes de Rome ont subjugué la mer & la terre: il n'y a que le ciel où elles n'ont point encore esté.* Mais ce que dit un

Antholog. lib. 1.

Poéte Latin à Auguste par la bouche d'Apollon, au sujet de la bataille d'Actium, est plus raisonnable: *Rendez-vous maistre de la mer, vous l'estes déja de la terre.*

Vince mari, jam terra tua est. *Propert. lib. 4.*

Ce qu'un de nos Poétes dramatiques fait dire à Xiphares fils de Mithridate, est noble sans estre fastueux.

Tout reconnut mon pere, & ses heureux vaisseaux
N'eûrent plus d'ennemis que les vents & les eaux.

Car pour vous faire mieux sentir le défaut d'une pensée qui est vicieuse en beau, il est bon de vous en dire quelques-unes en passant qui soyent réguliéres, & correctes dans le mesme genre.

Il est naturel aux Espagnols, dît Philanthe, d'avoir de hautes idées des succés de leur nation, & des avantages de leur Monarchie. Le Lope de Vegue, dans un de ses Poémes intitulé, *Jérusalem conquistada;* ce n'est pas la premiére conqueste de Jérusalem faite par Godefroy de Boüillon, c'est la seconde faitte par Richard Roy d'Angleterre contre Saladin, qui avoit repris Jérusalem sur Guy de Lusignan, que la mort de Baudoüin V. en avoit rendu le possesseur & le maistre. Le Lope donc qui composa ce Poëme Epique en l'honneur de sa nation, dont les principaux accompagnerent Alphonse Roy de Castille, & gendre de Richard dans

Digitized by Google

une expédition si glorieuse, dit de la nation Espagnole :

Es una fiera gente la de España,
Que quando à pechòs una empresa toma,
Los tiembla el mar, la muerte los estraña.
Diga Numancia, que le cuesta à Roma.

Je ne m'étonne pas, repartit Eudoxe, qu'un Poéte d'Espagne dise que c'est une fiére nation que la sienne, & que quand les Espagnols se mettent en teste quelque grande entreprise, la mer tremble devant eux, la mort les fuit, & que Numance qui cousta si cher à Rome en peut dire des nouvelles. Les Castillans sont un peu extrémes, sur tout quand ils parlent d'eux.

Un autre bel Esprit de ce païs-là, repliqua Philanthe, parle ainsi à Philippe II. dans des vers Latins. *Aléxandre a vaincu les Perses, mais il s'est arresté là : à peine ce fils de Jupiter a-t-il veû les Indes. On dit que Rome la Capitale du monde a réduit l'Angleterre sous son empire ; mais César n'a pas passé plus avant. Vous avez porté vos armes plus loin que l'un & l'autre n'a porté les siennes. O grand Prince, nulle maison n'est plus illustre que la vostre : le soleil luit toûjours sur vos Etats, soit qu'il se leve, ou qu'il se couche. Pour trouver un lieu qui serve de frontiére à vostre Empire, il faut que la terre & la mer s'étendent au-*

Ut sit in orbe locus metas ubi figere possis ;
Terra suos fines augeat, unda suos.
Falcon.

delà des bornes que la nature leur a prescrites.

Cela seroit beau, reprît Eudoxe, si cela l'estoit un peu moins. Il y a bien de la différence entre une taille avantageuse, & une stature gigantesque; l'une fait un bel homme, & l'autre ne fait qu'un monstre. Mais pour vous dire mon sentiment sur toute la piéce, les premiéres pensées qui mettent Philippe II. audessus d'Aléxandre & de César en matiére de conquestes, sont les moins hardies. Ce n'est pas que j'aime à faire marcher Aléxandre & César aprés les autres Conquerans, & que je ne sois tout-à-fait du goust d'un fort honneste homme qui fit un si joli Madrigal au sujet de je ne sçay quels vers composez à l'honneur de LOUÏS le Grand, & qui ne put souffrir qu'on méprisast Aléxandre pour relever la valeur Françoise dans le passage du Rhin; qu'on le méprisast, dis-je, jusqu'à dire que les actions de nostre invincible Monarque effaçoient entiérement la mémoire du Conquerant de l'Asie. Les premiers vers du Madrigal m'ont échapé, en voicy la fin. C'est au Roy que le Poéte parle:

Quod turgidum gra d. tatem ipsam superare gestit. *Longin. sect. 2.*

A ces lasches flatteurs ne te laisse surprendre,
Le passage du Rhin, & tout ce que tu fais
Nous font croire aujourd'huy ce qu'on dit d'Aléxandre.

Cepen-

Cependant comme les conqueſtes des Eſpagnols ont eſté en effet plus loin que celles d'Aléxandre & de Céſar, je pardonne au Poéte ce qu'il dit d'abord. Je luy paſſe meſme la penſée où le ſoleil entre : car enfin les Panégyriſtes des Rois Catholiques diſent que le ſoleil ne ſe couche point pour eux, & que ce Prince des aſtres leur paye à chaque moment quelque tribut de ſa lumiére, comme s'il eſtoit leur vaſſal. Mais de dire que pour trouver les limites de leur Monarchie, il faut que la mer & la terre s'étendent au-delà des leurs, c'eſt ce qui me paroiſt exceſſif & bien eſpagnol. J'aime beaucoup mieux, ajoûta-t-il, la penſée d'un Académicien François, dans le Compliment qu'il fit au Roy de la part de l'Académie au retour de la Campagne de Valenciennes : *La France n'a plus beſoin, Sire, que vous étendiez ſes limites : ſa véritable grandeur eſt d'avoir un ſi grand Maiſtre.*

Apparemment, dît Philanthe, deux vers Latins du meſme Eſpagnol ſur la Pompe funébre de Charles-Quint ne vous plairont pas : le ſens néanmoins en eſt magnifique, & on ne peut gueres imaginer rien de plus grand. *Mettez pour tombeau le monde, pour chapelle ardente le ciel, pour torches les étoilles, pour larmes les mers.*

Pro tumulo ponas orbem, pro tegmine cælum, Sydera pro facibus, pro lacrymis maria.

C'eſt juſtement, dît Eudoxe, la penſée de Saint

Gelais dans l'Epitaphe d'une Dame de la Cour de François I.

O Voyageurs, ce marbre fut choisi,
Pour publier la grande extorsion
De mort qui prit Helene de Boissy
Dont icy gist la moindre portion !
Car s'elle eust eû à la proportion
De ses valeurs, un juste monument;
Toute la terre elle eut entiérement
Pour son cercueïl; & la grand' mer patente
Ne fut que pleurs; & le clair firmament
Luy eust servi d'une chapelle ardente.

Elle se nommoit Madame de Traves, dît Philanthe, & Marot fit aussi son Epitaphe.

Ne sçay où gist Helene en qui beauté gisoit.
Mais icy gist Helene où bonté reluisoit,
Et qui la grand' beauté de l'autre eust bien ternie
Par les graces & dons dont elle estoit garnie.

La pensée de Marot, repliqua Eudoxe, est plus naturelle & plus juste que celle de Saint Gelais où l'enflure regne dans toute son étenduë, pour ne point parler de l'Espagnol qui a volé le François, selon toutes les apparences; mais qui ne luy a pas dérobé grand' chose.

Si vous condamnez la pensée de Saint Gelais, dît Philanthe, vous avez bien la mine de n'ap-

Digitized by Google

prouver pas celle de je ne sçay quel Poéte Latin moderne, sur ce que Pompée fut privé des honneurs de la sépulture.

La terre que vous avez vaincuë, estoit un tombeau indigne de vous; vostre corps ne devoit estre couvert que du ciel. Ce Poéte a fort imité Lucain & son Traducteur, repartit Eudoxe. Que ne disent-ils point l'un & l'autre là-dessus? *Le ciel couvre celuy dont les cendres n'ont point d'urne: toute la terre, tout l'Empire Romain tient lieu de tombeau à Pompée.*

Indignum, tellus fuerat tibi victa, sepulcrum: Non decuit cælo te nisi, Magne, tegi.

Cælo tegitur qui non habet urnam. *Lucan. lib. 7.*

Situs est qua terra extrema refuso Pendet in oceano: Romanum nomen & omne Imperium, Magno est tumuli modus. *Idem, lib. 8.*

La traduction n'affoiblit pas la pensée; & Brébeuf rencherit, ce semble, sur Lucain, en disant que Pompée

Ou n'a point de sepulcre, ou gist dans l'univers:
Tout ce qu'a mis son bras sous le pouvoir de Rome,
Est à peine un cercueïl digne d'un si grand homme.

Ces pensées ont un éclat qui frappe d'abord, & semblent mesme convainquantes à la premiére veûë; car c'est quelque chose de plus noble en apparence d'estre couvert du ciel que d'un marbre, & d'avoir le monde entier pour tombeau, qu'un petit espace de terre: mais ce n'est au fonds qu'une noblesse chimérique. Car enfin le véritable honneur de la sépulture vient de l'amour & de l'estime de nos parens ou de nos amis, qui nous dressent un monument,

Digitized by Google

dont le seul usage est de couvrir des cadavres, & de renfermer des cendres, pour les garantir des injures de l'air, & de la cruauté des animaux; ce que ne fait pas le ciel, qui est destiné à tout autre ministére, & qui couvre également les corps des hommes & des bestes sans les préserver de rien.

Ajoûtons, continua Eudoxe, à l'Auteur & au Traducteur de la Pharsale, un Historien qui a traité le mesme sujet. *Telle fut la fin de Pompée: aprés trois Consulats & autant de Triomphes, ou plûtost aprés avoir dompté l'univers, la Fortune s'accordant si peu avec elle-mesme à l'égard de ce grand homme, que la terre qui venoit de luy manquer pour ses victoires, luy manqua pour sa sépulture.* Mais avoûons en mesme temps que tout cela a plus de faste que de grandeur, & que si ces pensées estoient venuës à Virgile, ou à Tite-Live, ils les auroient rejettées comme des imaginations monstrueuses. Je ne sçay mesme si Tacite s'en seroit accommodé: mais je sçay bien que ce qu'il fait dire à Bojocalus dans ses Annales, & à Galgacus dans la Vie d'Agricola, est plus raisonnable & plus beau. L'un dit, en refusant des terres que les Romains luy offroient: *Nous ne pouvons manquer de terre où nous vivions & où nous mourions.* L'autre, jaloux de la liberté de l'Angleterre, & ennemi

Hic post tres Consulatus & totidem Triumphos, domitumque terrarum orbem, vitæ fuit exitus: in tantum in illo viro à se discordante fortuna, ut cui modò ad victoriam terra defuerat, deesset ad sepulturam. *Velle. Paterc. lib. 2.*

Deesse nobis terra in qua vivamus, in qua moriamur non potest. *Ann. lib. 13.*

déclaré de la puiſſance Romaine, parle ainſi à ceux de ſa nation : *Ces voleurs du monde cherchent les mers les plus reculées, dés que la terre manque à leurs pillages. Si l'ennemi eſt riche, ils ſont avares ; s'il eſt pauvre, ils ſont ambitieux. L'Orient ni l'Occident ne pourroit pas les aſſouvir : de tous les conquérans, ils ſont les ſeuls qui s'attachent avec une paſſion égale aux richeſſes & à la pauvreté. Piller, maſſacrer, prendre par force, c'eſt ce qu'ils appellent fauſſement l'Autorité Souveraine ; & où ils détruiſent tout, à les entendre parler, ils donnent la paix.*

Raptores orbis, poſtquam cuncta vaſtantibus defuere terræ, & mare ſcrutantur. Si locuples hoſtis eſt, avari : ſi pauper, ambitioſi : quos non oriens, non occidens ſatiaverit ; ſoli omnium opes atque inopiam pari affectu concupiſcunt. Auferre, trucidare, rapere, falſis nominibus Imperium : atque ubi ſolitudinem faciunt, pacem appellant. *In vita Agric.*

Vous m'avoûërez, pourſuivit Eudoxe, que ces penſées-là valent un peu mieux que celles de la Pompe funébre de Charles-Quint. Que direz-vous donc, repliqua Philanthe, d'un Sonnet Italien qui fut fait à la mort de Philippe IV. Roy d'Eſpagne, & qui commence par crier à l'aide, comme ſi le monde ne pouvoit plus ſe ſoûtenir, & que le ciel fuſt ſur le point de tomber ?

Aità oh cieli ! or che vacilla il mondo
Tremate o mondi ! or che cadente è il cielo.

Je diray, repartit Eudoxe, que l'imagination ne peut pas s'élever plus haut, & que Pégaſe a emporté le Poéte dans les eſpaces imaginaires. La fin, dît Philanthe, réctifie en quelque façon le commencement.

Restò l'Alcide à sostener il mondo
Passi l'Atlante à dominar il cielo.

Philippe IV. est l'Atlas qui va regner dans le ciel, & Charles II. qui luy succede, est l'Hercule qui demeure sur la terre pour porter le faix du monde. Dites, repliqua Eudoxe, que la fin répond au commencement ; & souvenez-vous que c'est un défaut, non seulement d'estre grand dans les petites choses ; mais d'estre trop grand dans les grandes. Nous l'avons dit, & on ne sçauroit trop le répeter : la véritable grandeur doit avoir de justes mesures ; tout ce qui excede est hors des régles de la perfection, & il n'est jamais permis de s'enfler, pas mesme quand les sujets que l'on traite sont élevez & pompeux. Tant il est aisé de tomber du grand dans la bagatelle, ainsi que remarque Longin, qui nomme ces sortes de pensées, vaines & fastueuses, les réveries de Jupiter.

Res omnes accommodatè efferendæ sunt, parvæ quidem exiliter, magnæ autem magnificè. *Demetrius Phaler. de Elocut.*

In nugas quandoque facillimè, quæ grandia sunt, evadunt. Quid enim hæc aliud dixerimus, quàm Jovis insomnia ? *Sect. 7.*

Martial n'est pas du sentiment de Longin, dît Philanthe. Il s'enfle d'ordinaire dans les grands sujets, & pour moy je vous avoûë que son enflure n'a rien qui me choque. Vous admirez sans doute sa pensée sur la maison de Domitien, reprît Eudoxe : *Ce Palais est aussi grand que le ciel, mais plus petit que le Maistre qui l'habite.* Eh pourquoy non, repartit Philanthe ?

Par domus est cælo, sed minor est Domino. *Lib. 8.*

Peut-on donner une plus haute idée d'un Palais ſuperbe, & d'un auguſte Monarque ? Il ſeroit bon, repliqua Eudoxe, d'en donner une idée convenable, & de n'outrer rien. Vous admirez encore, ſi je ne me trompe, pourſuivit-il, ce que dit le meſme Poéte à Domitien & à Jupiter dans une meſme Epigramme : *Différez, je vous prie, César, le plus que vous pourrez d'aller prendre place à la table de Jupiter; ou venez icy vous-meſme Jupiter, ſi vous eſtes preſſé d'avoir un tel convive que César.* Mais n'eſt-ce pas traitter un peu cavaliérement le Maiſtre des Dieux, que de luy parler de la ſorte, ajoûta Eudoxe ? N'eſt-ce pas élever trop Domitien que de faire deſcendre ainſi Jupiter ?

Eſſe velis oro ſerus conviva Tonantis; Aut tu ſi properas Jupiter ipſe veni. *Lib. 8.*

C'eſt une flatterie, dît Philanthe. Je l'avoûë, repartit Eudoxe; mais c'eſt une flatterie qui bleſſe la Religion & le bon ſens tout enſemble. Martial ne devoit pas flatter ſon Prince aux dépens de celuy que les Payens reconnoiſſoient pour le Pere de la race humaine, pour le Souverain des Rois de la terre, qui avoit foudroyé les Geants, & qui faiſoit tout trembler d'un clin d'œil : en un mot, il ne devoit pas ſe moquer de Jupiter ; comme il fait encore ailleurs, quand il dit que Jupiter n'a pas dans toutes ſes finances de quoy payer l'Empereur.

Nam tibi quod ſolvat non habet arca Jovis. *Lib. 9.*

Horace, qui avoit le ſens droit, garde toûjours

les bienséances que la raison & la Religion demandent. Pour flatter Auguste, il se contente de dire, en parlant à Jupiter: *Les destins vous ont chargé du soin de César*, & il fait seulement ce souhait: *Que César tienne la premiére place aprés vous dans le gouvernement de l'univers*. Ces pensées ménagent la Divinité de Jupiter en relevant la grandeur d'Auguste, & ce sont-là les tempéramens qu'un esprit juste sçait prendre dans le genre sublime. Martial ne connoist guéres ces tempéramens; & quand il se jette dans la flatterie, il met Domitien audessus, ou du moins à costé de Jupiter; fort éloigné en cela d'Horace, qui ne donne à Jupiter ni de supérieur, ni d'égal.

Tibi cura magni Cæsaris fatis data: tu secundo Cæsare regnes. *Horat. Carm. lib. 1. Od. 12.*

Unde nil majus generatur ipso, nec viget quicquam simile, aut secundum. *Ibid.*

Que dis-je, continua Eudoxe, Horace est si religieux, & si sensé quand il loûë, qu'il n'égale pas mesme les hommes aux Dieux pris en général, sans une raison tirée de la part des Dieux. Je m'explique: quand il dit que Dioméde est égal aux Dieux en courage, il ajoûte que c'est par le secours d'une Déesse, & ainsi il fait honneur à Pallas de la valeur divine qu'il attribuë à un homme.

Quis Martem tunica tectum adamantina. Dignè scripserit? aut pulvere Troico Nigrum Merionem, aut ope Palladis Tydidem superis parem? *Horat. Carm. lib. 1. Od. 16.*

Je tombe d'accord, dît Philanthe, que Martial n'y fait pas tant de façon, & qu'il a peu d'égards pour les Dieux, mais ce n'est pas le seul des Auteurs Payens qui en use de la sorte, Lucain,

cain, ſans parler des autres, eſt celuy peut-eſtre qui garde le moins de meſures. Dans la Pharſale, non ſeulement Caton le diſpute aux Dieux; mais Pompée brave leur puiſſance en mourant; mais Marius leur pardonne ſa diſgrace : c'eſt d'un coſté les compter pour rien, & de l'autre les traiter comme des coupables.

Sum tamen, ô ſuperi, felix, nullique poteſtas Hoc auferre Deo. *Lucan. l. 8.*

Solatia fati Carthago, Mariuſque tulit pariterque jacentes Ignovere Deis. *Lib. 2.*

Les irrégularitez de Lucain, dît Eudoxe, n'autoriſent pas celles de Martial : ce ſont l'un & l'autre de beaux Eſprits qui ſe perdent quelquefois en prenant l'eſſor, & qui ne reſſemblent point à Sapho, cette ſpirituelle & ſçavante fille qui mérita parmi les Grecs le nom de dixiéme Muſe. Elle n'eût pas plûtoſt écrit d'un tres-vaillant homme qu'il eſtoit pareil au Dieu Mars, quelle en eût honte, & ſe corrigea ſur le champ : car jugeant bien que la choſe eſtoit impoſſible, elle mit que ce guerrier eſtoit le plus brave de tous les hommes.

Sapho me paroiſt en cela bien ſcrupuleuſe, dît Philanthe. Je le confeſſe, repartit Eudoxe; & j'avoûë qu'Homere n'a pas la conſcience ſi délicate, luy qui tranche net, que Mérion eſtoit pareil au Dieu Mars : mais c'eſt ſa couſtume de donner aux hommes les vertus des Dieux, & aux Dieux les vices des hommes, & je ne croy pas que ce ſoit-là ſont plus bel endroit.

Malherbe a bien encheri ſur Homére, dît

Philanthe, en appellant Henri IV.

Plus Mars que Mars de la Trace.

Un Poéte, repliqua Eudoxe, qui a une autre religion qu'Homére, ne regarde Mars que comme un Héros que les fables ont fait le Dieu de la guerre, & peut sans scrupule non seulement luy égaler, mais luy préferer un Monarque victorieux qui estoit un prodige de valeur. *Le plus Mars* de Malherbe ne dit pas davantage que le *moins Hercule*, qu'il employe à l'honneur du mesme Prince sur l'heureux succés du voyage de Sedan.

Si tes labeurs, d'où la France
A tiré sa delivrance,
Sont écrits avecque foy:
Qui sera si ridicule,
Qui ne confesse qu'Hercule
Fust moins Hercule que toy?

On peut, comme a fait le Tasse, comparer un Prince infidelle assis dans son trosne au milieu de son armée, & revestu d'une majesté terrible, tel qu'estoit le Soudan d'Egypte; on peut, dis-je, le comparer avec la figure de Jupiter qui lance la foudre:

Appelle forse ò Fidia in tal sembiante
Giove formò, mà gioue all'hor tonante.

Digitized by Google

La comparaison est noble, & n'est pas outrée: car ce n'est qu'avec la statuë & la représentation de Jupiter foudroyant que l'on compare le Soudan d'Egypte. Il n'y auroit pas non plus grand mal, en parlant poétiquement d'un Prince Chrestien redoutable par sa puissance & par sa valeur, tel qu'est nostre grand Monarque, de le comparer à Jupiter mesme & à tous les Dieux, comme on l'a fait dans les derniers vers d'un Rondeau fort spirituel:

Lors qu'à la main il a le cimeterre,
C'est Jupiter qui lance le tonnerre.
Pauvre Hollande, appaisez son courroux:
Il vaut mieux voir tous les Dieux contre vous
Que le Roy seul.

Mais ces éxemples, continua Eudoxe, ne justifient pas les Payens qui opposent l'Empereur à Jupiter, & qui égalent les hommes au maistre des Dieux. Si on s'est moqué de celuy qui appella Xerxés le Jupiter des Perses, que doit-on dire de ceux qui dégradent Jupiter, en luy donnant un inférieur, ou un égal? *Longin. sect. 2.*

C'est la flatterie, dit Philanthe, qui a introduit ces pensées. Oüi, reprit Eudoxe: à mesure que la liberté diminua parmi les Romains, & que les Césars devinrent plus maistres, la générosité & le bon sens s'altérérent; la flatterie de-

vint plus lasche & moins raisonnable. Sous le regne d'Auguste, où la liberté n'estoit pas encore opprimée, on se contenta de partager l'Empire du monde entre Jupiter & César: mais sous le regne de Domitien, où l'esprit de servitude avoit étouffé ce qui restoit des sentimens de la République, on mit César audessus de Jupiter.

Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

Que si dans le Paganisme, pour revenir à ce que je vous disois tout à l'heure d'Horace & de Sapho, ceux qui pensoient juste, n'osoient égaler absolument les hommes aux Dieux, jusques-là que Pline le Jeune se reprend luy-mesme d'avoir dit qu'un Pilote qui entre dans le Port malgré la tempeste, approche des Dieux de la mer: sera-t-il permis dans nostre Religion, pour flatter un grand Ministre d'Etat, de luy oster toutes les foiblesses humaines, & d'en faire presque un Dieu? C'est pourtant ce que fit autrefois un assez célébre Ecrivain, en dédiant un livre au Cardinal de Richelieu, & en luy disant, » qu'il avoit osté aux passions le trouble qu'elles » avoient tiré du péché; qu'il les avoit élevées à » la condition des vertus; qu'il les avoit réduites » à la nécessité de prendre la loy de la raison, & » de ne se plus élever que par son commande- » ment; qu'il n'estoit touché que des mauvais » événemens qui pourroient toucher les Anges, » s'ils estoient mortels; qu'on devoit remercier le

Lib. 9. Ep. 26.

Digitized by Google

Ciel de l'avoir fait homme, & non pas Ange, «
puis qu'il devoit employer si noblement les «
foiblesses de nostre nature; qu'en traitant avec «
l'Ange de l'Etat, il apprenoit de luy à con- «
noistre les intentions des hommes & les mou- «
vemens de leurs cœurs; enfin qu'il imitoit dans «
le gouvernement de la France la conduite de «
Dieu dans le monde. «

A la vérité, quand le Cardinal fut mort, l'Auteur supprima toutes ces loûanges dans une seconde édition, & dédia mesme son livre à Jesus-Christ, comme pour desavoûër publiquement des pensées flatteuses qui avoient quelque chose d'excessif, & mesme de peu religieux. La flatterie, dît Philanthe, n'a jamais peut-estre élevé personne plus haut; & je me souviens d'avoir leû une autre Epitre dédicatoire où on disoit à ce grand Ministre: *Qui a jamais veû vostre visage sans estre saisi de ces douces craintes qui faisoient frémir les Prophétes lors que Dieu leur communiquoit quelque visible rayon de sa gloire? Mais comme celuy qu'ils n'osoient approcher dans les buissons ardens & dans le bruit des tonnerres venoit quelquefois à eux sous la fraischeur d'un zéphire; aussi la douceur de vostre auguste visage dissipe en mesme temps, & change en rosée ces petites vapeurs qui en couvrent la majesté.*

C'est en sa faveur, repliqua Eudoxe, que Bal-

„ zac a épuisé toutes les hyperboles de sa Rhé-
„ torique. Je vous renvoye là-dessus à Phyllar-
„ que, & je me contente de vous dire en général,
„ que le sublime outré est comme naturel à Nar-
„ cisse. Mais sçavez-vous bien, repartit Philan-
„ the un peu en colére, que vostre Voiture est
„ quelquefois ampoullé luy-mesme, & que sa pre-
„ miére Lettre a beaucoup de ce sublime qui ne
vous plaist pas? Elle est écrite à Balzac. Philan-
the prit le livre, & leût ce qui suit.

» De tant de belles choses que vous avez dittes
» à mon avantage, tout ce que j'en puis croire
» pour me flatter, c'est que la fortune m'ait don-
» né quelque part en vos songes; encore je ne
» sçay si les réveries d'une ame si relevée que la
» vostre ne sont pas trop sérieuses & trop raison-
» nables pour descendre jusqu'à moy; & je m'esti-
» meray trop favorablement traité de vous, si vous
» avez seulement songé que vous m'aimiez. Car
» de m'imaginer que vous m'ayez gardé quelque
» place parmi ces grandes pensées qui sont occu-
» pées à cette heure à faire les partages de la gloi-
» re, & à donner récompense à toutes les vertus
» du monde, j'ay trop bonne opinion de vostre
» esprit pour m'en persuader cette bassesse, & je
» ne voudrois pas que vos ennemis eussent cela à
» vous reprocher.

» Je n'ay rien veû de vous depuis vostre dé-

part qui ne m'ait semblé audessus de ce que vous « avez jamais fait, & par ces derniers ouvrages « vous avez gagné l'honneur d'avoir surmonté « celuy qui a passé tous les autres. «

« Tous ceux qui sont jaloux de l'honneur de « ce Royaume ne s'informent pas plus de ce que « fait Monsieur le Maréchal de Créquy que de « ce que vous faites, & nous avons plus de deux « Généraux d'armée qui ne font pas tant de bruit « avec trente mille hommes que vous en faites « dans vostre solitude. «

« Si nous avions en usage cette loy qui permet- « toit de bannir les plus puissans en autorité ou « en réputation, je croy que l'envie publique se « déchargeroit sur vostre teste, & que M. le Car- « dinal de Richelieu ne courroit pas tant de for- « tune que vous. «

« Tout cela n'est-il pas extréme, poursuivit Philanthe? & si vous estimez de telles pensées, devez-vous mépriser celles de Balzac? Il y a long-temps, reprit Eudoxe, que j'ay fait réflexion sur cette Lettre de Voiture, & que j'y ay apperceû un caractére particulier qui ne se trouve point dans les autres. Je demeure d'accord avec vous que l'enflure y regne par tout: mais souffrez que je vous dise franchement ce que je pense là-dessus. Voiture affecta ce stile, si je ne me trompe, ou pour faire sa cour à Balzac,

en l'imitant, ou pour se moquer de luy, en le contrefaisant; & ce qui me fait pancher davantage du costé de la moquerie, c'est que l'esprit de la Lettre est railleur, que Balzac estoit devenu jaloux de Voiture, & qu'ils n'estoient pas dans le fonds trop bien ensemble.

Quoy qu'il en soit, Voiture ne pense point comme Balzac lors qu'il parle selon son génie; & dans les endroits mesme où il s'éleve le plus, on ne le perd point de veûë. Quoy, vous n'appellez pas du sublime outré, pour me servir de vos termes, ce qu'il dît au Duc d'Anguien sur la prise de Dunkerque? « L'éloquence, qui des « plus petites choses en sçait faire de grandes, ne « peut avec tous ses enchantemens égaler la hau- « teur de celles que vous faites; & ce que dans « les autres elle appelle hyperbole, n'est qu'une « façon de parler bien froide pour exprimer ce « que l'on pense de vous.

Tum hyperbole virtus, cùm res ipsa de qua loquendum est, naturalem modum excessit. Conceditur enim amplius dicere, quia dici quantum est non potest, meliusque ultra quàm citra stat oratio. *Quintil, lib. 8, c. 6.*

C'est en des occasions comme celle-là, repartit Eudoxe, où, selon Quintilien, l'hyperbole la plus hardie est une perfection du discours, bien-loin d'en estre un défaut; je veux dire, quand la chose dont il s'agit passe en quelque sorte les limites de la vertu naturelle, telle qu'estoit la victoire d'un jeune Prince qui venoit de prendre Dunkerque contre toutes les apparences humaines, & qui faisoit tous les

jours

jours des actions de valeur presque incroyables: car alors il est permis de dire plus qu'il ne faut, parce qu'on ne peut dire autant qu'il faut; & il vaut mieux aller un peu au-delà des bornes de la vérité, que de demeurer en deçà. Aussi Isocrate ayant à décrire l'expedition que fit Xercés contre les Grecs, quand il passa dans la Grece avec une armée sur terre composée d'un million d'hommes, & une autre sur mer de douze cens galeres, dit fort à propos: *Quel Orateur voudroit en parler avec excés, qui n'en dist moins que ce qui en a esté?*

Si Balzac n'usoit d'hyperboles qu'en ces sortes de rencontres, poursuivit Eudoxe, je n'aurois rien à dire sur toutes ses éxagérations, & son sublime vaudroit peut-estre celuy de Voiture. Mais en vérité l'un est bien different de l'autre, & pour peu qu'on y prenne garde Balzac prend le haut ton jusques dans les petites choses; au lieu que Voiture ne s'éleve que dans les grandes, & ne s'y éleve jamais trop, parce qu'il le fait toûjours selon les regles de l'art, ou plûtost selon celles du bon sens. Vous avez beau dire, repliqua Philanthe, Voiture tient un peu du caractére de Lysias, qui, au jugement de Denys d'Halicarnasse, tout naturel & tout simple qu'il estoit, s'enfloit quelquefois: semblable à ces riviéres, qui ayant un cours

Simplex esse mavult quàm cum aliquo periculo sublimis, nec tam artificium ostendit quàm naturalem veritatem. *De Orator. Antiq.*

Æquo sublimior & magnificentior in panegyricis. *Judic. de Isocrat.*

Ex superlatione sententiæ, & ex eo quod fieri nequit, frigiditas nata est. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

reglé, & des eaux fort pures, ne laissent pas de se déborder en de certains temps.

Mais Voiture, reprît Eudoxe, n'a rien de ces esprits hyperboliques dont les pensées deviennent froides par l'excés de l'hyperbole, tel qu'estoit celuy qui en parlant de la roche que le Cyclope lança contre le navire d'Ulysse, disoit que les chévres y paissoient.

Malherbe du moins, repliqua Philanthe, qui vous semble & si sensé & si juste, ne l'est pas toûjours. Il est empoullé en de certatines rencontres; ou pour m'exprimer plus figurément, ce fleuve égal & paisible dans sa course, devient tout-à-coup un torrent impétueux qui fait du fracas, & qui tombe dans des précipices. Ne compare-t-il pas les pleurs de la Reine mere, aprés la mort d'Henri le Grand, au débordement de la Seine ?

L'image de ses pleurs, dont la source feconde
Jamais depuis ta mort ses vaisseaux n'a taris,
C'est la Seine en fureur qui déborde son onde
Sur les quais de Paris.

Mais ce qu'il dit de la pénitence de Saint Pierre est encore plus violent :

C'est alors que ses cris en tonnerres s'éclatent :
Ses soupirs se font vents qui les chesnes combattent;

Et ses pleurs qui tantost descendoient mollement,
Ressemblent un torrent qui des hautes montagnes
Ravageant & noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'univers ne soit qu'un élement.

Ce n'est pas par ces endroits-là, repartit Eudoxe, que j'estime, & que j'admire Malherbe: il y sort visiblement de son carectére, & je ne l'y reconnois pas. Cependant, répondit Philanthe, on peut pousser le sublime plus loin en vers qu'en prose, & un poëme admet des pensées hardies qui ne conviendroient pas à une piéce d'éloquence. Il est vray, repliqua Eudoxe; mais cette hardiesse poétique doit avoir ses bornes, & le merveilleux mesme de l'Epopée devient ridicule dés qu'il n'est pas vraysemblable.

Je ne croy pas, dît Philanthe, que les petits ouvrages de poésie soyent assujétis aux regles rigoureuses des poëmes Epiques. Dés que ces petits ouvrages, repartit Eudoxe, sont graves & sérieux, ils doivent estre aussi éxacts que les grands poëmes pour ce qui regarde les pensées. L'hyperbole & l'éxagération qui ne sont pas dans les régles, en doivent estre bannies; & pour moy je n'estime guéres plus l'Epigramme d'un de nos Poétes sur les nouveaux bastimens du Louvre, que celle de Martial sur la maison de Domitien:

Quand je vois ce Palais que tout le monde admire :
Loin de l'admirer, je soupire
De le voir ainsi limité.
Quoy, prescrire à mon Prince un lieu qui le resserre!
Une si grande Majesté
A trop peu de toute la terre.

Nec tales Romæ vidit sibi Jupiter ædes : Nec talem coluit Roma superba Jovem.

Attoniti tantæ molis novitate Nepotes, Mirari cessent : Regia Solis erat.

Pande fores populis sub limis Lupara : non est Terrarum imperio dignior ulla domus.

Quid valeat bello Lodoïx centum oppida monstrant. Monstrat quid valeat pace vel una domus.

Néanmoins, interrompit Philanthe, la pluspart des Inscriptions que les beaux Esprits ont faites pour le Louvre, sont à-peu-prés de ce caractére. L'une dit : *Jupiter ne s'est jamais veû à Rome un tel Palais ; & Rome n'a jamais adoré un tel Jupiter.* L'autre : *Que nos Neveux étonnez de la magnificence de cét Edifice, cessent d'admirer : c'estoit le Palais du Soleil.* Il y en a de moins fastueuses & de moins brillantes, dît Eudoxe, qui ne laissent pas d'avoir beaucoup de noblesse. En voicy une qui sent tout-à-fait l'antiquité, & qui semble estre du siécle d'Auguste : *Ouvrez vos portes aux peuples, Louvre superbe ; il n'est point de maison plus digne de l'Empire du monde.* J'en sçay encore une autre qui me paroist belle : *Cent villes prises font voir ce que* LOUÏS *peut dans la guerre ; une seule maison montre ce qu'il peut dans la paix.*

Tout cela me fait souvenir du Cavalier Bernin, dît Philanthe : il fut appellé en France pour le dessein du Louvre, & il fit le Buste du

Roy en marbre. Ce buste luy attira l'applaudissement de toute la Cour, & donna lieu à un Poéte d'Italie de faire des vers sur le pié-d'estal qui n'estoit pas ễncore fait.

Entrò Bernino in un pensier profondo,
Per far al Reggio busto un bel sostegno :
E disse, non trovandone alcun degno ;
Piccola basa à un tal Monarca è il mondo.

A quoy le Bernin répondit luy-mesme :

Mai mi souvenne quel pensier profondo,
Per far di Ré si grande appoggio degno :
Van sarrebe il pensier, che di sostegno
Non è mestier, à chi sostienne il mondo.

Nous voilà retombez dans le sublime vicieux, repartit Eudoxe : car qu'y a-t-il de moins grand & de moins solide que de dire qu'un monde entier est une trop petite base pour un tel Monarque ; ou que celuy qui soûtient le monde, n'a pas besoin de soûtien ?

Ce n'est pas tout, reprît Philanthe au sujet de la Statuë équestre du Roy que le Cavalier Bernin fit à Rome, & qui est aujourd'huy à Versailles: on a fait un Dialogue entre le Capitole & le Bernin. Le premier se plaint de ce qu'ayant toûjours esté le lieu des Triomphes, on destine ailleurs ce nouveau Triomphateur. Le Bernin ré-

pond, qu'où est LOUïS le Grand, là est le Capitole.

E vero che il tuo luogo è quello di Trionfanti:
Ma dove è il gran LUIGI, *è il Campidoglio.*

Vous m'avoûërez qu'il y a là une véritable grandeur aussi-bien qu'à ce qu'on a dit autrefois, qu'où estoit le grand Camille, là estoit Rome; & à ce que dit un de nos Poétes, en faisant parler un Romain:

Rome n'est plus dans Rome; elle est toute où je suis.

Je vous avoûë franchement que je ne m'accommode pas de ce idées si pompeuses; & six vers François qu'un des plus illustres Prélats du Royaume a mis sous le buste du Roy dans son Palais Episcopal me plaisent bien davantage:

Ce Heros, la terreur, l'amour de l'univers
Avoit des ennemis en cent climats divers:
Leurs efforts n'ont servi qu'à le combler de gloire;
Son nom les fit trembler, son bras les a défaits;
Enfin las d'entasser victoire sur victoire,
Maistre de leurs destins, il leur donne la paix.

Je sçay aprés tout bon gré aux beaux esprits étrangers de dire des choses un peu excessives, en parlant de nostre incomparable Monarque, c'est signe qu'ils en ont une haute idée; & je

pardonne à un Poéte Italien moderne qui a fait le Panégyrique de LOUïs le Grand, d'avoir dit que les Provinces entiéres, & les Citadelles imprenables n'ont cousté au Roy qu'une réflexion de son esprit, & un éclair de ses armes.

Bellicose Provincie, e Rocche horrende
Già de più prodi inciampo,
Un raggio sol costaro
De la mente regal, de l'armi un lampo.

Qu'à peine il pense a tant de diverses & de hautes entreprises, que la victoire vient aussi viste que va sa pensée:

A varie ed alte imprese appena intende,
Che allor veloce al paro
D'ell' Eroico pensier, vien la vittoria.

Que ses pensées sont le sort des nations, & que les destins dépendent de luy.

Son destin delle genti i suoi pensieri
Da lui pendono i fati.

Qu'avec le seul bruit de son nom, il sçait foudroyer, & que ses résolutions sont plur d'effet à la guerre que les armées des autres Princes.

Egli sà fulminar solo col tuono;
Più vince il suo voler che l'altrui guerra.

Qu'à la honte de la Grece qui a tenté inutilement de percer l'Istme de Corinthe, Louïs a joint les deux mers, comme si c'estoit un effet de son pouvoir & de sa sagesse de rendre la symmetrie du monde plus parfaite, & que Dieu qui voyoit de quelle utilité seroit la jonction des mers, ne l'eust pas voulu faire luy-mesme, pour en réserver toute la gloire à un si grand Prince.

Ecco in seno alla Francia or son costretti
Con l'onde pellegrine
Abbocarsi il Tireno, e l'oceano.
La Grecia vantatrice il picciol tratto
Tentò cavar del suo Corinto in vano;
Omai LUIGI *ha tratto*
Mare à mar più lontano
Quasi sua forza, e suo saper profon do
Sia migliorar la simmetria del mondo.
A te LUIGI *hà 'l Creator serbato.*

Je pardonne, dis-je, toutes ces pensées à un homme de delà les monts, mais je ne sçay si je les pardonnerois à un François, car nostre esprit est d'une autre trempe que celuy des Italiens, & nous n'aimons aujourd'huy que la véritable grandeur. Cependant, repliqua Philanthe, nos meilleurs Poétes ont sur le Roy mesme des pensées qui me semblent assez Italiennes, comme celle-cy qui a rapport au passage du Rhin.

De

De tant de coups affreux la tempeste orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse:
Mais LOUÏS *d'un regard sçait bientost la fixer;*
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.

Ces deux derniers vers sont pour le moins aussi hardis que ceux du Panégyrique Italien. Ils ne sont point fanfarons, repartit Eudoxe; ils ne sont que forts, & ils ont une vraye noblesse qui les autorise. Le Poéte ne dit pas que les destins en général dépendent du Roy: il ne parle que du destin de la guerre. Comme le systême de sa pensée est tout Poétique, il a droit de mettre la fortune en jeu; & comme la présence d'un Prince aussi magnanime que le nostre rend les soldats invincibles, il a pu dire poétiquement:

Mais LOUÏS *d'un* [redacted] *regard sçait bientost*
la fixer,
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.

C'est comme s'il disoit: Dés que LOUÏS paroist, on est asseûré de la victoire. Y a-t-il là quelque chose d'outré, & toute l'Europe n'a-t-elle pas esté témoin d'une vérité si surprenante?

Mais, repliqua Philanthe, ne trouvez-vous rien d'outré dans un autre endroit où le Poéte, aprés avoir dit par une espece d'enthousiasme,

Digitized by Google

O que le Ciel ſoigneux de noſtre poéſie,
Grand Roy, ne nous fiſt-il plus voiſins de l'Aſie?
Bientoſt victorieux de cent peuples altiers,
Tu nous aurois fourni des rimes à milliers,

Ajoute ſur le meſme ton:

Quel plaiſir de te ſuivre aux rives de Scamandre,
D'y trouver d'Ilion la poétique cendre;
De juger ſi les Grecs qui briſerent ſes tours
Firent plus en dix ans que LOUÏS *en dix jours?*

Ce dernier vers me paroiſt bien fort pour ne rien dire de pis. La penſée eſt forte, repartit Eudoxe, mais elle eſt raiſonnable; car cela ne ſe dit pas affirmativement, comme en deux autres vers preſque ſemblables d'un autre Poéte:

Et ton bras en dix jours a plus fait à nos yeux
Que la Fable en dix ans n'a fait faire à ſes Dieux.

Aprés tout, repliqua Philanthe, la penſée n'eſt peut-eſtre pas ſi forte que vous vous imaginez. Car enfin ces Dieux qui ſont bleſſez & défaits dans l'Iliade ne valent gueres plus que des Heros. Vous dites vray, reprît Eudoxe, & je trouve que Longin a raiſon de dire qu'Homére s'eſt efforcé autant qu'il a pu de faire des Dieux de ces hommes qui furent au ſiége de Troye; & qu'au contraire des Dieux meſmes il

en fait des hommes, jusqu'à leur donner des passions foibles & basses dont les grands hommes sont éxempts : témoin le combat où Pluton tremble, & se croit perdu, & dont voicy un endroit que le traducteur de Longin a rendu admirablement :

L'enfer s'émeût au bruit de Neptune en furie,
Pluton sort de son trosne, il pâlit, il s'écrie :
Il a peur que ce Dieu dans cét affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Stix la rive desolée,
Ne découvre aux vivans cét empire odieux
Abhorré des mortels, & craint mesme des Dieux.

Un Ecrivain Portugais, en parlant d'une forteresse du Japon, repliqua Philanthe, dit que le fossé en est si profond, qu'il semble qu'on peut par là aller faire la guerre aux Démons jusques dans l'enfer. *Que parece se abria para ir fazer guerra a os Demonios no inferno.* C'est parler hardîment pour un Historien, repartit Eudoxe, & c'est tout ce qu'on pourroit souffrir à un Poéte tel que celuy qui dit qu'à force de creuser bien avant dans la terre pour en tirer le marbre & le jaspe, on fait espérer aux ombres des enfers de voir la clarté du ciel.

Jam montibus haustis Antra gemunt, & dum varios lapis invenit usus Inferni manes cælum sperare jubentur. *Petr.*

Lucain, qui est plus Historien que Poéte, dît

Philanthe, a une pensée sur les malheurs de la guerre de Pharsale qui me semble bien généreuse, mais qui vous paroistra sans doute trop hardie : la voicy. *Si les destins n'ont point trouvé d'autre expédient pour mettre un jour Neron sur le trosne ; si le ciel couste cher aux Dieux, & que Jupiter n'ait esté paisible possesseur de son Empire qu'aprés la guerre des Géans : Puissances celestes nous ne nous plaignons plus de rien, les crimes les plus énormes plaisent à ce prix.* La pensée de Pline le Jeune sur un sujet tout pareil ne me choque pas tant, répondit Eudoxe. Vous sçavez que les soldats qui tuérent les meurtriers de Domitien assiégérent Nerva dans son Palais. Le Panégyriste de Trajan dit là-dessus : *A la vérité, ce fut-là une grande honte pour le siécle ; & la République receût en cette rencontre une grande playe. Le Maistre & le Pere du monde est assiégé, pris, enfermé ; & on oste au Prince ce qu'il y a de plus doux dans l'Empire, la liberté de tout faire sans nulle contrainte. Si cependant il n'y avoit que cette seule voye pour vous faire regner, il ne s'en faut rien que je ne dise hautement, qu'il falloit acheter à ce prix un si grand bonheur.*

Jam nihil, ô Superi, querimur : scelera ipsa nefasque, Hac mercede placent. *Lib. 1.*

Si tamen hæc sola erat ratio quæ te publicæ salutis gubernaculis admoveret ; propè est ut exclamem, tanti fuisse. *Panegyr. Traj.*

La pensée du moins ne blesse point les bonnes mœurs comme celle de Lucain, & ce qu'elle a d'un peu outré est adouci par *il ne s'en faut rien que je ne dise*. Mais j'aime encore mieux ce que

Corneille fait dire au vieil Horace, aprés que le dernier de ses fils eût tué les trois Curiaces, dont la sœur estoit sa belle-fille, & dont l'un devoit estre son gendre :

Rome triomphe d'Albe, & c'est assez pour nous :
Tous nos maux à ce prix doivent nous estre doux.

La noblesse, le sublime est là sans enflûre, ajoûta Eudoxe, & Longin luy-mesme seroit content de Corneille. Que si selon ce grand Maistre du sublime c'est un defaut dans la Tragédie, qui est naturellement pompeuse & magnifique, que de s'enfler mal-à-propos ; à plus forte raison doit-on éviter l'enflure dans les discours ordinaires : & delà vient qu'un certain Gorgias fut raillé pour avoir appellé les vautours, des sepulcres animez. Je ne vois pas, repliqua Philanthe, qu'il y ait là de quoy railler ; & Hermogene qui trouve que l'Auteur de cette pensée est digne des sépulcres dont il parle, mérite à mon gré qu'on le raille un peu luy-mesme.

Efféctivement, repartit Eudoxe, la pensée n'est pas si ridicule, & selon le Traducteur de Longin elle ne seroit pas condamnable dans les vers. Valere Maxime parlant d'Artemise qui beut les cendres de Mausole son mari, l'a bien appellée un tombeau vivant ; & un galant homme de ce siécle, encore plus illustre par sa va-

Quid de illô inclyto tumulo loquare, cùm ipsa Mausoli vivum ac spirans sepulcrum fieri concupierit? *Valer. Max. lib. 4. c. 6.*

leur & par sa vertu que par ses ouvrages, pour bastir un Mausolée à la Reine mere Anne d'Autriche, dressa une Piramide de cœurs enflammez avec ces mots Espagnols, *Assi sepultada no es muerta;* & ces vers François:

Passant, ne cherche point dans ce mortel séjour
Anne de l'univers & la gloire & l'amour
Sous le funeste enclos d'une tombe relante:
Elle est dans tous les cœurs encore aprés sa mort,
Et malgré l'injustice & la rigueur du sort
Dans ces vivans tombeaux cette Reine est vivante.

J'ay peine à croire, poursuivit Eudoxe, que Longin eust condamné *ces vivans tombeaux* dans ce sens-là. Croyez-vous, repartit Philanthe, qu'il eust approuvé un endroit des *Triomphes de Loüis le Juste?*

Ces Rois qui par tant de structurés
Qui menacent encor le ciel de leurs mazures,
Oserent allier par un barbare orgueïl,
La pompe avec la mort, le luxe avec le deüil.
Aussi le temps a fait sur ces masses hautaines
D'illustres chastimens des vanitez humaines.
Ces tombeaux sont tombez, & ces superbes Rois
Sous leur chute sont morts une seconde fois.

Ces pensées sont nobles, & exprimées noblement, repartit Eudoxe, aux *tombeaux tombez*

prés, qui me semble un petit jeu ridicule. Juvenal a bien mieux dit que les sépulcres ont leurs destinées, & périssent comme les hommes; & Ausone aprés luy, que la mort n'épargne pas mesme les marbres. Pour la derniére pensée, *sont morts une seconde fois*, elle est apparemment tirée de Boéce, quand il soûtient que la réputation des Romains les plus fameux sera éteinte un jour entiérement, & qu'alors ces grands hommes mourront une seconde fois.

Quandoquidem data sunt ipsis quoque fata sepulcris. *Satyr. 10.*

Mors etiam saxis marmoribusque venit. *Auson.*

Quod si putatis longiùs vitam trahi Mortalis aura nominis Cum sera vobis rapiet hoc etiam dies: Jam vos secunda mors manet.

Le mesme Poéte François, reprît Philanthe, dit ailleurs, en parlant des superbes bastimens d'Egypte ruinez où estoient les statuës d'Abel & de Caïn:

Là le frere innocent & le frere assassin
Egalement cassez ont une égale fin:
Le temps qu'aucun respect, qu'aucun devoir ne bride
A fait de tous les deux un second homicide.

J'aime mieux, repartit Eudoxe, la *seconde vie* d'un enfant sauvé du naufrage sur le corps de son pere mort, que le *second homicide* des deux freres. La pensée est tirée d'une Epigramme grecque qui a esté appliquée heureusement à la Conception immaculée de la Sainte Vierge, & traduite en nostre langue le plus polîment du monde. Ecoutez la traduction, c'est l'enfant qui parle:

Digitized by Google

Les Dieux touchez de mon naufrage,
Ayant veû perir mon vaisseau,
M'en présenterent un nouveau
Pour me reconduire au rivage.
Il ne paroissoit sur les flots
Ni navire ni matelots;
Il ne me restoit plus d'espoir dans ma misere,
Lors qu'aprés mille vains efforts,
J'aperceûs prés de moy flotter des membres morts.
Helas, c'estoit mon pere!
Je le connus, je l'embrassay,
Et sur luy jusqu'au port heureusement poussé,
Des ondes & des vents j'évitay la furie.
Que ce pere doit m'estre cher,
Qui m'a deux fois donné la vie,
Une fois sur la terre, & l'autre sur la mer!

J'ay leû je ne sçay où, dît Philanthe, que Cornélie mettant dans la terre les cendres de Pompée qui tenoient auprés d'elle la place de son mari mesme, il luy sembla qu'elle le perdoit tout de nouveau, & qu'elle estoit veuve pour la seconde fois. Toutes ces pensées peuvent avoir un trés-bon sens, répondit Eudoxe; du moins ne sont-elles pas guindées comme celles de Lucain, qui va d'ordinaire au-delà du but. J'avoûë qu'en s'élevant, il est aisé de s'élever trop, & qu'on a de la peine à s'arrester où

où il faut, comme fait Ciceron, qui, au rapport de Quintilien, ne prend jamais un vol trop haut; ou comme fait Virgile, qui est sage jusques dans son enthousiasme, & fort éloigné de ceux dont parle Longin, qui au milieu de la fureur divine dont ils pensent estre quelquefois épris, badinent, & font les enfans. Un de nos Poétes qui a la plus belle imagination du monde, & qui seroit un Poéte accompli s'il pouvoit moderer son feu, s'emporte trop en quelques rencontres. Jugez-en par un seul éxemple:

Non supra modum elatus Tullius. *Lib. 12. c. 10.*

Cùm videantur sibi ceu divino correpti & incitati furore, non bacchantur, sed nugantur pueriliter. *Sect. 1.*

Le chevalier Chrestien, pour aller à la gloire,
A plus d'une carriére, & plus d'une victoire:
En tombant il s'éleve, il triomphe en mourant;
Et prisonnier vainqueur, couronné de sa chaisne,
Il garde à sa vertu la dignité de Reine.

C'est le Poéte, repliqua Philanthe, qui dans un autre endroit de son Poëme fait dire au Soudan d'Egypte:

Ces vains & foibles noms d'amis & de parens
Sont du droit des petits, & non du droit des grands.
Un Roy dans sa Couronne à toute sa famille:
Son Etat est son fils, sa grandeur est sa fille,
Et de ses intérests bornant sa parenté,
Tout seul il est sa race & sa postérité.

Cela s'appelle pousser une pensée noble à l'extrémité, reprît Eudoxe, & il n'est pas nécessaire que je vous fasse faire réflexion sur ces deux vers :

Son Etat est son fils, sa grandeur est sa fille,
Tout seul il est sa race & sa postérité.

Non plus que sur celuy-cy :

Il garde à sa vertu la dignité de Reine.

Vous y en faites assez de vous-mesme, & vous estes, je croy, convaincu qu'en matiére de pensées il y a un sublime outré & frivole. Mais je ne le suis pas, repartit Philanthe, que l'agréable puisse estre vicieux dans l'agrément mesme, & qu'en beauté ce soit un défaut que l'excés. Je vas, si je ne me trompe, vous en convaincre, reprît Eudoxe, & je le vas faire par les exemples qui persuadent mieux que tous les raisonnemens.

Les premiéres pensées qui me viennent là-dessus sont de *la Méthamorphose des yeux de Philis changez en Astres ;* vous connoissez ce petit ouvrage. C'est un chef-d'œuvre d'esprit, dît Philanthe, & j'en suis charmé toutes les fois que je le lis. J'en ay esté charmé comme vous, reprît Eudoxe ; mais j'en suis bien revenu, & je n'y admire plus guéres que l'affectation. Le com-

Digitized by Google

mencement que je trouvois si joli me paroist fade & ridicule:

Beaux ennemis du jour dont les feüillages sombres
Conservent le repos, le silence, & les ombres.

Que ces *beaux ennemis du jour* ont peu de véritable beauté, & qu'il sied mal de briller d'abord! Mais que ce qui suit pour exprimer la hauteur des chesnes d'une forest ancienne me déplaist avec toutes les graces que l'Auteur y met:

Vieux enfans de la terre, agréables Titans,
Qui jusques dans le ciel, sans crainte du tonnerre,
Allez faire au soleil une innocente guerre.

Outre qu'il est faux que les grands arbres ne craignent point le tonnerre, puis que plus ils ont de hauteur, plus ils y sont exposez: n'est-ce pas vouloir trop plaire que de les nommer des *Titans agréables, qui font au soleil une innocente guerre?*

La description de la fontaine ressemble à celle du bois:

C'est-là par un cahos agréable & nouveau
Que la terre & le ciel se rencontrent dans l'eau;
C'est-là que l'œil souffrant de douces impostures,
Confond tous les objets avecque leurs figures;

Digitized by Google

C'est-là que sur un arbre il croit voir les poissons
Qu'il trouve des roseaux auprés des hameçons,
Et que le sens charmé d'une trompeuse idole,
Doute si l'oiseau nage, ou si le poisson vole.

Un autre de nos Poétes, repliqua Philanthe, dit, en faisant la description d'un naufrage causé par l'embrasement du navire:

Soldats & matelots roulez confusément
Par un double malheur perissent doublement;
L'un se brusle dans l'onde, au feu l'autre se noye,
Et tous en mesme temps de deux morts sont la proye.

Ce vers,

L'un se brusle dans l'onde, au feu l'autre se noye,

ressemble assez au vostre,

Doute si l'oiseau nage, ou si le poisson vole.

Ces pensées, repartit Eudoxe, ont pour ainsi dire un premier coup d'œil qui flatte, & qui réjoüit: mais quand on les regarde de prés, on trouve que ce sont des beautez fardées, qui n'éblouissent qu'à la premiére veüe; ou des loüis d'or faux, qui ont plus d'éclat que les bons, mais qui valent beaucoup moins.

Vous avez oublié les quatre premiers vers de la description de la fontaine, dît Philanthe:

ils me paroiſſent parfaitement beaux, & trés-naturels.

Au milieu de ce bois un liquide criſtal,
En tombant d'un rocher forme un large canal,
Qui comme un beau miroir dans ſa glace inconſtante,
Fait de tous ſes voiſins la peinture mouvante.

Si vous appellez cela naturel, repliqua Eudoxe, je ne ſçay pas quelle idée vous avez de l'affectation. En verité, repartit Philanthe, vous renverſez toutes mes idées. Croyez-moy, reprît Eudoxe, il ne faut jamais s'égayer trop, meſme dans les matiéres fleuries; & il vaudroit preſque mieux qu'une penſée fuſt un peu ſombre, que d'eſtre ſi brillante.

Ludere quidem integrum eſt; verum omni in re habenda eſt ratio decori. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

Cependant, repartit Philanthe, je vous ay veû autrefois fort épris d'un Sonnet plein de brillans. C'eſt le Sonnet du Miroir, compoſé par le Comte d'Etelan, neveu du Maréchal de Baſſompierre: vous me l'avez appris, & je l'ay retenu.

Miroir peintre & portrait qui donne & qui reçois,
Et qui porte en tous lieux avec toy mon image,
Qui peux tout exprimer, excepté le langage,
Et pour eſtre animé n'as beſoin que de voix:

Tu peux ſeul me montrer, quand chez toy je me vois,
Toutes mes paſſions peintes ſur mon viſage:

Tu suis d'un pas égal mon humeur & mon âge,
Et dans leurs changemens jamais ne te deçois.

Les mains d'un artisan au labeur obstinées,
D'un pénible travail font en plusieurs années
Un portrait qui ne peut ressembler qu'un instant.

Mais toy, peintre brillant, d'un art inimitable,
Tu fais sans nul effort un ouvrage inconstant
Qui ressemble toûjours, & n'est jamais semblable.

J'estois jeune, repartit Eudoxe, quand je fus charmé de ce Sonnet. Ce n'est pas qu'il n'ait de grandes beautez : par exemple, *Pour estre animé n'a besoin que de voix; Tu peux seul me montrer toutes mes passions peintes sur mon visage; Tu fais sans nul effort un ouvrage qui ressemble toûjours, & n'est jamais semblable*: ces traits sont agréables & naturels; mais *ce peintre & portrait qui donne & qui reçois; ce peintre brillant*, péche par trop d'agrément, & ne me plaist plus. Au reste, si nous avions icy égard à la langue, nous serions blessez de *qui donne, qui porte*, sans *s* à la seconde personne : il faut *qui donnes, qui portes*, & cette faute de Grammaire ne se pardonneroit pas aujourd'huy; mais ce n'est pas de quoy il s'agit. A parler en général, le Sonnet seroit excellent, s'il y avoit un peu moins d'affectation; & ce qui va vous surprendre, les pensées d'un Poéte Italien

ſur le miroir meſme me paroiſſent plus naturelles, toutes énigmatiques & toutes myſtérieuſes qu'elles ſont.

So una mia coſa la qual non è viva,
E par che viva; ſe gli vai dinanti,
E ſe tu ſcrivi parerà che ſcriva;
E ſe tu canti parerà che canti;
E ſe ti affacci ſeco in proſpettiva,
Ti dira i tuoi diffetti tutti quanti;
E ſe ſdegnoſo gli homeri le volti,
Spariſce anch'ella, e torna ſe ti volti.

Car enfin, mon image dans le miroir n'a point de vie, & ſemble en avoir; ſi j'écris, ou ſi je chante, on diroit qu'elle écrit, & qu'elle chante; elle me montre tous mes defauts extérieurs; elle diſparoiſt dés que je tourne le dos, & revient auſſitoſt que je me retourne: tout cela eſt dit jolîment & dans le bon ſens.

Puis que, *Pour eſtre animé n'a beſoin que de voix, non è viva e par che viva,* ne vous choque pas, interrompit Philanthe, la penſée du Taſſe ſur le graveûres de la porte du Palais d'Armide pourra bien vous plaire. Il dit que les figures ſont ſi bien faites, qu'elles ſemblent vivantes; qu'il n'y manque que la parole; & qu'elle n'y manque pas meſme ſi on s'en rapporte à ſes yeux.

Manca il parlar, di vivo altro non chiedi;
Ne manca questo ancor, s'agli occhi credi.

C'est à dire, repartit Eudoxe en riant, qu'il y a tant de mouvement & tant d'action sur les visages des figures, qu'un sourd qui auroit la veuë bonne, croiroit à les voir qu'elles parleroient. Vous badinez, repliqua Philanthe. Pour vous répondre sérieusement, dît Eudoxe, cela est pensé avec beaucoup d'esprit. Mais Virgile ne pense point de la sorte, en décrivant ce qui est gravé sur le bouclier d'Enée. Mais, reprît Philanthe, un de nos Poétes que je puis appeller nostre Virgile, dit, en faisant la description des superbes bastimens d'Egypte, où estoit representé l'embrasement de Sodome:

Le marbre & le porphyre ont du feu la couleur,
Il paroist mesme à l'œil qu'ils en ont la chaleur.

Mais le Cardinal Pallavicin dit d'un grand Prélat, qu'en sa jeunesse il fut admiré de la Cour de Rome, qui fait gloire de n'admirer pas mesme le merveilleux; qu'à le voir on le prenoit pour un jeune homme, qu'à l'entendre on le prenoit pour un homme âgé, tant ses discours estoient meûrs & solides dans la fleur mesme de son âge: *La Corte di Roma la quale si gloria de non ammirare eziandio l'ammirabile; e pure ammirò*

mirò voi giovane se credeva à gli occhi, vecchio se dava fede all'udito.

Ces deux pensées, repliqua Eudoxe, sont à mon gré plus simples que celle du Tasse. Un Italien, repartit Philanthe, a mis sous un Saint Bruno peint au naturel dans le fonds d'une solitude: *Egli è vivo, e parlerebbe se non osservasse la regola del silentio.* Cela n'est-il pas pensé agréablement, *Il est vivant, & il parleroit, si ce n'est qu'il garde la régle du silence?* La pensée est assez plaisante, répondit Eudoxe, & n'est peut-estre que trop agréable: elle revient à celle de Malherbe sur l'image d'une Sainte Catherine:

L'art aussi-bien que la nature
Eust fait plaindre cette peinture:
Mais il a voulu figurer,
Qu'aux tourmens dont la cause est belle,
La gloire d'une ame fidelle,
Est de souffrir sans murmurer.

Aprés tout, ce sont proprement les Italiens qui abondent en pensées fleuries, & qui prodiguent les agrémens dans ce qu'ils écrivent. Je ne vous parle pas du Cavalier Marin, qui fait des descriptions si riantes, & qui appelle la Rose, l'œil du printemps, la prunelle de l'Amour, la pourpre des prairies, la fleur des autres fleurs:

Digitized by Google

L'occhio di primavera,
La pupilla d'Amor,
La porpora de prati,
Il fior de gli altri fiori.

Le Roſſignol, une voix emplumée, un ſon volant, une plume harmonieuſe:

Una voce pennata,
Un ſuon volante,
Una piuma canora.

Les Etoiles, les lampes d'or du firmament; les flambeaux des funérailles du jour; les miroirs du monde & de la nature; les fleurs immortelles des campagnes celeſtes:

Sacre lampe dorate
Ch' i palchi immenſi
Del firmamento ornate.

De l'eſequie del dì chiare facelle.

Specchi de l'univerſo e di natura.

Fiori immortali e nati
Ne le campagne amene
De ſempiterni prati.

Je ne parle pas, dis-je, du Marin, qui fait profeſſion de s'égayer, & de s'amuſer par tout. Je

parle du Prince de la Poésie Italienne, & je souſtiens que le Taſſe eſt en mille endroits plus agréable qu'il ne faut. Il décrit dans l'*Aminte* une Bergere occupée à ſe parer avec des fleurs, & voicy ce qu'il en dit : Tantoſt elle prenoit un lys, « tantoſt une roſe, & les approchoit de ſes joûës, « pour faire comparaiſon des couleurs ; & puis « comme ſi elle ſe fuſt applaudie de la victoire, « elle ſourioit, & ſon ſouris ſembloit dire aux « fleurs, J'ay l'avantage ſur vous ; & ce n'eſt pas « pour ma parure, ce n'eſt que pour voſtre honte « que je vous porte. «

. . . . Io pur vinco
Ne porto voi per ornamento mio,
Ma porto voi ſol per vergogna voſtra.

Cela n'eſt-il pas enchanté, dît Philanthe ? Tant pis pour vous, repliqua Eudoxe, ſi ces penſées-là vous charment : une bergere ne fait point tant de réflexions ſur ſa parure : les fleurs ſont ſes ajuſtemens naturels ; elle s'en met quand elle veut eſtre plus propre qu'à l'ordinaire, mais elle ne ſonge pas à leur faire honte. Selon voſtre gouſt, ajoûta-t-il, c'eſt quelque choſe de fort beau que ce qu'on a dit d'une belle chanſon, que c'eſt un air qui vole avec des aîles de miel ; de la queuë du paon, que c'eſt une prairie de plumes ; & de l'arc-en-ciel, que c'eſt le ris du

ciel qui pleure, un arc ſans fléches, ou qui n'a que des traits de lumiére, & qui ne frappe que les yeux. Ah que cela eſt joli, s'écria Philanthe! Prenez garde, reprît Eudoxe, que les métaphores tirées de ce que la nature a de plus doux & de plus riant, ne plaiſent guéres que quand elles ne ſont point forcées! *L'air qui vole avec des ailes de miel, la prairie de plumes, le ris du ciel qui pleure, l'arc ſans fléches, qui n'a que des traits de lumiére, & qui ne frappe que les yeux:* tout cela eſt trop recherché, & meſme trop beau pour eſtre bon.

A la vérité, pourſuivit Eudoxe, il n'y a rien de plus agréable qu'une métaphore bien ſuivie, ou une allégorie réguliére: mais auſſi il n'y a peut-eſtre rien qui le ſoit moins, que des métaphores trop continuées, ou des allégories trop étenduës. Vous avez veû un petit Dialogue qui ſe fit en quatre vers Latins ſur Urbain VIII. quand il fut élevé au Pontificat. Comme il portoit des Abeilles dans ſes armes, les Abeilles le repréſentent allégoriquement, & le Dialogue ſe fait entre un François, un Eſpagnol, & un Italien. Le François commence par dire: *Elles donneront du miel aux François, elles piqueront les Eſpagnols.* L'Eſpagnol répond: *Si les Abeilles piquent, elles en mourront.* L'Italien dit enſuite, pour accorder le François & l'Eſpagnol: *Elles donneront*

GALLUS. Gallis mella dabunt, Hiſpanis ſpicula figent.

HISPANUS. Spicula ſi figent, emorientur Apes.

du miel à tout le monde, elles ne piqueront personne, car le Roy des Abeilles n'a point d'aiguillon.

ITALUS. Mella dabunt cunctis, nulli sua spicula figent: Spicula nam Princeps figere nescit Apum.

Voilà ce qui s'appelle une allégorie heureuse: tout y est juste & sensé, sans que rien aille au-delà des bornes. Il y en a d'autres qui commencent bien, & finissent mal, faute d'estre assez ménagées.

Le Testi, qui est, comme nous avons déja dit, l'Horace des Italiens, nous en fournit un éxemple dans la Préface du second volume des ses Poësies Lyriques. Ces chansons, dit-il, que je « puis appeller les filles d'un pere déja vieux, & « des filles qui ne sont pas jeunes elles-mesmes, « me représentoient tous les jours leur âge & le « mien, ennuyées de demeurer plus long-temps « dans la maison paternelle, & impatientes d'en « sortir. On en voyoit déja quelques-unes, qui « plus hardies & plus libres que les autres, fréquen- « toient les compagnies, & alloient par tout; ce « qui retomboit sur moy, & tournoit un peu à « ma honte: car nous ne sommes plus au temps « que les Herminies & les Angéliques couroient « le monde toutes seules sans deshonorer leur fa- « mille, ni scandaliser personne. «

Ce commencement est agréable: mais voyez ce que c'est que de pousser les choses trop loin. J'ay donc pris le parti, ajoûte l'Auteur, de re- « médier à ce desordre en les mariant, c'est à dire, «

» en les faisant imprimer: *Ho dunque havuto per*
» *bene di rimediare al disordine, e di sposarle in legi-*
» *timo matrimonio a i torchi delle stampe.* Mais sça-
» chant que la pauvreté de mon esprit peut les
» empescher d'estre bien pourveûës, & faisant ré-
» flexion d'ailleurs que c'est le propre des person-
» nes généreuses d'assister de pauvres Demoisel-
» les qui sont en danger de se perdre, je vous
» prie, dit-il au Lecteur, de leur donner par cha-
» rité vostre protection, qui leur tiendra lieu de
» dot.

Ce mariage, cette pauvreté, cette dot est justement ce qui rend l'allégorie vicieuse: elle ne le seroit pas, si elle estoit moins étenduë & moins plaisante. Le Poéte pouvoit appeller ses derniéres Poésies, les filles d'un pere avancé en âge, & dire qu'estant elles-mesmes dans un âge meûr, elles souffroient impatiemment la retraite, & estoient bien-aises de voir le monde, que quelques-unes d'elles voyoient déja malgré luy. Mais il falloit en demeurer là, & ne point parler de mariage: Aussi-bien, ajoûta Eudoxe en riant, les Muses sont vierges. C'est peut estre, interrompit brusquement Philanthe, parce qu'elles sont gueuses, & qu'elles n'ont pas de quoy se marier.

Scire oportet quousque in singulis sit progrediendum. *Longin. sect. 29.*

In omnibus rebus videndum est quatenus: etsi enim suus cuique modus est, tamen magis offendit nimiùm quàm parùm. *Cicer. Orat.*

Quoy qu'il en soit, reprît Eudoxe, on péche souvent contre les régles de la justesse, en éten-

dant trop une pensée agréable; & croiriez-vous que Voiture est tombé quelquefois dans ce défaut, témoin sa Lettre de la Berne, & mesme celle de la Carpe? Je ne croyois pas, interrompit Philanthe, que vous pussiez jamais vous résoudre à condamner Voiture en quelque chose; & j'en suis ravi pour l'amour de Balzac. Je suis de bonne foy, dît Eudoxe, & l'amitié ne m'aveugle pas jusqu'à ne point voir les défauts de mes amis.

Mais de tous les Ecrivains ingénieux, celuy qui sçait le moins réduire ses pensées à la mesure que demande le bon sens, c'est Séneque. Il veut toûjours plaire, & il a si peur qu'une pensée belle d'elle-mesme ne frappe pas, qu'il la propose dans tous les jours où elle peut estre veûë, & qu'il la pare de toutes les couleurs qui peuvent la rendre agréable: de sorte qu'on peut dire de luy ce que son pere disoit d'un Orateur de leur temps: *En répetant la mesme pensée, & la tournant de plusieurs façons, il la gaste; n'estant pas content d'avoir bien dit une chose une fois, il fait en sorte qu'il ne l'a pas bien dite.* C'est celuy qu'un Critique de ce temps-là avoit coustume d'appeller l'Ovide des Orateurs: car Ovide ne sçait pas trop se retenir, ni laisser ce qui luy a réussi d'abord, quoy-que selon le sentiment du mesme Critique, ce ne soit pas une

Habet hoc Montanus vitium, sententias suas repetendo corrumpit: dum non est contentus unam rem semel benè dicere, efficit ne benè dixerit. *Controvers. 5. lib. 9.*

Propter hoc solebat Montanum Scaurus inter Oratores Ovidium vocare: nam & Ovidius nescit quod benè cessit relinquere. *Ibid.*

Aiebat Scaurus, non minùs magnam virtutem esse, scire desinere, quàm scire dicere. *Ibid.*

moindre vertu de ſçavoir finir que de ſçavoir dire.

Conſiderationi ſopra l'arte dello ſtile e del dialogo.

Si nous écoutons le Cardinal Pallavicin, dît Philanthe, Séneque parfume ſes penſées avec un ambre & une civette qui à la longue donnent dans la teſte: elles plaiſent au commencement, & laſſent fort dans la ſuite. *Profuma i ſuoi concetti con un ambra & con un zibetto che a lungo andare danno in teſta: nel principio dilettano, nel proceſſo ſtancano.* Mais je ne ſuis pas tout-à-fait de ſon avis, ni du voſtre; & je trouve que Séneque eſt beaucoup plus vif, plus piquant, & plus ſerré que Ciceron.

Entendons-nous, repartit Eudoxe: le ſtile de Ciceron a plus de tour & plus d'étenduë que n'en a celuy de Séneque, qui eſt un ſtile rompu, ſans nombre, & ſans liaiſon. Mais les penſées de Séneque ſont bien plus diffuſes que celles de Ciceron: celuy-là ſemble dire plus de choſes, & celuy-cy en dit plus effectivement; l'un étend toutes ſes penſées, l'autre entaſſe penſée ſur penſée. Et le Cardinal du Perron a eû raiſon de dire, qu'il y a plus à apprendre dans une page de Ciceron que dans cinq ou ſix de Séneque. Je ne vous rapporte point d'exemple là-deſſus; ce ſeroit une affaire infinie, & puis vous en jugerez mieux vous-meſme en liſant avec attention l'un & l'autre. Vous verrez

Perroniana.

ſans

sans doute que Quintilien a eû raison de dire, qu'il seroit à souhaiter que Séneque, en écrivant, se fust servi de son esprit & du jugement d'un autre.

Velles eum suo ingenio dixisse, alieno judicio. *Quintil. lib. 10. c. 1.*

Mais pour ne point sortir de nostre sujet, je mets au nombre des pensées qui péchent par trop d'agrément toutes les antitheses recherchées, comme celles de *vie* & de *mort*, d'*eau* & de *feu*, dans des endroits que j'ay remarquez. Florus, en parlant de ces braves soldats Romains qu'on trouva morts sur leurs ennemis aprés la bataille de Tarente avec l'épée encore à la main, & je ne sçay quel air menaçant; dit que la colére qui les animoit lors qu'ils combattoient, vivoit dans la mort mesme. *Et in ipsa morte ira vivebat.* C'estoit assez d'avoir dit qu'il restoit sur leur visage un air menaçant: *relictæ in vultibus minæ.* Il falloit s'en tenir là; & Tite-Live n'auroit eû garde de faire vivre la fureur guerriére dans la mort mesme.

Flor. lib. 1. c. 18.

Un de nos Poétes, en décrivant la descente de l'armée Françoise devant Damiette, & le courage avec lequel Saint Loûïs se jetta dans le Nil, dit d'abord:

Tandis que les premiers disputent le rivage,
Et qu'à force de bras ils s'ouvrent le passage,
LOUÏS *impatient saute de son vaisseau;*

il dit ensuite :

Le beau feu de son cœur luy fait mépriser l'eau.

Si je ne craignois de tomber dans le défaut que je reprens, ajoûta Eudoxe, je dirois que ce *beau feu* opposé à *l'eau* est bien froid : mais j'aime mieux dire que ce jeu de *feu* & d'*eau* est un agrément outré dans un endroit aussi sérieux que celuy-là.

Un autre de nos Poétes qui a décrit d'une maniére si poétique & si agréable le passage du Rhin, est bien éloigné de ces antitheses, & pense plus heureusement quand il dit au sujet de la Noblesse Françoise qui passa à la veûë du Roy :

LOUÏS *les animant du feu de son courage,*
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

Je voy bien, interrompit Philanthe, que vous n'aimez pas l'Epitaphe qu'a fait le Lope de Vegue dans sa *Jerusalem conquistada*, de Féderic qui vint à Constantinople avec son armée victorieuse, & qui se noya dans le Cidne, en s'y baignant au retour de la chasse :

Naci en tierra, fui fuego, en aqua muero.

Le Poéte Castillan a cru faire merveilles, repartit Eudoxe, d'assembler trois élemens dans

Digitized by Google

une Epitaphe, & de dire, pour la rendre plus agréable, que Féderic qui nâquit ſur la terre & mourut dans l'eau, eſtoit tout de feu.

Je n'aime guéres non plus la penſée de Séneque le Tragique ſur le Roy Priam, qui fut privé des honneurs de la ſépulture. *Ce pere de tant de Rois n'a point de ſépulcre, & a beſoin de feu tandis que Troye bruſle.* Ce manque de feu dans l'embraſement de la ville eſt trop recherché. Un autre Poéte dit preſque le meſme, repliqua Philanthe, en diſant que Troye ne ſert pas meſme de bûcher à Priam étendu mort ſur le rivage. Ce Poéte-là, repartit Eudoxe, me paroiſt plus ſage & moins jeune que Séneque.

Ille tot Regum parens Caret ſepulcro Priamus, & flamma indiget Ardente Troja. *In Troad. Act. 1.*

Priamumque in littore truncum Cui non Troja rogus.

Sçavez-vous au reſte quand ces ſortes de penſées ſont les plus vicieuſes; c'eſt quand la matiére eſt triſte d'elle-meſme, & que tout y doit eſtre naturel. Ce que dit Tancréde ſur le tombeau de Clorinde qu'il avoit aimée paſſionnément, eſt brillant, & tout plein de pointes, comme plus d'un Critique l'a remarqué.

O Saſſo amato & honorato tanto
Che d'entro hai le mie fiamme, e fuori il pianto;
Non di morte ſei tu: ma di vivaci
Ceneri albergo ove è ripoſto Amore.

Je me moque des Critiques, interrompit Phi-

lanthe. Et qu'y a-t-il de plus ſpirituel que ce marbre qui a des feux au dedans, des pleurs au dehors; qui n'eſt pas la demeure de la mort, mais qui renferme des cendres vives où l'Amour repoſe? Les jeux d'eſprit, repliqua Eudoxe, ne s'accordent pas bien avec les larmes, & il n'eſt pas queſtion de pointes quand on eſt ſaiſi de douleur. La peinture que le Taſſe fait de Tancréde avant que de le faire parler, promettoit quelque choſe de plus raiſonnable & de plus touchant:

Sententiolis ne flendum erit? *Quintil. l. 6. c. 1.*

Pallido, freddo, muto, e quaſi privo
Di movimento al marmo gli occhi affiſſe:
Al fin ſgorgando un lagrimoſo rivo
In un languido ohime proruppe e diſſe.

Mais cét homme paſle, tout glacé, qui garde un ſilence morne, & qui n'a preſque pas de mouvement; qui aprés avoir attaché ſes yeux ſur le tombeau, fond en larmes, & jette un helas languiſſant; cét homme, dis-je, ſe met tout d'un coup à dire de jolies choſes, & badine ingénieuſement: en quoy il me ſemble auſſi plaiſant que le ſeroit dans une pompe funébre, celuy qui méne le deuïl, ſi les larmes aux yeux, & le viſage tout abbatu de triſteſſe, il ſe mettoit à danſer une courante pour réjoüir la compagnie. Le Poéte auroit mieux fait de ne faire

rien dire à Tancréde en cette rencontre, comme il ne luy avoit fait rien dire, quand ce Prince malheureux reconnut Clorinde, en luy ostant son casque, pour la baptiser, aprés l'avoir luy-mesme blessée à mort. Le Tasse dit seulement là-dessus :

La vide e la conobbe ; e restò senza
E voce e moto. Ahi vistà ! ahi conoscenza !

Mais Tancréde parle en revenant de sa défaillance, repliqua Philanthe ; & je me souviens d'une belle chose qu'il dit à la veûë de Clorinde morte :

. . . . O viso che puoi far la morte
Dolce ; ma raddolcir non puoi mia sorte.

Cela n'est peut-estre que trop beau, repartit Eudoxe : *O visage qui peux rendre la mort douce, mais qui ne peut adoucir mon sort !* A vous parler franchement, je ne trouve pas la pensée assez simple ; & ce que Tancréde dit d'abord me plaist davantage : Quoy, je vis encore, & je vois le jour ! «

Io vivo ? io spiro ancora ? e gli odiosi
Rai miro ancor di questo infausto die ?

Il en est, ajoûta-t-il, de Tancréde dans la *Jérusalem delivrée*, comme de Sancerre dans la *Princesse de Cleves ;* leur affliction est plus natu-

relle au commencement qu'elle ne l'est dans la suite. Et pour laisser là Tancréde, l'Auteur des *Lettres à Madame la Marquise* *** a bien remarqué, ce me semble, que Sancerre vivement touché de la mort de Madame de Tournon, aprés avoir dit plus d'une fois, *Elle est morte, je ne la verray plus*, ne devoit point dire, *J'ay la mesme affliction de sa mort que si elle m'estoit fidelle, & je sens son infidelité comme si elle n'estoit point morte. Je ne puis ni m'en consoler, ni la haïr. Je sens plus sa perte que son changement. Je ne puis la trouver assez coupable pour consentir à sa mort. Je paye à une passion feinte qu'elle a eûë pour moy, le mesme tribut de douleur que je croyois devoir à une passion véritable.*

Eh pourquoy ne le pas dire, repliqua Philanthe? Parce que cela est trop ingénieux pour un affligé, répondit Eudoxe, & que, selon Denys d'Halicarnasse, toutes les gentillesses, dans un sujet sérieux, sont hors de propos, quelque raisonnables qu'elles soyent: elles empeschent mesme qu'on n'ait pitié de celuy qui se plaint. Je suis seûr, reprît Philanthe, que les sentimens de Sancerre plaisent à des personnes qui ont le goust bon, & qui s'entendent en passions mieux que vous.

Omnes in re seria verborum delitiæ etiam non ineptæ, intempestivæ sunt, & commiserationi plurimùm adversantur. *In Judic. de Isocr.*

Mais pour revenir à Tancréde que je ne puis encore quitter, vous nommerez dont des jeux

d'eſprit les antitheſes & les apoſtrophes qu'il fait dans le fort de ſa douleur? Oüi ſans doute, repartit Eudoxe: car n'eſt-ce pas ſe joüer que de dire, *Je vivray comme un malheureux monſtre d'amour, auquel une vie indigne eſt la ſeule peine digne de ſon impiété?*

Lenitati & compoſitioni numeroſæ ſtudere non eſt hominis commoti, ſed ludentis, & potius ſeſe oſtentantis. *Demet. Phal. de Elocut.*

Dunque i vivrò tra memorandi eſſempi;
Miſero moſtro d'infelice amore;
Miſero moſtro, à cui ſol pena è degna
De l'immenſa impietà la vita indegna.

Croyez-moy, *digne*, *indigne*, fait un jeu qui ne convient pas à une extréme affliction. Pour les apoſtrophes à ſa main & à ſes yeux, elles me ſont inſupportables tant elles me paroiſſent badines. « Ah main timide & infame, pourquoy « n'oſes-tu pas maintenant couper la trame de ma « vie, toy qui ſçais ſi bien bleſſer & tuer!

Ahi man timida e lenta, hor che non oſi,
Tu che ſai tutte del ferir le vie;
Tu miniſtra di morte empia & infame,
Di queſta vita rea troncar lo ſtame!

« Yeux auſſi barbares que la main! Elle a fait les « playes, & vous les regardez.

O di par con la man luci ſpietate!
Eſſa le piaghe fè, voi le mirate.

Cela ne vaut pas ce qu'il dit d'abord : *Quoy, je vis, je respire encore, io vivo, io spiro ancora!*

Mais les affligez ne sont pas les seuls à qui il ne sied pas bien d'avoir trop d'esprit, ou plûtost d'en vouloir montrer. Les personnes mourantes doivent encore penser simplement, & je m'étonne quand je lis les derniéres paroles de Séneque dans un petit livre qui porte ce titre, de luy entendre dire des choses qui sentent le Déclamateur & l'Académicien : écoutez-le, je vous prie. Eudoxe prit un papier, & leût ce qui suit.

» Il semble que la nature me veüille retenir par » force, & boûcher les canaux par où ma vie doit » s'écouler. Ce sang qui ne sort pas de mes vei- » nes ouvertes est ennemi de sa liberté, mais plus » encore de la mienne : il ne vient que goutte à » goutte, bien que mes desirs le pressent ; comme » s'il vouloit justifier Néron, & faire voir qu'il » n'est pas injuste de le répandre, puis qu'il est » rebelle à ses commandemens.

» Le sang qu'on a peine d'arrester dans les bles- » sûres des autres, ne veut pas sortir des miennes, » & semble estre d'intelligence avec la mort, pour » s'attacher à moy comme elle s'en éloigne.

» Ce poignard qui ne rougit que du sang de » Pauline, comme s'il avoit honte d'avoir blessé » une femme, aprés avoir fait les premiéres ou- vertures

vertures inutilement, fera les derniéres avec effet. «

Voilà Théophile tout pur dans son *Pyrame*, s'écria Philanthe.

Ah voicy le poignard qui du sang de son maistre
S'est soüillé laschement! il en rougit, le traistre.

Ecoutez le reste, reprît Eudoxe: Tout insen- «
sible qu'il est, il a pitié de Neron, & le voyant «
travaillé d'une soif enragée, il luy ouvre des «
sources où sa cruauté se pourra desalterer dans «
le sang, qui est son breuvage ordinaire. «

Pour moy, dît Philanthe, je ne m'étonne point que Séneque fasse des pointes en mourant: on meurt comme on a vécu; & je m'étonnerois bien davantage si à la mort il changeoit d'esprit. On ne peut pas mieux défendre celuy qui le fait parler si spirituellement, repartit Eudoxe, & je n'ay rien à vous répondre là-dessus. Je vous avoüë néanmoins, repliqua Philanthe, que ce *poignard qui ne rougit que du sang de Pauline, comme s'il avoit honte d'avoir blessé une femme*, me plaist un peu moins aujourd'huy qu'il ne faisoit autrefois, & cette pensée m'en rappelle d'autres de ce genre-là. Maistre Adam le fameux menuisier de Nevers dit que le teint de la Princesse Marie

De honte a fait rougir les roses,
De jalousie a fait paslir les lys.

Et le Carme Provençal, Auteur du Poëme de la Magdelaine, apostrophe ainsi les femmes du monde, en leur proposant pour modelle la Pénitente de la Sainte Baume :

Ne rougirez-vous point de ses pasles couleurs ?

Ce sont des Poétes, repliqua Eudoxe, & des Poétes d'un caractére particulier, à qui on passe ce qu'on auroit peut-estre peine à souffrir dans d'autres. Mais que direz-vous d'un Prédicateur Italien, qui dit d'une Sainte dont la beauté alluma des flammes impures, & qui se dechira le » visage pour guérir le mal qu'elle avoit fait ? Que » si la blancheur de son teint a pu noircir l'ame » de ses freres, son sang les fera rougir de honte. Voilà où mene l'envie de dire de belles choses, quand on n'a pas le goust bon.

Je reconnois à présent, repartit Philanthe, qu'il peut y avoir de l'excés dans l'agréable aussi-bien que dans le sublime : mais je ne voy pas qu'on puisse exceder en matiére de délicatesse, & il me semble qu'une pensée ne sçauroit jamais estre trop fine.

Vitium est ubique quod nimium est. Quintil. lib. 8. c. 3.

Le trop est vicieux par tout, répondit Eudoxe, & la délicatesse a ses bornes aussi-bien que la grandeur & que l'agrément. On rafine quelquefois à force de penser finement, & alors la pensée dégénére en une subtilité qui va au-delà

de ce que nous appellons délicatesse : c'est, si cela se peut définir, une affectation exquise ; ce n'est pas finesse, c'est rafinement : les termes manquent pour exprimer des choses si subtiles & si abstraites : à peine les concevons-nous ; & il n'y a proprement que les éxemples qui puissent les faire entendre. J'en ay icy de tous les degrez & de toutes les especes : car il y a de plus d'une sorte de délicatesse outrée, & j'ay esté curieux de remarquer ce que les Auteurs ont de rare en ce genre-là.

Nous ne parlons pas icy de ce qui est visiblement mauvais par trop de subtilité, comme pourroit estre ce que dit le Poéte de Provence sur la voute de la Sainte Baume, qui est fort humide, & qui degoutte continuellement.

Alambic lambrissé sans diminution,
Lambris alambiqué sans interruption.

Nous parlons de certaines pensées qui toutes alambiquées qu'elles sont, semblent estre bonnes, & ont quelque chose qui surprend d'abord.

La premiére que je rencontre dans mon recueïl, est tirée de l'Epigramme Latine sur l'ancienne Rome dont nous avons déja parlé plus d'une fois. Le Poéte, aprés avoir dit qu'il ne reste de cette ville si superbe que des ruines qui

Digitized by Google

ont encore je ne ſçay quoy d'auguſte & de menaçant, ajouſte que comme elle a vaincu le monde, elle a taſché de ſe vaincre elle-meſme; quelle s'eſt vaincuë en effet, afin qu'il n'y euſt rien dans le monde dont elle ne fuſt victorieuſe. Il veut dire que les Vainqueurs, les Maiſtres du monde tournerent leurs armes contre eux-meſmes, & que Rome fut détruite par les Romains. S'il ne diſoit que cela, ſa penſée ſeroit juſte & raiſonnable: le rafinement eſt dans la réflexion qu'il fait, que Rome s'eſt vaincuë, afin qu'il n'y euſt rien qu'elle n'euſt vaincu.

Vicit ut hæc mundum, niſa eſt ſe vincere; vicit, A ſe non victum, ne quid in orbe foret.

La penſée de Pline le Jeune ſur la mort de Nerva qui venoit d'adopter Trajan, eſt preſque ſemblable. Le Panégyriſte dit que les Dieux retirerent Nerva de ce monde, de peur qu'aprés une action ſi divine, il ne fiſt quelque choſe d'humain; qu'un ouvrage auſſi grand que celuy-là méritoit d'eſtre le dernier; & que l'homme qui en eſtoit l'auteur devoit prendre ſa place dans le ciel au-pluſtoſt, afin que la poſterité euſt lieu de demander s'il n'eſtoit pas déja Dieu quand il l'avoit fait.

Nervam Dii cælo vindicaverunt, ne quid poſt illud divinum & immortale factum, mortale faceret. Deberi quippe maximo operi hanc venerationem, ut noviſſimum eſſet, authoremque ejus ſtatim conſecrandum: ut quandoque inter poſteros quæreretur; an illud jam Deus feciſſet. *Panegyr. Traj.*

Tout cela eſt imaginé fort ſubtilement, comme vous voyez: mais il y a un peu trop de ſubtilité dans ces réflexions; & c'eſt apparemment un de ces endroits quinteſſenciez, qui faiſoit que Voiture eſtimoit moins le Panégyrique de

Digitized by Google

Pline qu'une sorte de potage que l'on mangeoit à Balzac, & que le maistre du logis avoit inventée.

La comparaison est un peu grossiére pour un esprit délicat, dit Philanthe, & je ne comprens pas là-dessus le goust de Voiture. Il badine à son ordinaire, repartit Eudoxe, mais en badinant il nous fait entendre que ce Panégyrique si fameux ne le charmoit pas. Et voilà ce qui m'étonne, reprit Philanthe. Peut-on avoir de l'esprit, & n'admirer pas un ouvrage où l'esprit brille depuis le commencement jusqu'à la fin? C'est peut-estre, repliqua Eudoxe, parce que l'esprit y brille trop que Voiture ne l'admiroit pas, ou du moins qu'il ne l'estimoit pas tant que les potages de Balzac qui estoient sans doute des potages de santé: car Voiture, si je ne me trompe, estoit naturel en tout, & avoit le mesme goust pour la bonne chere que pour l'éloquence. Je voudrois pourtant qu'il n'eust pas méprisé en général le Panégyrique de Pline: c'est une piéce pleine de traits délicats, & de pensées excellentes, que Ciceron pourroit avoûër. Mais il faut aussi demeurer d'accord pour la justification de Voiture, qu'il y a en plusieurs endroits quelque chose de rafiné & de trop piquant, qui ne sent point le siécle d'Auguste. La pensée que je vous ay ditte

eſt de cette eſpece, & je puis y en joindre une autre : c'eſt ſur l'amour que Trajan avoit pour les peuples.

Le comble de nos vœux a eſté que les Dieux nous aimaſſent comme vous nous aimez. Quels hommes y a-t-il plus heureux que nous, qui avons à ſouhaiter non pas que le Prince nous aime, mais que les Dieux nous aiment comme fait le Prince ? Cette ville ſi religieuſe, & qui s'eſt toûjours renduë digne par ſa piété de la bienveillance des Dieux, croit que rien ne peut la rendre fortunée, que s'ils imitent l'Empereur.

Pro nobis ipſis hæc fuit ſumma votorum, ut nos ſic amarent Dii, quomodo tu. Quid felicius nobis, quibus non jam illud optandum eſt, ut nos diligat Princeps, ſed Dii quemadmodum Princeps. Civitas religionibus dedita ſemperque Deorum indulgentiam piè merita, nihil felicitati ſuæ putat adſtrui poſſe, niſi ut Dii Cæſarem imitentur. *Panegyr. Traj.*

La penſée me ſemble belle & délicate, dît Philanthe. Elle a, repartit Eudoxe, un peu plus de délicateſſe qu'il ne faut ; & ſi vous ne vous en appercevez pas, je ne ſçay comment vous le faire entendre : on ſent cela mieux qu'on ne l'explique.

Ce que je puis vous dire, ajoûta-t-il, c'eſt que les Auteurs profanes qui ſubtiliſent le plus, le font d'ordinaire lors qu'ils mettent les Dieux en jeu. Lucain n'y manque jamais, & ſon eſprit naturellement outré, ſi j'oſe parler de la ſorte, ſe guinde, s'évapore, & ſe perd en quelque façon dés qu'il meſle les Dieux dans une penſée. Voyez comme il rafine au ſujet de Marius, qui eſtant vaincu par Sylla, & abandonné des ſiens, fut contraint de ſe retirer en Afrique : *Carthage*

Digitized by Google

ruinée, & Marius banni, se consolerent l'un l'autre, & pardonnerent aux Dieux leur commune disgrâce.

Solatia fati Carthago, Mariusque tulit, pariterque cadentes Ignovere Deis. *Lib. 2.*

L'Historien que j'aime tant, interrompit Philanthe, a presque la mesme pensée, hors que les Dieux n'en sont pas. Aprés avoir dit que ce grand homme souffroit toutes les incommoditez d'une vie pauvre, dans une cabane des ruines de Carthage, il ajoûte que Marius regardant Carthage, & Carthage regardant Marius, se pouvoient consoler l'un l'autre.

Cursum in Africam direxit, inopemque vitam in tugurio ruinarum Carthaginensium toleravit. Cùm Marius aspiciens Carthaginem, illa intuens Marium, alter alteri possent esse solatio. *Vellei. Patercul. lib. 2.*

Si ce n'est là du rafinement, reprît Eudoxe, c'est quelque chose qui en approche. Mais je pardonne bien plus au Poéte cette consolation réciproque qu'à l'Historien, qui doit estre plus naturel & plus simple. On pouvoit imaginer que Marius se consola à la veûë de Carthage; sans ajoûter le retour, que Carthage se consola à la veûë de Marius.

Plutarque n'a eû garde d'estre si subtil: il s'est contenté de dire qu'un Préteur Romain, qui estoit gouverneur de la Libye, ayant fait faire défense à Marius par un homme exprés, de mettre le pied dans sa Province, Marius répondit ainsi au député du Préteur: *Tu diras à Sextilius que tu as veû Marius assis entre les ruines de Carthage;* comme pour l'avertir par le changement de sa fortune, & par la décadence

Digitized by Google

d'une ville si puissante, qu'il avoit luy-mesme tout à craindre.

Vous ne songez pas, dît Philanthe, qu'en blâmant ces réflexions qui vous paroissent trop subtiles, vous faites le procés à Tacite que vous estimez. Je ne le fais pas à Tite-Live, ni à Salluste, repartit Eudoxe, que j'estime davantage. C'est à la vérité un grand Politique, & un bel Esprit que Tacite: mais ce n'est pas, à mon avis, un excellent Historien. Il n'a ni la simplicité, ni la clarté que l'histoire demande: il raisonne trop sur les faits; il devine les intentions des Princes plûtost qu'il ne les découvre; il ne raconte point les choses comme elles ont esté, mais comme il s'imagine qu'elles auroient pu estre; enfin ses réflexions sont souvent trop fines & peu vraysemblables. Par éxemple, y a-t-il de l'apparence qu'Auguste n'ait préferé Tibére à Agrippa & à Germanicus que pour s'aquerir de la gloire, par la comparaison qu'on feroit d'un Prince arrogant & cruel, comme estoit Tibére, avec son prédecesseur? Car quoyque Tacite mette cela dans la bouche des Romains, on ne voit que trop que la réflexion est de luy aussi-bien que celle qu'il fait sur ce que le mesme Auguste avoit mis dans son testament, au nombre de ses héritiers, les principaux de Rome, dont la pluspart luy estoient odieux;

Ne Tiberium quidem caritate, aut Reipublicæ cura successorem ascitum; sed quoniam arrogantiam sævitiamque ejus introspexerit, comparatione deterrima sibi gloriam quæsivisse. *Annal. lib. 1.*

Primores civitatis scripserat plerosque invisos sibi, sed jactantia gloriaque ad posteros. *Ibid.*

odieux; qu'il les y avoit, dis-je, mis par vanité, & pour se faire estimer des siécles suivans.

Mais Tacite n'est pas le seul Historien qui rafine: d'autres le contrefont tous les jours, & pensent le valoir en imitant ses défauts. Un de ces singes de Tacite ne fait point de difficulté de dire d'un Duc de Virtemberg, qu'il aimoit à faire le mal par le seul plaisir que son imagination blessée luy figuroit qu'il y avoit à le commettre; qu'il haïssoit sa qualité de Souverain en tout, hors en ce qu'elle luy donnoit le pouvoir de mal faire impunément: & d'un Evesque d'Utrec, de la derniére Maison de Bourgogne, qu'il méprisoit autant ceux qui loûoient la chasteté que ceux qui la gardoient; & que pour avoir une entrée facile dans son palais, il falloit au moins passer pour concubinaire public.

Vous seriez bien attrappé, dît Philanthe, si l'Historien avoit trouvé cela mot pour mot dans ses mémoires? Oüi certainement, reprît Eudoxe. Mais j'ose dire que je ne risque rien; & je suis seûr que son imagination seule luy a fourni ces belles idées aussi-bien que celles qui regardent la Reine Catherine de Médicis, le Duc d'Anjou, & le Prince de Condé, dans un endroit de l'Histoire de Charles IX. où l'Auteur dit, à l'occasion d'une conversation un peu vive qu'eûrent les deux Princes fort mal con-

Digitized by Google

» tens l'un de l'autre ; que le Prince de Condé » avoit haï le Duc d'Anjou dans le mesme inst- » tant avec autant d'excés, que si son aversion » n'eust point esté déja épuisée par son redou- » blement de haine pour la Reine.

Voilà qui est en effet bien rafiné, repliqua Philanthe, & je doute que ce que dit Mégare dans Séneque le soit autant. L'indignation de cette Princesse contre le meurtrier de sa famille & l'usurpateur de son Royaume, la porte à luy dire qu'aprés qu'elle a tout perdu, elle se console en quelque façon de ses pertes par le plaisir qu'elle a de le haïr; que la haine qu'elle sent luy est plus chere que sa famille, que sa couronne, & que sa patrie : qu'une seule chose la fasche, & c'est que le peuple le hait aussi, parce qu'elle voudroit ramasser dans son cœur toute la haine qu'on peut avoir pour un tyran si cruel & si odieux.

Patrem abstulisti, regna, germanos, larem, Patriam : quid ultra est? Una res superest mihi, Fratre ac parente carior, regno & lare, Odium tui ; quod esse cum populo mihi Commune do'eo : pars quo:a ex isto mea est. *Herc. Fur.*

Tous les faiseurs de réflexions politiques ou morales, reprît Eudoxe, ne ressemblent pas au grand homme qui nous en a donné de si délicates & de si sensées : ils sont la plupart un peu visionnaires, & c'est à eux, ce me semble, qu'on peut appliquer le proverbe Italien : *Chi troppo l'assotiglia, la scavezza.* Il y a des Malvezzi, & de Ceriziers, qui sophistiquent leurs pensées, & qui vous diront que ceux qui ont

Digitized by Google

recours à l'épée que la justice tient d'une main, prennent rarement la balance qu'elle tient de l'autre: que la beauté est le plus puissant & le plus foible ennemi de l'homme; qu'il ne luy faut qu'un regard pour vaincre; qu'il ne faut que ne la pas regarder pour triompher d'elle.

Aprés tout, interrompit Philanthe, ces pensées sont justes & pleines d'esprit. Je ne le nie pas, repartit Eudoxe: je dis seulement qu'elles en vaudroient mieux si elles avoient plus de corps; & qu'elles ressemblent à ces lames que l'on affile si fort qu'on les réduit presque à rien; ou à ces petits ouvrages d'yvoire, qui n'ont point de consistence par trop de délicatesse.

Un Auteur de ce caractére dira d'une Personne qu'il a entrepris de loûër, que les grima- « ces les plus étranges ont une grace inexprima- « ble quand elle contrefait ceux qui les font. J'ay « veû, dît Philanthe, des graces terribles dans Homére, & une belle horreur dans le Tasse: mais je n'ay veû nulle part des grimaces agréables; & je croyois qu'il ne séïoit jamais bien d'en faire, ni de contrefaire ceux qui en font. C'est aussi une vision nouvelle, repartit Eudoxe, & l'Italien dit de ces sortes de pensées toutes neuves, *questo è bizarmente pensato.* Je comprens au reste que le Cyclope d'Homére a quelque chose de noble & de fier qui plaist, & que le Camp

Homerus in ludendo majorem truculentiam præ se fert, ac primus etiam dicitur horrentes veneres repertisse. *Demet. Phaler. de Elocut.*

du Taſſe eſt un ſpectacle également beau & formidable.

Bello in ſi bella viſta anco è l'horrore.

Mais je ne vois pas que les plus étranges grimaces du monde puiſſent plaire, qu'en faiſant rire, comme font celles de Scaramouche, ou d'Arlequin; & ce n'eſt pas, je penſe, ce qu'a prétendu l'Auteur du Portrait ou de l'Eloge dont je parle. Il a voulu ſans doute flatter la Perſonne qu'il peint; & ſa penſée eſt qu'il y a je ne ſçay quoy de charmant dans ſes grimaces meſmes. J'aime mieux en vérité ce que dit Scaron d'une Dame Eſpagnole, que jamais on ne s'habilla mieux qu'elle, & que la moindre épingle attachée de ſa main avoit un agrément particulier: du moins cela eſt naturel.

On s'expoſe quelquefois à paſſer le but, dît Philanthe, quand on veut aller plus loin que les autres. Vous avez raiſon, dît Eudoxe, & les Modernes tombent d'ordinaire dans ce défaut dés qu'ils veulent rencherir ſur les Anciens. Coſtar a remarqué que Bion fait ſeulement pleurer les Amours ſur le tombeau d'Adonis, & que Pindare s'eſt contenté de faire pleurer les Muſes ſur celuy d'Achille: mais que Sannazar a enfermé les Amours dans le ſépulcre de ſa Maximilla, & que le Guarini enterre les Muſes avec

Hoc ſub marmore Maximilla clauſa eſt,
Qua cum frigiduli jacent Amores.

une perſonne morte, juſqu'à dire qu'elles la pleureroient, ſi elles n'eſtoient mortes elles-meſmes.

Piange Parnaſo e piagnerian le Muſe:
Mà qui teco ſon elle e morte e chiuſe.

A voſtre avis n'eſt-ce pas là rafiner?

Un autre Poéte Italien, dît Philanthe, enterre non ſeulement les Graces & les Muſes, mais Apollon leur pere:

E vedove le Gratie, orbe le Muſe
Parean pur col lor padre in tomba chiuſe.

Le *Parean*, repliqua Eudoxe, *Elles ſemblent enfermées dans le tombeau*, adoucit un peu la penſée; & je ſçay bon gré au Poéte, ajoûta-t-il, de ne les avoir pas fait mourir abſolument. Ce ſeroit grand' pitié s'il n'y avoit plus de Graces, ni de Muſes, ni d'Apollon au monde! On pourroit ſe conſoler de leur mort, repartit Philanthe, ou plûtoſt on s'en eſt déja conſolé auſſi-bien que de celle des jeux & des ris qu'un ſçavant homme a enfermez avec toutes les Muſes Latines, Françoiſes, Italiennes & Eſpagnoles dans le tombeau de Voiture; à l'éxemple de Martial, qui met dans celuy d'un Comédien de ſon temps tous les bons mots, toutes les plaiſanteries, & tous les divertiſſemens du théatre. Parlons plus ſérieuſement, continua Philanthe: il n'y a pas

Etruſcæ Veneres, Camenæ, Iberæ;
Hermes Gallicus & Latina Siren;
Riſus, deliciæ, Dicacitates,
Luſus, ingenium, joci, lepôres,
Et quidquid fuit elegantiarum;
Quo Vectutius hoc jacent ſepulcro.

lieu de nous affliger de toutes ces morts. Les graces & les muſes, les jeux & les ris, les plaiſanteries & les bons mots ont ſurvêcu aux perſonnes avec qui on les a enterrez; comme l'amour & l'honneſteté ſont demeurez dans le monde aprés la fameuſe Laure, bien que Pétrarque les ait fait partir de ce monde avec elle:

Nel tuo partir, partì del mondo amore
E corteſia.

Deliciæ procerum, tota notiſſimus aula
Venerat ad ſtygias Scaro facetus aquas.
Solvuntur riſu mœſtiſſima turba ſilentum.
Hic Jocus & Luſus; hic lacrumant Veneres.

Mais à propos de ris & de plaiſanteries, pourſuivit-il, le Poéte moderne que je viens de vous citer ſur la mort de Voiture, a fait ſur celle de Scaron une jolie Epigramme, dont le ſens eſt que Scaron eſtant venu en l'autre monde, tous les morts ſe prirent à rire; qu'en celuy-cy les jeux & les ris ne font que pleurer depuis ſon trépas. Le Poéte, comme vous voyez, parle en Théologien du Parnaſſe, ſelon les régles que vous avez établies; & ſa penſée eſt tres-naturelle, quelque délicate qu'elle ſoit.

En liſant l'autre jour les Confeſſions de Saint Auguſtin, reprît Eudoxe, car je ne lis pas toûjours des livres profanes, je rencontray un endroit qui me ſemble bien rafiné: c'eſt au ſujet de ce cher ami que la mort luy enleva. Aprés avoir dit qu'il s'étonnoit que les autres mortels vécuſſent, puis que celuy qu'il avoit aimé com-

me un homme qui ne devoit point mourir, estoit mort; & qu'ils s'étonnoit encore davantage de ce qu'il vivoit, estant un autre luy-mesme, il ajoûte: *Quelqu'un a dit fort bien de son ami, la moitié de mon ame, car j'ay senti que mon ame & la sienne n'estoient qu'une ame en deux corps; & c'est pour cela que la vie m'estoit en horreur, parce que je ne voulois pas vivre à demy. C'est pour cela aussi peut-estre que je craignois de mourir, de peur que celuy que j'avois beaucoup aimé ne mourust tout entier.* Voilà comme Saint Augustin rafine, en rencherissant sur Horace, qui appelle Virgile *la moitié de son ame*, & qui dit à Mécenas: *Ah si la mort vous ravit, vous qui estes une partie de mon ame, comment vivre avec l'autre, n'estant plus ni aimé, ni entier comme j'estois?*

Ideo mihi horrori erat vita, quia nolebam dimidius vivere; & ideo forte mori metuebam, ne totus ille moreretur, quem multùm amaveram. *Confess. lib. 4. c. 6.*

Et serves animæ dimidium meæ. *Lib. 1. Od. 3.*

Ah, te meæ si partem animæ rapit Maturior vis quid moror altera? Nec charus æque, nec superstes Integer. *Lib. 2. Od. 17.*

On ne gaste rien quelquefois, repliqua Philanthe, en encherissant sur la pensée d'autruy, & on le peut faire sans rafiner. Horace que vous venez de citer, dit qu'un cavalier a derriére luy le chagrin qui ne le quitte jamais. Un de nos Poétes l'emporte, ce me semble, sur Horace, en disant:

Post equitem sedet atra cura. *L. 3. Od. 1.*

Un fou rempli d'erreurs que le trouble accompagne,
Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval pour tromper son ennuy;
Le chagrin monte en croupe, & galope avec luy.

Digitized by Google

Scandit æratas vitiosa naves Cura; nec turmas Equitum relinquit Ocior cervis & agente nimbos Ocyor Euro. *Lib. 2. Od. 15.*

Je vous avoûë, repartit Eudoxe, que le françois est plus vif & plus beau que le latin : mais il y a un autre endroit d'Horace où le chagrin s'embarque avec les matelots, & court aprés les cavaliers d'une vîtesse qui surpasse celle des cerfs & des vents, & cét endroit-là est plein de vivacité.

Perfruitur lacrymis, & amat pro conjuge luctum. *Lib. 9.*

Aprés tout, continua-t-il, peu d'Auteurs sont capables d'encherir heureusement sur les Anciens. Maynard l'a fait, ce me semble, repliqua Philanthe, en faisant parler un pere sur la mort de sa fille dans l'esprit de Lucain, qui dit que Cornélie aime sa douleur comme elle aimoit Pompée, ou plûtost que sa douleur luy tient lieu de son mari. Voicy le Poéte François :

Qui me console, excite ma colére,
Et le repos est un bien que je crains :
Mon deuïl me plaist, & me doit toûjours plaire ;
Il me tient lieu de celle que je plains.

Ce n'est pas là encherir sur une pensée, repartit Eudoxe ; ce n'est que la traduire, ou la paraphraser sans y ajoûter rien de nouveau. Aussi n'est-il pas aisé de rehausser la beauté d'une pensée en y ajoûtant de nouvelles graces, comme a fait un bon esprit, à la pensée d'Aristote ; que *les belles personnes portent des lettres de recommandation sur le front*, en disant que ce sont *des lettres écrites de la main mesme de la nature, & lisibles.*

sibles à toutes les nations de la terre. Du reste, il est dangereux de vouloir avoir plus d'esprit que ceux qui en ont le plus; & cela mene droit au rafinement, si on n'y prend garde: mais les esprits qui subtilisent, n'ont qu'à suivre leur propre génie pour prendre l'essor, & se perdre dans leurs pensées.

Un des Historiens de la guerre de Flandres décrivant le siége de Mastric, rafine beaucoup. Aprés avoir dit que le canon emportoit aux uns les cuisses, aux autres la teste, à quelques-uns les épaules & les bras; que leurs membres emportez avec violence alloient blesser leurs compagnons qui mouroient pour ainsi dire par les mains de leurs gens & de leurs amis, il ajoûte que d'autres ayant esté coupez par les chaisnes dont le canon estoit chargé, combattoient de la moitié du corps, & se survivant vengeoient la partie d'eux-mesmes qu'ils venoient de perdre.

Dimidiato corpore pugnabant, sibi superstites, ac peremptæ partis ultores. *Strad. Dec. 2. l. 2.*

Je tombe d'accord, repliqua Philanthe, que ces pensées ne sont guéres naturelles pour une description historique: il n'appartient qu'aux Pourfendus de l'*Amadis* & de *Dom Guixotte* de combattre d'une moitié de leurs corps, & de survivre à eux-mesmes pour venger l'autre.

Vous voilà dans la bonne voye, répondit Eudoxe, & Dieu veuïlle que le Tasse ne vous en fasse point sortir: car enfin permettez-moy

de vous le dire, il en ſort quelquefois luy-meſme, & on ne peut pas plus rafiner qu'il fait dans des occaſions où le rafinement eſt fort mauvais. Tancréde, en faiſant ces belles apoſtrophes dont je vous ay déja parlé, dit à ſa main : *Paſſe-moy ton épée au-travers du corps, & mets mon cœur en piéces : mais peut-eſtre,* prenez garde au rafinement, *qu'eſtant accouſtumée à des actions barbares & impies, tu crois que c'en ſeroit une de piété de faire mourir ma douleur.* L'italien vous fera mieux concevoir la penſée :

Paſſa pur queſto petto, e feri ſcempi
Co'l ferro tuo crudel fà del mio core :
Ma forſe uſata à fatti atroci et empi
Stimi pietà dar morte al mio dolore.

Il rafine encore, quand ayant demandé où eſt le corps de Clorinde, & s'eſtant dit à luy-meſme que les beſtes farouches l'ont peut-eſtre
» mangé, il s'écrie : Je veux que la meſme bou-
» che me devore auſſi, & que le ventre où ſont
» les reſtes d'une perſonne ſi parfaite devienne
» mon ſépulcre : ſépulcre honorable & heureux
» pour moy, quelque part qu'il ſoit, pourveû que
» j'y ſois avec elle.

Honorata per me tomba, e felice
Ovunque ſia, s'eſſer con lor mi lice.

La pensée est subtile & passionnée tout ensemble, dît Philanthe. Elle a beaucoup plus de subtilité que de passion, reprît Eudoxe, & vous devez tomber d'accord que le Tasse en a plusieurs toutes pareilles. Je ne vous en dis plus qu'une que je ne puis me dispenser de vous dire tant le rafinement y est visible : c'est à l'occasion du combat de Tancréde & de Clorinde. Il dit que les deux combattans se font l'un à l'autre avec leurs épées des playes profondes & mortelles ; & que si l'ame ne sort point par de si larges ouvertures, c'est que la fureur la retient.

E se la vita
Non esce, sdegno tien la al petto unita.

Il a, repartit Philanthe, une pensée toute contraire, en parlant d'un Sarasin qui combattit vaillamment jusques au dernier soupir, & qui fut si couvert de blessures, que son corps parut n'estre qu'une playe.

E fatto è il corpo suo solo una piaga.

Car il dit ensuite : Ce n'est pas la vie, c'est la valeur qui soûtient ce cadavre indomptable, & furieux dans le combat.

La vita nò, mà la virtù sostenta
Quel cadavero indomito, e feroce,

Tout cela, répondit Eudoxe, me paroist trop fin & trop recherché.

Que direz-vous donc, repliqua Philanthe, de ce qu'on a écrit sur ce brave Grec qui mourut debout, tout percé de fléches, à la bataille de Marathon, & qui se tint droit aprés sa mort, soûtenu des fléches qui le perçoient de toutes parts? Vous voulez parler, dit Eudoxe, de la Harangue qu'un docte Hollandois fait faire par forme de Déclamation au pere de Callimaque, & qui est à la fin des deux Eloges funébres de Cynegire & de Callimaque, qu'un sçavant Jésuite a traduits en Latin du Grec de Polemon le Sophiste? Cette Harangue est pleine de traits assez vifs; mais il m'y paroist une affectation exquise depuis le commencement jusqu'à la fin: je l'ay relcûë depuis quelques jours, & j'ay marqué les endroits qui brillent le plus; je vas vous les lire.

Daniel Heinsius.

Petrus Possinus.

„ Il y a lieu de douter, *c'est le pere de Callima-* „ *que qui parle*, si mon fils a vaincu en mourant, „ ou est mort en vainquant. La mort n'a point „ interrompu sa victoire, mais elle l'a continuée. „ Il a soûtenu toute l'Asie, & n'est point tombé. „ Il est mort, & est demeuré debout. Nature, „ pourquoy luy avez-vous donné un esprit ce- „ leste, ou un corps mortel? Il n'a pu ni tomber, „ ni estre vaincu, & il a esté contraint de mourir. „ Il n'a pas quitté son corps, mais son corps la

quitté. Il eſt le premier qui a cedé à la nature « en triomphant d'elle. Il eſt le premier que la « mort n'a point abbatu, qui a donné aprés ſon « trépas des marques de ſa valeur, qui a étendu, « par la mort meſme, la gloire & la durée de ſa « vie. Je ne ſçay ſi je dois demander pour luy, « ou refuſer un mauſolée. Pluſt à Dieu, Callima- « que, que tu puſſes parler aprés ta mort, com- « me tu as pu vaincre! Tu répondrois ſans doute « en ces termes: Athéniens, au lieu de ſépulcre, « je vous demande que vous conſerviez dans vos « eſprits une mémoire de moy immortelle. J'au- « rois honte d'eſtre enterré parmi le reſte des « morts dont pluſieurs ſont tombez avant que « de mourir, & nul n'eſt demeuré debout aprés « avoir eſte tué. Qui que tu ſois, ne me touche « point, de peur d'eſtre plus cruel que l'ennemi « qui a pu me tuer, & qui n'a pu ni me renver- « ſer, ni me faire changer de place. Que perſon- « ne ne m'érige de ſtatuë: ce cadavre me ſuffit. « Que perſonne ne me dreſſe de trophée, ce corps « en eſt un. Mais pourquoy, mes mains, ne com- « battez-vous plus? Craignez-vous qu'on croye « que vous n'avez pu combattre? Ah, ne crai- « gnez rien de ce coſté-là! La poſterité n'aura « pas plus de peine à croire qu'un mort ait com- « battu, qu'à croire qu'il ne ſoit pas tombé. «

C'eſt-là du rafinement, pourſuivit Eudoxe,

& du plus ſpirituel, ou je ne m'y connois pas. Mon Dieu, dît Philanthe, que ce rafinement plairoit à un bel Eſprit de ma connoiſſance, qui trouve inſipide tout ce qui n'eſt que naturel! Ce ſeroit-là un ragouſt pour luy, & un vray régal.

Mais je veux vous en faire voir d'une autre eſpece, reprît Eudoxe. Il n'eſt pas croyable combien les Auteurs de l'*Anthologie*, ſi naïfs & ſi ſimples en pluſieurs ſujets, ont rafiné ſur les Médecins & ſur les Avares, ni juſqu'où va là-deſſus leur ſubtilité. Selon eux, un homme qui ſe portoit bien, meurt ſubitement, pour avoir veû en ſonge le Médecin Hermocrate. C'eſt trop, dît Philanthe, que d'en mourir; c'eſtoit aſſez que la veûë du Médecin luy donnaſt la fiévre. Un Avare, continua Eudoxe, ſe pend, pour avoir ſongé la nuit qu'il faiſoit de la dépenſe. Cela va encore trop loin, repliqua Philanthe; & j'aime mieux celuy qui ne ſe pendit pas, parce qu'on voulut luy vendre trop cher la corde qu'il marchanda.

Pour moy, repartit Eudoxe, j'aime encore mieux le Pauvre & l'Avare d'Horace: l'un eſt réduit au deſeſpoir, & n'a pas meſme de quoy acheter un bout de corde pour ſe pendre; l'autre ne peut ſe réſoudre à prendre une tiſane faite avec du ris laquelle couſtoit trois ſols. Il s'informe

Cùm decrit egenti Æs, laquei pretium. *Lib. 2. ſat. 2.*

éxactement combien on l'a achetée, & l'ayant sceû au vray, il s'écrie : *Malheureux que je suis, qu'importe que je périsse par la maladie, ou par les rapines de ceux qui me volent !* Eheu Quid refert morbo an furtis pereamne rapinis ! *Ibid. sat. 3.*

Les Poétes & les faiseurs de Romans, dît Philanthe, ont, ce me semble, bien rafiné sur les yeux de leurs Héroines. On ne peut pas dire plus de sottises qu'ils en ont dites là-dessus, repartit Eudoxe: je dis mesme quand ils ont parlé sérieusement. Un Poéte Castillan, pour loûër des yeux noirs, dit qu'ils portent le deuïl de ceux qu'ils ont fait mourir.

Unos ojos negros vi
Y dixe los viendo negros :
Ojos cargados de luto
Sin duda que tienen muertos.

Et pour loûër des yeux bleux, qu'ils sont vestus de bleu comme les enfans qui vont aux enterremens.

Como niños de intiero
De azul se visten.

Quelle vision, & quelle folie! Ce n'en est pas une moindre, dît Philanthe, que celle d'un Espagnol, qui ayant un ennemi dont il vouloit se défaire, demanda à une Dame ses yeux pour le tuer:

Ynez dame tus ojos
Por una noche :
Porque quiero con ellos
Matar un hombre.

J'ay leû dans l'*Histoire des Grands Visirs*, poursuivit-il, qu'une Sultane avoit les yeux si vifs & si brillans, qu'on ne pouvoit pas juger de leur couleur. Et moy, repliqua Eudoxe, j'ay leû dans le *Conquisto di Granata*, que les yeux d'Elvire avoient tant de feu & tant d'éclat, que les étoiles n'estoient belles qu'autant qu'elles leur ressembloient : peut-on imaginer rien de plus subtil ?

Occhi, appo cui tanto son belle,
Quanto simili à lor sono le stelle.

Les yeux sont comparez d'ordinaire aux astres, & ont d'autant plus de beauté, qu'ils leur ressemblent davantage : mais icy, les astres ne sont beaux qu'à proportion qu'ils ressemblent aux yeux de la Princesse Grenadine.

Vous pouvez avoir veû la mesme pensée dans le Testi, repartit Philanthe, & ce sont presque les mesmes termes :

Adorerò nel sole e ne le stelle
Gli occhi, che del mio cor sono il focile :

Quello

Quello è vago dirò, queste son belle;
Sol perche hauran sembianza à voi simile.

Cela veut dire, repartit Eudoxe, que le Tefti a esté volé; mais le voleur en pensant prendre un diamant, n'a pris qu'une happelourde.

Le mesme Poéte, reprît Philanthe, parlant d'un jeune Chevalier de Majorque beau & bien fait qui fut pris par les Galéres d'Alger, & à qui le Corsaire donna soin d'un jardin qu'il avoit au bord de la mer, dit que l'éclat des yeux du Jardinier faisoit plus fleurir les plantes que le travail de ses mains:

E più de gl' occhi al campo
Ch' all'opre della man fiorir fà il campo.

Et selon l'Auteur des Idylles nouvelles;

Les beaux yeux de Naïs d'un seul de leurs rayons
Rendent aux fleurs l'éclat, la verdure aux gazons.

Les yeux d'une autre bergére ne se bornent pas à embraser tous les cœurs:

Ils brûlent l'herbe encor, mettent les fleurs en poudre,
Brillent comme un éclair, & brûlent comme un foudre.

Ces imaginations, repartit Eudoxe, toutes frivoles, toutes outrées qu'elles paroissent, n'ont

Digitized by Google

pas le rafinement de celle du Gratiani ſur les yeux d'Elvire, & peuvent entrer dans une idylle, ou dans une églogue, qui ne demande pas tant de vérité ni tant de juſteſſe qu'un poëme héroique. Mais elles ſeroient ridicules dans une hiſtoire, ou dans une relation qui doit eſtre ſimple & naturelle: & je n'ay pu m'empeſcher de rire, en liſant la deſcription de l'Entrée de la Reine d'Eſpagne dans Madrid: *Iba ſu Mageſtad*, dit l'Auteur Caſtillan, *tan bella que ſolo ſe excedia a ſi miſma; dando con la ſerenidad de ſu roſtro vida a los prados, y vigor a las plantas.* Ce fut au mois de Janvier que la Reine fit ſon entrée, & qu'avec la ſérénité de ſon viſage elle rendit la vie aux prez, & la force aux plantes.

Pour revenir aux Poétes, continua Eudoxe, le Taſſe me paroiſt fort rafiné dans un endroit de ſon Poëme, où Renaud dit à Armide, que puis qu'elle ne daigne pas le regarder, il voudroit qu'elle puſt au moins regarder ſon propre viſage; qu'aſſeûrément ſes regards qui ne ſont point ſatisfaits ailleurs, ſeroient comblez de plaiſir eſtant retournez ſur eux.

Deh poi che ſdegni me; com'egli è vago,
Mirar tu almen poteſſi il proprio volto:
Che'l guardo tuo, ch'altrove non è pago,
Gioirebbe felice in ſe rivolto.

Qu'au reste il est inutile qu'elle se mire; qu'une petite glace ne peut ni exprimer, ni renfermer des beautez celestes; que le ciel seul est un miroir digne d'elle, & que c'est dans les astres qu'elle peut se contempler parfaitement.

Non può specchio ritrar si dolce imago:
Nè in picciol vetro è un paradiso accolto.
Specchio t'è degno il cielo, e ne le stelle
Puoi riguardar le tue sembianze belle.

Avez-vous rien veû de moins raisonnable & de moins solide? Mais ce que dit Armide à Renaud, lors qu'ils sont tout-à-fait broüillez, est un rafinement achevé.

Tempo fu ch'io ti chiesi e pace e vita:
Dolce hor saria con morte uscir di pianti:
Ma non la chiedo à te; che non è cosa,
Ch'essendo dono tuo non sia odiosa.

Remarquez la subtilité: Un temps fut que je « vous demandois la paix & la vie. Je ne souhaite « plus que de mourir, pour finir mes maux; & « la mort me seroit douce maintenant: mais je « ne vous la demande pas, parce que tout ce qui « me viendroit de vostre part me seroit amer & « odieux. «

A la vérité, dit Philanthe, la réflexion d'Armide est un peu trop délicate, & j'en suis fasché

Digitized by Google

pour l'honneur du Taſſe. Ce qui me conſole, c'eſt que *Miguel de Cervantes* rencherit ſur le Taſſe, lors qu'il fait parler un homme deſeſperé & las de vivre :

Ven muerte tan eſcondida,
Que no te ſienta venir ;
Porque el plazer del morir
No me torne a dar la vida.

On a traduit ce Quatrain, dît Philanthe, & on en a bien exprimé la penſée :

O mort, viens promptement contenter mon envie ;
Mais viens ſans te faire ſentir :
De peur que le plaiſir que j'aurois à mourir,
Ne me rendiſt encor la vie !

Comme de la délicateſſe au rafinement, repartit Eudoxe, il n'y a qu'un pas à faire, le paſſage eſt aiſé du rafinement au galimatias : l'un tend de luy-meſme, & va droit à l'autre.

Mais n'avez vous point obſervé que les Dévots rafinent quelquefois plus que les Poétes ? J'ay leû depuis peu un livre Eſpagnol où ſont recuïllis divers ſentimens de piété, & j'y ay trouvé celuy-cy : *Dios mio ſi me dieran ſer tambien dios ; no ſe que me hiziera, ò reuſarlo porque no tuvieras igual, ò aceptarlo por amarte como mereces.* L'entendez-vous bien ? Mon Dieu, ſi on me

vouloit faire Dieu, je ne sçay ce que je ferois; & « si je le refuserois, afin que vous n'eussiez point « d'égal, ou si je l'accepterois pour vous aimer « comme vous méritez d'estre aimé! Cela ne va « pas au galimatias, dît Philanthe en soûriant; cela « y court, & y vole. C'est, je vous jure, du plus fin galimatias, repartit Eudoxe, & je ne puis croire que de telles aspirations viennent du Saint Esprit.

Mais des pensées si alambiquées, sont assez rares, & les Auteurs qui subtilisent le plus ne s'évaporent pas toûjours jusques-là. Pensez-vous au reste que les Italiens & les Espagnols soyent les seuls qui mettent leur esprit à l'alambic, pour me servir de l'expression d'un Italien mesme qui *Vincenzo Gramigna.* a composé un discours *della distillatione del cervello?* Les François le font aussi, & nous avons des Ecrivains du premier ordre qui excellent en rafinement. Balzac y est un grand maistre, & je ne sçay si en prose on peut subtiliser plus qu'il fait.

C'est luy qui a dit d'un petit bois assez sombre: *Il n'y entre du jour qu'autant qu'il en faut pour n'estre pas nuit.* N'est-ce pas rafiner que de penser de la sorte? Et ce que dit un autre Ecrivain n'est-il pas meilleur? Ils passerent par une gran- « de forest, dont les arbres touffus & serrez s'é- « levoient d'une si prodigieuse hauteur, que le so- «

» leil en plein midi n'y rendoit qu'autant de clar-
» té qu'il en faut pour ſe conduire.

Il falloit, repartit Philanthe, que Balzac aimaſt la penſée, ou plûtoſt le tour qui ne vous plaiſt pas : car il s'en ſert plus d'une fois; & je me ſouviens d'avoir leû dans ſes Lettres : *Je n'ay plus de vie qu'autant qu'il en faut pour n'eſtre pas encore mort. La pluſpart des femmes de France n'ont de beauté que ce qu'il en faut pour n'eſtre pas laides.*

Ce tour de penſée, repliqua Eudoxe, ne me déplairoit pas tout-à-fait, s'il eſtoit un peu ménagé, comme il l'eſt dans une Lettre de Voiture, & dans la Harangue d'un Académicien de nos jours. L'un dit au Cardinal de la Valette :
» Le ſoleil ſe couchoit dans une nuée d'or & d'a-
» zur, & ne donnoit de ſes rayons qu'autant qu'il
» en faut pour faire une lumiére douce & agréa-
» ble. L'autre dit au Roy : Le premier éclat de la
» foudre dont vous eſtiez armé, eſt tombé ſur une
» ville ſuperbe dont rien n'avoit pu abbatre l'or-
» gueïl ; & toute fiére qu'elle eſtoit d'avoir bravé
» les efforts unis de deux célébres Capitaines, elle
» ne vous a réſiſté qu'autant qu'il le falloit pour
» vous donner l'avantage de l'emporter de vive
» force. On pourroit dire dans une grande affliction : *Je n'ay de raiſon qu'autant qu'il en faut pour bien ſentir mon malheur :* mais ce ſeroit raffiner que de dire, *Je n'ay de raiſon qu'autant qu'il*

en faut pour connoistre que je n'en ay point.

Balzac dit d'un petit homme, qu'il jureroit « que cét homme n'a jamais cru que par le bout « de ses cheveux. Il dit de luy-mesme, que quand « la pierre qu'il craint seroit un diamant, ou la « Pierre philosophale, il ne recevroit pas de conso- « lation dans son mal. Ses lettres sont pleines de « pareilles imaginations, & je vous y renvoye, si vous n'aimez mieux consulter Phyllarque. Mais je ne puis m'empescher de vous dire que son *Barbon* est un rafinement perpétuel : ce ne sont guéres que pensées alambiquées, qui n'ont nulle vraysemblance, ni nul fondement raisonnable.

Le dessein de Balzac, repliqua Philanthe, est de rendre ridicule le Barbon, en donnant l'idée d'un Docteur extravagant. Il ne falloit pas pour cela, repartit Eudoxe, former un fantosme qui ne fut jamais, & qui ne peut jamais estre, tel qu'il l'imagine. L'Orateur de Ciceron, répondit Philanthe, le Prince de Xénophon, le Courtisan du Castiglione, ne sont que des idées. Mais, reprît Eudoxe, ce sont des idées prises dans la nature, & tirées du fonds des choses. L'Orateur, le Prince, le Courtisan, tout parfaits qu'ils sont, ont esté peints au naturel, & les grands Maistres à qui nous devons ces portraits n'outrent point les caractéres ; lors mesme qu'ils portent les choses à la perfection.

Digitized by Google

Balzac pouvoit peindre un parfait Pedant, un homme gasté par le grec & par le latin, un fou, si vous voulez, à force de science & de raisonnemens: mais sa peinture devoit estre plus conforme à l'idée qu'on a de ces sçavans visionnaires. Les premiers traits du tableau passent l'imagination, & sont d'un rafinement complet: je les ay marquez, & je veux vous les lire.

» La premiére chose que fit le Barbon, estant » de retour du college, & ayant appris à faire des » argumens, fut de donner des démentis en for- » me à son pere & à sa mere, & de les contredi- » re, quand mesme ils estoient de son opinion, » de peur qu'on ne crust qu'il fust de la leur.

» Il s'imagina que sur tout il falloit s'éloi- » gner du sens commun, parce qu'il ne faut re- » chercher que les choses rares. Le mot de *com-* » *mun* le dégousta si fort de celuy de *sens*, que » deslors il se résolut de n'en point avoir.

Quelque passion que j'aye toûjours eûë pour Balzac, dît Philanthe, je ne puis nier que cela ne soit un peu quintessencié. Un esprit plus naturel, repartit Eudoxe, auroit dit que le Barbon pensoit posseder tout seul le sens commun, & ce seroit luy oster d'une maniére plus fine qu'en disant qu'il se résolut de n'en point avoir. Mais d'autres endroits sont à peu prés de la mesme force,

Les

Les malades ne ſongent rien de plus monſ- «
trueux qu'il n'aſſeûraſt avec ſerment. Il fut ſur «
le point de changer de nom & de païs, & de «
ſe faire deſcendre d'Ariſtote en ligne directe. «
Il eſt ſi amateur de toutes ſortes d'antiquité, «
qu'il ne porta jamais d'habillement neuf. Il a «
ſur ſa robbe de la graiſſe du dernier ſiécle, & «
des crottes du regne de François I. Il croiroit «
avoir changé de ſexe, s'il s'eſtoit accommodé à «
la mode. «

Toutes les penſées de cette ſatyre ne ſont pas ſi alambiquées, interrompit Philanthe. Il y en a trois ou quatre, repliqua Eudoxe, aſſez naturelles, & qui ne repréſentent pas mal le génie de ces Docteurs dont Moliére a dit:

Un ſot ſçavant eſt ſot, plus qu'un ſot ignorant.

Par éxemple, que le Barbon prit dans la ſcience «
le plus incroyable pour le plus beau: qu'il ne «
s'eſt ſervi de l'uſage de la parole que pour n'eſ- «
tre entendu de perſonne: qu'à le bien définir, «
il eſt une biblioteque renverſée & beaucoup «
plus en deſordre que celle d'un homme qui dé- «
meſnage: qu'il datte ſes lettres non du premier «
& du vingtiéme du mois, mais des Calendes & «
des Ides: qu'il donneroit tout pour avoir les «
pantoufles de Turnebe, les lunettes d'Eraſme, «
le bonnet carré de Ramus, l'écritoire de Lypſe, «

Vu

Digitized by Google

» s'il y avoit moyen de trouver de si rares pieces
» dans le cabinet de quelque Curieux qui les vou-
» lust vendre.

Mais en vérité le reste est au-delà du vray-semblable, & je doute que la piéce ait de quoy chatoüiller les honnestes gens, comme l'Auteur se le promet dans l'Epitre dédicatoire.

Moliére que vous venez de citer si à propos, reprît Philanthe, ne garde guéres luy-mesme de vraysemblance en plusieurs de ses ouvrages. Pour ne rien dire des *Précieuses Ridicules*, ni du *Mysantrope*, son *Avare* n'est-il pas outré dans l'endroit où Harpagon dit, aprés qu'on luy a
» volé son argent, C'en est fait, je n'en puis plus,
» je me meurs, je suis mort, je suis enterré? N'y
» a-t-il personne qui veuïlle me ressusciter, en
» me rendant mon cher argent, ou en m'appre-
» nant qui l'a pris? Je veux aller querir la Justi-
» ce, & faire donner la question à toute ma mai-
» son, à servantes, à valets, à fils, à fille, & à moy
» aussi.

Il est naturel, repartit Eudoxe, quand il dit:
» Je ne jette mes regards sur personne, qui ne me
» donne des soupçons, & tout me semble mon
» voleur. Je veux faire pendre tout le monde; &
» si je ne retrouve mon argent, je me pendrai
» moy-mesme aprés. Mais ne rafine-t-il pas, re-
» pliqua Philanthe, quand il ajoûte, Ciel, à qui

desormais se fier? Il ne faut plus jurer de rien, «
& je crois aprés cela que je suis homme à me «
voler moy-mesme. «

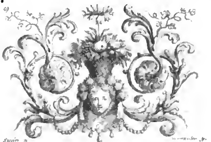
Les *Femmes Sçavantes*, poursuivit-il, ne sortent-elles pas du caractére naturel en plus d'un endroit? Il est vraysemblable que Philaminte & Armande sont ravies de voir Vadius, parce qu'il sçait du grec: mais il ne l'est pas, qu'on chasse Martine, parce qu'elle a fait une faute de grammaire.

Je suis de vostre sentiment, dît Eudoxe: c'estoit assez pour la vraysemblance que la maistresse du logis grondast sa servante d'avoir dit un mot condamné par Vaugelas; mais ce n'estoit pas assez pour le Parterre. Les piéces comiques, dont le but est de faire rire le peuple, doivent estre comme ces tableaux que l'on voit de loin, & où les figures sont plus grandes que le naturel. Ainsi un de nos Poétes dramatiques qui connoist si bien la nature, & qui en a exprimé les sentimens les plus délicats dans son *Andromaque* & dans son *Iphigénie*, va, ce semble, un peu au-delà dans ses *Plaideurs*: car il faut pour le peuple des traits bien marquez, & qui frappent fortement d'abord. Il n'en va pas tout-à-fait de mesme des autres ouvrages d'esprit, qui sont plus pour les honnestes gens que pour le peuple: le rafinement n'y vaut rien; & s'ils ne

ſont naturels, ils ne ſçauroient contenter les perſonnes raiſonnables.

Je croy ce que vous dites, repliqua Philanthe, & ce qu'a écrit un homme de Lettres, qu'il faut un ridicule outré dans les comédies, ſi l'on veut qu'elles ſervent de reméde au ridicule des ſpectateurs ; qu'auſſi on a accouſtumé d'ajoûter quelque choſe au foible des originaux, afin de le repréſenter ſous une figure plus dégouſtante.

Mais ce ſujet nous meneroit peut-eſtre trop loin, dît Eudoxe, & nous ferons mieux d'en demeurer là pour aujourd'huy. Ils changerent alors de diſcours, & marcherent doucement le long de l'eau, pour regagner le logis, en parlant de diverſes choſes ; ſi ce n'eſt que Philanthe remît une fois ou deux ſon Ami ſur la matiére des penſées, pour luy avoüer qu'il commençoit à changer de gouſt, & qu'il ne deſeſperoit pas de préferer un jour Virgile à Lucain, & Ciceron à Séneque.



Digitized by Google

LA MANIERE
DE
BIEN PENSER
DANS
LES OUVRAGES
D'ESPRIT.

QUATRIE'ME DIALOGUE.

LEs deux Amis furent ſi contens de leur promenade, qu'ils réſolurent de ſe promener encore le lendemain : mais comme tous les jours de l'automne ne ſe reſſemblent pas, le jour ſuivant fut ſi ſombre & ſi vilain, qu'ils ne purent ſortir du logis. Tout le matin chacun étudia en ſon particulier. Aprés le diſner Eudoxe invita Philanthe à monter dans ſon cabinet, & prenant d'abord la parole, Pour achever,

Digitized by Google

dît-il, ce que nous avons commencé, ce n'est pas assez que les pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit ayent un fonds de vérité proportionné au sujet qu'on traite, ni qu'elles soyent nobles sans enflure, agréables sans affeterie, délicates sans rafinement: il faut encore qu'elles soient nettes, claires, & intelligibles. Sans cela je me moque du sublime & du merveilleux; je compte pour rien l'agrément, la délicatesse, ou plûtost je n'en connois point. Rien ne me plaist, rien ne me pique que je n'entende parfaitement; & je m'étonne que Ciceron, en loûant si fort les pensées de Crassus, n'ait fait nulle mention de la netteté. Il la supposée sans doute comme une vertu essentielle: car enfin la pensée n'estant qu'une image que l'esprit forme en luy-mesme, elle doit représenter clairement les choses, & rien n'y est plus contraire que l'obscurité. Aussi Quintilien marque la clarté pour la premiére vertu de l'éloquence, &, selon luy, les discours des plus habiles Orateurs sont les plus aisez à entendre.

Prima est eloquentiæ virtus, perspicuitas. *Lib. 2. c. 3.*

Plerumque accidit, ut faciliora sint ad intelligendum, & lucidiora multò, quæ à doctissimo quoque dicuntur. *Ibid.*

Les Anciens que vous estimez tant, dît Philante, sont quelquefois assez obscurs, & peu de gens les entendent sans le secours des interprétes. Si l'obscurité vient de la pensée mesme, repartit Eudoxe, je condamne les Anciens comme les Modernes: mais si elle ne vient que de

Digitized by Google

certaines circonſtances hiſtoriques, on n'a rien à leur reprocher. Ils écrivoient pour leur ſiécle, & non pas pour le noſtre. Ils ſont ſouvent alluſion à des choſes dont la mémoire ne s'eſt point conſervée, & qui nous ſont inconnuës: ce n'eſt pas leur faute, ſi nous ne les entendons pas. Les commentateurs devinent quelquefois de quoy il s'agit: mais d'ordinaire ils font dire à un Auteur tout ce qu'il leur plaiſt, & ils luy donnent la torture, de meſme à-peu-prés qu'on la donne à un criminel pour le faire parler malgré luy. Je ne ſçay ſi la comparaiſon eſt tout-à-fait juſte; mais je ſçay bien qu'une partie de ce que nous écrivons aujourd'huy aura le ſort des ouvrages de l'Antiquité, & je ne puis m'oſter de l'eſprit qu'on n'entendra pas un jour l'Auteur des *Satires* dans la deſcription de ſon feſtin.

Sur tout certain hableur à la gueule affamée,
Qui vint à ce feſtin conduit par la fumée,
Et qui s'eſt dit Profés dans l'Ordre des Coſteaux,
A fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux.

Je me ſuis meſme mis en teſte que les commentateurs ſe tourmenteront fort pour expliquer ce *Profés dans l'Ordre des Coſteaux*, & qu'on pourra bien le corriger en liſant *Profés dans l'Ordre de Ciſteaux*; par la raiſon que *l'Ordre des Coſteaux* ne ſe trouvera point dans l'Hiſtoire Eccleſiaſti-

que, & que les gens de ce temps-là ne ſçauront pas que cét Ordre n'eſtoit qu'une ſocieté de fins débauchez, qui vouloient que le vin qu'ils beuvoient fuſt d'un certain coſteau, & qu'on les appelloit pour cela *les Coſteaux*.

Ce que vous imaginez de la corréction du paſſage eſt plaiſant, dît Philanthé, & me paroiſt aſſez probable. Du moins, reprît Eudoxe, a-t-on fait pluſieurs corréctions dans les Anciens qui ne ſont pas ſi bien fondées que celle-là, à ne regarder que les termes: car ſi on éxamine la choſe à fonds & en elle-meſme, il n'y a certainement nul rapport entre des gens de bonne chere, qui n'ont du gouſt que pour les choſes du monde, & des hommes ſéparez du ſiécle qui ne penſent qu'à l'éternité.

J'en dis preſque autant, continua-t-il, du nom que porte Aléxandre dans la Satire contre l'homme:

Ce fougueux l'Angely, qui de ſang alteré,
Maiſtre du monde entier, s'y trouvoit trop ſerré.

Cela eſt clair maintenant, parce que nous ſçavons que l'Angely eſtoit un fou de la Cour, que le Prince de Condé avoit amené de Flandres; & ſi cela devient obſcur avec le temps, il ne faut pas s'en prendre à l'Auteur. Ce n'eſt donc pas de ces ſortes d'obſcuritez dont je parle;

parle; ce n'eſt pas auſſi préciſément de celles qui viennent d'un mauvais arrangement de paroles, d'une conſtruction louche, d'une équivoque, ou d'un mot barbare.

Je parle d'une obſcurité qui eſt dans la penſée meſme, & je dis d'abord qu'il y en a d'une eſpece qu'on peut comparer avec ces nuits ſombres, ou avec ces brouïllards épais qui empeſchent tout-à-fait de voir: on a beau regarder de prés, & avoir la veûë bonne, on ne diſtingue du tout rien.

Cette ſorte d'obſcurité, repliqua Philanthe, eſt bien rare dans les ouvrages d'eſprit. Je l'avoûë, repartit Eudoxe: il s'en trouve néanmoins qui ſont fort obſcurs en quelques endroits; & le *Diſcours Funébre* qui fut prononcé aux obſeques de Loûïs le Juſte dans la Sainte Chapelle de Paris, eſt un peu de ce caractére. Je l'ay conſervé comme une piéce curieuſe, & rare en ſon genre: il a pour texte, *Aſcendit ſuper occaſum;* parce que le Roy mourut le jour de l'Aſcenſion, & il commence admirablement:

Quoy donc, grand Soleil de nos Rois! las, « au milieu de voſtre courſe, eſtes-vous déja au « couchant, & d'un ſi haut point de gloire, eſtes- « vous précipité dans une éternelle défaillance? « Non, non, bel Aſtre, vous montez en vous « abbaiſſant, & vous meſurez meſme vos éleva- «

Digitized by Google

» tions par vos chutes. Pompes funébres, pour-
» quoy me déguisez-vous ses triomphes? Si ma
» Sainte Chapelle est ardente, elle n'éclatera qu'en
» feux de joye; ce sera dans les évidentes démonſ-
» trations où je reproduiray nostre Monarque
» tout auguste, parce qu'il a esté tout humble,
» & hautement relevé dans Dieu par une servi-
» tude couronnée, pour n'avoir point eû de cou-
» ronnes qui ne luy fussent assujéties.

Cela n'est pas inintelligible, dît Philanthe. Non, répondit Eudoxe: ce n'est pas là tout-à-fait du Galimatias, ce n'est que du Phebus. Vous mettez donc, dît Philanthe, de la différence entre le Galimatias & le Phebus? Oüi, repartit Eudoxe: le Galimatias renferme une obscurité profonde, & n'a de soy-mesme nul sens raisonnable. Le Phebus n'est pas si obscur, & a un brillant qui signifie, ou semble signifier quelque chose: le soleil y entre d'ordinaire, & c'est peut-estre ce qui a donné lieu en nostre langue au nom de Phebus. Ce n'est pas que quelquefois le Phebus ne devienne obscur, jusqu'à n'estre pas entendu: mais alors le Galimatias s'y joint; ce ne sont que brillans & que ténebres de tous costez.

La pensée d'un Panégyriste des Rois d'Espagne, interrompit Philanthe, ne seroit-elle point de cette espece? Il dit que le soleil semble faire

Digitized by Google

ſa courſe autour de leur Troſne en faiſant le tour du monde, & que leur Couronne eſt ſon Zodiaque en terre. Juſtement, repartit Eudoxe; voilà du Phebus & du Galimatias enſemble. Je ſuis bien trompé, repliqua Philanthe, ſi *le Prince Illuſtre* que nous avons leû en noſtre jeuneſſe, n'eſt plein de l'un & de l'autre. C'en eſt un parfait modele, & un riche fonds, répondit Eudoxe. Il ne faut qu'ouvrir le livre pour trouver de merveilleuſes penſées qui ne ſe comprennent preſque pas; & je me ſouviens toûjours de ce glorieux portrait que l'Auteur préſente à ſon Héros; de ce portrait, dis-je, « qui n'ayant jamais eû de toile d'attente, eſtant « auſſitoſt fait que deſſiné, a eû ſa ſueur détrem- « pée avec le ſang ennemi pour ſes couleurs, ſon « épée pour ſon pinceau, ſon cœur pour ſon pein- « tre, ſes deſirs pour ſes deſſeins, & ſoy-meſme « pour ſon original. «

Mais pour reprendre le diſcours de la Sainte Chapelle, l'Auteur, aprés avoir dit que l'hom- « me dans le Roy veut ce qu'il peut; que le Roy « dans l'homme peut ce qu'il veut; que l'un fait « ſon foible du fort de l'autre: il loüë le Prince « d'avoir eſté inſenſible à tout ce qui flatte le ſens, & s'écrie enſuite:

Royale abſtinence des plaiſirs, ſoleil naiſ- « ſant dans les abiſmes, plénitude dans le vuide, «

Digitized by Google

» manne dans les deserts, toison séche où tout est
» trempé, toison trempée où tout est sec; corps
» desseché où les plaisirs le peuvent noyer, corps
» trempé & tout imbu de consolations où l'aus-
» terité le desseche!

Je ne sçay, dît Philanthe, qu'admirer le plus du Phebus, ou du Galimatias. Ce n'est pas tout, poursuivit Eudoxe:

» Allez, grande ame, digne hoste d'un si riche
» Palais. Si d'une matiére aussi vile que celle des
» animaux vous en avez fait une aussi pure que
» celle des astres; comme elle est inalterable par
» vostre vigueur, qu'elle soit immortelle par vos
» récompenses. Et vous, cendres sacrées, restes
» d'un si chaste flambeau; de toutes les solenni-
» tez des obseques, je n'en ay point pour vous
» qu'une translation anticipée, qui sans bouger
» d'un lieu, du tombeau vous met au berceau,
» & du couchant vous porte à l'orient. Je ne vous
» commets point à la terre comme nos Européans,
» point aux eaux comme les Barbares, point aux
» airs dans un cristal comme les Egyptiens, point
» aux feux comme les Romains: je vous mets en
» réserve dans le sein de la Providence qui destine
» d'enfermer le globe de mon astre & le chariot
» de ses triomphes, dont la plus belle solennité sera
» la devise de Loûïs le Juste, *Ascendit super occasum.*

Comprenez-vous bien tout cela? Il est diffi-

cile de décider, repartit Philanthe, lequel l'emporte icy du Galimatias ou du Phébus. Je n'ay jamais rien veû de plus brillant, ni de moins clair; mais je voudrois bien voir du Galimatias tout pur. Je vas vous en montrer du plus fin, repartit Eudoxe: il ouvrit un livre, & leût la Lettre suivante.

Lettres de l'Abbé de Saint Cyran, imprimées par le sieur de Préville en 1655.

« Estimant par tout de grande importance, je ne dis pas les omissions, mais les moindres intermissions, soit en actions, soit en paroles, de l'amitié; & n'estant pas de l'opinion de ceux qui croyent que les contemplatifs ont l'emportement sur les autres en l'exercice de toutes sortes de vertus, ayant toûjours plus aimé l'action que la parole, & la parole que la méditation, & l'entretien solitaire en amitié: je puis néanmoins dire seûrement que je n'ay point failli en cette occasion, & que la cause de mon retardement vous sera aussi agréable qu'eust esté une Lettre écrite avec plus de diligence: d'autant que desirant une fois pour toutes vous dire avec une expression égale au fonds de ma pensée, de quelle façon je prétends m'estre donné à vous; j'ay fait au contraire des excellens peintres qui ont de la peine à rabatre leur imagination, n'ayant jamais pu relever la mienne au point où mon ressentiment la vouloit loger. Ce qui a fait que dans cét estrif de mon cœur & de

Digitized by Google

» mon eſprit, qui n'approche jamais par ſes con-
» ceptions de ſes mouvemens : j'ay mieux aimé
» me taire quelque temps, attendant le détour &
» la rencontre de ces eſprits épurez qui aident à
» former de hautes imaginations, que voulant
» dire quelque choſe, le dire avec diminution, &
» au préjudice de la ſource de mes paſſions ; où
» il eſt ſeulement loiſible, quand elles naiſſent du
» vray amour, d'avoir ſans crainte de reproche
» quelque ſorte d'ambition.

Je n'ay jamais rien veû de ſemblable, interrompit Philanthe, & je vous avoûë que cela me paſſe. Ce n'eſt que le commencement, reprît Eudoxe ; voyez la ſuite.

» J'ay pris la plume, & comme ſi j'euſſe voulu
» répandre l'encre ſur le papier, j'ay écrit tout
» d'une traite ce qui s'enſuit. C'eſt à vous à voir,
» ſi j'ay eſté ſi heureux que celuy qui rencontra
» à repréſenter en colére & par le jet du pinceau
» une belle écume. Pour vous aſſeûrer de moy,
» Monſieur, & en juger à l'avenir certainement
» & d'une meſme façon, je vous veux dire que
» vous trouverez toûjours mes actions plus for-
» tes que mes paroles ; que dis-je, que mes pa-
» roles! que mes conceptions, que mes affections
» & mes mouvemens intérieurs ! car tout cela tient
» du corps, & n'eſt pas ſuffiſant pour rendre té-
» moignage d'une choſe tres-ſpirituelle, veû que

l'imagination qui est corporelle se trouve dans «
les mouvemens de l'affection : de sorte que je «
ne prétends pas que vous me jugiez que par «
une chose plus parfaite, & qui ne tient rien de «
ces choses-là, qui sont meslées de corps, de «
sang, de fumées, & d'imperfections ; parce qu'il «
me reste dans le centre du cœur avant qu'il s'ouvre «
& se dilate, & pour s'émouvoir vers vous «
il produise des esprits, des conceptions, des imaginations, «
& des passions, quelque chose de plus «
excellent que je sens comme un poids affectueux «
en moy-mesme, & que je n'ose produire ni éclorre, «
de peur d'exposer un saint germe. J'aime «
mieux le nommer ainsi à mes sens, à mes «
fantosmes, à mes passions qui ternissent aussitost, «
& couvrent comme de nuées les meilleures «
productions de l'ame : si-bien que pour me donner «
à vous en la plus grande pureté qui se puisse, «
voire qui ne se puisse imaginer, je ne veux pas «
me donner à vous, ni par imaginations, ni par «
conceptions, ni par passions, ni par affections, «
ni par lettres, ni par paroles, tout cela estant inférieur «
à ce que je sens en mon cœur, & si relevé «
pardessus toutes choses, qu'accordant aux «
Anges dans ma Philosophie la veûë de ce qui «
est éclos, ce qui nage pour le dire ainsi sur le «
cœur, il n'y a que Dieu seul qui en connoisse le «
fonds & le centre. «

Digitized by Google

Voilà en vérité une belle fougue, dît Philanthe, & je suis fasché de n'y comprendre rien. Vous n'estes pas au bout, repartit Eudoxe : écoutez, & taschez de concevoir.

» Moy-mesme qui vous offre le mien, *c'est de* » *son cœur dont il parle,* n'y vois presque rien que » je puisse désigner par un nom, & n'y connois » que cette vague & indéfinie, mais certaine & » immobile propension que j'ay à vous aimer & » honorer ; laquelle je n'ay garde de déterminer » par quelque chose, afin que je me persuade que » je suis dans l'infinité d'une radicale affection ; » j'ay presque dit substantielle, ayant égard à » quelque chose de divin & à l'ordre de Dieu, où » l'amour est substance, puis que je prétends » qu'elle est infuse en la substance du cœur, dont » le centre est la quintessence de l'ame, qui estant » infinie en temps & en vertu d'agir comme ce- » luy dont elle est l'image, je puis dire hardîment » que je suis capable d'opérer envers vous par » affection comme Dieu opere envers les hommes ; » me demeurant toûjours plus de puissance d'a- » gir & d'aimer efficacement, que je n'auray paru » en avoir par mes actions : à cause de quoy je » les retranche aussi-bien que les imaginations, & » le reste, comme incapable de vous rendre té- » moignage de la disposition que j'ay en vostre » endroit, & de la part que vous avez en mon ame,

ame, qui estant indivisible, se donne toute par «
la moindre de ses parties, ou ne se donne pas «
du tout. «

Que dites-vous de cela, demanda Eudoxe à Philanthe? Je dis, repliqua Philanthe, que c'est là le galimatias le plus complet & le plus suivi qui se puisse imaginer. La merveille est, continua Eudoxe, que celuy qui écrivoit de la sorte passoit pour un oracle & pour un prophéte parmi quelques gens. Je crois, répondit Philanthe, qu'un esprit de ce caractére n'avoit rien d'oracle ni de prophéte que l'obscurité.

Sçavez-vous bien, reprît Eudoxe, que ses partisans soûtenoient que c'estoit un homme envoyé de Dieu pour réformer l'Eglise sur le modelle des premiers siécles? Ah, je ne puis croire, dît Philanthe, que quand il y auroit quelque chose à réformer dans l'Eglise, le Saint Esprit voulust se servir d'une teste pleine de galimatias pour une entreprise si importante!

Aprés tout, repartit Eudoxe, on ne doit pas s'étonner qu'un homme qui faisoit le procés à Aristote & à Saint Thomas fust un peu broüillé avec le bon sens. Il en déclare luy-mesme la vraye cause dans une autre Lettre où il dit franchement, *J'ay le cœur meilleur que le cerveau.* Mais ce qui me paroist merveilleux, c'est qu'un de ses amis luy ayant mandé apparemment,

qu'on n'entendoit pas trop ce qu'il écrivoit, il luy répondit ainsi pour se justifier:

» De peur que quelque étranger ne s'offense de » ma façon de parler, une fois pour toutes per- » mettez-moy de luy dire une regle qui interpré- » tera tout ce que je pourray jamais imaginer ou » dire d'extravagant en mes Lettres : c'est qu'en » fait de figures, de métaphores, & de chifres, » des termes tous différens, & des expressions » contraires signifient une mesme chose; & par- » ce que tout le langage des amans est figuré & » mystique, il s'ensuit que lors que je vous dis » que je vous commande, je vous prie; quand » je vous fais quelque défense, je vous offre en » cela mesme mon obéissance.

C'est se tirer bien d'affaire, dît Philanthe en souriant, & on ne peut pas raisonner plus juste, ni plus nettement.

Il raisonne à peu prés de mesme dans une autre Lettre que voicy.

» Nostre Philosophie nous apprend que la mes- » me circonscription que les corps ont par leur » quantité, les Anges l'ont par leurs actions : ce » qui m'oste le moyen d'étendre ma passion en- » vers vous, & m'oblige de reconnoistre mon » estre créé en la seule limitation qui me le fe- » roit haïr; si je n'aimois en vous l'estre incréé » qui ne demande de moy que le mesme amour

que je vous porte. dont vous demeurerez ſans «
doute content, puis que ne pouvant trouver «
en moy de l'infinité, vous la trouverez en luy «
qui vous aime en moy & par mon entremiſe «
d'un amour infini. «

Mais je crains de vous fatiguer par tout ce galimatias, & je vous épargne le reſte. Il faut demeurer d'accord, repliqua Philanthe, que ces Lettres-là effacent bien Nerveze & la Serre, & que celuy qui les a écrites mériteroit d'avoir place dans l'*Hiſtoire des derniers troubles arrivez au Royaume d'Eloquence*. On devoit ſans doute, repartit Eudoxe en riant, luy donner un des premiers emplois dans l'armée du Prince Galimatias, & c'eſt une injuſtice manifeſte que de l'avoir oublié. Parlons ſérieuſement, les penſées de l'Auteur des Lettres que je viens de lire ont un fonds d'obſcurité que rien ne peut éclaircir, & nous pourrions dire de luy ce que Balzac diſoit d'un autre, qu'il ne tombe pas dans le galimatias, qu'il s'y jette, qu'il s'y précipite de gayeté de cœur.

Nouvelle Allégorique, ou Hiſtoire des derniers troubles arrivez au Royaume d'Eloquence.

Je dirois preſque de ce faiſeur de Lettres, répondit Philanthe, ce que Mainard diſoit d'un Ecrivain de ſon temps :

Charles, nos plus rares eſprits
Ne ſçauroient lire tes écrits

Sans consulter Muret ou Lipse.
Ton Phébus s'explique si bien,
Que tes volumes ne sont rien
Qu'une éternelle Apocalipse.

L'application n'est pas juste, dît Eudoxe, car au moins avec le secours & de Muret & de Lipse on entendoit ces écrits, au lieu qu'on ne peut par aucune voye entendre ces Lettres.

Mais croyez-vous, dît Philanthe, que ces gens qu'on n'entend pas s'entendent eux-mesmes? En vérité, repartit Eudoxe, je ne sçay que vous en dire; ils pensent s'entendre, mais je ne crois pas qu'ils s'entendent; & si on les pressoit de s'expliquer clairement, je doute qu'ils en vinssent à bout.

On imagine quelquefois des choses, repliqua Philanthe, qu'on ne sçauroit expliquer faute de termes qui soyent propres, & qui répondent bien à nostre pensée. Dites, repartit Eudoxe, qu'on sent des choses qui sont au dessus de nos expressions: car les sentimens du cœur sont quelquefois si meslez ou si délicats, qu'on ne peut les expliquer qu'imparfaitement; & ce que j'ay leû dans la *Diane* de Montemayor me paroist fort vray, que quand on sçait si bien dire ce qu'on sent, on ne doit pas le sentir si bien qu'on le dit: *Quien tambien sabe desir lo*

que siente, no deve sentillo tambien como lo dize. Mais les termes manquent peu pour faire entendre les conceptions de l'esprit, à moins qu'elles ne soient obscures & embrouïllées d'elles-mesmes; & une marque certaine qu'elles le sont, c'est quand on ne trouve point de paroles qui en donnent l'intelligence.

J'ay oûï dire, interrompit Philanthe, que le fameux Evesque du Bellay Jean Pierre Camus estant en Espagne, & ne pouvant entendre un Sonnet du Lope de Vegue qui vivoit alors, pria ce Poéte de le luy expliquer; mais que le Lope ayant leû & releû plusieurs fois son Sonnet, avoûa sincérement qu'il ne l'entendoit pas luy-mesme.

Les beaux Esprits de ce païs-là, répondit Eudoxe, sont sujets à estre un peu obscurs, & on ne leur en fait pas un crime. Les Espagnols confessent de bonne foy qu'ils n'entendent pas leur Poéte Gongoza, & c'est peut-estre pour cela qu'ils luy donnent le surnom de merveilleux. *Maravilloso Luys de Gongora.* Ce qui est certain, c'est que son obscurité a passé en proverbe, & que comme les Castillans disent communément, *es de Lope*, pour marquer qu'une chose est excellente, ils disent de mesme, *Escuro como las soledades de Gongora*, pour faire entendre qu'une chose est obscure. *Ces soledades*

ſont deux petits Poëmes ſur la ſolitude, qui ont un degré d'obſcurité que n'ont pas le autres ouvrages du meſme Poéte.

Que dites-vous, repliqua Philanthe, de Lorenzo ou Baltazar Graçian? Car on nous a appris que Baltazar eſt ſon véritable nom, & nous devons une ſi belle découverte à un Sçavant de nos jours, qui a de grandes habitudes dans les païs étrangers, qui y a eû meſme des emplois aſſez conſidérables, & qui commença en Portugal à ſe faire connoiſtre.

J'ay leû les ouvrages de Gracian, repartit Eudoxe, mais je vous confeſſe que je n'ay pas entendu tout ce que j'ay leû. C'eſt un beau génie, qui prend quelquefois plaiſir à ſe cacher aux Lecteurs, & je ſuis du ſentiment de celuy que vous venez de citer, qui dit dans la Pré- » face de *l'Homme de Cour*, qu'il ne faut pas s'éton- » ner ſi Gracian paſſe pour un Auteur abſtrait, » inintelligible, & par conſéquent intraduiſible; » que c'eſt ainſi qu'en parlent la pluſpart de ceux » qui l'ont leû, & qu'un Sçavant à qui quelqu'un » diſoit qu'on traduiſoit, *el Oraculo manual y Arte* » *de prudentia*, répondit que celuy-là eſtoit bien » téméraire qui oſoit ſe meſler de traduire des œu- » vres que les Eſpagnols meſmes n'entendoient » pas.

Vous vous moquez, interrompit bruſque-

ment Philanthe : le Traducteur est bien éloigné de penser ce que vous dites, luy qui a fait un procés à l'Auteur des *Entretiens d'Ariste & d'Eugene*, sur ce qu'Ariste dit que Gracian est obscur, & qui le traite là-dessus de ridicule censeur.

Cela prouve, reprît Eudoxe, que le Traducteur se contredit un peu luy-mesme, avoûant d'un costé que les Espagnols mesmes n'entendent pas Gracian ; & de l'autre trouvant mauvais qu'Ariste luy donne de l'obscurité. Mais c'est le mot d'*incompréhensible* dont se sert Ariste qui a choqué le Traducteur, quoy-que celuy d'*inintelligible* ou d'*Intraduisible*, dont use le Traducteur mesme le vaille bien.

« Si Gracian est incompréhensible, & ne s'entend pas luy-mesme, dit-il dans une de ses notes, comment le Censeur luy trouve-t-il du bon sens ? » On pourroit répondre, ajoûta Eudoxe, qu'un Auteur peut suivre le bon chemin en quelques endroits, & s'égarer en d'autres, jusqu'à ne s'entendre pas, ou du moins jusqu'à ne se pas faire entendre : de-sorte qu'Ariste n'a point dit une impertinence, en disant que l'Ecrivain, dont nous parlons, a de la subtilité, de la force, & mesme du bon sens ; mais qu'on ne sçait quelquefois ce qu'il veut dire, & qu'il ne le sçait pas peut-estre luy-mesme ; ou l'im-

pertinence tombe un peu sur le Traducteur, & son Dom Juan de Lastanosa, qui demeurent d'accord que Gracian n'est pas clair, & que son stile est coupé, concis, & énigmatique. A la
» vérité ils soûtiennent hautement que c'est pour
» concilier plus de vénération à la sublimité de
» la matiére, qu'il n'écrit pas pour tout le mon-
» de; qu'il a affecté d'estre obscur pour ne se pas
» populariser, comme Aristote qui écrivit obscu-
» rément pour contenter Aléxandre son disci-
» ple, qui ne pouvoit souffrir que personne en
» sceust autant que luy; qu'ainsi quoy-que les
» œuvres de Gracian soyent imprimées, elles n'en
» sont pas plus communes, parce qu'en les ache-
» tant on n'achete pas le moyen de les enten-
» dre.

Rien ne me paroist plus plaisant, dît Philanthe, que d'affecter d'estre obscur; & cela me fait souvenir de ce Pédant dont parle Quintilien, qui enseignoit l'obscurité à ses écoliers, & qui leur disoit, *Cela est excellent, je ne l'entens pas moy-mesme.* Lib. 8. c. 2.

Ce que je trouve icy de trés-plaisant, repartit Eudoxe, c'est que le Traducteur qui se pique de pénétration, n'entend pas luy-mesme son Auteur. Il s'imagine pénétrer tous les mysteres de Gracian, & il s'en déclare assez dans sa
» Préface, en disant que le langage de l'Ecrivain

qu'il

Digitized by Google

qu'il traduit est une espece de chifre, mais que « le bon entendeur le peut déchifrer sans avoir « besoin d'aller aux devins. Il n'a pas au reste « trop bien déchifré certains endroits dont je me souviens. L'Auteur dit, en parlant de l'esprit: *Es este el atributo Rey; y assi qualquier crimen contra el, fue de lesa magestad.* Le Traducteur déchifre ainsi ce passage: *L'esprit est le Roy des attributs; & par conséquent chaque offense qu'on luy fait est un crime de leze-majesté.* L'Auteur dit sur le sujet de la dissimulation: *Sacramentar una voluntad serà soberania.* Le Traducteur tourne de la sorte: *Qui de sa volonté sçait faire un Sacrement, est souverain de soy-mesme.*

J'entends moins la Traduction françoise que l'Original espagnol, dît Philanthe, & je ne sçay ce que veut dire en nostre langue le *Roy des attributs, de sa volonté faire un sacrement.* Je devinois par *el atributo Rey*, que l'esprit estoit la perfection dominante dans l'homme, la perfection souveraine, & celle qui tenoit le premier rang. Je m'imaginois que *Sacramentar una voluntad*, vouloit dire, *cacher les mouvemens de son cœur, & en faire un mystére aux autres.* Mais *le Roy des attributs, de sa volonté faire un Sacrement*, est un vray chifre pour moy, & je gagerois que les Lecteurs ne l'entendent pas. C'est à dire, reprît Eudoxe, qu'un Oedipe du caractére de celuy-là

eſt tout propre à obſcurcir les énigmes, au lieu de les expliquer. Si j'avois le temps d'éxaminer la Traduction, ajoûta-t-il, & que cela en valuſt la peine, vous verriez bien que le Traducteur, qui s'applaudit de ſon ouvrage, & qui ſe flatte d'avoir traduit avec ſuccés un livre inintelligible dans l'opinion commune, de ſon aveu meſme, n'eſt pas ſi bon entendeur qu'il penſe, pour me ſervir de ſes termes.

Gaſpar Sciopp. de Stilo Hiſtorico.

Il reſſemble donc à Lipſe, dît Philanthe, qui s'eſtant meſlé d'éclaircir Tacite, ne fait rien moins que cela, ou fait voir qu'il ne l'entend pas trop luy-meſme en pluſieurs endroits. La comparaiſon eſt juſte, reprît Eudoxe, en ce point-là & en d'autres; car le Traducteur de Gracian & le Commentateur de Tacite font tous deux non ſeulement l'apologie, mais l'éloge de l'obſcurité de leurs Auteurs; en diſant qu'ils n'ont pas écrit pour tout le monde, qu'ils ne l'ont fait que pour les Princes, pour les hommes d'Etat, pour les gens d'eſprit; & que ce n'eſt pas tant leur faute que celle de leurs lecteurs, ſi on ne les entend pas. Par malheur, repartit Philanthe, les Princes, les hommes d'Etat, & les gens d'eſprit n'entendent pas plus que les autres les paſſages difficiles.

Aprés tout, continua-t-il, le Traducteur eſt un habile homme, & un bel eſprit. Je ne le nie

Digitized by Google

pas, repartit Eudoxe; je vous avoüë mesme que j'ay leû avec beaucoup de plaisir son Epitre dédicatoire. Il y parle espagnol en françois admirablement bien, & les titres qu'il donne à LOUÏS le Grand de *Roy Roy*, de *Maistre Roy*, de *grand Tout*, de *non plus outre de la Royauté*, m'ont fort réjoüi. Il m'a semblé que je lisois *l'Avant victorieux* du Vicechancelier de Navarre, qui commence par *Ma plume en l'air*.

J'ay veû dans Homére, dît Philanthe, *Roy plus Roy que les autres;* dans Marot, *Roy le plus Roy qui fut onc couronné;* & dans un Poéte moderne, *Roy vrayment Roy*. Mais je n'avois jamais veû, *Roy Roy;* & *Roy Roy* me paroist presque aussi plaisant que *perroquet perroquet*.

Enfin pour laisser là le Traducteur, ajoûta-t-il, Gracian ne vous charme pas. A vous parler franchement, repliqua Eudoxe, il y a dans ses ouvrages quelque chose de si sombre, de si abstrait, & de si opposé au caractére des Anciens, que je ne puis en faire mes délices. L'ouvrage qui a esté traduit, & qu'on a intitulé en espagnol, *El Oraculo manual y Arte de prudencia;* en françois, *l'Homme de Cour*, que Dom Lastanosa appelle *une raison d'Etat de soy-mesme, & une boussole avec laquelle il est aisé de surgir au port de l'excellence;* le Traducteur, *une espece de rudiment de Cour & de Code politique*. Nerveze ne

parleroit pas autrement, interrompit Philanthe. Cét ouvrage, dis-je, reprît Eudoxe, est un recueïl de maximes qui n'ont nulle liaison naturelle, qui ne vont point à un but, la plûspart quintessenciées & chimériques, presque toutes si obscures qu'on n'y entend rien, sur tout dans la Traduction.

Le Livre qui a pour titre, *Agudeza y Arte de ingenio*, est un beau projet mal éxécuté à mon gré: j'en fus frappé la premiére fois que je le vis, & il me prît d'abord envie de le traduire; mais aprés que j'en eû leû quelque chose, je fus bien gueri de ma tentation. Car quoy-que j'y trouvasse de la subtilité & de la raison en plusieurs endroits, je n'y trouvay point mon compte; & je jugeay, en le parcourant, qu'un ouvrage de cette espece seroit un monstre en nostre langue. L'Auteur prétend y enseigner l'art d'avoir de l'esprit: mais toute sa méthode est fondée sur des régles si métaphysiques, & si peu claires, qu'on a peine à les concevoir; d'ailleurs si peu seûres, qu'on pourroit bien quelquefois s'égarer en les suivant.

Les autres Livres de Gracian ont le mesme caractére, à son *Politico Fernando* prés, qui est plus intelligible & plus raisonnable. Car, sans parler de son *Criticon* où je ne vois goute; son *Discreto* est un peu visionnaire, & son *Heroe*

Digitized by Google

est tout-à-fait fanfaron; l'incompréhensibilité est la premiére qualité, & le premier avantage que l'Auteur luy donne: *Primor primero, que el Heroe platique incomprehensibilidades de caudal.* En un mot jamais peut-estre Ecrivain n'a eû des pensées si subtiles, si guindées, ni si obscures.

Le maistre en obscurité dont je vous ay fait souvenir, dît Philanthe, auroit esté ravi de rencontrer des discours latins du stile de Gracian. Il n'auroit pas non plus esté fasché, repartit Eudoxe, de voir en sa langue ce que nous voyons en la nostre dans des Ecrivains d'aujourd'huy, qui croyent se faire admirer en disant des choses qui ne sont pas nettes, & qui ne penseroient pas avoir de l'esprit, si ce qu'ils disent n'avoit besoin d'interprétation. Eudoxe prît alors un cayer où estoient ramassez divers éxemples d'obscurité, & il leût les suivans.

Pervasit jam multos ista persuasio, ut id jam demum eleganter atque exquisitè dictum putent, quod interpretandum sit. *Quintil. lib. 2. c. 3.*

« L'enfer est le centre des damnez comme les « ténébres sont le centre de ceux qui fuyent la « lumiére. C'est là où la lumiére de Dieu les in-« incommode le moins, où les reproches de leur « conscience sont moins vifs, où leur orgueïl est « moins confondu; ainsi ce leur est une espece de « soulagement que de s'y précipiter.

Je vous avoûë, dît Philanthe, que je ne comprens pas bien cela; j'y entrevoy seulement

quelque chose qui ne m'y paroist guéres vray. J'avois cru du moins jusqu'à cette heure, que la lumiére divine dont les damnez sont éclairez intérieurement au milieu des ténébres qui les environnent, leur fait sentir plus vivement que jamais le malheur qu'ils ont d'avoir perdu Dieu; & je ne pensois pas que l'enfer fust fait pour le soulagement des impies.

Pensez-vous, repartit Eudoxe, que l'ame se porte d'elle-mesme au desespoir, à la rage, & à l'enfer comme une pierre tombe naturellement en bas? C'est ce que dit le mesme Auteur; voicy ses paroles:

» L'ame tend par son propre poids au décou-
» ragement & au desespoir. Le centre de la na-
» ture corrompuë est la rage & l'enfer: pour l'y
» enfoncer tout-à-fait, il ne faut que la séparer
» des objets, & la réduire à ne penser qu'à elle-
» mesme.

Ces propositions me paroissent incompréhensibles, repliqua Philanthe. Car enfin si le desespoir, la rage, & l'enfer sont le centre de la nature corrompuë, on ne pourroit trouver de repos qu'en se desesperant, qu'en enrageant, & qu'en souffrant les supplices des damnez, comme une pierre n'en trouve que dans son centre. Je ne comprens pas mieux, ajoûta-t-il, que *pour enfoncer l'ame tout-à-fait dans ce cen-*

Digitized by Google

tre, il ne faut que la séparer des objets, & la réduire à elle-mesme, & cela frise un peu le galimatias; aussi-bien que la pensée d'un Italien contre ceux qui mesurent la grandeur de l'esprit par la grosseur de la teste: *non sanno*, dit-il, *che la mente è il centro del capo; e il centro non cresce per la grandezza del circolo*. Car que veut dire, *l'esprit est le centre de la teste, & le centre ne croist point par la grandeur du cercle?*

Eudoxe continua de lire dans son cayer, & leût ce qui suit.

« J'en connois qui m'ont avoûé que la réserve « d'un simple préjugé les avoit retardez long- « temps dans le chemin de la vérité; parce que « le pli que prend nostre ame, forme une espece « de ressort qui revient insensiblement, quand « la destruction n'en est pas entiére.

« Si quelquefois le cœur se révolte contre les « droits de l'amitié; le respect qui s'est formé en « nous par une assez longue habitude, ménage « adroitement nostre esprit pour s'emparer de « nosttre cœur.

« Il n'est point icy bas de loy dont le contre- « coup ne soit injuste en tout, ou en partie.

« Si les amitiez des Grands ne se détruisent pas « d'ordinaire par les mesmes degrez qu'elles ont « esté formées; elles cessent quelquefois par un « rapport assez juste de la cause qui les a fait naiss-

Digitized by Google

» tre avec le penchant de ceux qui deviennent
» inconſtans.

Bon Dieu, quel jargon, interrompit Philanthe! je n'y entends rien, & qui ſont les gens qui penſent ainſi? Ce ſont des Philoſophes & des Hiſtoriens, répondit Eudoxe. Ah, je pardonne aux Philoſophes un peu d'obſcurité, dît Philanthe! Ariſtote leur pere eſt aſſez obſcur; & puis les ſecrets de la nature demandent peut-eſtre je ne ſçay quoy de myſtérieux: mais je ne puis ſouffrir que les Hiſtoriens parlent obſcurément; & Tacite que j'aime fort ne me plaiſt point, dés que je ne l'entends pas: car il me ſemble que la clarté n'eſt guéres moins eſſentielle à l'Hiſtoire que la vérité.

Vous voilà dans le bon chemin, repartit Eudoxe, & je ſerois tres-content de vous, ſi vous n'aviez un peu trop d'indulgence pour les Philoſophes. Croyez-moy, ils doivent écrire nettement auſſi-bien que les Hiſtoriens, & ils y ſont d'autant plus obligez que c'eſt à eux à nous découvrir les ſecrets de la nature. J'admire Ariſtote où il eſt intelligible: mais je ceſſe de l'admirer où il ne l'eſt pas. Et je me ſouviens de Socrate, qui aprés avoir leû un livre d'Héraclite plein d'obſcuritez, le condamna finement, en diſant que tout ce qu'il en avoit entendu eſtoit tres-beau; & qu'il ne doutoit pas que ce qu'il n'enten-

Digitized by Google

n'entendoit point ne le fust aussi. C'est cét Héraclite, repliqua Philanthe, qui disoit à ses disciples: *Obscurcissez vos pensées, & ne vous expliquez que par énigmes, de peur d'estre entendus du peuple.*

A parler en général, poursuivit Eudoxe, tout Ecrivain, soit Historien ou Philosophe, soit Orateur ou Poéte, ne mérite pas d'estre leû, dés qu'il fait un mystére de sa pensée. C'est comme ces femmes qui vont masquées par les ruës, ou qui se cachent dans leurs coëfes, & qui ne veulent pas qu'on les connoisse: il faut les laisser passer, & ne les regarder pas seulement.

Cependant, repliqua Philanthe, vous me dîtes hier que la délicatesse consistoit en partie dans je ne sçay quoy de mystérieux qui laissoit toûjours quelque chose à deviner. Oûï, reprît Eudoxe, il doit y avoir un peu de mystére dans une pensée délicate; mais on ne doit jamais faire un mystére de ses pensées. Ce peu de mystére dont nous avons parlé, laisse assez de jour pour faire découvrir aux autres ce qu'on leur cache. Ce n'est pas un masque ou un voile épais qui couvre entiérement le visage; c'est un crespe transparent, comme nous avons dit, au travers duquel on a le plaisir de voir, & de reconnoistre la personne. Mais quand je fais un mystére de ma pensée, je l'envelope tellement

que les autres ont peine à la démesler ; & c'est ce qu'un Ecrivain raisonnable ne doit jamais faire.

On a reproché à Costar, dît Philanthe, d'a-
» voir donné dans l'obscurité, en disant que Voi-
» ture disputoit la gloire de bien écrire aux Illus-
» tres des nations étrangéres, & contraignoit
» l'écho du Parnasse en un temps qu'il n'estoit plus
» que pierre, d'avoir autant de passion pour son
» rare mérite ; qu'il en avoit, lors qu'il estoit nym-
» phe, pour la beauté du jeune Narcisse.

On a eû raison, repartit Eudoxe : cela n'est pas net, pour ne rien dire de pis ; & je comprends encore moins *l'écho du Parnasse, qui estant pierre a de la passion pour le mérite de Voiture ;* que *l'écho qui ne répondant point à la voix du tonnerre, nous apprend que ce que les Dieux font, ne sçauroit estre exprimé par les hommes :* c'est la pensée d'un Ecrivain du Regne passé, pour loûër le Cardinal de Richelieu. Mais ce que dit Costar luy-mesme à un de ses amis est bien plus joli :
» Il y a dans vostre Lettre une chose qui seroit,
» je crois, fort belle ; si nous l'entendions vous
» & moy.

Balzac, continua-t-il, parlant de la vertu qui se tient lieu de récompense à elle-mesme, dit
» que la gloire n'est pas tant une lumiére étran-
» gére qui vient de dehors aux actions héroï-

ques, qu'une réflexion de la propre lumiére de « ses actions, & un éclat qui leur est renvoyé « par les objets qui l'ont receû d'elles. Voilà beau- « coup de lumiére & d'éclat, mais peu de clarté; & je trouve bien plus clair ce que dit Salluste, que *la gloire des Ancestres est comme une lumiére qui fait paroistre les bonnes & les mauvaises qualitez de leurs descendans.*

Majorum gloria posteris quasi lumen est, neque bona eorum, neque mala in occulto patitur. *Bell. Jugurth.*

Les Poétes qui ne parlent que le langage des Dieux, dît Philanthe, sont sujets à n'estre pas toûjours entendus des hommes : témoin ces vers qui furent faits pour le grand Ministre que vous venez de nommer.

Je sçay que les travaux de mille beaux Esprits,
Pour t'immortaliser ont fait une peinture,
Qui montre à l'univers que ta gloire est un prix
Pour qui le Ciel dispute avecque la Nature.

Les vers que j'ay leûs dans un Poëme Héroïque, repartit Eudoxe, valent bien les vostres : c'est au sujet d'une armure tres-riche & tres-belle.

L'étoffe & l'artifice y disputoient du prix;
Les diamans meslez avecque les rubis
S'y montroient à leur flâme & vive & mutuelle,
Ou toûjours en amour, ou toûjours en querelle.

Je ne sçay, repliqua Philanthe, lequel est le plus

Digitized by Google

clair, ou du *prix pour qui le Ciel dispute avec la Nature*, ou des *diamans meslez avec des rubis qui sont toûjours en amour, ou en querelle.*

Quatre vers d'un Sonnet pour le Roy sur la Paix & sur le Mariage ne sont pas si obscurs que les précedens ; mais ne sont pas peut-estre assez clairs.

Le destin consentoit que Madrid fust en poudre :
Pour complaire à l'Infante il contredit les Cieux ;
Des mains de Jupiter il arrache la foudre ;
Et desarme les Rois, les Peuples, & les Dieux.

C'est du Sonnet qui commence ainsi :

Braves, reposez-vous à l'ombre des lauriers,
Le Grand LOUïS *consent que vous preniez haleine.*

Dites sans peut-estre, repartit Eudoxe, que ces quatre vers n'ont point assez de clarté, & dites mesme qu'ils ont bien l'air de galimatias : mais en voicy trois que j'ay retenu d'une piéce de Théatre qui sont un vray galimatias :

Ce départ cependant m'arrache un aveu tendre,
Et dont mon cœur confus d'un silence discret,
En soupirant tout bas m'avoit fait un secret.

N'avez-vous pas veû, repliqua Philanthe, ce que dit un célébre Orateur Portugais dans le *Discours historique pour le jour de la naissance de la*

Sérenissime Reine de Portugal? Que si un Prince se « fie à son sujet, on peut dire qu'un cœur se fie à un « autre cœur : mais que quand l'Epoux se fie à « son Epouse, il ne faut pas dire qu'un cœur se fie à « un autre cœur, mais qu'un cœur se fie à luy-mes- « me. *Où la moitié d'un cœur,* ajoûte l'Auteur du « Discours historique, *mettra-t-elle sa confiance plus seûrement que sur l'autre moitié de soy-mesme?*

La pensée Portugaise est assez bizarre, repartit Eudoxe; mais la Françoise, ou plûtost celle du Poéte François, l'est encore plus. Un ancien Critique s'est moqué de celuy qui avoit dit qu'*un Centaure estoit à cheval sur luy-mesme*, comme nous l'avons déja remarqué. Il auroit pu se moquer de l'Orateur Portugais, qui dit qu'*un cœur se fie à luy-mesme*, que *la moitié d'un cœur met sa confiance sur l'autre moitié de soy-mesme* : & il se seroit moqué seûrement de nostre Poéte Dramatique, qui fait dire à un des personnages qu'il met sur la Scene, que *son cœur, en soupirant tout bas, luy avoit fait à luy-mesme un secret de sa passion.* *Demetrius Phalereus.*

Tous nos Poétes, dît Philanthe, n'ont pas le sens & la netteté de Malherbe. Je vous asseûre, repartit Eudoxe, que Malherbe, avec tout son sens & toute sa netteté, s'endort quelquefois aussi-bien qu'Homére, jusqu'à tomber dans une espece de galimatias, si je l'ose dire. Il prit

Digitized by Google

les poésies de Malherbe, & leût dans l'Ode à M. le Duc de Bellegarde les vers qui suivent :

C'est aux magnanimes éxemples,
Qui sous la baniére de Mars
Sont faits au milieu des hazards,
Qu'il appartient d'avoir des temples.
Et c'est avecque ces couleurs
Que l'histoire de nos malheurs
Marquera si-bien ta mémoire,
Que tous les siécles à venir
N'auront point de nuit assez noire
Pour en cacher le souvenir.

Qu'est-ce, à vostre avis, que des *éxemples*, à qui *il appartient d'avoir des temples*, & qui *sont faits au milieu des hazards?* Et de quelles *couleurs* prétend parler le Poéte? A la vérité, dît Philanthe, cela n'est pas net, & je n'y avois pas pris-garde.

Eudoxe leût en suite le commencement des *Larmes de Saint Pierre.*

Ce n'est pas en mes vers qu'une Amante abusée
Des appas enchanteurs d'un parjure Thésée,
Aprés l'honneur ravi de sa pudicité,
Laissée ingratement en un bord solitaire,
Fait de tous les assauts que la rage peut faire,
Une fidelle preuve à l'infidélité.

Digitized by Google

La pluſpart de ceux qui liſent ces deux derniers vers, croyent les entendre; parce qu'ils ſont harmonieux, qu'ils paroiſſent avoir de l'eſprit, & que les vers qui les précedent ont du ſens. Pour moy je n'entends point *tous les aſſauts que la rage peut faire*, & dont Ariadne *fait une fidelle preuve à l'infidélité de Théſée*. Je dois au reſte ces réflexions ſur Malherbe à un honneſte homme de nos amis, qui a tout le diſcernement qu'on peut avoir, & qui dans la fleur de ſon âge joint une grande capacité avec unė grande ſageſſe.

Malherbe eſtoit fort jeune luy-meſme, dît Philanthe, quand il compoſa ce Poëme; & il le deſavoûoit en quelque façon, ſi nous en croyons un ſçavant homme: qui dit cependant qu'on ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup de belles choſes dans cette piéce; & que comme Longin a dit de l'Odyſſée que c'eſtoit un ouvrage de vieilleſſe, mais de la vieilleſſe d'Homére; on peut dire de meſme des *Larmes de Saint Pierre*, que c'eſt un ouvrage de jeuneſſe, mais de la jeuneſſe de Malherbe.

Aprés tout, repartit Eudoxe, ces raiſons n'éclairciſſent pas les ſix vers obſcurs: elles excuſent ſeulement le Poéte, & font eſtimer les beaux endroits du Poëme: mais la piéce n'en vaudroit pas pis, ſi tout y eſtoit bien clair;

Digitized by Google

du moins me plairoit-elle davantage ; car je vous avoûë que l'ombre du galimatias me fait peur.

Le Sonnet de l'*Avorton*, poursuivit Eudoxe, vous a paru excellent? Il me le paroist encore, repliqua Philanthe: car peut-on rien voir de mieux imaginé & de mieux conduit?

Toy qui meurs avant que de naistre,
Assemblage confus de l'estre & du néant;
Triste avorton, informe enfant,
Rebut du néant & de l'estre;

Toy, que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à son tour,
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime.

Laisse-moy calmer mon ennuy;
Et du fond du néant où tu rentre aujourd'huy,
Ne trouble point l'horreur dont ma faute est suivie.

Deux tyrans opposez ont décidé ton sort:
L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie,
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

Ce que le Sonnet a de beau me plaist fort, repartit Eudoxe: la premiére pensée est heureuse, & le merveilleux s'y rencontre naturellement avec le vray:

Toy qui meurs avant que de naiſtre.

Les dernières penſées ſont tres-juſtes, & n'ont peut-eſtre que trop de juſteſſe, ou pour le moins trop de jeu.

L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie;
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

Mais l'*aſſemblage confus de l'eſtre & du néant*, n'a pas toute la clarté que l'on pourroit deſirer, non plus que le *rebut du néant & de l'eſtre*. Cela eſt trop fort, dît Philanthe, pour eſtre ſi net. Eh, de grace, répondit Eudoxe, un peu moins de force, & plus de netteté! Encore ne ſçay-je ſi ce qui vous ſemble fort l'eſt en effet: car, ſelon les Maiſtres de l'art, les eſprits enflez ont, comme les corps boufis, plus de foibleſſe que de force, & ſont dans le fonds malades, quelque apparence d'embonpoint qu'ils ayent.

Nam tumidos & corruptos & tinnulos, & quocumque alio cacozeliæ genere peccantes, certum habeo non virium, ſed infirmitatis vitio laborare; ut corpora non robore, ſed valetudine inflantur. *Quintil. lib. 2. c. 3.*

Il faut en vérité un jugement bien exquis pour penſer de ſorte, qu'une penſée ſoit claire ſans eſtre foible; & pour ſe faire entendre des plus groſſiers en ſe faiſant eſtimer des plus habiles.

Comme nous n'éxaminons pas icy le langage, ajoûta-t-il, je ne dis rien de la faute de grammaire, qui eſt au dixiéme vers du Sonnet de l'*Avorton; où tu rentre aujourd'huy*, au

BBb

lieu de *rentres* avec une *s*, qui n'accommodoit pas le Poéte. C'est justement la faute que nous avons remarquée dans le Sonnet du *Miroir*.

Il est plaisant, dît Philanthe, que le hazard ait voulu que ces deux Sonnets si beaux en leur genre, ayent tous les deux la mesme faute de grammaire. Ce n'est qu'une bagatelle, dît Eudoxe ; & pour moy je souffrirois bien plûtost un solécisme que le moindre galimatias : l'un n'est que contre la syntaxe, ou contre l'usage; mais l'autre est contre le bon sens, qui veut qu'on pense toûjours nettement, & qu'on s'exprime de mesme.

A propos de solécisme, repliqua Philanthe, que dites-vous d'un de nos Ecrivains, qui dans un ouvrage trés-sérieux, appelle les bastimens irréguliers, *des solécismes en pierre?* C'est celuy qui a appellé les Romans, *des basteleurs en papier;* la sentence, *le poivre blanc de la diction;* & les longues queuës des femmes, *des hyperboles de drap.* Outre que ces pensées sont basses & un peu burlesques, repartit Eudoxe, elles tiennent fort de l'énigme, & on ne sçauroit guéres les entendre à moins que de sçavoir deviner. Ne vaudroit-il pas mieux se taire que de parler énigmatiquement? Et le précepte de Maynard n'est-il pas trés-raisonnable?

Mon ami, chasse bien loin
Cette noire Rhétorique:
Tes ouvrages ont besoin
D'un devin qui les explique.
Si ton esprit veut cacher
Les belles choses qu'il pense;
D'y-moy, qui peut t'empescher
De te servir du silence?

Je me rencontray l'autre jour dans une compagnie, dît Philanthe, où l'on éxamina cette Réflexion morale: *La gravité est un mystére du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit.* Tout le monde trouva la Réflexion délicate & pleine de sens; mais quelques-uns y trouverent je ne sçay quoy d'envelopé & d'obscur. Ce *mystére du corps* leur parut trop mystérieux. Je serois assez de leur sentiment, repartit Eudoxe; & j'aimerois mieux ce qu'on a dit de l'action de l'Orateur, qu'elle estoit *une éloquence du corps.* J'ay un peu de peine à entendre ce que c'est qu'*un mystére du corps*, & je conçois aisément ce que c'est que l'*éloquence du corps*: car, selon l'Auteur mesme des *Réflexions morales*, il y a une éloquence dans les yeux & dans l'air de la personne qui ne persuade pas moins que celle de la parole.

Je suis convaincu, dît Philanthe, que la clarté est nécessaire dans les pensées; mais je voudrois

Digitized by Google

bien ſçavoir préciſément pourquoy elles ſont quelquefois obſcures. Cela vient ſouvent, répondit Eudoxe, de ce que l'eſprit qui les conçoit eſt obſcur luy-meſme, & ne voit pas tout-à-fait les choſes dans leur jour. Comme les notions qu'il a ne ſont pas nettes, ſes penſées n'ont garde de l'eſtre non plus que ſes paroles qui en ſont les images naturelles. Mais pour deſcendre dans le détail, l'obſcurité peut venir de ce qu'une penſée eſt tirée de loin; par éxemple d'une métaphore, ou d'une comparaiſon, qui n'a d'elle-meſme nul rapport à l'objet de la penſée. Ainſi *les ſolécíſmes en pierre* ont quelque choſe d'obſcur; parce qu'il y a une trés-grande diſtance entre un ſolécíſme & un baſtiment.

Ut modicus atque opportunus tranſlationis uſus illuſtrat orationem; ita frequens obſcurat, continuus veró in allegoriam & ænigma exit. *Quintil. lib. 8. c. 6.*

Pluſieurs métaphores entaſſées les unes ſur les autres font auſſi ce mauvais effet; & nous pouvons dire de la penſée ce que Quintilien a dit du diſcours. Comme la métaphore rend le diſcours clair, quand on l'employe à propos, & qu'on s'en ſert peu: elle l'obſcurcit dés quelle eſt fréquente; & fait des énigmes, ſi on en uſe continuellement. La raiſon eſt que tant d'images étrangéres meſlées enſemble produiſent de la confuſion dans l'eſprit des lecteurs ou des auditeurs. Il arrive meſme que deux métaphores qui ne ſont pas dans le meſme genre, eſtant jointes, diminuënt quelque choſe de la clarté d'une

pensée. Je vous comprends, dit Philanthe, & je vois maintenant pourquoy la pensée d'une Personne sçavante bien audessus de son sexe, qui a entrepris de nous expliquer ce que c'est que le goust en matiére d'esprit, & qui l'a fait d'une maniére si délicate; pourquoy, dis-je, sa pensée, qui est au fonds vraye & solide, ne m'a pas paru d'abord extrémement claire; c'est sans doute qu'elle définit le goust, qui est une métaphore, par l'harmonie qui en est une autre d'un genre différent. Car, si je m'en souviens, voicy la définition: *Le goust est une harmonie, un accord de l'esprit & de la raison.*

Vous ne profitez pas mal de ce qu'on vous dit, repartit Eudoxe; & l'éxemple qui vous est venu si à propos prouve bien ce que je veux dire. Il faut pourtant confesser que si les deux métaphores obscurcissent tant soit peu la définition; l'explication qui s'en fait aussitost, l'éclaircit assez, & la fait entendre du moins à ceux qui veulent prendre la peine de l'approfondir.

D'autres définitions du goust que j'ay leûës dans une tres-belle Lettre, repliqua Philanthe, peuvent encore nous aider à en avoir des notions nettes & distinctes. Le goust, dit l'Auteur de la Lettre, est un sentiment naturel qui tient à l'ame, & qui est indépendant de toutes les sciences qu'on peut aquerir; le goust n'est

» autre chose qu'un certain rapport qui se trouve
» entre l'esprit & les objets qu'on luy présente ;
» enfin le bon goust est le premier mouvement,
» ou pour ainsi dire une espece d'instinct de la
» droite raison qui l'entraisne avec rapidité, &
» qui la conduit plus seûrement que tous les rai-
» sonnemens qu'elle pourroit faire.

Ces définitions sont fines & justes, repartit Eudoxe : elles me font concevoir que l'Auteur des *Réflexions morales* a eû raison de dire que le bon goust vient plus du jugement que de l'esprit, mais elles ne me font pas entendre une autre de ses réflexions : *Quand nostre mérite baisse, nostre goust baisse aussi.* Il y a là une délicatesse qui me passe, & c'est peut-estre ma faute. Il me semble, dît Philanthe, que j'ay entendu cette réflexion toutes les fois que je l'ay leûë ; car j'ay leû plus d'une fois les *Réflexions morales* : mais je ne l'entends pas plus que vous présentement, & je crois que nous avons tous deux l'esprit bouché.

Quoy qu'il en soit, reprît Eudoxe, je suis asseûré que si l'Auteur avoit donné un peu plus d'étenduë à sa pensée en la dévelopant davantage, elle en seroit plus intelligible ; car la briéveté contribuë encore à l'obscurité, selon le mot d'Horace : *Je veux estre court, je deviens obscur.* En effet, il arrive d'ordinaire qu'à force de ser-

Digitized by Google

rer les choſes, on les étrangle, & on les étouffe pour ainſi dire: ſi-bien qu'une penſée eſt confuſe dés qu'elle n'a pas toute l'étenduë qu'elle doit avoir, de meſme à peu prés que l'eſt une carte de geographie, quand les lieux y ſont trop preſſez, & que les riviéres, les montagnes, les villes & les bourgs n'ont pas tout l'eſpace qui leur convient. Thucydide n'eſt pas toûjours clair, à force d'eſtre concis & trop ſubtil dans ſes penſées, ſi nous en croyons Ciceron. Tacite eſt obſcur; parce qu'il ramaſſe ſouvent ſa penſée en ſi peu de mots, qu'à peine peut-on deviner ce qu'il veut dire.

Horum concisæ sententiæ, interdum etiam non satis apertæ cùm brevitate, tum nimio acumine. Cicer. de Clar. Orat.

Il ſeroit à ſouhaiter, pourſuivit Eudoxe, que nous fuſſions comme les Anges, qui ſe communiquent leurs penſées ſans le ſecours des paroles: mais n'eſtant pas de purs eſprits, nous ſommes contraints d'avoir recours au langage pour exprimer ce que nous penſons; & telle penſée ne ſe peut entendre ſans un certain nombre de mots: ſi vous en retranchez quelque choſe, ſous prétexte de rendre la penſée plus forte, vous tombez infailliblement dans l'obſcurité. C'eſt ce défaut que Séneque & Quintilien reprochent à Salluſte, repliqua Philanthe. L'un dit que ce fameux Hiſtorien fit valoir en ſon temps les penſées coupées & un peu obſcures; l'autre, qu'il faut éviter cette brieveté de

Salluſtio vigente, amputatæ ſententiæ, & obſcura veritas fuere pro cultu. Senec. Ep. 114.

Vitanda illa Salluſtiana brevitas, & abruptum ſermonis genus. Quintil. lib. 4. c. 2.

Salluste, & ce genre d'écrire concis & rompu qu'il affecte quelquefois.

Il y a pourtant, reprît Eudoxe, une briéveté loûable, qui consiste à employer toutes les paroles qu'il faut, & à n'employer que celles qu'il faut, ou mesme à se servir quelquefois d'un mot qui en vaille plusieurs autres. C'est la briéveté que Quintilien luy-mesme trouve si belle dans Salluste en rapportant ce que cet Historien dit de Mithridate, qu'il estoit armé de sa grande taille; mais, comme remarque Quintilien au mesme endroit, dés qu'on imite mal ces maniéres de penser & de parler, on devient obscur.

Est pulcherrima brevitas, cùm plura paucis complectimur, quale illud Sallustii est. Mithridates corpore ingenti perinde armatus: hoc malè imitantes sequitur obscuritas. *Lib. 8. c. 3.*

Le Tasse n'a pas mal imité Salluste, repliqua Philanthe, en disant d'un de ses Héros qu'il estoit armé de sa propre personne aussi-bien que de son bouclier & de sa cuirasse.

E di fine armi, e di se stesso armato.

C'est moins là une imitation, repartit Eudoxe, qu'un larcin honneste. N'est-il pas juste, répondit Philanthe, que le Tasse se dédommage un peu sur les Anciens des vols que les Modernes luy font? Je pourrois vous en citer mille, & je me borne à un seul que j'ay dans l'esprit. Le Poéte Italien, en parlant du Po qui est rapide à son embouchcûre, & qui se jette dans la mer avec violence,

violence, dit qu'il semble porter la guerre, & non pas un tribut, à la mer.

.... E pare
Che guerra porti, e non tributo al mare.

Un de nos Poétes dit presque le mesme d'un autre fleuve :

.... Le Tigre écumeux & bruyant
Se poursuivant toûjours, & toûjours se fuyant,
De sa fougueuse course étonne son rivage,
Et porte pour tribut à la mer un orage.

Cela est pris visiblement, & toute la difference qu'il y a entre l'italien & le françois, c'est que l'un est bien plus juste que l'autre. Car *tribut* & *guerre* ont quelque rapport, ou plûtost quelque opposition : & le sens du Tasse est beau, qu'un fleuve impétueux soit un ennemi qui porte la guerre à la mer, & non pas un vassal qui y porte un tribut ; au lieu qu'*orage* & *tribut* ne conviennent point. Le tribut dont il s'agit icy est métaphorique, dît Eudoxe ; & en stile de métaphore, quel tribut convient mieux à la mer qu'un orage ? C'est justement luy porter ce qu'elle aime, estant si orageuse de sa nature, & ne subsistant que dans les tempestes.

Pour revenir à la briéveté, poursuivit-il, je

ne trouve rien de meilleur que de dire beaucoup de choſes en peu de paroles, pourveû qu'on ſe faſſe entendre : mais la difficulté eſt de ſe faire entendre, & tout le ſecret conſiſte à garder de telles meſures que la clarté ne diminuë rien de la force, ni la force de la clarté.

Ce qui me choque le plus, repartit Philanthe, c'eſt de voir qu'on ne diſe rien en parlant beaucoup, & qu'on ſoit meſme obſcur lors qu'on n'eſt pas court. Le ſens, dît Eudoxe, ſe perd d'ordinaire dans la multitude des paroles; & j'ay remarqué qu'un homme qui parle trop ſe fait ſouvent moins entendre, qu'un autre qui ne parle pas aſſez.

Il me ſemble, reprît Philanthe, qu'une penſée n'eſt pas nette quand elle a comme deux faces, & qu'on ne ſçait en quel ſens on la doit prendre, ou qu'on doute ſi elle eſt vraye ou fauſſe. Tacite eſt ſujet à ces ſortes de penſées, & celle qu'il a ſur les Chrétiens au ſujet de l'embraſement de Rome, me paroiſt de ce caractére. *Ils ne furent pas moins convaincus de l'incendie que de la haine du genre humain*. Je ne ſçay s'il s'agit de la haine que les Chrétiens ont pour le genre humain, ou de celle que le genre humain a pour les Chrétiens; & cependant un Lecteur qui n'eſt pas ſtupide devroit le ſçavoir d'abord. L'obſcurité, dît Eudoxe, vient-là de l'expreſſion;

Haud perinde in crimine incendii quàm odio generis humani convicti ſunt. *Annal. lib. 15.*

& la penſée ſeroit claire ſi l'Hiſtorien s'eſtoit donné la peine d'oſter l'équivoque de *la haine du genre humain.*

L'Epigramme de Martial ſur la mort de Ciceron & de Pompée, repliqua Philanthe, finit par une penſée douteuſe, qui laiſſe l'eſprit indéterminé, touchant le vray ou le faux de la penſée meſme. *Antoine a commis un crime égal à celuy de l'Egypte. Leurs armes ont abbatu deux teſtes ſacrées. L'une eſtoit le chef de Rome victorieuſe, l'autre de Rome éloquente. Toutefois le crime d'Antoine eſt plus grand que celuy de Photin : celuy-cy a eſté ſcélerat pour le ſervice de ſon maiſtre ; celuy-là l'a eſté pour ſes propres intéreſts.*

Antoni tamen eſt pejor quàm cauſa Photini: Hic facinus domino præſtitit, ille ſibi.

Le Poéte décide une choſe qui n'eſt pas conſtante, & ſa déciſion fait de l'embaras. Car celuy qui eſt ſcélerat pour ſon maiſtre, commet peut-eſtre un plus grand crime que celuy qui l'eſt pour ſes propres intéreſts. Et l'Auteur de la Diſſertation qui eſt à la teſte d'un Recueïl d'Epigrammes latines choiſies, a bien remarqué que ceux qui péchent pour leur intéreſt particulier ſont emportez par l'amour propre, & par d'autres paſſions violentes qui diminuënt de la griéveté du crime en diminuant de la liberté ; au lieu que ceux qui ſont les miniſtres de la paſſion d'autruy ont plus de ſens froid dans le crime qu'ils commettent, & par conſequent plus de

Digitized by Google

malice; tellement que la propoſition qui fait la pointe de l'Epigramme n'eſt pas nette.

Mais avez-vous pris garde, ajoûta-t-il, que l'obſcurité des penſées vient encore de ce qu'elles ſont eſtropiées, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte; je veux dire, de ce que le ſens n'en eſt pas complet, & qu'elles ont quelque choſe de monſtrueux, comme ces ſtatuës imparfaites ou toutes mutilées, qui ne donnent qu'une idée confuſe de ce qu'elles repréſentent, & qui n'en donnent meſme aucune.

Tertullien, dans ſon livre *de la Chair de Jeſus-Chriſt*, dit, pour prouver la vérité de nos myſtéres: *Le Fils de Dieu eſt mort, cela eſt croyable, parce que cela eſt ridicule. Ayant eſté enſeveli, il eſt reſſuſcité; cela eſt certain, parce que cela eſt impoſſible.* Je dis que ces penſées ne ſont point entiéres, qu'elles ſont informes, & que c'eſt pour cela que d'abord elles ſemblent fauſſes, extravagantes, & inconcevables. L'Auteur veut dire que la mort du Fils de Dieu eſtant l'effet d'une charité infinie, & n'eſtant point dans les regles de la prudence humaine, qui trouve ridicule qu'on faſſe mourir l'innocent pour ſauver le criminel, rien ne rend ce myſtére plus digne de foy que ce qui y paroiſt de moins raiſonnable aux yeux des hommes.

Mortuus eſt Dei filius: credibile eſt, quia ineptum eſt; & ſepultus reſurrexit: certum eſt, quia impoſſibile eſt. *Tertull. de Carne Chriſti.*

Il veut dire auſſi que la Réſurrection de Jeſus-

Christ ſurpaſſe toutes les forces de la nature, & ne peut eſtre que l'ouvrage d'une vertu toute divine; qu'il eſt certain que ce Dieu homme a repris de luy-meſme une vie nouvelle, parce qu'il eſt impoſſible de reſſuſciter naturellement: mais les penſées ne diſent pas ce que veut dire l'Auteur, ou elles le diſent ſi obſcurément qu'on n'y entend rien, à moins que de faire bien des réflexions. Enfin ces ſortes de penſées creuſes & profondes ſont en quelque façon ſemblables aux abyſmes, dont la profondeur étonne, & trouble la veûë; & je comparerois volontiers les Ecrivains qui ne penſent point juſte, ni ne s'expriment point nettement, à ce Poéte dont parle Gombaud:

Præceps quædam, & cùm idcirco obſcura, quia peracuta, tum rapida & celeritate cæcata oratio. *Cicer. in Bruto.*

Ta Muſe en chiméres feconde,
Et fort confuſe en ſes propos,
Penſant repréſenter le monde,
A repreſenté le cahos.

Mais en parlant de galimatias & d'obſcurité, prenons garde d'y donner nous-meſmes: nous ne ſerions pas les premiers à qui cela ſeroit arrivé. L'Auteur des *Entretiens de Timocrate & de Philandre*, qui accuſe de galimatias en quelques endroits l'Auteur *de la ſainteté & des devoirs de la vie monaſtique*, y tombe manifeſtement en une occaſion remarquable, & qui demandoit

beaucoup de clarté, de netteté, & de sens. Voicy le Livre, & je veux vous lire l'endroit.

» C'est une chose bien glorieuse pour la véri-
» té, de trouver dans les propres combats qu'on
» luy livre une preuve du pouvoir dont elle doit
» joüir dans le monde. Toutes les extravagances
» auxquelles le cœur humain s'est abandonné en
» matiére de Religion, ayant eû pour fondement
» une premiére vérité dont chacun s'est fait une
» idée selon son caprice.

Ce n'est pas là encore tout-à-fait du galimatias, ajoûta Eudoxe; mais, si je ne me trompe, vous en allez voir.

» Car on ne doit pas s'imaginer que l'homme
» ait pris à tâche de la détruire; on l'attaquoit sans
» y penser; on se flattoit qu'on pouvoit l'accom-
» moder avec ses passions; on l'a fait, & c'est ce
» qui l'a perduë. Le libertin, en se relaschant insen-
» siblement; le superstitieux, en devenant la du-
» pe de son propre cœur qui ne luy permettoit pas
» de voir que le ressort secret qui le portoit à éten-
» dre les bornes de la vérité, ne naissoit que de l'en-
» vie qu'il avoit d'étendre les siennes, en se fai-
» sant luy-mesme l'arbitre des loix dont il devoit
» dépendre.

Je pardonnerois plus volontiers, dît Philante, à l'Auteur de ces Entretiens un peu de galimatias, que l'esprit de libertinage & de médi-

ſance qui regne par tout dans ſon livre ; & je ne crois pas qu'on puiſſe en conſcience imputer un tel ouvrage qu'à un homme ſans religion & ſans honneur. Mais ce n'eſt pas de quoy il eſt queſtion préſentement ; & pour ne nous point écarter, un des plus fameux Ecrivains de delà les monts me paroiſt obſcur dans l'endroit meſme où il blâme Lucréce de l'eſtre. *Lucrezio, dit-il, con l'oſcurità dello ſtil poëtico non ſolo veſte il corpo della ſentenza, ma ſpeſſo il viſo : e la veſte del viſo non è tanto fregio che adorni, quanto maſchera che naſconda.* A voſtre avis, que veut-il dire, en diſant que Lucréce couvre avec l'obſcurité de ſon ſtile poétique non ſeulement le corps, mais auſſi le viſage de la penſée ; & que ce qui couvre le viſage n'eſt pas tant un ajuſtement qui pare, qu'un maſque qui cache?

Pour moy, dît Eudoxe, je ne comprends guéres mieux cela que ce qu'enſeigne un Platonicien, que les fantoſmes du matin imprimez dans la plus belle fleur des eſprits ſe préſentent diſtinctement au miroir de l'ame, où il ſe fait d'admirables réfléxions de ces premiéres idées qui ſont les formes du vray. J'entrevoy pourtant qu'il veut dire que l'étude du matin eſt la meilleure, & qu'on a le matin l'eſprit plus net.

Comme je ſuis de bonne foy, repartit Philanthe, je vous avoûë franchement, mon cher

Eudoxe, que je vois maintenant les choſes avec d'autres yeux, & que mon gouſt n'eſt preſque plus différent du voſtre. Je ſens, ajoûta-t-il, que la lecture des Italiens & des Eſpagnols ne me plaira pas tant qu'elle faiſoit. Vous ſerez, interrompit Eudoxe, comme ces gens qui ſont détrompez du monde, & qui dans le commerce de la vie n'ont pas tant de plaiſir que les autres: mais aſſeûrez-vous que c'en eſt un grand d'eſtre détrompé; & ne vous aviſez pas d'imiter ce fou, qui s'imaginoit eſtre toûjours au Théatre, & entendre d'excellens Comédiens; mais qui eſtant guéri de ſon erreur par un breuvage que ſes amis luy firent prendre, ſe plaignoit de ſes amis comme s'ils l'euſſent aſſaſſiné.

Pol me occidiſtis, amici; Non ſervaſtis, ait, cui ſic extorta voluptas, Et demptus per vim mentis gratiſſimus error. *Horat. Epiſt. lib. 2. Ep. 2.*

La comparaiſon eſt un peu gaillarde, repliqua Philante en ſouriant; mais je la mérite bien, pour m'eſtre laiſſé trop charmer par des ſottiſes harmonieuſes; vous voyez du moins que je cite Horace auſſi à propos que vous.

Verſus inopes rerum, nugæque canoræ. *Hor. de Art. Poet.*

Tout de bon, pourſuivit-il? Me voilà déſabuſé? Je reconnois à cette heure que les penſées ingénieuſes ſont comme les diamans, qui tirent leur prix de ce qu'ils ont encore plus de ſolidité que d'éclat; & c'eſt, à mon gré, ſe tromper bien lourdement, que de croire raiſonnable & plauſible, une éloquence vicieuſe & corrompuë, toute jeune & toute badine, qui ne garde nulle bienſéance

Falluntur plurimùm, qui vitioſum & corruptum dicendi genus, quod aut verborum licentia reſultat, aut puerilibus ſententiis laſcivit, aut immodico tumore turgeſcit,

bienſéance dans les paroles, ni dans les penſées ; qui s'emporte & s'enfle à l'excés dans des occaſions où il ne s'agit de rien moins ; qui confond le ſublime avec l'outré, le beau avec le fleuri, & qui ſous prétexte d'avoir un air libre, s'égaye juſqu'à la folie.

aut inanibus locis bacchatur, aut caſuris, ſi leviter excutiantur, floſculis nitet, aut precipitia pro ſublimibus habet, aut ſpecie libertatis inſanit, magis exiſtimant populare atque plauſibile. *Quint. lib. 12. cap. 10.*

Je me réjoüis, dît Eudoxe, que vous quittiez enfin vos fauſſes idées, & que vous ne ſoyez plus capable de préférer les pointes de Séneque au bon ſens de Cicéron, & le clinquant du Taſſe à l'or de Virgile.

Mais, mon cher Philanthe, pour ne pas retomber dans vos anciennes erreurs, il eſt bon que vous rappelliez de temps en temps tout ce que nous avons dit ſur la maniére de bien penſer. Je n'oublierai pas, repliqua Philanthe, que le vray eſt l'ame d'une penſée ; que la nobleſſe, l'agrément, la délicateſſe en font l'ornement, & en rehauſſent le prix ; que rien n'eſt beau s'il n'eſt naturel ; & qu'il y a de la différence entre la couleur qui vient du ſang, & celle qui vient du fard ; entre l'embonpoint & la bouffiſſure ; entre l'agrément & l'afféterie.

Ornatus virilis fortis & ſanctus ſit : nec effeminatam lævitatem, nec fuco eminentem colorem amet, ſanguine & viribus niteat. *Quint. lib. 8. c. 3.*

N'oubliez pas ſur tout, repartit Eudoxe, que le rafinement eſt la pire de toutes les affectations, & que comme dans le manége du monde il ne faut pas, ſelon Montaignes, manier les affaires trop ſubtilement ; on doit bien ſe

DDd

garder de pensées trop fines dans les ouvrages d'esprit. Car enfin s'il y a de la grossiéreté à marquer trop ses pas en marchant, c'est peut-estre un plus grand défaut de ne marcher que sur la pointe des pieds ; ou, pour me servir d'une autre comparaison, il vaudroit presque mieux avoir la taille moins déliée que d'estre extrémement gresle. Mais souvenez-vous aussi que rien n'est plus opposé à la véritable délicatesse que d'exprimer trop les choses, & que le grand art consiste à ne pas tout dire sur certains sujets ; à glisser dessus plûtost que d'y appuyer ; en un mot à en laisser penser aux autres plus que l'on n'en dit.

Quædam non prolata, majora videntur & potius in suspicione relicta. *Demetr. Phal. de Elocut.*

Je voudrois, ajoûta-t-il, qu'on se souvinst toûjours de ce qu'un célébre Académicien, qui a traduit Virgile en vers, explique si bien dans sa Préface, en parlant contre ces Poétes qui s'imaginent qu'ils seroient arrivez au plus haut point de la poésie, s'ils n'avoyent rien laissé à penser à ceux qui liront leurs ouvrages. Selon le sentiment du Traducteur de l'Enéide, de tels caractéres sont mesme trés-desagréables dans la conversation, & ceux qui ont un peu étudié le monde & l'art de luy plaire, sçavent que c'est un chemin tout contraire à celuy qu'il faut tenir. L'homme est naturellement si amoureux de ce qu'il produit, & cette action de nostre ame qui contrefait la création, l'éblouït, & la trompe

ſi inſenſiblement & ſi doucement ; que les eſprits judicieux obſervent, qu'un des plus ſeûrs moyens de plaire n'eſt pas tant de dire & de penſer, comme de faire penſer, & de faire dire. Ne faiſant qu'ouvrir l'eſprit du Lecteur, vous luy donnez lieu de le faire agir ; & il attribuë ce qu'il penſe & ce qu'il produit à un effet de ſon génie & de ſon habileté : bien que ce ne ſoit qu'une ſuite de l'adreſſe de l'Auteur, qui ne fait que luy expoſer ſes images, & luy préparer de quoy produire & de quoy raiſonner. Que ſi au contraire on veut dire tout, non ſeulement on luy oſte un plaiſir qui le charme, & qui l'attire : mais on fait naiſtre dans ſon cœur une indignation ſecrette, luy donnant ſujet de croire qu'on ſe défie de ſa capacité ; & il n'y a guéres d'eſprit ſi humble qu'il puiſſe eſtre qui ne s'afflige quand on luy fait ſentir qu'on connoiſt ſa petiteſſe.

Nonnulla relinquenda auditori quæ ſuo marte colligat. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

Qui omnia exponit auditori ut nulla mente prædito, ſimilis ei eſt qui auditorem improbat atque contemnit. *Ibid.*

Avec tout cela retenez bien que l'obſcurité eſt trés vicieuſe, & que ce que les perſonnes intelligentes ont peine à entendre n'eſt point ingénieux ; que, ſelon Quintilien, moins on a d'eſprit, plus on fait d'effort pour en montrer, de meſme que les petits hommes ſe dreſſent ſur leurs pieds, & que les foibles font plus de menaces ; enfin qu'on eſt obſcur à meſure qu'on a le ſens petit & le gouſt mauvais. Il faut meſme,

Quo quiſque ingenio minus valet, hoc ſe magis attollere & dilatare conatur ; ut ſtatura breves, in digitos eriguntur, & plura infirmi minantur. Erit ergo obſcurior etiam quo quiſque deterior. *Quint. l. 2. c. 5.*

selon ce grand maistre de l'éloquence, qu'une pensée soit si claire, que les Lecteurs ou les Auditeurs l'entendent sans qu'ils s'appliquent à la concevoir : c'est-à-dire, qu'elle entre dans leur esprit comme la lumiére entre dans leurs yeux lors qu'ils n'y font pas de réflexion; de sorte que le soin de celuy qui pense, doit estre non que sa pensée puisse s'entendre, mais qu'elle ne puisse ne s'entendre pas.

Dilucida & negligenter quoque audientibus aperta; ut in animum ratio tanquam sol in oculos, etiamsi in eam non intendatur, incurrat. Quare non ut intelligere possit, sed ne omnino possit non intelligere curandum. *Idem lib. 8. c. 2.*

Voilà en abrégé où se réduit, selon moy, la maniére de bien penser dans les ouvrages d'esprit, à prendre la chose en elle-mesme; sans considérer ni la pureté du langage, ni l'éxactitude du stile.

Aprés tout, repliqua Philanthe, il sert peu de bien penser si l'on parle mal; & mesme les pensées les plus belles sont fort inutiles, selon les maistres de l'art, sans l'ornement des paroles.

Nulla utilitas cogitationis præclaræ est, si ei quis pulchræ locutionis non addiderit ornamentum. *Dionys. Halicar. de collocat. verbor.*

J'en tombe d'accord, répondit Eudoxe; mais aussi faut-il avoûër que rien n'est plus extravaguant, ni plus insensé qu'un vain son de paroles; je dis mesme des plus belles, & des mieux choisies, si elles ne sont soûtenuës de pensées solides & de bon sens.

Quid est enim tam furiosum quàm verborum vel optimorum sonitus inanis, nullâ subjectâ sententiâ? *Cic. de Orat. lib. 1.*

Je voudrois au reste que pour penser bien sur quelque matiére que ce soit, ceux qui se meslent d'écrire en prose ou en vers, avant que de se mettre à composer, non seulement leussent

de bons livres tels que sont les ouvrages du siécle d'Auguste, & les piéces modernes qui approchent de ces excellens originaux ; mais qu'en écrivant ils eussent toûjours devant les yeux diverses personnes comme témoins, & mesme comme juges de leurs pensées. Par éxemple, afin d'éviter le faux, l'affectation, le phébus, il seroit nécessaire de se proposer un esprit droit, naturel, raisonnable, & se demander à soy-mesme : Cela contenteroit-il un tel ? Cela auroit-il contenté Patru ? Il n'y auroit peut-estre pas de mal à penser au Cardinal de Richelieu, qui avoit le discernement si juste ; qui ne se contentoit pas des jolies choses, qui en vouloit de belles & de bonnes, lesquelles sont bien audessus des jolies ; qui trouvoit qu'un Ecrivain fameux de son temps n'écrivoit rien pour l'ame, qu'il n'écrivoit que pour l'imagination & pour les oreilles ; & que le jugement qui l'accompagnoit toûjours en ce qui concernoit le choix & la disposition des mots, le nombre & le beau tour d'une période, l'abandonnoit trés-souvent en ce qui regardoit la pensée.

Pour les pensées nobles, il faudroit se représenter encore ce grand Homme, ou un de ces génies élevez de nostre temps, qui ne peuvent souffrir rien de bas ni de médiocre, & dont les discours sont pleins de sublime.

Pour les agréables & les délicates, je me proposerois Voiture, Sarrazin, & Saint Evremont. Je vous sçay bon gré, dît Philanthe, de faire honneur à Saint Evremont. Ce que nous avons de luy marque un beau génie, qui creuse & qui égaye toutes les matiéres qu'il traite. Je dis ce que nous avons de luy : car tout ce qui passe pour estre de luy, n'en est pas; & parmi les piéces qui ont cours sous son nom, il y en a de fausses qu'il desavoûë, & qu'il a raison de desavoûër.

Enfin, reprît Eudoxe, pour les pensées claires, je voudrois me mettre devant les yeux un Ecrivain du caractére de Coëffeteau, qui, au rapport de Vaugelas, pensoit les choses si nettement, que le galimatias n'estoit pas plus incompatible avec son esprit, que les ténebres avec la lumiére. Il ne seroit pas mesme inutile, au regard de la netteté & de la clarté, d'avoir en veûë quelqu'un qui n'ait pas l'intelligence si pénétrante, ni la conception si aisée, & de se dire quelquefois ; Monsieur tel entendroit-il bien ma pensée ?

Quibus sordent omnia quæ natura dictavit: qui non ornamenta quærimus, sed lenocinia. *Lib. 8. Proëm.*

Voilà sans doute de bons expédiens, repliqua Philanthe ; mais il m'en vient un qui seroit infaillible à mon avis, & c'est de s'éloigner le plus qu'on peut du caractére de certaines gens que nous connoissons, & que j'ay admirez au-

trefois, ſemblables à ceux dont parle Quintilien, qui ont du dégouſt pour toutes les penſées que la nature ſuggere; qui cherchent non ce qui orne la vérité, mais ce qui la farde; auxquels rien de propre & de ſimple ne plaiſt, & qui trouvent peu délicat ce qu'un autre auroit dit comme eux; qui empruntent des méchans Poétes les figures & les métaphores les plus hardies; & qui enfin croyent n'avoir de l'eſprit que quand on a beſoin de beaucoup d'eſprit pour les entendre.

Quid quod nihil proprium placet, dum parum creditur diſertum quod & alius dixiſſet: à corruptiſſimo quoque Poëtarum figuras, ſeu tranſlationes mutuamur; tum demum ingenioſi ſcilicet ſi ad intelligendos nos opus ſit ingenio. *Ibid.*

Croyez-moy, repartit Eudoxe, le moyen le plus ſeûr, pour parvenir à la perfection que nous cherchons, eſt de penſer, de parler, d'écrire comme faiſoit un de nos amis, qui eſtoit la gloire du Bareau, & dont la perte ne ſçauroit eſtre aſſez regrettée. Car y eût-il jamais un eſprit plus juſte, plus agréable, plus fin, & plus net?

M. Pageau célèbre Avocat.

Il eſt difficile, repliqua Philanthe, d'égaler ces grands modeles: mais il eſt toûjours bon de ſe les propoſer, & de ſe former ſur eux autant que l'on peut. Celuy dont vous parlez, & que vous n'avez, je penſe, oſé nommer, de peur de renouveller la douleur que la mort d'un ſi cher ami nous a cauſée, eſtoit un de ces hommes extraordinaire qui n'ont guéres d'égaux, & qui ne devroient, ce ſemble, jamais mourir.

Il avoit, reprît Eudoxe, toutes les qualitez que

Digitized by Google

ſa profeſſion demandoit, & le portrait qu'on a fait de luy eſt trés-reſſemblant. Ce portrait luy donne une prononciation agréable, un geſte libre, un air engageant, qui prévient les eſprits en ſa faveur avant qu'il ait commencé à parler; une éloquence naturelle, qui plaiſt d'autant plus qu'il y a moins d'art; une facilité merveilleuſe pour bien tourner un fait; une heureuſe abondance de paroles & de raiſons qui charment & entraiſnent l'auditeur. On dit là qu'il joint la douceur & la force enſemble; qu'il eſt égal dans ſon ſtile, modeſte dans ſes figures, & correct dans ſes penſées; qu'il évite les façons de parler faſtueuſes & ampoullées, les ornemens recherchez, & ces faux brillans dont quelques-uns tâchent d'éblouïr le peuple; mais que ſon diſcours toûjours clair & toûjours coulant ne rampe jamais.

On ajoûte qu'il s'inſinuë dans les eſprits par la beauté de ſon langage, & par la netteté de ſes raiſonnemens; mais qu'il ſçait émouvoir les paſſions à propos, & qu'il ſe rend aiſément maiſtre des cœurs: qu'au reſte, il ſe renferme toûjours dans les bornes de la droite raiſon; qu'il s'éleve ſans emportement, & s'abbaiſſe avec dignité. On dit enfin que ce grand homme, outre les qualitez propres pour le Bareau, a encore celles qui ſont néceſſaires pour la ſocieté; qu'il eſt honneſte,
facile,

facile, obligeant, desintéressé ; qu'il aime la joye, & que les affaires ne l'empeschent pas d'estre gay & enjoûé avec ses amis.

On pouvoit ajoûter, repliqua Philanthe, qu'il avoit non seulement une probité éxacte, mais une piété solide ; qu'estant convaincu des véritez de la Religion, il en remplissoit réguliérement tous les devoirs, & qu'il réunissoit en sa personne le véritable chrétien avec le parfait homme d'honneur.

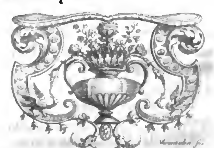
Mais, reprît Eudoxe, ce qu'a dit de luy un grand Magistrat dans une très-belle Harangue, est peut-estre l'éloge le plus achevé qu'on en puisse faire. Il s'agissoit de la Religion que ce Magistrat proposoit aux Avocats pour régle de leur conduite. Quels éxemples, leur dît-il, ne « vous a pas donné celuy de vos Confreres que la « mort nous a enlevé il y a quelques mois ? La bon- « té de ses mœurs, la beauté de son génie, l'agré- « ment de son esprit, sa religion envers ses cliens, « mais encore plus la justice, le faisoient recher- « cher pour défenseur de toutes les causes impor- « tantes ; & les Juges n'avoient pas moins de plai- « sir à l'entendre, que les parties avoient de con- « fiance en leur droit, quand il estoit soûtenu par « un tel Avocat. «

Voilà en peu de mots un panégyrique entier, & d'autant plus beau que le témoignage de ce-

Digitized by Google

luy qui parloit, si authentique de luy-mesme, fut confirmé par un applaudissement universel. Il est vray, repartit Philanthe, qu'il n'y a jamais eû qu'une voix sur le mérite de nostre illustre défunt; & que ceux mesme qui devoient naturellement luy porter envie, luy ont toûjours fait justice. Dites, repliqua Eudoxe, que son bon cœur, & ses maniéres civiles ont obligé tout le monde de l'aimer, & qu'il n'a pas moins esté l'ornement que les délices du Barreau.

Nous ne finirions jamais sur ce chapitre, dît Philanthe, si nous nous laissions aller à nos sentimens. Il faut cependant finir, & il faut mesme que je vous quitte pour une affaire qui me rappelle nécessairement. Aprés ces paroles, Philanthe ayant pris congé de son Ami, s'en retourna à la ville, fort satisfait de sa visite, & bien résolu de se déclarer par tout pour le bon sens contre le faux bel esprit.



Digitized by Google

TABLE DES MATIERES.

A

EEe ij

ALLEGORIE.

AMBITION.

AMOUR.

ANNE D'ANGLETERRE Duchesse d'Orleans.

ANNE D'AUTRICHE.

ANNIBAL.

ANTITHESE.

ARC-EN-CIEL.

ARIOSTE.

ARISTOTE.

AVARE.

AUGUSTIN.

AVORTON.

Digitized by Google

Digitized by Google

EPISTRE.

EPITAPHE

EQUIVOQUE.

ESPRIT.

ETOILES.

EXPRESSION.

Digitized by Google

Digitized by Google

INSCRIPTION.

IRONIE.

JUSTESSE.

L

LAMOIGNON.

LIPSE.

LONGIN.

LOPE DE VEGUE

LOÜANGE. LOÜER.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

T

TACITE.

TASSE.

TERTULLIEN.

TESAURO



Extrait du Privilege du Roy.

Par Lettres Patentes du Roy données à Paris le 30. de Juillet 1687. signées Le Petit, & scellées du grand Sceau de cire jaune, il est permis à la Veuve de Sébastien Mabre-Cramoisy Imprimeur de Sa Majesté, & Directeur de l'Imprimerie Royale du Louvre, d'imprimer un Livre intitulé, *La Maniére de bien penser dans les Ouvrages d'esprit, Dialogues* ; & ce pendant le temps & espace de douze années consécutives, à compter du jour que ledit Livre aura esté imprimé pour la premiére fois, avec défenses à toutes personnes, de quelque qualité ou condition qu'elles soyent, d'imprimer, ou faire imprimer ledit Livre, sous les peines portées par lesdites Lettres.

Registré sur le Livre des Libraires & Imprimeurs de Paris le septiéme jour d'Aoust 1687. Signé, J. B. Coignard, Sindic.

Achevé d'imprimer pour la premiére fois le dernier jour d'Octobre 1687.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google